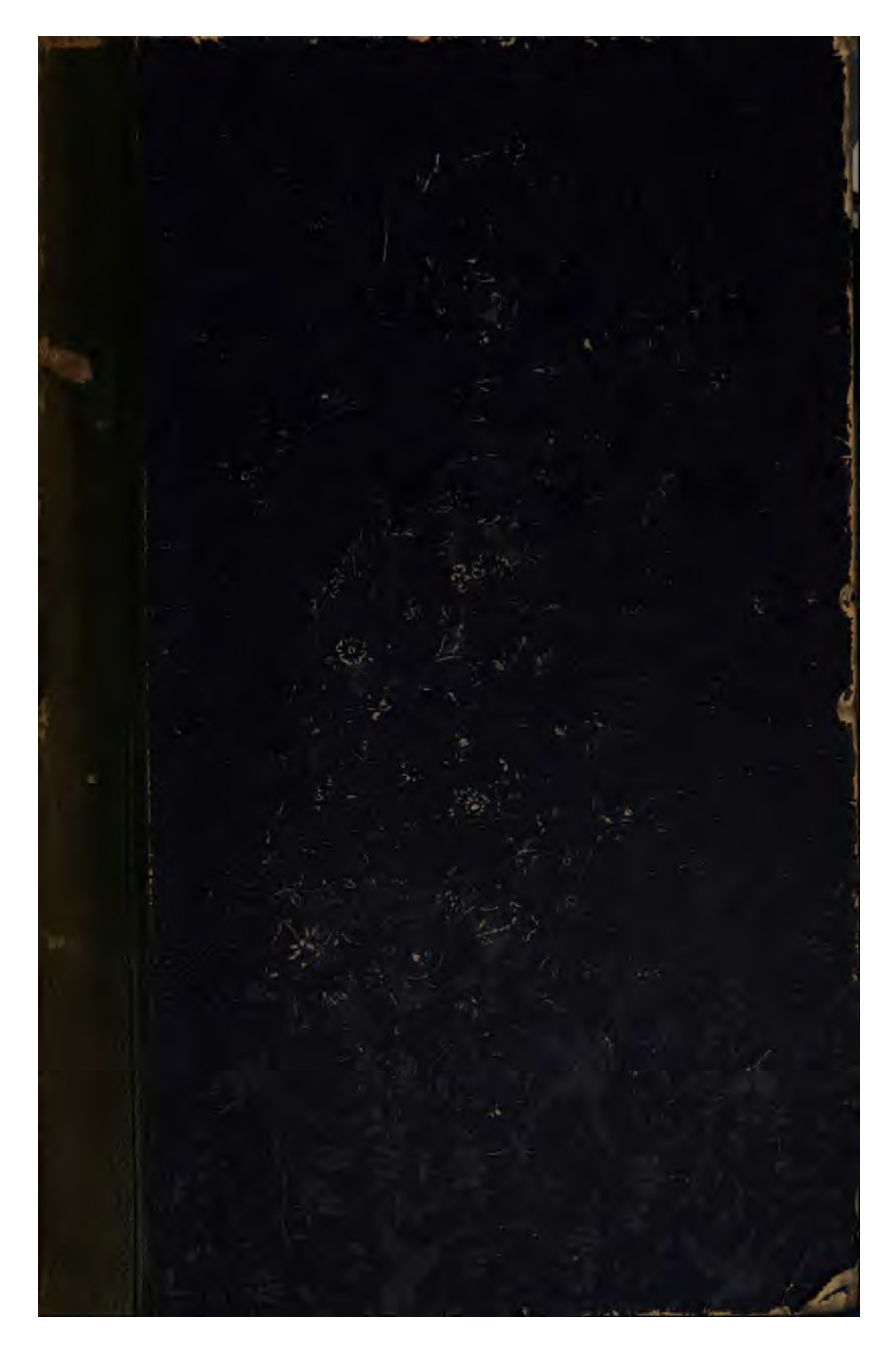
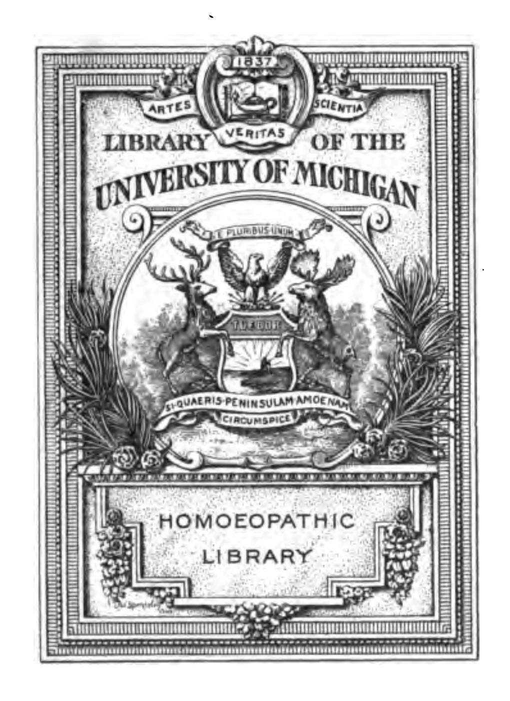



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY

[illegible]

LETTRE

A

M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

LETTRE

A

M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

EN RÉPONSE

AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

SUR LA

DOCTRINE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE,

AU NOM

DE L'INSTITUT HOMŒOPATHIQUE DE PARIS;

PAR LE DOCTEUR LÉON SIMON.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13 *bis*,

ET CHEZ AL. JOHANNEAU,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 8 *bis*.

M DCCC XXXV.

UN MOT

AU LECTEUR.

La discussion qui s'éleva, l'hiver dernier, au sein de l'Académie royale de médecine, par rapport à l'homœopathie, eut assez de retentissement pour qu'il soit inutile d'en rappeler longuement le but et les moyens.

Il s'était fondé à Paris un institut homœopathique se proposant la propagation des doctrines enseignées par Samuel Hahnemann. Cet institut avait arrêté une série de travaux théoriques et critiques dont à plusieurs reprises le programme fut publié dans le *Journal de la médecine homœopathique*. Il était également convenu entre tous les membres de cette association

qu'ils aviseraient au moyen de fonder un dispensaire et plus tard un hôpital. Au moment où tous ces projets marchaient à leur réalisation, intervint la loi de 1834 sur les associations. Dès-lors, l'institut homœopathique, voulant se conformer aux lois du pays, s'adressa à l'autorité administrative, et lui demanda de consacrer son existence, en lui donnant une autorisation légale. S'il ne se fût agi que d'une réunion purement scientifique, aucune difficulté ne se serait élevée, et l'autorisation aurait été accordée sans délai. Mais l'établissement immédiat d'un dispensaire, et la possibilité de la fondation ultérieure d'un hôpital, mirent l'administration dans une position qu'elle crut être délicate.

L'homœopathie se trouvant, comme doctrine et comme pratique, en opposition avec les doctrines de l'École et la pratique ordinaire, l'administration jugea que ce serait décider implicitement le débat en faveur de l'homœopathie, si elle accordait l'autorisation demandée. Réfléchissant à ses attributions, elle crut qu'il

ne lui appartenait ni d'approuver, ni de désapprouver une doctrine dont elle n'avait aucun moyen de vérifier la valeur. Cependant, une demande était faite : la repousser purement et simplement, c'était condamner l'homœopathie sans titre aucun pour le faire. Dans cette conjoncture, l'administration renvoya l'institut homœopathique de Paris devant l'Académie royale de médecine, priant cette corporation savante de l'éclairer sur l'opportunité et les avantages des demandes qui lui étaient adressées. L'administration s'attendait, sans doute, que la question serait examinée avec tout le calme et toute la maturité que comportait un problème aussi grave. Mais au lieu d'un examen sérieux, d'une discussion solennelle et approfondie, ce fut un concert universel de plaisanteries sans goût, de discussions passionnées où la déclamation prenait la place du raisonnement, où l'injure se substituait à la discussion. A peine deux ou trois voix firent-elles entendre quelque dissonance dans cette harmonie de réprobation.

L'Académie décida que l'homœopathie n'était justifiée ni par la logique, ni par l'autorité des faits. Elle conseilla donc à l'autorité administrative de refuser les demandes qui lui étaient faites, et elle accompagna son refus d'un *blâme énergique*, selon le désir de plusieurs académiciens.

A quel parti allait s'arrêter l'autorité ainsi conseillée? Tel fut le problême dont pendant six mois l'institut homœopathique attendit la solution. L'avis de l'Académie, puissant auprès du ministre, ne l'enchaînait pas d'une manière absolue. Il suffisait donc que le ministre pût décider autrement que son conseil, pour que l'institut homœopathique crût devoir attendre en silence qu'un parti définitif fût pris à son sujet. Repousser l'attaque par une défense immédiate, de quelqu'éclat qu'elle fût revêtue, était mettre en oubli l'intérêt bien entendu de l'homœopathie et les plus simples convenances.

Les médecins homœopathistes avaient plus d'un reproche à adresser à l'Acadé-

mie; et le plus évident de tous était sa précipitation à juger ce qu'elle ne connaissait pas. Pourquoi les homœopathistes l'auraient-ils imitée jusqu'en ses défauts? Si l'administration, pénétrée du *mal jugé* de l'Académie, eût voulu être mieux éclairée; si elle avait demandé que des expériences nouvelles fussent faites, la critique de l'institut homœopathique n'aurait été qu'une satisfaction d'amour-propre dépourvue de tout intérêt; et d'ailleurs, l'administration était libre de se décider absolument contre l'Académie. Il fallait donc que l'institut homœopathique réfléchît à la réponse qu'il avait à faire; il fallait aussi qu'il sût quel parti lui restait à prendre, et la décision de l'autorité pouvait seule le lui dicter.

Le 8 septembre dernier, la question fut tranchée. M. le docteur Pétroz, président actuel de l'institut homœopathique, reçut de M. le ministre de l'instruction publique la lettre suivante, et c'est à cette lettre que répond le mémoire qui la suit.

« Paris, le 8 septembre 1835.

« Monsieur le président,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur « de m'écrire pour me rappeler la demande formée « par l'Institut homœopathique de Paris. Je n'avais « point perdu cette affaire de vue, mais avant de « prendre une décision définitive sur la demande de « cette Société, j'ai dû examiner avec soin et discuter « les avantages et les inconvénients que pourrait offrir « son établissement. Parmi les conditions énoncées au « projet de réglement que vous m'avez soumis, il en « est que je ne puis approuver, du moins jusqu'à « nouvel ordre. J'autoriserai donc l'Institut homœo- « pathique à se réunir et à poursuivre les travaux « dont il désire s'occuper, à la condition qu'il retran- « chera de son règlement les dispositions contenues « dans les articles 25 et 26, et qui sont relatives à l'é- « tablissement d'un dispensaire et d'un hôpital ho- « mœopathiques. Je ne doute pas que la Société n'ap- « précie les motifs d'une pareille restriction. Il est juste, « sans doute, de n'apporter aucun obstacle aux re- « cherches purement scientifiques, quelle que puisse « être leur nouveauté, mais il est du devoir d'une sage « administration d'attendre que le temps et l'expé-

« rience aient prononcé sur la valeur des nouvelles « méthodes thérapeutiques avant d'en autoriser l'ap- « plication dans des établissements publics et gratuits.

« Veuillez en conséquence, M. le président, com- « muniquer cette lettre à l'Institut homœopathique, « et lorsque vous m'aurez transmis son nouveau rè- « glement modifié, je m'empresserai de l'approuver « et de lui transmettre l'autorisation qu'il sollicite.

« Agréez, M. le président, l'assurance de ma con- « sidération distinguée,

« *Le ministre de l'instruction publique*,

« GUIZOT. »

Je demande quelque indulgence au lecteur pour les nombreuses imperfections de ce morceau. Écrit à la hâte, le style offre sans doute bien des négligences. Des longueurs faciles à éviter quand on a du temps devant soi, se rencontreront nécessairement dans ce travail presqu'improvisé. Je prie seulement de penser qu'il ne s'agit point d'une œuvre d'art, mais d'une critique scientifique ; et qu'ici les règles propres aux travaux littéraires sont sans application.

Dr Léon SIMON.

Paris, le 14 septembre 1835.

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'institut homœopathique de Paris a l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 8 septembre, et de vous adresser une nouvelle copie de ses réglements modifiés, en ce qui touche les articles 25 et 26, comme vous lui en avez exprimé le désir. Au moment où votre lettre lui est parvenue, il se disposait à solliciter de nouveau votre autorisation, et à vous dire quels motifs l'engageaient à poursuivre sa demande.

L'institut homœopathique de Paris connaît trop bien les lois du pays, il sait trop apprécier la sagesse des raisons alléguées par Votre Excellence, lorsqu'elle diffère d'autoriser la fondation d'un dispensaire, pour ne pas y acquiescer. Comme vous, il croit qu'il est

d'une sage administration *d'attendre que le temps et l'expérience aient prononcé sur la valeur des nouvelles méthodes thérapeutiques, avant d'en autoriser l'application dans des établissements publics et gratuits*. Il ne peut donc qu'applaudir à cette sollicitude que vous inspire l'intérêt des classes pauvres, de ces classes sur lesquelles se réunissent toutes les douleurs, et pour qui la médecine ne saurait être trop prompte, trop active et trop bienfaisante.

Mais au nom de ces classes pauvres dont l'intérêt vous touche si puissamment, l'institut homœopathique vous demande à sortir de la position équivoque où l'a placé la décision de l'Académie, qui, sans doute, a été la base de votre détermination. Il désire mettre en évidence la supériorité de ses méthodes thérapeutiques sur celles des autres doctrines médicales. Autrement, l'*expérience* se multiplierait sans résultat, et le *temps* s'écoulerait sans aucun fruit.

Les discussions scientifiques et les travaux spéculatifs sont stériles, à moins qu'ils ne conduisent à une application pratique. Notre époque est devenue, à bon droit, trop rigoureuse et trop exigeante pour se laisser séduire par l'éclat des théories et la rigueur de l'enchaînement logique. Elle ne donne son consentement qu'aux théories ou aux systèmes qui conduisent à faire plus et mieux qu'on ne faisait avant eux, et lorsqu'il s'agit d'une doctrine médicale, la question qui se présente dès l'origine, et qui embrasse toutes les autres, est celle-ci : *Guérissez-vous plus, gué-*

rissez-vous mieux qu'on ne guérissait avant vous? C'est ce qu'affirme la doctrine homœopathique; et nous voudrions que cette vérité, considérée comme une simple prétention, fût démontrée pour tous; qu'elle acquît ainsi force de chose jugée. Nous le voudrions dans l'intérêt de toutes les classes de la société, qui ont besoin d'être éclairées sur la valeur des méthodes thérapeutiques qu'on leur propose, dans l'intérêt de la science, appelée, selon nous, à une série indéfinie de progrès, sous l'influence des principes émis par notre vénérable maître SAMUEL HAHNEMANN.

Mais comment l'opinion pourrait-elle se fixer, lorsqu'elle se trouve balancée entre la décision un peu étourdie de l'Académie, et les succès positifs, tout individuels qu'ils soient, obtenus chaque jour par l'homœopathie? De toute nécessité, l'opinion publique flotte indécise entre les deux camps qui de plus en plus divisent les médecins, et nous croyons que Votre Excellence irait au-devant de ses désirs, comme elle satisferait aux nôtres, si elle ordonnait une vérification pleine et entière de la thérapeutique homœopathique. Sans cela, il faudrait convenir que la décision de l'Académie nous enferme dans un cercle vicieux impossible à franchir.

Dans la lettre qu'elle vous a adressée, l'Académie vous dit: « C'est dans l'intérêt de la vérité, c'est aussi « pour leur propre avantage, que les systèmes, en « fait de médecine surtout, ne veulent être ni atta-

« qués, ni défendus, ni persécutés, ni protégés par le « pouvoir. Une saine logique en est la plus sûre ex-« pertise. Leurs juges naturels, ce sont les faits ; leur « infaillible pierre de touche, c'est l'expérience. Force « est donc de les abandonner à la libre action du « temps. Arbitre souverain de ces matières, seul il « fait justice des vaines théories, seul il asseoit avec « stabilité dans la science les vérités qui doivent en « constituer le domaine (1). »

Ainsi, l'Académie condamne l'administration à une impassibilité qui ne peut être ni dans son caractère, ni dans sa mission. Les systèmes de médecine ne sont point, nous le répétons, de ces spéculations qui planent au-dessus du monde réel sans l'intéresser directement. Du jour où ils ont été conçus, obéissant à leur tendance, ils se résolvent en faits utiles ou nuisibles, selon que les principes qui les constituent sont vrais ou faux. L'administration ne peut donc rester indifférente au bien ou au mal qu'ils portent avec eux. Ce serait vouloir qu'elle considérât d'un œil sec les douleurs humaines. De pareils arguments échappent à toute discussion.

Le temps est sans doute un grand maître. A lui seul appartient de faire la part de la vérité et des exagérations possibles qui prennent leur source dans un généreux enthousiasme, et de ces obstinations

---

(1) Lettre de l'Académie à M. le ministre de l'instruction publique.

calculées que la vanité blessée ou l'intérêt compromis font naître trop souvent. Mais le temps n'a point de valeur absolue. Il appartient aux efforts des hommes d'abréger ou d'accroître sa durée: et puisque l'expérience peut abréger le temps, et que nous la reconnaissons tous pour notre juge naturel, nous vous demandons nos juges, et nous vous les demandons avec instance.

Quelles lumières pourriez-vous attendre de la succession règulière des jours, des mois et des années? Ne reproduiraient-ils pas toujours les mêmes faits et les mêmes inconvénients? Réduits comme nous le sommes aux seuls avantages de la pratique individuelle, nos succès ou nos revers, s'accomplissent dans le mystère du foyer domestique, ils échappent à tout contrôle comme à toute justification. Propres à convaincre celui dont nous avons fait cesser les douleurs, ils nous laissent sans défense devant les prétentions excusables du malheureux dont les infirmités dépassent la puissance de toute médecine connue. Ainsi, le doute se perpétue, l'hostilité trouve des prétextes pour combattre, en l'absence de motifs fondés, le bien ne se produit pas, et le temps n'est plus cet arbitre souverain, qui, tout en faisant justice des vaines théories, assure avec stabilité dans la science les vérités qui doivent en constituer le domaine.

En vous demandant, Monsieur le Ministre, d'ordonner la vérification de la thérapeutique homœopatique, nous entendons faire à l'expérience cet appel qui vous permettra d'autoriser plus tard la fondation d'un dis-

pensaire, et plus tard encore un hôpital. Suivre cette marche, c'est obéir au sentiment de justice et à la saine raison. Nous l'avions compris. C'est pourquoi, nous nous étions adressés à l'autorité administrative au lieu d'aller directement à l'Académie; c'est pourquoi aussi, nous tînmes vis-à-vis de cette société savante une ligne de conduite invariable, dès que vous l'eûtes saisie de la question homœopathique. Nous devons vous donner les motifs de notre conduite et de notre préférence.

Nous désirions être autorisés à nous constituer société scientifique et à fonder un dispensaire, afin de rassembler les matériaux théoriques et pratiques d'un jugement académique que nous aurions provoqué plus tard. Car jamais nous n'avons voulu que l'homœopathie se glissât furtivement dans la science et dans la pratique de la médecine, et nous, ses adeptes, ne pouvons accepter l'espèce de défaveur qu'on a déversée sur nos doctrines comme sur toutes les innovations. Nous avons trop l'habitude de la marche des idées à travers le monde, pour ignorer que les découvertes les mieux fondées, les vérités les plus évidentes, sont toujours repoussées à leur origine, même de ceux qui passent pour en être les seuls juges compétents. Nous ne pouvions oublier l'expérience de tous les pays et de tous les siècles, que l'expérience contemporaine confirmait encore. Mais une fois l'Académie mise en demeure de se prononcer sur la valeur de l'homœopathie, nous essayâmes de régulariser une position que nous acceptions désormais, bien qu'elle ne fût pas de notre choix.

Nous adressâmes donc à sa commission la lettre suivante :

« Messieurs,

« Nous avons su par la voie des journaux que l'A-
« cadémie de médecine vous avait nommés pour exa-
« miner la question que M. le ministre de l'instruction
« publique lui a adressée relativement à la doctrine
« médicale homœopathique. Il ne s'agit pas, dans la
« pensée du ministre, d'examiner le point de science
« que soulève cette doctrine, mais seulement de sa-
« voir s'il est convenable ou non de donner une au-
« torisation légale au dispensaire que nous avons créé.

« Dans l'ignorance où nous sommes sur la direction
« que vous vous proposez de donner à votre travail,
« nous avons l'honneur de vous informer que nous te-
« nons à votre disposition tous les documents ministé-
« riels et authentiques qui établissent comment l'exer-
« cice et la pratique de la médecine homœopathique
« sont autorisés et compris dans les différents états
« d'Allemagne et de Russie où cette médecine est
« exercée.

« Mais si la commission pensait qu'elle ne pût don-
« ner un avis sur la question de police médicale sans
« entrer dans le fond de la discussion, et qu'à ce titre
« elle voulût se livrer à des travaux méthodiques et
« réguliers d'expérimentation, la Société de médecine

« homœopathique a également l'honneur de vous in-
« former qu'elle est à votre entière disposition.

« La Société profite de cette occasion pour vous
« exprimer combien elle regrette de voir la doctrine
« homœopathique portée devant l'Académie par une
« voie indirecte. Son intention était de l'en saisir
« directement, et de lui proposer l'examen du pro-
« blème dans toute son étendue. A cet effet, elle
« réunissait les matériaux susceptibles de l'éclairer, et
« en s'adressant au ministre pour obtenir l'autori-
« sation d'établir un dispensaire, elle n'avait d'autre
« intention que de se mettre en règle vis-à-vis des lois
« existantes, et entre autres avec la nouvelle loi contre
« les associations.

« Aussi le plus vif désir de la Société homœopati-
« que serait-il que l'Académie consentît à embrasser
« la question dans toute son étendue, à l'examiner
« sous toutes ses faces.

« Nous avons l'honneur d'être, messieurs, vos très-
« humbles et très-obéissants serviteurs et confrères,

« CROSERIO, président,

« Léon SIMON, secrétaire-général. »

A cette lettre, M. le secrétaire-perpétuel répondit au nom de sa compagnie :

« Messieurs,

« L'Académie a reçu la lettre que vous lui avez fait
« l'honneur de lui adresser, et l'a transmise sur-le-
« champ à la commission qu'elle a chargé de préparer
« une réponse aux questions ministérielles. Votre lettre
« renferme des offres de service dont la commission
« n'hésitera pas à profiter si elles les croit nécessaires.

« C'est en son nom et au nom de l'Académie que
« j'ai l'honneur de vous transmettre des remercî-
« ments.

« Je suis, avec une parfaite considération, messieurs,
« votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le secrétaire-perpétuel,

« E. PARISET. »

D'après cette réponse, nous crûmes que la commission, et par contre-coup l'Académie, avaient parti pris contre nous; qu'il s'agissait, en cette circonstance, d'une condamnation et non d'un jugement, et qu'à l'exemple de tant d'autres vérités méconnues, la découverte de Hahnemann serait repoussée sans examen de ceux qui avaient le plus d'intérêt à l'examiner. Quelque douleur que nous ressentîmes d'une conduite aussi contraire aux usages académiques qu'à la saine raison, nous

dûmes nous résigner à l'épreuve dont nous étions menacés. Il ne nous convenait pas d'implorer justice de ceux qui nous la refusaient; il nous convenait encore moins de tracer une ligne de conduite à un corps savant qui décrétait d'une façon si résolue son infaillibilité scientifique. Moins pénétrés de la gravité du débat, nous aurions pu nous procurer un triomphe facile en repoussant l'attaque par une défense qui n'aurait été ni sans éclat ni sans publicité. Mais voulant éviter la voie des récriminations, quelque fondées qu'elles fussent, et nous méfiant des périls d'un premier entraînement, nous ne voulûmes pas compromettre le succès de notre cause par un défaut de forme. D'ailleurs, le temps n'est plus, grâces à Dieu, où la polémique qui n'a d'autre objet qu'elle-même soit accueillie avec faveur. On ne terrasse point un adversaire parce qu'il a adopté une fausse tactique. Notre siècle est plus exigeant. Il veut que tout inventeur et tout propagateur d'idées nouvelles justifie leur découverte, abstraction faite des attaques inconsidérées, que l'ignorance, la prévention, l'amour-propre blessé, et quelquefois les suggestions aveugles de l'intérêt privé, dirigent contre elles. Notre époque a raison de penser ainsi. Il est si facile de vaincre les mauvaises passions de la nature humaine, qu'à chaque instant un siècle pourrait être dupe.

Dans une semblable conjoncture, quel parti nous reste-t-il à prendre? Nous avons à remonter jusqu'à l'autorité dont vous êtes revêtu, et à vous prier d'intervenir entre l'Académie et nous. Nous sentons qu'à

cet égard plus d'un scrupule peut s'élever dans votre conscience, et nous devons les dissiper.

Nous respectons trop la liberté de discussion, et surtout le libre exercice de la médecine, pour vous proposer de sortir de vos attributions, en transformant l'administrateur en académicien. Dans le débat qui s'élève entre l'Académie et nous, nous voudrions que la question fût jugée sans retour ; mais par malheur, ni la théorie ni la pratique hommœpathiques n'ont été examinées par cette société savante. Des bons mots plus ou moins ingénieux échappés à l'humeur facétieuse de MM. les Académiciens, des mouvements passionnés dans une réunion où il ne devrait y avoir accès que pour les dictées d'une raison sévère, des erreurs de fait, de vagues assertions, qu'avec juste raison nous pourrions renvoyer à nos adversaires, et, (chose incroyable, pour ne pas dire inique!) un jugement sans motifs, un arrêt dont les considérants ont été oubliés, tout cela, Monsieur le Ministre, ne peut arrêter votre amour du progrès de la science, et surtout de celle qui intéresse le plus directement le bien-être des masses.

D'ailleurs, votre qualité d'administrateur pouvait vous engager à prendre l'avis de l'Académie, sans vous condamner à le subir passivement. Car, si l'intérêt de la société commande un examen mûr et sévère de toutes les théories nouvelles qui se produisent, cette même société veut être garantie contre les petites passions qui agitent les corps savants aussi bien que le commun

des hommes. Il semble, qu'il soit dans la destinée de toute pensée progressive d'avoir à lutter pour se faire admettre, et que la mesure de vérité qu'elle renferme soit en raison directe de l'opposition qu'elle rencontre. On dirait que l'esprit humain est le même, quel que soit le lieu, le temps et la condition sociale où on l'observe. A la première lueur d'une vérité inconnue, il est saisi d'effroi. Il faut que l'œil de notre esprit s'habitue peu à peu à en supporter l'éclat, comme cet aveugle qu'un art bienfaisant rend à la lumière, n'arrive que graduellement à supporter sans douleur la clarté du jour.

Indépendamment de ces considérations, qui touchent à l'intérêt social, à votre position et au triomphe de la vérité, il s'agit aussi de la conduite de l'Académie. Il est toujours fâcheux de voir un corps savant assez oublieux de lui-même pour déverser l'injure sans motifs, condamner une doctrine qu'aucun de ses membres n'a étudiée, et jeter sur les hommes qui la professent des imputations calomnieuses dont il serait impossible aux calomniateurs d'administrer la preuve. Lorsque M. Andral père dit qu'il ne voyait au fond des moyens homœopathiques que des friponneries, lorsque M. Londe les taxa de charlatanisme, toutes ces assertions, dénuées de preuves, toutes ces calomnies gratuites rejaillissent sur leurs auteurs et sur la compagnie dont ils sont membres, car la dénégation la plus éclatante ne tarde pas à se produire.

Rien de plus insidieux que ces imputations de fri-

ponnerie et de charlatanisme que les médecins se renvoient chaque fois qu'il se produit dans la science l'une de ces révolutions qui menacent de compromettre des réputations établies. En l'absence de raisons et d'arguments, ces injures, dont le ton accablant embarrassent beaucoup plus l'honnête homme qui les reçoit que celui qui les profère, manquent rarement leur effet. Il est toujours possible de détruire un faux raisonnement, de renverser une mauvaise théorie ; mais il n'est aucun moyen de prouver qu'on est homme de bien. Essayer de le démontrer, c'est déjà s'avouer à moitié vaincu, ou tout au moins susceptible de l'être.

Remontons cependant, Monsieur le Ministre, à la source de ces imputations, et peut-être y découvrirons-nous quelque chose de fâcheux pour la moralité des savants. L'injure part constamment ou d'un froissement d'amour-propre, ou d'un intérêt blessé, ou d'un sentiment de défiance. Chaque intelligence veut être la mesure du vrai et du possible ; et au milieu du scepticisme énervant qui accable toutes les classes de la société, scepticisme qui n'a point épargné la médecine, c'est un spectacle curieux et affligeant que la confiance absolue de chacun en ses forces et en ses lumières. On ignore et on n'a pas le courage de se résoudre à étudier ; on s'était fait une manière de voir qu'une doctrine nouvelle renverse ; on se soutenait sur le flot de l'opinion avec le bagage qu'on avait amassé à grande peine, et ainsi lestées des réputations plus ou moins bien établies sillonnaient paisiblement la société. Obéis-

sant au souffle dont elle est agitée, l'opinion, qui ouvrait passage aux gloires qu'elle avait constatées, apprend que d'autres gloires essayent de se faire jour et de s'élever. Elle les met à l'épreuve; et à peine satisfaite, elle veut que tous se précipitent dans la voie nouvelle. Briser les résistances l'inquiètent assez peu. On le sait, et on s'en méfie. Lutter contre elle, et, à cet effet, user de toutes les armes possibles, est la tactique ordinaire des opinions qui ont atteint le terme de leur course, de ces opinions qui *se passent et vieillissent,* comme disait saint Paul. Elles périront, elles le savent, car il faut que les temps s'accomplissent. Mais il leur reste une joie à ressentir, une satisfaction à éprouver: il faut qu'elles maudissent. Alors, elles vomissent l'injure, lancent l'anathème, se font calomniatrices par désespoir et par ignorance. Laissons-les passer! d'autres soins nous réclament.

Si la discussion de l'Académie n'avait porté que sur de semblables assertions, nous n'essayerions pas de la réfuter; mais deux témoignages imposants, par le caractère de ceux qui les ont produits, et par ce qu'ils offrent de spécieux, ont servi de motif à la décision dont l'Académie vous a transmis le résultat. M. Andral fils a argué de 140 expériences infructueuses qu'il aurait faites à l'hôpital de la Pitié, et M. Bally a parlé des essais entrepris à l'Hôtel-Dieu de Paris par deux de nos collègues, MM. Léon Simon et Curie.

Le caractère honorable de M. Andral fils, son habileté expérimentale, sa bonne foi reconnue et l'autorité

dont il jouit à l'Académie, étaient des motifs suffisants pour inspirer le doute : non ce doute qui nie ou repousse, mais le doute qui examine encore. L'opinion de ce savant devait prémunir contre un trop facile entraînement, elle était insuffisante pour créer des préventions; et en la prenant pour base d'une décision, c'était compromettre la renommée de haute sagesse à laquelle toute académie doit aspirer. Le témoignage de M. Bally était plus positif et plus direct. Lui, au moins, il ne s'était pas fié à ses lumières sur une question qui lui était inconnue. Il avait appelé à son aide deux des défenseurs de la nouvelle doctrine, et les avait prié d'agir sous ses yeux. A ne consulter que les apparences, le témoignage de M. Bally était d'un grand poids. Grâces à Dieu, de l'apparence à la réalité la distance est grande!

Il est très-vrai, Monsieur le Ministre, que, dans le courant de décembre 1833, MM. Léon Simon et Curie se rendirent à l'Hôtel-Dieu de Paris, sur l'invitation de M. Bally, pour y appliquer la thérapeutique homœopathique. Ils demandèrent, à ce dernier, de mettre son service à leur disposition, et de faire des doctrines qu'ils défendaient une application complète. A toutes les demandes qu'ils adressèrent, M. Bally acquiesça; mais aucune ne fut tenue. Les expériences commencèrent le 20 décembre 1833, et le 16 janvier MM. Léon Simon et Curie se virent dans la nécessité d'adresser à M. Bally la lettre suivante :

« Monsieur,

« Depuis un mois bientôt, que, sur votre invitation, « nous expérimentons la thérapeutique homœopa- « thique dans le service que vous dirigez, nous n'a- « vons obtenu que des résultats négatifs pour ou contre « la doctrine que nous défendons. Il nous semble que « cela tient à plusieurs causes sur lesquelles nous dé- « sirons fixer votre attention, afin que nous avisions « à en triompher, si la chose est possible, ou que nous « renonçions, de part et d'autre, à poursuivre des « tentatives qui seraient sans résultat.

« Au nombre des malades que vous nous avez con- « fiés, se trouvaient deux catarrhes pulmonaires chro- « niques sur des sexagénaires. L'un d'eux s'est trouvé « assez promptement amélioré pour demander et ob- « tenir sa sortie. Le second se trouve également bien, « mais il lui manque des forces qu'il retrouverait assez « promptement, si dans l'hôpital on ne lui refusait les « vêtements nécessaires pour se lever et prendre l'exer- « cice dont il a besoin (1). Ni l'un ni l'autre de ces « deux malades n'est guéri, tous deux nous sem-

---

(1) On s'étonnera sans doute que nous soyons entrés dans ces détails avec M. Bally. Mais l'étonnement cesserait si on savait combien les petits soins sont négligés dans nos hôpitaux, et si on réfléchissait à leur importance dans la cure des maladies.

« blent en voie de guérison. L'un a quitté l'hôpital « et l'autre se propose de l'abandonner aussitôt que « ses forces seront revenues. Voici donc deux tentatives « inutiles sans qu'on puisse en rien conclure pour ou « contre l'homœopathie.

« Le même inconvénient semble devoir se présenter « pour toutes les affections chroniques que vous nous « avez confiées. Ainsi le malade placé au numéro 44 « de la salle Saint-Landry, atteint d'une *hépatite « chronique avec flux hémorrhoïdal,* menace de « quitter l'hôpital, non qu'il doute de l'action des *in-« finiment petits* sur lui-même, mais parce qu'au con-« traire il ne veut point s'exposer à la sur-excitation « morbide qui est l'effet primitif de l'administration des « médicaments homœopathiques. Cependant, sous leur « influence, le flux hémorrhoïdal s'est singulièrement « modéré. Mais le malade n'est point guéri (1). « Il en est de même de cet ancien militaire atteint « d'*emphysème pulmonaire*, maladie qui date de « quinze ans, et qui est venue à la suite de sept infec-« tions de gale, dont l'une n'a pas duré moins de cinq « ans. Pour le traitement de cette maladie, il nous « faudrait un temps fort long, qui serait au moins de « plusieurs mois. Nous doutons que le malade ait une « patience assez éprouvée pour nous les accorder, et

---

(1) On remarquera le soin minutieux avec lequel nous détaillons les faits, et en rapprochant notre dire de celui de M. Bally on verra qui de lui ou de nous fut plus vrai et plus réservé dans ses paroles.

« nous aurions à craindre qu'à l'exemple des autres il « nous abandonnât aussitôt qu'il irait mieux.

« Nous rencontrerons les mêmes obstacles toutes les « fois qu'il s'agira de maladies chroniques un peu an- « ciennes et un peu graves, et vous n'avez pas plus de « puissance que nous pour retenir un malade malgré lui.

« Ne pouvons-nous conclure de ce qui précède « qu'il nous est impossible d'arriver à aucune conclu- « sion, en ce qui touche les maladies chroniques, « qu'autant que nous agirions sur une assez grande « échelle, pour espérer qu'il se trouvera, dans le nom- « bre, quelques malades qui nous fourniraient des ob- « servations complètes, les seules qui soient con- « cluantes? Ce n'est pas avec six malades chez les « hommes et deux chez les femmes, que nous pouvons « espérer un résultat aussi désirable.

« Dans cette supposition, nous vous demanderions « de concentrer nos efforts sur les maladies aiguës, si « des obstacles d'un autre genre ne se présentaient.

« Il y a en médecine une opinion qui tend à s'accré- « diter et qui nous semble résulter d'une faute de lo- « gique et d'une mauvaise expérience : c'est que le « succès ne prouve rien dans le traitement d'une ma- « ladie aiguë, en faveur d'une méthode thérapeutique, « qu'autant qu'on possède un grand nombre d'obser- « vations confirmatives les unes des autres.

« Jusqu'à un certain point, il est vrai de dire que « plus l'expérience se multiplie et mieux le principe « avancé est démontré. Ceci est vrai des maladies

« chroniques aussi bien que des maladies aiguës; mais « alors il faudrait procéder sur une assez grande « échelle pour obtenir cette suite d'observations « qu'exige la démonstration.

« Dans ce moment votre service se trouve partagé « entre quatre personnes. M. Piorry en possède la moi- « tié; l'interne en a également une partie; le reste se « partage entre vous et nous. Il faudrait donc que vous « consentissiez à faire, sur le nombre de lits que vous « vous êtes réservés, une application générale de la « méthode homœopathique; c'est ce que nous vous « demandons. Alors, nous aurions l'espérance fondée « de rencontrer dans le nombre quelques observations « concluantes, de celles qui ne permettent pas la ré- « plique, et qui autorisent à pousser plus loin l'ob- « servation, et cela dans un temps assez court.

« Car nous ne pensons pas que votre intention se « borne à vouloir vérifier d'une manière générale si « les petites doses produisent ou non un effet quelcon- « que, si leur effet est contraire ou nuisible. *A priori*, « tout médecin doit être porté à croire qu'elles agissent, « si surtout il réfléchit au mode de préparation que su- « bissent les médicaments homœopathiques. Nous « sommes en un temps où l'extraordinaire a cessé « d'étonner, et nous pensons que vous ne tombez pas « dans l'erreur des médecins qui nous font la guerre, « s'extasiant sur l'impossibilité d'obtenir un effet thé- « rapeutique avec des millionièmes et des dix millio- « nièmes de grain. Ceux-là nous paraissent avoir le tort

« grave d'être assez oublieux des notions les plus sim-
« ples de la physique, pour ne pas s'apercevoir que
« dans l'action des corps sur l'organisme vivant, les
« propriétés pondérables ne sont pas tout. De vous à
« nous, la question avait été posée dans des termes
« bien autrement larges. Il s'agissait de savoir préala-
« blement si les médicaments homœopathiques ont une
« action salutaire sur l'économie, jusqu'où s'étendait
« leur puissance, quelles limites elle ne pouvait franchir.
« Dès le début, nous avions désiré vous mettre à même
« de juger par approximation à quel point elle s'arrête.
« C'est pourquoi, nous nous étions chargés d'une jeune
« phtisique arrivée au dernier degré d'émaciation,
« dont les fonctions digestives étaient aussi profondé-
« ment altérées que les fonctions respiratoires, et chez
« laquelle, par conséquent, il n'y avait aucun espoir
« d'obtenir la réaction nécessaire pour espérer sa gué-
« rison. La même intention nous animait lorsque nous
« consentîmes à donner des soins à une autre femme
« atteinte d'hydropisie ascite, compliquée de tumeur
« abdominale enkystée, malade qui avait déjà subi
« douze ponctions, et qui était arrivée à un très-haut
« degré d'émaciation.

« Il ne reste donc que trois malades qui pourraient
« nous permettre d'espérer quelque résultat. C'est,
« d'une part, le jeune garçon tailleur atteint de fièvre
« typhoïde; l'homme couché au n° 40 ou 41 de la salle
« Saint-Landry, qui a une paralysie de la langue, et
« le malade que vous jugez, ainsi que nous, affecté de

« cavernes dans la partie du lobe supérieur du pou-
« mon gauche correspondant à la région sous-clavicu-
« laire. Évidemment, ce malade est amélioré. L'enroue-
« ment a diminué, les sueurs nocturnes diminuent
« aussi, le sommeil est devenu long et réparateur, la
« toux moins fréquente et plus facile. La fièvre typhoïde
« se trouvait accompagnée, chez le second de ces
« malades, d'une affection de poitrine antérieure à la
« fièvre, qui a persisté après les symptômes cérébraux
« et abdominaux, aujourd'hui entièrement disparus,
« mais qui persiste en s'amendant chaque jour. Une
« nouvelle complication qui vous étonnera aussi peu
« qu'elle nous étonne peu nous-mêmes, c'est la fissure
« survenue au sacrum. Aujourd'hui, elle va infiniment
« mieux, bien qu'elle n'ait reçu d'autre pansement que
« des plumasseaux arrosés de teinture d'arnica, et une
« dose d'arnica à l'intérieur. Ce malade, n'ayant subi
« aucun traitement allopathique, peut permettre,
« sinon de conclure d'une manière positive en notre
« faveur (car il est admis en médecine que les fièvres
« typhoïdes guérissent quelquefois indépendamment
« de tout traitement), d'espérer au moins que de pa-
« reils essais venant à se multiplier, autoriseraient une
« conclusion. Aussi, nous vous demanderons de con-
« tinuer à le traiter, quelque parti que vous adoptiez
« pour l'avenir. Reste donc la paralysie de la langue.
« Nous ne pouvons en rien dire aujourd'hui, vu le
« peu de temps qu'elle reçoit nos soins; aussi, deman-
« dons-nous à continuer de la soigner.

« Ce qui précède revient à dire, qu'avant de pren-
« dre de nouveaux malades, nous désirons être assurés
« que nos expérimentations se feront avec tous les
« soins et toute l'exactitude nécessaires. Il est difficile
« de rencontrer ces conditions dans les hôpitaux, à la
« manière dont ils sont actuellement organisés. Nous
« n'en voulons pour preuve que ce qui s'est passé sous
« nos yeux. Le malade atteint de fièvre typhoïde est
« resté un jour entier sans recevoir de pansement pour
« sa fissure au sacrum, bien que nous l'ayons expres-
« sément recommandé. Du pain lui a été délivré mal-
« gré nos ordres. Pendant plusieurs jours, la jeune
« phtisique dont nous parlions plus haut, n'a pu ob-
« tenir des lavements d'amidon que nous lui avions
« prescrits. Ces inconvénients graves qui menacent de
« se reproduire, et qui se reproduiront infaillible-
« ment, dépendent de l'organisation du service. A
« l'heure où nous faisons notre visite, internes, élèves
« en médecine et en pharmacie, infirmiers, et la sœur
« elle-même, sont occupés à la visite de M. Piorry.
« Ce n'est qu'en courant, et le plus souvent en pas-
« sant d'une salle à l'autre, qu'il nous est possible de
« leur dicter des prescriptions pour les malades que
« nous soignons. Faut-il s'étonner qu'avec la meilleure
« volonté du monde, il se commette des oublis?

« Au surplus, il nous serait difficile de les éviter,
« puisque nous n'avons aucune autorité sur les per-
« sonnes attachées à votre service, et que vos occupa-
« tions ne vous permettent pas de venir à l'hôpital à

« heure fixe. Nous agissons donc dans un isolement « complet. Vous savez très-bien, Monsieur, que pour « apprécier une méthode thérapeutique et juger une « maladie, il ne suffit pas d'avoir par devers soi le « point de départ et le résultat. C'est la manière de « juger des gens du monde, ce ne peut être celle du « savant. La différence des deux points de vue où nous « sommes placés, exigerait que nous nous rencontras- « sions au lit du malade, pour que le résultat obtenu « par nous, pût être apprécié ce qu'il vaut.

« Des visites faites par nous seuls, la plupart du « temps, des notes cliniques relevées par nous seuls, « ne peuvent conduire à rien. Quelquefois, nous le « savons, vous y avez joint vos propres observations. « Mais comme nous étions absents, il nous a été im- « possible de vous faire nos réflexions sur leur con- « tenu, et ainsi, il est arrivé que vous avez noté des « aggravations de symptômes sur des malades qui, « dans notre pensée, les devaient aux médicaments « dont ils avaient fait usage.

« Nous le répéterons en terminant : des essais ho- « mœopathiques faits dans les hôpitaux, exigent deux « conditions irrécusables : c'est que les expériences « seront suivies de tous ceux qu'elles intéressent, et « qu'on placera les expérimentateurs dans les condi- « tions les plus favorables à l'expérimentation.

« Ne voulant nous arrêter qu'à la dernière de ces « deux conditions, nous vous demanderons de mettre « un assez grand nombre de malades à notre disposi-

« tion, pour que dans un intervalle de six semaines à « deux mois, seul temps que nous puissions employer « à ces recherches, en raison de nos occupations, il « nous soit possible de vous montrer quelques faits « concluans. Nous demandons aussi, que le service « soit combiné de manière à ce que ceux qui y sont « attachés, soient à nos ordres pour éviter les « erreurs et les oublis dont nous nous plaignons, et « qu'enfin, par la régularité de votre présence, vous « nous communiquiez l'autorité dont nous avons be-« soin pour agir avec efficacité. Autrement, nous per-« drions un temps précieux sans vous convaincre per-« sonnellement de la vérité de la doctrine homœopa-« thique, sans profit pour nous-mêmes, et sans « avantage pour la science.

« Nous avons cru devoir vous transmettre ces ré-« flexions, afin de mettre un terme à une position qui « n'est pas tenable, vous priant de prendre une déter-« mination. Quelle qu'elle soit, elle ne peut altérer « les sentiments, etc.

« Léon Simon, Curie. »

D'après ce récit des faits qui se passèrent à l'Hôtel-Dieu, récit tellement exact, que M. Bally n'a rien trouvé à y répondre, si ce n'est qu'il accéderait à nos demandes lorsqu'il aurait terminé ses expériences sur la créosote, faut-il s'étonner que nos collègues n'aient pas obtenu de guérisons dans l'espace d'un mois? On

leur livre des phthisiques, dans un état plus ou moins avancé, une hydropisie ascite qui avait déjà subi douze ponctions, un emphysème pulmonaire, suite de sept infections psoriques consécutives, deux catharres pulmonaires chroniques, que M. Bally avait dans ses salles depuis plusieurs mois, et qui ont été assez améliorés en trois semaines, pour exiger leur sortie; et on veut qu'ils fassent, dans ces quelques semaines, plus que l'allopathie n'avait pu faire en quelques mois; on exige d'eux ce qu'on n'a jamais obtenu soi-même, ce qu'on sait impossible à obtenir! Cependant, on avoue que deux malades sont sortis se disant guéris. L'un, était une femme affectée de cancer utérin, qui au bout de quinze jours rentra à l'hôpital, et y mourut. Elle avait subi un traitement de trois mois, et on conviendra que si ce traitement ne l'avait pas guérie, il fallait au moins que cette femme se sentît beaucoup améliorée, puisqu'elle a pu se faire assez d'illusion sur son état, pour croire elle-même à sa guérison. Si quelque chose nous étonne, c'est que dans un cas aussi grave et aussi saillant, le chef de service, M. Bally, n'ait pas vérifié la prétendue guérison de cette femme, et qu'il n'ait pas essayé de la désillusionner. Quant au jeune homme atteint de fièvre typhoïde, voici ce qu'en dit M. Bally : « Deux hommes de même âge et de « forces égales, atteints d'affections typhoïdes, étant « entrés à l'Hôtel-Dieu, furent mis en regard; l'un, « traité par moi, fut guéri au bout de dix jours; le « second, traité par M. Curie, guérit aussi, mais après

« trois ou quatre mois (1). » Sur la durée du traitement, M. Curie conteste, et la lettre ci-dessus fait foi qu'au bout de trois semaines les symptômes typhoïdes avaient cessé, qu'il ne restait plus que les symptômes de l'affection de poitrine antérieure à l'invasion du typhus. Cette dernière circonstance, qu'il eût été loyal à M. Bally de mentionner à l'Académie, explique la différence dans la durée du traitement. Ne sait-on pas, d'ailleurs, qu'il n'est pas de maladies aiguës dont la guérison soit plus difficile que celles qui se hantent sur une maladie chronique? C'est l'opinion de Hahnemann, et par bonheur on la trouve soutenue par M. Broussais et son école, et par M. Andral fils, tant dans sa *Clinique médicale*, que dans son *Traité d'anatomie pathologique*.

Nous le dirons avec franchise : M. Bally a usé dans cette circonstanee d'une tactique malheureuse et peu en harmonie avec son caractère. Il avait demandé une vérification pleine et entière de la thérapeutique homœopathique, et lorsque nos collègues se rendent à son désir, il leur jette presque dédaigneusement quelques incurables, comme s'il leur eût tendu un piége dans lequel ils commirent la faute de tomber. Dans le nombre se trouve une maladie aiguë, mais elle se compliquait d'une affection chronique, et on n'en

(1) Voyez la *Lancette* et la *Gazette médicale*, d'où sont extraites toutes ces citations. Voyez aussi le *Réformateur*, le *Temps* et le *Messager*.

parle pas. N'est-ce pas agir à la manière de ces hommes qui, dans un récit dissimulent une partie de la vérité, et en avouent une autre, afin d'avoir beau jeu pour leur réfutation, tout en se garantissant contre un démenti qui ne manquerait pas de leur être donné, s'ils la dissimulaient toute entière ? (1)

M. Bally offre d'administrer les preuves de ce qu'il avance. Il affirme qu'un registre d'observations a été ouvert. Nos collègues en conviennent; mais ce registre, selon l'un d'eux (M. Curie), dépose en faveur des expériences qui ont été tentées. L'Académie ne croit pas utile de se le faire représenter. M. Curie est plus exigeant. Il écrit à M. Bally lettres sur lettres pour obtenir la représentation de cet argument irrésistible. Mais celui-ci a déménagé sa bibliothèque, et le registre s'est perdu (2). On offrait donc une preuve qu'on était dans l'impossibilité de fournir, et ce document, que personne n'a vu ni vérifié, fut une des raisons qui entraîna la décision de l'Académie. S'il se fût agi d'un jugement, tant de légèreté aurait de quoi surprendre. Mais l'Académie avait parti pris ; dès-lors, tout prétexte était un motif, toute assertion se transformait en preuve.

Quoi qu'il en soit, Monsieur le Ministre, après le

---

(1) Qu'on ne se fasse point illusion sur nos paroles. La loyauté de M. Bally nous est connue. Nous lui reprocherons seulement d'avoir parlé des expériences dont il s'agit, quand il savait très-bien que de toute nécessité elles ne pouvaient rien prouver, et d'en avoir rendu un compte inexact.

(2) Voyez *Archives de la médecine homœopathique*, n. XIII, p. 38.

16 janvier, M. Léon Simon, jugeant que les expériences proposées n'étaient qu'un simulacre pur et simple, ne voulut pas se prêter plus long-temps à ce semblant d'impartialité (1). Il se retira après avoir écrit la lettre que vous avez lue. M. Curie persista, espérant toujours de M. Bally qu'il se rendrait à ce que son devoir de savant et d'honnête homme exigeaient de lui. Il poussa la longanimité jusqu'à attendre plusieurs mois. Vain espoir! des vieillards que la vie abandonnait, parce que chez l'homme la vie a un terme, des malades que l'homœopathie déclare incurables, voilà en grande partie ce qui lui fut offert. Cependant, M. Curie affirme avoir obtenu des guérisons, et le déménagement de M. Bally lui rend toute démonstration impossible.

Nous le répétons, la décision de l'Académie repose sur deux témoignages : celui de M. Bally, que nous venons de réfuter, et celui de M. Andral, qu'il convient d'apprécier à son tour.

---

(1) Donnez-moi une doctrine médicale quelconque et je me charge de rendre impossible la démonstration par le fait. Il suffit pour cela de négliger les conditions secondaires de l'expérience. Rien n'est plus facile dans un hôpital du service duquel nous n'étions pas maîtres, surtout lorsque M. Bally était plusieurs jours sans venir, et qu'ainsi nous étions soumis au bon vouloir des infirmiers, des sœurs et des éléves. M Bally n'obéit qu'à un sentiment de curiosité lorsqu'il demanda l'expérience. D'ailleurs, ses occupations et son âge ne lui permettent plus un travail de cette nature. Voilà le faux-semblant d'impartialité dont je parle. Il ne suppose pas de calcul de la part de son auteur. (L. S.)

M. Andral fils a fait lui-même des expériences avec bonne foi, nous le croyons; mais sans connaissance de cause, nous le croyons aussi. A ces expériences, 130 ou 140 malades furent soumis. Remarquons en passant, Monsieur le Ministre, combien ces expériences préoccupèrent peu leur auteur, puisqu'au moment où il s'agit d'en faire l'énumération, M. Andral est assez peu sûr du nombre pour que sa mémoire hésite entre deux chiffres. Ces expériences avaient été en partie publiées dans le bulletin thérapeuthique, et l'on ne sera pas surpris que la polémique les ait examinées. *Le journal et les archives de la médecine homœopathique* se chargèrent de ce soin. M. Andral recommenca donc l'expérience, et voici ce qu'il dit: il a divisé ses recherches en deux séries: la première avait pour but de résoudre la question suivante: « Jus- « qu'à quel point peut-on produire des maladies avec « les mêmes médicaments qui servent à les guérir? » La seconde série se rapportait à l'application thérapeuthique. Pour ses travaux d'expérimentation pure, M. Andral choisit le quinine, l'acconit et l'arnica. Ce fut en vain qu'il insista sur leur emploi; la fièvre intermittente, la fièvre inflammatoire et les douleurs ne se firent point sentir. Cela se peut, et cela dépend de la manière dont M. Andral a procédé. Évidemment, s'il eût connu les conditions sévères imposées par Hahnemann à l'expérimentation pure, il s'y serait conformé, et, dans ce cas, il aurait obtenu des résultats confirmatifs.

Il ne suffit pas, en effet, pour l'homme qui se porte bien, de prendre un agent thérapeuthique donné, pour que les symptômes qui appartiennent à cet agent se manifestent aussitôt.

Il faut encore, d'une part, éviter les influences capables de neutraliser son action, et de l'autre rechercher les conditions qui en favorisent le développement. Nous en appelons à la bonne foi de M. Andral : il ne s'est point conformé aux préceptes enseignés; autrement il l'aurait annoncé à l'Académie, et ne se serait pas contenté de dire : J'ai expérimenté sans résultat. Quelle opinion ce professeur aurait-il d'un médecin homœopathiste qui dirait aux médecins allopathes : Vous préconisez la saignée dans le traitement des maladies inflammatoires; j'ai rencontré des inflammations, j'ai saigné, et cependant je n'ai pas guéri. Désespérant du succès, si je continuais d'agir d'après vos enseignements, j'ai donné le quina, et la guérison ne s'est pas fait attendre? M. Andral répondrait à son argumentateur : Dans les termes où vous vous exprimez, toute réplique est impossible. Qui prouve que la maladie que vous aviez à traiter fût une inflammation? Comment jugerai-je si votre saignée a été faite en temps et lieu convenables? Vous et vos élèves avez pris du quina sans obtenir aucun symptôme de fièvre périodique, lui dirons-nous. Dans quelles conditions l'avez-vous pris? Quel régime avez-vous suivi pendant que vous étiez soumis à l'expérience? Quel fut votre genre de vie? Pendant combien de temps avez-vous

continué l'expérimentation ? Si vous étiez familier avec la lecture des ouvrages homœopathiques, en seriez-vous à ignorer les conditions très-scrupuleuses de l'expérimentation pure? Et si vous les connaissiez, pourquoi les avoir négligées ? Si, au contraire, vous les avez observées avec rigueur, quelle raison vous a porté à vous renfermer dans des termes généraux d'autant plus perfides qu'ils échappent à toute critique? Encore une fois, M. Andral n'a point rempli les conditions de l'expérimentation pure, et nous n'en voulons d'autres preuves que ce qu'il dit de l'aconit et de l'arnica (1).

Dans sa pensée, pour que l'aconit agisse sur l'homme sain, il faut absolument qu'il développe l'espèce de fièvre que les auteurs ont nommée fièvre synoque ; il faut aussi que l'arnica développe des douleurs. L'homœopathie reconnaît l'aconit comme modérateur de la circulation artérielle, propriété infiniment plus com-

---

(1) Dans une question de cette nature il faut serrer un peu l'argument. Nous sommes en droit de demander à M. Andral, la main sur la conscience, s'il s'est conformé à ce qu'exige l'Organon; et, à ce sujet, nous le prions de répondre aux questions suivantes :

A-t-il continué les travaux de sa profession pendant l'expérience ?

Quel régime a-t-il suivi? Nous le prions de nous le dire avec détail.

A quelle dose, à quel degré d'atténuation a-t-il pris les médicaments? Pendant combien de temps a-t-il continué l'expérience ?

Enfin, M. Andral veut-il se conformer aux règles que nous nous offrons à lui tracer, et nous nous faisons fort de lui démontrer sur lui-même la réalité des effets pathogénétiques des médicaments.

Qu'il réponde. . . . . . !

préhensible et plus étendue que celle qui lui était soupçonnée par l'expérimentateur. La question à résoudre consistait donc à savoir, si des phénomènes d'excitation du système artériel s'étaient ou non développés. Il se peut, en effet, qu'attendant toujours une synoque qui ne se présentait pas, des phénomènes d'un autre ordre, quoique de même nature, se soient montrés et aient échappé au regard inexpérimenté de M. Andral. Nous oserions presque l'affirmer. Plusieurs d'entre nous se souviennent encore du moment où s'introduisit l'usage du sthétoscope. Son inventeur, Laënnec, apercevait des symptômes qui nous échappaient à nous, ses élèves, et que des hommes beaucoup plus exercés à l'observation méconnaissaient aussi bien que nous. Quelle différence cependant entre un phénomène d'auscultation et la constatation d'un tableau de symptômes! Le même raisonnement s'applique à l'arnica. Si M. Andral avait lu la *Matière médicale pure* de Hahnemann, il saurait que ce médicament produit des symptômes très-variés, et que les *douleurs* dont il parle ne sont qu'un trait dans un tableau plus général. Est-il donc autorisé à nier ce tableau, parce qu'ayant fait un choix arbitraire de l'un de ses linéaments, il ne l'a pas rencontré ou n'a pas su le reconnaître? Une semblable proposition blesse trop directement les plus simples notions du bon sens le plus vulgaire pour que nous nous y arrêtions davantage.

Si nous passons aux applications thérapeutiques faites par M. Andral, notre critique sera plus directe

et par conséquent plus victorieuse. Et, pour le dire en passant, si dans ce qui précède, nous laissons quelque chose à désirer, ne vous en prenez, Monsieur le Ministre, qu'au vague dont le savant académicien a enveloppé son récit. Si par bonheur il voulait préciser un peu mieux les faits, et nous livrer le journal de ses expériences, sans aucun doute nous lui indiquerions le point où il a péché.

« Plusieurs malades attaqués de fièvres intermitten-
« tes, dit M. Andral, ont été traités avec des globules
« de quinquina par la méthode homœopathique :
« QUELQUES-UNS, IL EST VRAI, ONT ÉTÉ GUÉRIS, mais
« non pas tous; tandis que cette maladie n'a pas résisté
« aux doses ordinaires de la médecine allopathique. »

Quelques-uns ont guéri! L'aveu est trop précieux pour que nous le laissions échapper. D'autres ont continué à souffrir! Depuis quand l'homœopathie enseigne-t-elle que le quinquina doive triompher de toutes les espèces de fièvres intermittentes? Il existe un petit livre du docteur Bœnninghausen, où la thérapeutique de ces maladies se trouve exposée : le nombre des médicaments indiqués s'élève à près de 60. Le quinquina, spécifique pour certaines espèces de fièvres intermittentes, ne l'est donc pas pour d'autres. Pourquoi s'étonner qu'il ait guéri dans un cas, échoué dans d'autres? Mais on ajoute qu'il a suffi d'élever la dose pour que la guérison se produise; ceci soulève, Monsieur le Ministre, un point de doctrine que nous indiquerons sans le développer.

L'homœopathie enseigne qu'il est deux moyens d'arriver à la guérison d'une maladie : l'un direct et l'autre indirect. La médication spécifique, celle qui répond au précepte *similia similibus curantur*, voilà la méthode directe; celle qui est contraire à ce principe constitue la médication indirecte. La première guérit le malade d'une manière prompte et durable, sans perturbation et sans laisser après son emploi le moindre trouble artificiel ; la seconde le perturbe constamment; et il arrive le plus souvent, sinon toujours, que cette méthode laisse subsister, après l'extinction de la maladie principale, des accidents plus ou moins durables. Dans le cas dont il s'agit, ce sont des langueurs dans les digestions, des constipations plus ou moins opiniâtres, des excitations très-variées du système nerveux. On déclare donc le malade guéri, parce que la fièvre intermittente a disparu; mais on ne tient pas compte des symptômes que le quinquina a engendrés. Il vaudrait autant soutenir que le malheureux dont on a engourdi les douleurs à force d'opium se porte bien. Et les médecins allopathes savent eux-mêmes ce qu'il y a de menteur dans ce mieux que l'opium procure; ils savent que ce médicament trop vanté laisse marcher la désorganisation des tissus malades, tout en faisant taire la douleur, qui était le signe évident, et, pour ainsi parler, la mesure de la maladie. Et encore, comment arrivent-ils à ces prétendues guérisons? Par des doses énormes de médicaments, qui toujours désaccordent l'organisme, passagèrement chez

celui dont la réaction vitale est énergique ; d'une manière durable et quelquefois irremédiable chez le malheureux dont la puissance de réaction est faible. Dans les cas dont argumente M. Andral, le quinquina n'était point indiqué ; aussi la fièvre a-t-elle résisté aux doses homœopathiques. La guérison, ou ce qu'on appelle ainsi, s'est produite sous l'empire des hautes doses ! Nous en avons donné la raison; car c'est encore un principe enseigné par Hahnemann, que plus un médicament est approprié à un état morbide quelconque, et plus il est nécessaire d'employer des doses faibles ; et moins ce même médicament est approprié, et plus il faut élever la dose, si on veut que le malade ressente quelque effet.

Le même académicien ajoute que l'aconit n'a non plus exercé aucune influence sur des personnes sujettes à des mouvements fébriles. Vous remarquerez le vague de cette expression, *des mouvements fébriles!* Que signifie ce mot? S'agissait-il de fièvres continues? Mais quels autres symptômes les accompagnaient? Jamais l'homœopathie n'a conseillé d'adresser un médicament à un symptôme isolé, mais à l'ensemble de tous ceux qui existent. Hahnemann dit : « De cette vérité incon-
« testable que, hors l'ensemble des symptômes, il n'y
« a rien à trouver dans les maladies par quoi elles
« soient susceptibles d'exprimer le besoin qu'elles ont
« de secours, nous devons conclure qu'il ne peut point
« y avoir d'autre indication, ou remède à choisir, que
« la somme des symptômes observés dans chaque cas

« individuel (1). » Or, si l'aconit n'a point réussi dans les mains de M. Andral, pour les maladies contre lesquelles il l'a employé, c'est que, voulant formuler une indication thérapeutique d'après l'unique considération du symptôme qui lui paraissait prédominant, il a négligé les autres, qui devaient également servir à déterminer le médicament. Cette faute grave de M. Andral tient à ce qu'il n'avait pas compris les livres de notre maître.

Il avait vu dans l'organon, que Hahnemann enseigne, qu'il est dans tout tableau de maladie deux espèces de symptômes : les uns caractéristiques, les autres secondaires; que, sans négliger ceux-ci, c'est surtout aux symptômes caractéristiques qu'il convient de s'arrêter; et il ne s'est pas demandé ce que l'homœopathie entendait par cette expression. Il a cru que pour l'homœopathe les lésions anatomiques ou de texture étaient ces symptômes. Il a cru ainsi, parce que dans la médecine qu'il professe, ce sont elles qui dictent le traitement.

Sans repousser aucunement ce moyen de connaître, l'homœopathie s'attache bien plus aux lésions de sensation. Ce qu'elle recherche avant tout, c'est à recueillir les différentes expressions de la douleur dans les organes souffrants, et, ce qui est plus caractéristique à ses yeux, ce sont les circonstances qui aggravent, améliorent, ou accompagnent les symptômes proprement dits. Aux yeux de l'allopathie, ces conditions symptô-

(1) Organon, § 18, p. 121.

matologiques ne sont que secondaires : souvent elle les néglige ; et, lorsqu'elle prend la peine d'en tenir compte, c'est, pour ainsi parler, par pure obligeance ; car jamais elle n'en déduit aucune indication thérapeutique. M. Andral ignorait toutes ces choses. Il a voulu éprouver la thérapeutique homœopathique en lui appliquant la mesure de l'allopathie, et il a échoué. Il faudrait croire au miracle et au renversement des lois de l'ordre s'il avait réussi. Toutes ses expériences portent le même cachet. Comment se fait-il qu'il se soit borné à en donner le résultat à l'Académie, assez confiante pour le croire sur parole, et pour se déterminer sur un énoncé aussi vague que peu scientifique ?

Toutes ces choses, nous les aurions dites à l'Académie, si, se rendant à notre demande, elle eût consenti à nous entendre. Mais, encore une fois, son parti était arrêté d'avance. Pour elle, il s'agissait de condamner et de condamner à tout prix. L'examen était donc superflu ; il était même à craindre : car il aurait pu fournir des lumières dont on ne voulait pas et qu'on redoutait.

Nous regrettons, Monsieur le Ministre, d'être obligé d'entrer avec vous dans des détails qui ne sont pas de votre compétence ; mais la décision de l'Académie portant sur deux seules raisons, il est de l'intérêt de notre cause de vous montrer que ses arguments ne sont point fondés, afin que vous en induisiez vous-même le mal jugé de l'Académie.

Elle vous dit : « Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a été soumise, en premier lieu, aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique a signalé dans le système une foule de ces oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, un grand nombre de ces contradictions choquantes, beaucoup de ces absurdités palpables qui ruinent inévitablement tous les faux systèmes aux yeux des hommes éclairés, mais qui ne sont pas toujours un obstacle suffisant à la crédulité de la multitude.

« Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a subi aussi l'épreuve de l'investigation des faits ; elle a passé au creuset de l'expérience, et, chez nous comme ailleurs, l'observation, fidèlement interrogée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères ; car, si l'on préconise quelques exemples de guérison pendant les traitements homœopathiques, on sait de reste que les préoccupations d'une imagination facile d'une part, et d'autre part les forces médicatrices de l'organisme, en revendiquent à juste titre le succès. Par contre, l'observation a constaté les dangers mortels de pareils procédés dans les cas fréquents et graves de notre art, où le médecin peut faire autant de mal et causer non moins de mal en n'agissant point du tout qu'en agissant à contre-sens (1). »

---

(1) Lettre de l'Académie déjà citée.

Vous aurez sans doute remarqué, Monsieur le Ministre, les nombreuses et violentes épithètes que l'Académie emploie pour stigmatiser nos doctrines. Ce sont *des absurdités palpables, des contradictions choquantes*, etc. Si vous doutiez encore des mauvaises passions qui l'animèrent, nous vous prierions de réfléchir au ton de sa missive, et cette réflexion suffirait pour que vous doutassiez de l'Académie au moins autant que vous pouvez douter de nous-mêmes.

Que pensez-vous, d'après ce qui précède, du creuset expérimental auquel l'Académie a soumis la thérapeutique homœopathique? Quelques faits observés par un homme qui ne connaissait pas la doctrine qu'il expérimentait, par un homme qui, se fesant la mesure de toutes choses, décrète l'impossibilité de faire mieux que lui, et de voir ce qu'il n'a pas vu. Voilà à quoi se borne l'interrogatoire auquel l'Académie prétend avoir soumis la thérapeutique homœopathique.

Mais les reproches adressés à la doctrine homœopathique seraient-ils mieux fondés que ceux qui ont été adressés à sa thérapeutique? La logique, en effet, a-t-elle signalé dans l'enchaînement des principes ces *contradictions choquantes*, ces *absurdités palpables* dont arguë l'Académie?

Vous remarquerez d'abord que cette phrase est une pure assertion; que dans la discussion, à part les plaisanteries de bon ou de mauvais goût que se permirent

MM. les académiciens, aucune de ces absurdités palpables, de ces contradictions choquantes n'a été signalée. Vous remarquerez aussi, qu'en se bornant à un simple énoncé il semble que l'Académie ait voulu nous frapper par derrière, afin que nous ne puissions nous défendre. Elle prétend avoir soumis les doctrines de notre maitre à l'épreuve rigoureuse d'une logique sévère. Ah ! si l'Académie était un corps compact, ayant une doctrine arrêtée, la réponse serait facile; mais dans les conditions où elle se trouve notre embarras est grand; nous ne savons à quoi nous prendre.

Composé hétérogène d'hommes et de doctrines qui se repoussent constamment, les principes d'un académicien n'appartiennent qu'à lui; chacun a ses méthodes et par conséquent sa logique. L'Académie compte dans son sein des *empyriques*, des *éclectiques* et des *dogmatistes* à systèmes opposés, à nuances très-variées. La logique des uns ne saurait être celle des autres; ce qui est absurde aux yeux de l'un est une vérité pour l'autre. C'est le spectacle de l'anarchie scientifique la plus déplorable et la plus malheureuse. Aux yeux de l'empyrique qui ne voit que le fait et ne veut voir que lui, qui repousse tout principe qui lui serve de guide dans la pratique, les grandes lois découvertes par Hahnemann, comme la loi des semblables et la théorie du dynamisme vital, sont choses vaines et futiles. Sceptique par goût et par nature, l'empyrique déclare qu'il est impossible d'arriver jamais à trouver un principe. Sa logique est de n'en point avoir; sa méthode consiste à

repousser toutes les méthodes; sa loi est d'agir sans guide, et, dans son aveuglement, il se fait un titre à l'estime publique de ses négations perpétuelles; car il appelle sagesse profonde son orgueilleuse humilité. Mais la logique de l'empyrique ne saurait être admise par l'éclectique : pour celui-ci, toutes les doctrines, tous les systèmes ont du bon et du mauvais. Il juge donc qu'il n'y a rien à repousser, rien à admettre d'une manière absolue; qu'en tout il faut chercher le vrai et le séparer de cet alliage impur dont la faiblesse humaine altère nécessairement, et toujours, la vérité. Voilà la logique de l'éclectique, logique que le dogmatiste réprouve à son tour. Pour ce dernier, la vérité est une et indécomposable, non susceptible de plus ou de moins. Admettre qu'un principe ou un fait puisse être vrai ou faux en même temps, c'est une proposition qui, dans sa pensée, implique contradiction dans les termes et dans les choses. Voilà donc au sein de l'Académie trois logiques qui se repoussent réciproquement. Concevez, Monsieur le Ministre, tout notre embarras à les concilier, et combien il nous est difficile de les satisfaire.

Quoi qu'il en soit, l'Académie ne fut pas mieux informée de la théorie que de la pratique homœopathique.

L'homœopathie s'est présentée à la France comme une réforme intégrale de l'art de guérir, intéressant à la fois tous les éléments dont l'art de guérir se compose. A ce titre, elle a ses principes, sa méthode et ses moyens; à ce titre aussi, elle donne de nouvelles bases

à la physiologie, à la pathologie, et à la thérapeutique.

Elle pose en principe que, dans le traitement des infirmités humaines, le médecin doit toujours se proposer d'agir par voie de similitude; qu'au lieu de soumettre le malade à l'action d'agents doués de propriétés contraires ou différentes des symptômes de la maladie, le succès est d'autant mieux assuré que le médicament employé répond mieux aux symptômes de la maladie elle-même. La logique de l'Académie devait donc se poser la question suivante, et la résoudre contre nous : Dans le traitement des maladies, convient-il d'agir par voie de *similitude*, de *contrariété*, ou de *différence* ? Et alors, un débat immense, dont elle ne paraît pas avoir soupçonné la gravité, se serait engagé dans son sein. Sans aucun doute, les dogmatistes de l'Académie se seraient rattachés à l'axiôme de Galien, que les empyriques auraient repoussé en vertu de leur scepticisme absolu et universel. Les éclectiques auraient essayé de faire prévaloir leur opinion favorite, qui consiste à ne rien repousser et à ne rien admettre d'une manière absolue. Mais au milieu de ce conflit, il eût été difficile de s'arrêter à une opinion, et par conséquent de vous formuler une réponse.

La position était pressante, et, nous ne craignons pas de le dire, l'Académie n'était pas en mesure d'aborder un pareil sujet. Non qu'il faille douter des lumières de ses membres, mais parce que le principe général de l'homœopathie la prenait absolument au

dépourvu, aussi bien sous le rapport pratique, comme nous l'avons démontré, que sous le rapport spéculatif.

Depuis deux ans bientôt, que la polémique s'est engagée avec netteté entre l'ancienne et la nouvelle méthode, maintes fois nous avons sollicité nos confrères de s'expliquer ; toujours ils ont reculé devant l'examen de ce vaste problème. Un seul de leurs organes, la *Gazette médicale*, a reconnu que de sa solution dépendait l'avenir de la médecine. Il promettait de nous suivre sur ce terrein inconnu pour lui, et de nous montrer que ce n'était ni par voie de similitude, ni par voie de différence, que les médicaments agissent ; il promettait ainsi, et voilà deux ans qu'inutilement nous attendons l'accomplissement de sa promesse (1).

Nous avons également soutenu contre l'ancienne école que toutes les maladies chroniques, loin d'être locales, ni dans leur origine, ni dans leur terminaison, dépendaient toutes exclusivement de la présence dans l'organisme de certains miasmes que notre maître a nommés *miasmes chroniques*. L'allopathie nous a nié cette prétention de ramener cette longue suite d'infirmités incurables, par ses procédés, à une infection miasmatique. Elle s'est égayée aux dépens de cette vérité qui rend raison des faits les plus graves et les plus mystérieux de notre art. Mais, à part ses dénégations et ses plaisanteries, elle n'a fourni aucun fait, allégué

(1) Voyez la *Gazette médicale* du 1er janvier 1834 et la réponse qui lui fut faite dans le n. 3 du *Journ. de la médec. homœopathique*.

aucune raison contre la doctrine émise par notre maître. Des faits à l'appui de ce point de doctrine, nous les avons fournis par centaines dans les consultations gratuites que nous donnons, où, dans l'intérêt de la science, nous admettons tous ceux de nos confrères qui veulent juger par eux-mêmes. Et l'Académie n'a pas voulu voir : sa prétention était de juger sans examiner.

Enfin, Monsieur le Ministre, nous avons dit à l'ancienne médecine qu'elle agissait en aveugle; que, n'ayant aucune mesure pour connaître les propriétés véritables des médicaments, elle les appliquait sans principe aucun, et que sa pratique aventureuse la mettait dans l'impossibilité de rendre raison de ses succès et de ses revers. Nous croyions qu'elle serait d'autant plus touchée de cette parole, que nous lui avions offert le moyen de sortir de la position où elle se trouvait, en lui proposant l'*expérimentation pure*, vu qu'elle en est encore à chercher la base d'une *bonne matière médicale*.

L'allopathie n'a point perdu souvenir des doutes élevés dans son sein sur la manière d'apprécier l'action des médicaments. Les plus grandes lumières qui l'ont honorée n'ont jamais rien affirmé à cet égard : loin de là, elles ont toujours exprimé le doute le plus formel sur la valeur des connaissances thérapeutiques. Bordeu, cet homme puissant auquel se rattache toute l'école française, disait : « Sait-on bien encore com-« ment il faut déterminer l'action d'un médicament?

« Est-il bien aisé de déterminer, si et quand il agit sur « les liqueurs ou sur les solides, ou sur l'une et l'autre « de ces deux parties? »

« Il y a peut-être des médicaments qui évacuent une « humeur en la rendant plus abondante dans la masse « du sang, en rendant les humeurs plus ou moins mo- « biles ou plus ou moins épaisses. D'autres font des éva- « cuations en agissant sur l'organe glanduleux simple- « ment. En un mot, il y a là-dedans bien des choses « à examiner; elles sont essentielles, et doivent être « les fondements de la vraie matière médicale (1). » Ces bases ne semblaient donc pas trouvées à Bordeu, dont le génie profond et l'incontestable talent d'observation ne sauraient être méconnus. Elles ne l'étaient pas davantage au temps de Bichat, dont l'autorité irrécusable aux yeux des allopathistes ne saurait être repoussée en cette circonstance.

« Il n'y a point eu, dit Bichat, en matière médi- « cale, de systèmes généraux; mais cette science a été « tour à tour influencée par ceux qui ont dominé en « médecine; chacun a reflué sur elle, si je puis m'ex- « primer ainsi. De là, le vague, l'incertitude qu'elle « nous présente aujourd'hui. Incohérent assemblage « d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle est peut- « être, de toutes les sciences physiologiques, celle où « se peignent le mieux les travers de l'esprit humain. « Que dis-je, ce n'est point une science pour un es- « prit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées

(1) Bordeu, *Recherches anatomiques*.

« inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens « illusoires, de formules aussi bizarrement conçues « que fastidieusement assemblées. On dit que la pra- « tique de la médecine est rebutante, continue Bi- « chat; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rap- « ports, celle d'un homme raisonnable quand on en « puise les principes dans la plupart de nos matières « médicales (1). »

Je vous le demande, Monsieur le Ministre, quelle critique plus forte pourrions-nous faire de l'art de guérir de notre temps? que pourrions-nous ajouter à la verve, à l'énergie du tableau, à la profondeur de pensée de Bichat? Rien assurément, si ce n'est de le compléter en lui transmettant la pensée de notre maître.

Dans l'une de ces réflexions que l'homme méditatif jette sur le papier sans autre prétention que de donner carrière à l'expression de sa pensée, réflexion dont il use à l'occasion, ou qu'il confie à qui peut en faire usage, Hahnemann disait aux allopathes présents alors à son esprit :

« Avant la découverte de l'homœopathie, vous ne saviez pas que les médicaments pris par l'homme sain produisent une suite nombreuse de symptômes morbides, que chaque médicament a sa série de symptômes divers; que ces symptômes sont différents dans chaque médicament, et que dans ces symptômes réunis se trouve une ressemblance exacte avec les divers symptômes des différentes maladies. Vous ne saviez pas ce

(1) *Anatomie générale*, considérations générales.

que signifie cette ressemblance des symptômes morbides produits par les différents médicaments sur l'organisme sain, avec les symptômes dont les maladies naturelles sont composées. Vous ne connaissiez pas cette ressemblance, et ne saviez pas tirer parti d'une relation aussi remarquable, relation qui, comme le démontre l'application médicale de ces médicaments, selon le principe de ressemblance, à des maladies composées de semblables symptômes, produit les succès étonnants dont nous sommes témoins. Ces succès, impossibles à obtenir par toute autre méthode employée jusqu'à présent, indiquent ouvertement le dessein du Créateur, qui veut que la médication des maladies soit faite de cette manière, la seule naturelle comme la seule certaine et sûre.

« Si, niant les bienfaits certains de l'homœopathie, vous la repoussiez de peur que son adoption universelle ne renverse vos anciennes méthodes, les livres qui en traitent et la thérapie ordinaire, ainsi que toutes les chaires fondées sur ces faux principes, vous prouveriez que vous préférez le pire à l'infiniment meilleur, et que vous êtes guidés par des vues intéressées, ne considérant le bien des malades que comme secondaire et comme n'étant digne que de peu ou point d'égard. Mais une telle pensée ne peut naître dans l'esprit d'hommes d'ailleurs si éminemment honnêtes et humains. »

Ils ignoraient et ils ignorent encore cette seule manière naturelle de guérir les maladies : car, à l'ex-

ception des dogmatistes de l'école physiologique, qui créent un art de guérir à l'usage de leurs spéculations, sans se donner la peine de le découvrir, qui attribuent *à priori* des propriétés aux médicaments, et décident que ceux-ci tomberont juste sur la mesure étroite de leurs principes, l'allopathie déplore aujourd'hui, comme au temps de Bichat, les bases chancelantes sur lesquelles repose la thérapeutique.

Vous vous étonnerez d'apprendre, Monsieur le Ministre, l'opinion de M. Andral fils sur la question qui nous occupe. Lui aussi est fatigué de l'état à jamais déplorable de la matière médicale. Il veut donc qu'on en appelle à l'expérience, et à l'expérience sur l'organisation à l'état physiologique.

« Sans préjuger, dit-il, la question que les homœo-
« pathes ont soulevée dans ces derniers temps sur la
« propriété qu'auraient les agents curatifs, de déter-
« miner dans l'organisme les maladies qu'en allopa-
« thie on se propose de combattre par eux, nous
« croyons que c'est là une vue qu'appuient quelques
« faits incontestables, et qui, à cause des conséquences
« immenses qui peuvent en résulter, mérite au moins
« l'attention des observateurs. A supposer, ce qui est
« très-probable, que Hahnemann soit tombé à cet
« égard dans l'exagération, si facile aux théoriciens,
« parmi les faits nombreux qu'il cite à l'appui de ses
« opinions, il est certain qu'il en est quelques-uns qui
« sont parfaitement en harmonie avec sa pensée. Que
« l'on répète ces expériences, il est vraisemblable que

« l'on verra surgir quelques autres faits aussi authen-
« tiques; qu'un esprit vigoureux médite ces faits,
« qu'il les compare après les avoir explorés sur toutes
« leurs faces, qui sait les conséquences qui en pour-
« raient jaillir? »

Aveu naïf que celui de M. Andral! Abandonné à lui-même dans le silence du cabinet, il avoue la vérité de ce qu'il a vu. Il l'avoue sans autre restriction que la timidité qui est l'apanage de tout éclectique. En cela, nous n'avons rien à dire. Tout éclectique est en droit de faire ses restrictions; car il obéit à sa tendance, il est fidèle à lui-même. Mais lorsque le même homme, jeté dans le sein d'une académie, dément ses propres aveux, il n'est plus lui. Entraîné par l'esprit de corps et les exigences qui en sont la conséquence, il devient l'esclave du milieu qui l'entoure, et cet esclave trahit la vérité.

D'après ce qui précède, Monsieur le Ministre, vous ne pouvez douter que ni la pratique, ni la doctrine homœopathique, n'aient été ni examinées, ni étudiées par l'Académie, et que sa décision ne soit un véritable déni de justice. Vous lui demandiez si la santé publique pourrait être intéressée à la fondation de notre dispensaire. Elle repousse notre demande, sous prétexte que le fait ne dépose point en notre faveur, et que le raisonnement repousse nos doctrines. Les faits, elle n'a pas su les interroger : sans aucune logique qui lui permette de tomber d'accord avec elle-même, comment aurait-elle pu apprécier nos doctrines?

Dans l'intérêt de la vérité, dans l'intérêt de toutes les classes de la société, mais plus particulièrement du pauvre, dont la santé est le plus précieux des capitaux, dont la santé est l'unique ressource, ordonnez, nous vous en supplions, que nos principes soient soumis à une vérification pleine, entière et méthodique. Le vénérable fondateur de l'homœopathie a compris qu'au dix-neuvième siècle les pensées grandes et utiles se donnaient rendez-vous sur le sol puissant, actif, libre et hospitalier de la France, pour de là s'irradier sur le monde et l'éclairer de leurs lumières. A cet âge où le repos est devenu un droit et un besoin, où on lègue à d'autres le soin de continuer son œuvre, où on aime à ne se séparer, ni de ses affections pleines de souvenirs, ni de ses habitudes devenues une seconde existence; entraîné par sa conviction et par son amour de l'humanité, il s'est arraché à ce que l'homme de toute condition, de tout âge, a de plus précieux en ce monde; pour venir saluer la France, cette terre providentielle et de progrès où l'ouvrier n'a jamais fait défaut à la volonté divine.

Un témoignage si éclatant de la puissance de la conviction mérite qu'on y songe; et s'il se peut que nous, ses disciples, jeunes encore dans la pratique de son art, mais pleins de bon vouloir, et ayant fait autant que notre faiblesse le permettait, ne fussions pas des juges irrécusables, le fondateur de l'homœopathie est ici. Dans le travail que nous demandons, il éclairera notre esprit et guidera notre bras. Grandis-

sant de jour en jour à l'ombre de ses conseils et de son affection, nous vous sollicitons d'accéder à notre demande; afin que ceux qui déjà nous suivent, plus faibles que nous ne sommes, trouvent pour leurs études des facilités qui nous ont manqué, et que nous leur épargnions, autant que le permettent les difficultés de notre art, les rudes et pénibles labeurs que nous avons essuyés, et dont nous avons seuls la conscience.

De grâce, Monsieur le Ministre, qu'en cette circonstance rien ne nous arrête. Vous savez qu'en tout temps les corps savants, juges compétents chacun dans la science qui lui appartient, ont eu leurs préjugés dont la société ne doit pas être victime. L'Académie des sciences repousse la découverte de Mesmer, et plus tard l'Académie de médecine réforme l'Académie des sciences. Deux fois dans sa vie, Gall frappe à la porte de l'Institut français, dont à deux reprises différentes le génie de Cuvier le repousse dédaigneusement, et le génie des deux mondes donne tort à Cuvier. Aujourd'hui, la phrénologie est une vérité de domaine public qui occupe la pensée des savants et des publicistes. Au même temps, les Académies et les Facultés n'avaient ni paroles assez dures, ni mesures assez violentes contre l'illustre auteur de la doctrine physiologique, qui siége aujourd'hui dans les Académies et dans les Facultés, précisément à côté de ceux qui le combattirent avec le plus d'acharnement. Au dix-septième siècle, l'Angleterre vit briller un homme grand par son sa-

voir en anatomie et en médecine. Guillaume Harvey y découvrit le mécanisme de la circulation, découverte que les travaux du malheureux Servet, de Servet mort pour la cause sainte du progrès, avaient si bien préparée. Des adversaires se présentèrent à lui, qui furent assez lâches pour le dénoncer au roi Charles Ier, son protecteur et son appui. Mais parmi ses plus dignes et ses plus redoutables ennemis, Harvey rencontra le premier des anatomistes français de l'époque : il rencontra Riolan. Jugez maintenant si des exemples aussi remarquables n'autorisent pas notre méfiance des petites passions académiques.

Monsieur le Ministre, que la France, appelée aujourd'hui à recueillir les dernières pensées de Hahnemann, sache au moins devenir héritière de sa gloire. Nous attendons que vous nous en fournissiez les moyens; ce sera une grande leçon pour ces peuples d'Allemagne, puissants par la pensée, mais encore bien rebelles à la loi de Dieu, qui veut, selon la parole sublime de Bossuet, que *l'humanité marche, et qu'elle marche toujours !*

Nous avons l'honneur d'être, avec un profond respect,

De Votre Excellence,

Monsieur le Ministre,

Les très-humbles et très-obéissants serviteurs,

PÉTROZ, *président ;*

Léon SIMON, *rapporteur.*

LETTRE

A MM. les Membres de la Société Royale de Médecine,

Sur la Réponse qu'ils ont adressée Au Ministre de l'Instruction publique,

EN AVRIL 1835,

AU SUJET DE L'HOMŒOPATHIE;

Sebastien Gaëtan Salvador [illegible]

PAR

M. LE COMTE (S.) DES GUIDI,

[illegible]-1863.

Docteur en Médecine et Es-Sciences, ancien Professeur de Mathématiques à l'Ecole Centrale de l'Ardèche, Officier de l'Université de France, Inspecteur honoraire de l'Académie de Lyon, Membre de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Naples, de celle de Turin, de l'Académie Pontanienne des deux Siciles, etc.

A LYON,

AYNÉ FILS, SUCCESSEUR DE LOUIS BABEUF

RUE ST-DOMINIQUE, 2,

ET CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1835.

L'Académie royale de médecine, consultée par le ministre de l'instruction publique, sur la convenance d'établir des dispensaires en faveur de la doctrine homœopathique, a répondu par la lettre suivante, adoptée (à l'unanimité moins deux voix) dans sa séance du 17 mars 1835 :

Monsieur le Ministre,

L'homœopathie, qui se présente à vous en ce moment comme une nouveauté, et qui voudrait en revêtir les prestiges, n'est point du tout chose nouvelle, ni pour la science, ni pour l'art. Depuis plus de vingt-cinq ans, elle erre çà et là, d'abord en Allemagne, ensuite en Prusse, plus tard en Italie, aujourd'hui en France, cherchant partout, et partout en vain, à s'introduire dans la médecine. L'Académie en a été plusieurs fois, et même assez longuement, entretenue. De plus, il est à peine quelques-uns de ses membres qui n'aient pris à devoir plus ou moins sérieux d'en approfondir les bases, la marche, les procédés, les effets.

Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a été soumise en premier lieu aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique a signalé dans le système une foule de ces oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, un grand nombre de ces contradictions choquantes, beaucoup de ces absurdités palpables qui ruinent inévitablement tous les faux systèmes aux yeux des hommes éclairés, mais qui ne sont pas toujours un obstacle suffisant à la crédulité de la multitude.

Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a subi aussi l'épreuve de l'investigation des faits ; elle a passé au creuset de l'expérience ; et chez nous, comme ailleurs, l'observation, fidèlement interrogée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères, car si l'on préconise quelques exemples de guérison pendant les traitemens homœopathiques, on sait de reste que les préoccupations d'une imagination facile, d'une part, et d'autre part les forces médicatrices de l'organisme, en revendiquent à juste titre le succès. Par contre, l'observation a constaté les dangers mortels de pareils procédés dans les cas fréquens et graves de notre art où le médecin peut faire autant de mal et causer non moins de dommage en n'agissant point du tout qu'en agissant à contre-sens.

La raison et l'expérience sont donc réunies pour repousser de toutes les forces de l'intelligence un pareil système, et pour donner le conseil de le livrer à lui-même, de le laisser à ses propres moyens.

C'est dans l'intérêt de la vérité, c'est aussi pour leur propre avantage, que les systèmes, en fait de médecine surtout, ne veulent être ni attaqués, ni défendus, ni persécutés, ni protégés par le pouvoir. Une saine logique en est la plue sûre expertise ; leurs juges naturels, ce sont les faits ; leur infaillible pierre de touche, c'est l'expérience. Force est donc de les adandonner à la libre action du temps. Arbitre souverain de ces matières, seul il fait justice des vaines théories, seul il asseoit avec stabilité dans la science des vérités qui doivent en constituer le domaine.

Ajoutons que la prévoyance, qui est aussi la sagesse de toute administration publique, commande impérieusement une semblable déterminaison.

Chacun connaît assez, de nos jours, l'empire des précédens ; essayons d'en prévoir et d'en calculer les suites dans l'espèce.

Après les dispensaires pour l'homœopathie, on en demandera pour le magnétisme animal, pour le brownisme, et ainsi pour toutes les conceptions de l'esprit humain. L'administration appréciera, comme nous, les conséquences d'une pareille conduite.

Par ces considérations et par ces motifs, l'Académie estime que le gouvernement doit refuser de faire droit à la demande qui lui est adressée en faveur de l'homœopathie.

A MM. les Membres de l'Académie Royale de Médecine.

Judicium dificile,
Experientia fallax.

Messieurs,

Pendant que la foule débonnaire des disciples de l'ancienne école se complait dans l'arrêt que vous venez de prononcer contre l'homœopathie, pendant que tant d'hommes toujours satisfaits d'eux-mêmes, de leur savoir et de la science, trouvent leur compte à s'appuyer ici de vos décisions et à dormir en paix à votre voix, sur une question pour eux importune, on ne peut douter que vous, Messieurs, vous ne soyez bien loin d'accepter de pareils suffrages, et de partager cette déplorable sécurité, quelque légitime qu'ait pu vous sembler d'ailleurs l'espèce de conviction momentanée à laquelle vous venez d'obéir.

Vous savez trop bien, Messieurs, par la marche de toutes les sciences, par l'histoire des corporations savantes de tous les temps, que toutes ont proclamé avec chaleur des illusions, proscrit avec entraînement des vérités, et vous ne pouvez un seul instant perdre de vue que Descartes, pour ne citer qu'un des plus grands exemples, a plus d'une fois, à son insçu, fait plier, pour son propre compte, les règles inflexibles qu'il avait admirablement formulées pour l'esprit humain, dans la recherche de la vérité. Imbus de ces redoutables avertissemens, vous ne cessez de nourrir en vous la plus salutaire défiance de vos propres opinions, et vous restez toujours prêts à les modifier par un nouvel examen.

C'est dans cette respectueuse conviction de l'esprit dont vous êtes animés, que je désire avoir l'honneur, non de vous parler d'homœopathie (vous n'alléguez contre elle que des assertions, je devrais n'y répondre que par des assertions, elles n'auraient pas plus de poids que les vôtres, et ce serait temps perdu), mais de vous parler simplement de logique et de bon sens, de rechercher avec vous, si vos opinions sur la doctrine de Hahnemann sont aussi arrêtées qu'elles vous l'ont paru, et si vous avez fait tout ce qui était convenable et possible, pour vous assurer de la légitimité de ces opinions.

Vous accueillerez avec bienveillance, quelque faible qu'il soit, le tribut qu'un de vos confrères croit devoir vous offrir dans une question q i certainement est toujours pour vous un sujet de doutes et de perplexité.

Vous avez, dites-vous au ministre, jugé l'homœopathie par le raisonnement et par les faits. Voilà certes deux autorités bien dignes de la plus haute confiance, s'il est vrai que vous ayez ici mis en œuvre toute la force intellectuelle, toute la sagacité expérimentale dont vous êtes doués. Tâchons de reconnaître, jusqu'à quel point vous aurez rempli ces deux conditions dans le travail important et difficile que vous annoncez.

La logique vous a *tout d'abord* démontré l'absurdité de l'homœopathie. On sait très-bien que la logique des carrefours arrive en effet *tout d'abord* à un pareil résultat ; savans et ignorans n'ont dès le principe qu'une voix à cet égard ; tous les homœopathes du monde ont aussi habilement que vous commencé de même à ne voir qu'absurdité dans la doctrine de Hahnemann, tous, sans en excepter Hahnemann lui-même, qui, au milieu de ses longs travaux, a dû bien des fois reculer devant ses propres découvertes.

L'homœopathie n'a jamais dit que, dans ce sens, elle ne fût pas une chose très-absurde : l'homœopathie ne s'est point annoncée comme une traduction nouvelle des trois ou quatre mots, autour desquels roulent en vain, depuis trente siècles, toutes les révolutions médicales ; elle s'est hautement et franchement proclamée grande découverte, c'est-à-dire, chose grandement éloignée de tout ce qui a été su, admis et compris avant elle, ou, en d'au tres termes, pour le commun des hommes, chose grandement absurde. On peut avec dignité modi-

fier quelques formules, employer trois saignées au lieu d'une, attribuer une vertu fébrifuge à la feuille de frêne ou à la feuille de choux; il n'y a là rien que de fort honorable; mais faire promener des hommes la tête en bas, arrêter le soleil qui marche depuis la création, faire circuler le sang quand toutes les écoles certifient qu'il ne circule pas, jeter un monde au-delà de l'Atlantique, borne éternelle du seul monde possible pour nous, voilà qui dut être et qui fut long-temps absurde, et c'est au même titre que l'homœopathie revendique les mêmes honneurs.

De telles prétentions de sa part ne suffisent point, sans doute, pour la faire admettre, mais elles lui donnent incontestablement le droit de récuser tout jugement *a priori*, et sans mûr examen.

Ce mûr examen vous a-t-il sérieusement occupés, comme vous avez l'air de le dire et presque de le croire? Avez-vous, en le faisant, mis sous vos pieds toute habitude prise, toute idée préconçue? Vous êtes-vous bien pénétrés, surtout de cette vérité, que ce qu'il y a de plus absurde au monde, c'est la prétention de trouver dans le peu de chose que l'on sait ou que l'on croit savoir la raison suffisante de l'immensité des choses qu'on ignore et que découvriront les siècles à venir? On peut raisonnablement douter de prime abord que vous ayez pris tant de soin, pour un sujet auquel vous n'avez jamais guères témoigné que des mépris. On peut en douter par la faiblesse des notions que vous semblez avoir sur l'ancienneté de l'homœopathie, sur sa marche progressive et sur les solides

établissemens qu'elle ne cesse de faire dans toutes les contrées. On peut en douter au ton seul des imputations frivoles, inconvenantes, pour ne rien dire de plus, que lui ont faites presque tous ceux d'entre vous qui en ont parlé au sein de l'académie ou ailleurs : pour peu que l'on ait parcouru les livres et les journaux indispensables à qui veut juger cette doctrine, on connaît un peu mieux ce qui la concerne, et, même sans l'adopter, on est forcé d'en parler autrement.

Mais, Messieurs et très-honorés confrères, ce sont vos vertus civiques surtout et votre probité médicale, qui nous donnent l'assurance, que vous n'avez point examiné la question, comme vous devriez l'avoir fait pour la résoudre.

Si l'homœopathie n'est qu'une vaine science, elle est pour la société entière le plus envahissant et le plus dangereux des fléaux, et certes vous seriez incapables de laisser aussi largement et aussi rapidement triompher cette avilissante et meurtrière épidémie, si vous aviez réellement, et tout d'abord, trouvé des armes assez bien trempées pour la vaincre.

Cette absurdité déplorable qui n'a pour elle ni les trompettes de l'école, ni l'esprit de secte ou de parti, ni les préjugés du savant, ni ceux de l'ignorant, ni aucun de ces agens innombrables dont toutes les thérapeutiques ont obtenu plus ou moins de succès, source d'un crédit plus ou moins durable, cette absurdité prospère et marche à la domination dans les quatre parties du monde, sans qu'on puisse comprendre pourquoi, ni comment. En France, où

j'étais le seul homœopathe, il y a cinq ans, elle a déjà conquis plusieurs centaines de médecins, dans vos sociétés académiques, dans vos grandes cités, dans vos bourgs et dans vos villages. Ces médecins ont une pratique étendue à Paris, Lyon, Bordeaux, Nîmes, Rouen, Versailles, Dijon, Grenoble, Colmar, Strasbourg, Annonay, Vienne, Thoissey, Hières, Valence, Vesoul, Digne, Luxeuil, Bezançon, Limoges, Marseille, Bourges, Aubusson, Lunéville, Riom, etc. Près de nous, on en voit de très-occupés: à Genève, Chambéry, Lauzanne, Fribourg, Vevey, Morges, Thonon, Annecy, Bâle, Turin, Nice, Milan, etc. Praticiens pour la plus part depuis dix, vingt, trente ans même, ce n'est pas avec une baguette magique, ni du haut d'un char traîné par des dragons qu'ils distribuent leurs fatales amulettes; ils sont chez eux; ils y exercent consciencieusement leur profession comme par le passé, en conservant toute leur ancienne clientelle qui s'augmente chaque jour. Ils ne choisissent point leurs malades pour laisser à l'allopathie, ceux que l'imagination, le régime ou la nature, ne sauraient guérir, mais ils combattent sans distinction toute maladie qui se présente, phlegmasies, névroses, éruptions, syphilis, goutte, scrophules, etc. Ils traitent également les épidémies et les épizooties; ils soignent les enfans, les aliénés et une foule de gens qui n'ont jamais entendu parler d'allopathie et d'homœopathie, et qui n'ont pas la moindre idée des doses infinitesimales.

Abandonnant, sans regret et sans retour, les

nombreux et commodes instrumens de la thérapeutique ordinaire, qu'une longue pratique leur avait rendu si familiers, ils mettent froidement en jeu sur un globule leur réputation, leur conscience, l'avenir de leur famille, la vie de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs concitoyens.

Ils font tout cela le plus simplement du monde, et le public qui, pour eux comme pour vous, compte les succès et les revers, s'obstine toujours plus à les environner de son estime et de sa confiance; et à regarder leur méthode comme infiniment supérieure à toute autre. L'ambulance de plusieurs régimens leur appartient; de grandes manufactures leur sont confiées; plusieurs artistes vétérinaires de l'armée et des départemens ont adopté l'homœopathie; enfin elle est dans Paris, sous vos yeux, l'objet d'un cours suivi avec le plus grand, le plus constant intérêt. (1)

Pourquoi faut-il ajouter que, clair-semée partout, cette école, à peine soupçonnée hier, se voit, à l'heure qu'il est, déjà supérieure en nombre à toute autre école. Vingt systèmes, souvent très-opposés, se partagent le monde médical français, ils

(1) Vous serait-il, difficile de vérifier, à Paris même, les faits suivans que je relève de la correspondance de M. Laburthe, chirurgien-major du 4e de hussards?

Ce régiment a vu diminuer rapidement le nombre de ses malades, depuis trois mois que son ambulance est homœopathiquement desservie. Sur un effectif de 730 hommes, dont la moyenne aux hôpitaux était précédemment de 45 à 55, ce corps n'y en comptait plus que 20 à 22 vers le 10 mars dernier, et que 10 à 12 vers la fin du même mois.

sont même tous en présence dans l'étroite enceinte de l'Académie; l'Allemagne, l'Angleterre, tous les pays sont morcelés également par d'autres idées médicales d'un jour; tandis que les homœopathes, dominés par une loi fixe et précise, soumis à une règle invariable et suprême, chose bien neuve en médecine, marchent sur toute la terre comme un seul homme, et pourraient déjà accabler de leur nombre toute autre fraction médicale qui oserait à elle seule leur disputer le sceptre. En vérité, tout cela ne fait-il pas gémir et trembler?

Et cette affreuse perversion de tant d'intelligences, vous seriez maîtres d'en arrêter les ravages en nous ouvrant les trésors de votre logique victorieuse, et vous refuseriez impitoyablement de les ouvrir! Préposés à la garde des intérêts sociaux contre les erreurs médicales et contre les épidémies, vous n'opposez rien à l'inexplicable fléau qui va partout bouleversant les têtes, et décimant les populations! Non, vous ne lui opposez rien, puisqu'aucun allopathe, soit au dedans, soit au dehors de l'Académie, n'a rien publié de solide sur la question, et que tout se réduit de leur part à quelques ébauches d'expériences, à quelques doctorales assertions et à quelques lazzis dont les tréteaux eux-mêmes ne veulent plus.

Comment donc vous absoudre de cette criminelle indifférence, à moins que l'on ne se hâte de reconnaître avec nous que, si vous ne combattez pas le mal, c'est uniquement parce que vous en êtes absolument incapables, et que, si vous vous tenez pour convaincus du dangereux néant de

l'homœopathie, vous ne savez par quelle voie vous êtes arrivés à cette conviction, et ne pouvez enseigner aux autres ce que vous n'avez point appris.

Tout, jusqu'ici, autorise donc à penser, avec une probabilité voisine de la certitude, que votre logique ne s'est point appliquée à juger l'homœopathie, mais que tout simplement vous croyez croire qu'elle est absurde, en sachant toutefois au fonds que vous ne savez rien d'elle, et que vous ne pouvez rien en dire.

Je me trompe, vous ne vous bornez pas à de vides assertions, vous alléguez des expériences.

Et quoi, Messieurs, vous avez eu réellement le courage de chercher, par un travail opiniâtre et difficile, des résultats dont la logique vous a démontré l'impossibilité! Oubliez-vous donc qu'un tel effort est au-dessus de l'humaine puissance, et qu'un trapiste n'y tiendrait pas? Avec les opinions qui, *dès l'abord*, vous ont subjugués, vous n'avez pu faire qu'un semblant d'expérience, comme vous aviez fait un semblant de jugement. Le peu qui a été publié par un de vous, sur ses tentatives homœopathiques, prouve à merveille, en effet, qu'il a expérimenté comme vous aviez raisonné; il a fait des épreuves pour son propre compte; il a prouvé, de reste, que son homœopathie, à lui, ne valait rien; mais cela n'a aucun rapport avec l'homœopathie du grand Hahnemann.

Celle-ci, d'ailleurs, ne s'est jamais vantée de réussir toujours; la science n'a pas encore un demi-siècle, et ne saurait déjà toucher à une perfection,

peut-être impossible ; le fondateur lui-même n'est pas toujours assuré du résultat de ses traitemens ; nous en sommes bien moins sûrs encore, nous tous ses faibles élèves, qui joignons notre insuffisance personnelle à la jeunesse de l'art ; et, sans être membres de l'Académie, nous n'avons que trop souvent l'honneur de faire des expériences aussi mauvaises que les vôtres. Mais nous savons, nous, et vous Messieurs, vous paraissez ignorer, qu'en pareil cas, vingt résultats négatifs ne sont rien contre un fait positif ; aussi trouvons-nous une admirable condescendance dans votre logique, si elle vous permet de prendre au sérieux vos quinze ou vingt tentatives expérimentales, et d'en conclure d'une manière absolue, générale, universelle, que l'homœopathie n'est rien.

Mariotte aussi avait répété sans succès les expériences du prisme ; mais il ne se hâta pas d'en conclure que Newton fût un visionnaire ; et Mariotte fit bien, car de meilleurs prismes lui apprirent plus tard que Newton avait raison.

Vous révérez, comme nous, la mémoire de l'illustre Laennec. Cet homme habile ne se laissait pas aisément dominer par des préventions, ni par la logique du premier moment ; vous savez à quelle dose il employa le tartre stibié, quand tous les médecins français ne voyaient encore qu'un empoisonnement dans ce procédé devenu plus tard une de vos richesses. C'est avec la même indépendance d'esprit qu'il fit des expériences homœopathiques. Sans préoccupation, et sûr de sa conscience, il crut n'avoir rien négligé pour dé-

couvrir la vérité, et ses insuccès lui firent conclure que l'homœopathie n'existait pas. Or, voilà que bien après lui, le savant chimiste qui avait préparé les médicamens homœopathiques de Laennec, et qui a l'honneur de siéger parmi vous, déclare authenthiquement que ces préparations faites sur les documens de l'expérimentateur n'étaient point conformes aux exigeances de l'homœopathie, exigeances dont Laennec avait complètement oublié de s'informer et de tenir compte. Ainsi, dans un travail ardu et sévère, où le pieux Laennec se rend le témoignage de n'avoir rien négligé, rien omis, il se trouve en défaut dès le premier pas, et dans la partie la plus matérielle, la plus palpable de son entreprise, et par-là même il nous autorise à croire qu'il a dû commettre plus d'une autre inadvertence dans le reste, bien plus difficile, de sa tâche.

Ces expériences, malgré leur nullité radicale, ont été souvent invoquées contre l'homœopathie par des gens qui, comme vous, Messieurs, se pressent en besogne. Pour moi, si je mentionne une omission aussi grave, dans une telle série de travaux entrepris par un tel homme, ce n'est pas pour en conclure que vous ne ferez jamais de bonnes expériences homœopathiques: Dieu m'en garde, mais c'est seulement pour vous dire, qu'eussiez-vous encore beaucoup de Laennec parmi vous, il est bon pour eux d'y regarder à deux fois, avant de se croire certains d'avoir expérimenté sans reproche, et avant de proclamer leurs expériences comme l'expression définitive de la vérité.



Messieurs, raisonner avant tout sur la possibilité d'un fait qui s'annonce comme nouveau, n'est peut-être pas d'un esprit bien sage, ni un sûr moyen de se maintenir dans cet état de liberté philosophique dont on peut avoir besoin pour recueillir et apprécier des documens ultérieurs, et pour interroger l'expérience sur la réalité du fait Pendant combien d'années nos raisonnemens sur les aérolithes nous ont-ils fait dédaigneusement repousser du pied l'obscur caillou dont l'examen nous eût mis sur la voie de la vérité! Il ne fallait que se baisser, et pendant des siècles nos raisonnemens nous ont empêché de le faire. Nos raisonnemens prouveraient encore aujoud'hui que la vaccine est une chimère, si une autre puissance qu'eux n'était venue nous forcer à descendre avec Jenner sur le terrain de l'expérience.

Il est vrai que toute découverte, une fois admise, on trouve presque toujours qu'il eût été facile de la légitimer d'avance, en examinant mieux toutes les notions qui l'avaient précédée. C'est bien ainsi, en effet, que, pour nous homœopathes, la science nouvelle nous semble ne plus rien avoir d'étrange, et n'être point en opposition avec les connaissances qui l'ont devancée; l'homœopathie comme, après coup, la plupart des grandes découvertes, a pour nous ses germes, ses élémens et sa raison, dans des faits antérieurs; mais nous avouons sans peine que ce n'est guères qu'après avoir trouvé, dans cette doctrine, au moins l'objet d'une attention sérieuse, que nous avons su raisonner de la sorte.

Toutefois, direz-vous, s'il est imprudent de vouloir juger, ainsi d'avance, une découverte qui se produit au jour, faudra-t-il donc se condamner à l'éternel supplice d'examiner tous les mensonges préconisés à chaque instant par la crédulité d'un village, le délire d'un fou, la cupidité d'un fripon ?

Non, certes, il ne faut point prodiguer à tant de fables des momens aussi précieux que les vôtres ; mais, en continuant à se défier de tout, il faut savoir aussi se défier de soi-même et de sa propre défiance ; et ne pas se croire bien habile quand, pour se défaire du mauvais grain, on se borne à jeter plus expéditivement tout au feu. Cette méthode rappelle par trop ce soldat suisse qui, enterrant les morts demeurés sur un champ de bataille, disait: *Bah ! Si vous les écoutez tous, vous verrez qu'il n'y en aura pas un de mort.* En pareil cas, ne faut-il pas, au moins, prendre la peine de distinguer ceux qui parlent de ceux qui ne parlent pas ?

Toute vraie découverte ne saurait tarder à avoir son langage, son expression, dans les effets les plus manifestes qu'elle produit, dans les autorités dont elle s'appuye. Une saine critique, en évaluant sans prévention, de tels documens peut mettre le philosophe en voie d'y regarder avec plus d'attention, et de ce regard peuvent résulter de nouvelles données qui l'engagent à aller plus loin.

Comme le soldat suisse, vous ne voulez pas même entendre ceux que vous êtes en train d'enterrer: vous n'avez tenu aucun compte des hauts

renseignemens que l'Allemagne vous jetait à pleines mains sur la place qu'y tient l'homœopathie et son illustre fondateur, sur l'hôpital-modèle de Leipzick, sur la chaire homœopathique, fondée à Heidelberg par le gouvernemet, sur celle que vient de réclamer avec instance la ville de Gœttingue, sur les savantes leçons de Roth, à l'université de Munich, sur les ukases qui fondent à St-Pétersbourg et à Moscou des pharmacies homœopathiques, sur la considération toute particulière du vénérable Hufland pour Hahnemann et plusieurs de ses disciples, sur des Princes et des Rois confiant à l'homœopathie leur santé et celle des personnes qui les intéressent le plus... Tous ces faits bien faciles à constater, bien faciles à évaluer, vous auraient tenus un peu mieux en garde contre votre logique de *tout d'abord*, et vous auraient portés à en apprendre un peu plus sur l'homœopathie que vous ne paraissez en savoir. Tous vos documens de l'étranger sont en effet bien pauvres, à en juger d'après votre lettre au ministre, et surtout d'après ce propos aventuré chez l'un de vous, au coin du feu, par un voyageur prussien, sur les homœopathes de son pays, commérage insignifiant et irréfléchi, qui, au mépris des devoirs de l'hospitalité et à la honte de notre nation, a été livré dans vos débats à une publicité quatre fois odieuse. Je me borne à relever cette particularité de vos séances contre l'homœopathie, de ce *Meeting* tristement historique, où si peu de voix sages se sont élevées, et où la présence d'un Ramus sem-

blerait avoir manqué seule pour y rappeler en toute vérité la déplorable guerre des *cançans*.

Mais, si vous êtes restés sourds à la voix de l'Allemagne, n'y a-t-il donc rien même en France qui vous dise que l'homœopathie pourrait bien être plus qu'un rêve? (1) Des praticiens nombreux,

(1) Si vous voulez une idée des progrès de l'homœopathie dans l'opinion, écoutez seulement au sujet de Bordeaux, une de vos autorités classiques, un des allopathes les plus distingués de cette dernière ville.

« ..... Quand je vous écrivis naguère que la nouvelle doc- » trine germanique se propageait lentement à Bordeaux, » j'étais dans le vrai; mais, depuis un mois, quelle diffé- » rence! Plusieurs de nos sommités burdigaliennes don- » nent à l'envi l'exemple d'une confiance absolue dans » les règles douces et agréables de l'homœopathie, et des » hommes graves, studieux, éclairés, des hommes exempts, » jusques-là, des croyances aveugles du vulgaire, ne dé- » daignent pas le secours d'une thérapeuthique singulière... » (Suivent les politesses d'usage, et l'auteur finit en » s'écriant:) Rira bien qui rira le dernier. »

(*Journal de Médecine pratique de Bordeaux*, *Mars*, 1835, *pag.* 166.)

Est-il assez jovial ce bon docteur qui attend pour bien rire que l'homœopathie ait fait tourner toutes les têtes et laissé mourir tous les malades.

Remarquez au reste que ce triomphe désolant de l'homœopathie n'est point l'œuvre de l'entraînement et de la nouveauté; l'homœopathie s'exerce depuis 1832 à Bordeaux où les aménités allopathiques ne lui ont jamais manqué, et où pourtant elles n'ont pu sauver de ses piéges des hommes graves, studieux et capables d'observer, pendant deux ans, avant de se décider. Notez encore que cette opinion favorable à l'homœopathie s'élève graduellement du vulgaire aux sommités intellectuelles, tandis

un enseignement suivi avec chaleur, une opinion toujours plus favorable dans tous les rangs, des sociétés médicales, des hôpitaux, des publications incessantes, et formant déjà une bibliothèque, et tout cela dans un pays éclairé, dans un siècle po-

que, jusqu'à ce jour du moins, l'erreur n'a jamais suivi cette route ascendente, si difficile et si longue pour la vérité même.

Au reste, nous devons des remercîmens à notre confrère de la Garonne pour les nouvelles qu'il veut bien nous donner sur l'excellent esprit de Bordeaux, ainsi que pour la bonne histoire dont il nous a égayés par la même occasion.

Il s'agit d'une grave névrose, rebelle dès long-temps à tous les efforts de l'allopathie, et dont la malade se délivra tout-à-coup et sans méchef aucun, en avalant des capsules à piston qu'elle prit pour des globules homœopathiques. Ce n'est pas en Béotie, c'est bien à Bordeaux que la chose est advenue; car c'est un savant Bordelais qui en fait honneur à une de ses compatriotes.

Ce fait, certainement digne de figurer avec tant d'autres dans les archives de la vieille thérapeutique, n'inspire pourtant à notre confrère aucune envie de l'approfondir et de l'utiliser, ni la moindre apparence d'incrédulité.

Approfondir! L'auteur n'a le temps d'y songer; en train qu'il est de faire à l'imagination, l'honneur de toute guérison non prévue par le codex, il ne voit que d'innocentes boulettes de pain dans cette masse de cuivre et de sel détonant, et nous laisse d'ailleurs bien libres d'expliquer aussi par l'imagination comment la malade s'est tirée leste et pimpante de cet empoisonnement effroyable.

Quand à de l'incrédulité, ce n'est le cas d'en avoir; on sent bien que l'historien garde soigneusement en réserve pour nous seuls toute celle dont il est capable; il permettra volontiers qu'on se guérisse en avalant des boulets de canons, pourvu qu'on ne se guérisse jamais avec des globules.

sitif, défiant et difficile : tout cela ne dit donc rien, et vous ne voyez réellement rien d'absurde à prétendre qu'une absurdité suffise au déploiement d'une pareille puissance !!

Voilà peut-être les simples raisonnemens par lesquels il eût mieux valu commencer : ceux-là vous auraient conduits sérieusement à des expériences irréprochables ; et, dans ce moment, vos conclusions, quelles qu'elles fussent, auraient une valeur dont elles sont totalement dépourvues aux yeux des vrais juges qui, en définitive, décident de tout, et que n'abusa jamais aucune hallucination académique.

Au reste, le vice d'un procédé intellectuel, une fois reconnu, il est toujours facile d'y porter remède, pour peu qu'on en ait le courage : et le courage peut-il manquer à une société qui, dans d'autres circonstances, en a donné de si nobles preuves?

Il y a donc lieu d'espérer que l'Académie royale de médecine reviendra sur le jugement qu'elle a porté sous l'influence de fâcheuses préoccupations, et qu'elle reconnaîtra, comme nous, que les principes de l'homœopathie reposent sur les lois de la nature, et sont confirmés par l'expérience.

Dans l'espoir de hâter cet heureux moment, j'envoie à l'Académie un opuscule que je lui recommande, non comme un bon ouvrage, j'en suis l'auteur, mais parce qu'il renferme des notions à la portée de ceux qui n'ont pas encore abordé l'étude de la science.

Cette *Lettre aux Médecins français*, publiée in-

fructueusement contre le choléra lorsqu'il désolait une partie de nos provinces, et quand la France comptait à peine cinq ou six praticiens de la nouvelle école, est tout simplement une courte et modeste préface de circonstances des ouvrages de Hahnemann, écrite en faveur de ceux qui ne sauraient soutenir encore la lecture de l'Organon.

J'eus l'honneur de vous en adresser un des premiers exemplaires ; j'ai toujours dû croire que la poste l'avait égaré.

Cette brochure, dès long-temps oubliée en France où l'homœopathie n'a plus besoin d'un aussi frêle secours, conserve encore le mérite de l'opportunité dans des contrées plus en retard. C'est ainsi que Haubold a cru devoir la publier en allemand, il y a deux années, pour quelques provinces du Nord où l'homœopathie était le moins connue; c'est ainsi qu'on en a donné, il y a quinze mois, une édition anglaise aux Etats-Unis, qui alors comptaient peu d'homœopathes ; c'est de même ainsi que l'Espagne vient d'en publier deux traductions à la fois, au moment d'entrer à son tour dans la carrière. D'après cela, j'ai pensé que, même en France, la *Lettre aux Médecins français* pourrait retrouver son utilité pour ceux qui, comme vous, Messieurs, étrangers au mouvement dont se pénètrent partout les masses, en sont encore, pour l'homœopathie, au point où en était le royaume entier, il y a quelques années.

Messieurs, j'ai dû ne jamais répondre à la foule des agressions inconsidérées dont l'homœopathie a souvent été l'objet ; mais l'Académie royale de

médecine, quelles que soient ses œuvres du moment, a des titres trop nombreux et trop sacrés à l'estime et à la reconnaissance universelle pour qu'il soit permis de dédaigner ce corps illustre, alors même qu'il paraît avoir le moins songé à sa propre dignité, et pour qu'on se croye autorisé à lui refuser un tribut de méditation, alors même qu'il semble le moins disposé à en profiter. Puisse donc cette compagnie savante voir dans ces lignes une marque de mon respect pour elle et du haut intérêt que j'attache à sa gloire. Puisse-t-elle y voir aussi les espérances, qu'avec les vrais médecins de toutes les écoles, je fonde sur ses travaux pour l'honneur de la science et le bien de l'humanité.

Lyon, le 15 mars 1835.

Cte S. Des Guidi, *Docteur, Médecin.*

Lyon. Imprimerie de D.-L. AYNÉ, rue de l'Archevêché, n. 3.

L'HOMOEOPATHIE

ET

SES AGRESSEURS.

LYON.
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE
DE LOUIS PERRIN,
RUE D'AMBOISE, 6, QUARTIER DES CÉLESTINS.

L'HOMŒOPATHIE

ET

SES AGRESSEURS.

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMŒOPATIQUE
DE LYON,

PAR SON SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL

Fr Mre Dessaix, D.-M.

Oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.
(V.)

Ils ont, trois mille ans, cherché la lumière, à travers des erreurs sans nombre, et ils gémiraient, aujourd'hui, de voir qu'elle est trouvée!

PARIS.

BAILLÈRE, LIBRAIRE, RUE ET VIS-A-VIS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 13 BIS.

LYON.

BOHAIRE, RUE PUITS-GAILLOT, ET AYNÉ FILS, RUE SAINT-DOMINIQUE.

GENÈVE.

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1836.

Plein d'estime pour la personne et le beau talent d'un de nos confrères, nous venons le combattre dans un de ses écrits, parce qu'il est des occasions où se taire est impossible.

Bien des agressions de tout genre ont dû passer devant nous comme inaperçues, le soir même en avait ordinairement fait justice. Mais nous ne saurions aujourd'hui nous dispenser de répondre à une éclatante provocation qui, protégée par un nom très avantageusement connu, se rattache à de graves événements et fait corps avec un ouvrage historique, auquel elle imprime sans doute une tache déplorable, mais dont elle ne partagera pas moins la longue destinée.

L'auteur de cette offensive publication y rappelle d'ailleurs, et y représente assez fidèlement la classe entière de nos adversaires, à cette différence près, fort honorable pour lui, que ses raisonnements sont en général plus spécieux, ses procédés moins inconvenants que les leurs.

C'est donc véritablement entrer, une fois pour toutes, en explication avec tous nos agresseurs, et de la seule manière possible, que de répondre à celui d'entr'eux qui les résume tous avec avantage, et s'éloigne le moins à notre égard des règles de la bienséance et de l'urbanité.

L'Académie elle-même aurait à gagner sans doute, à se voir ainsi représentée, mais la question spéciale, qui la concerne, doit nous rester étrangère, puisque déjà traitée avec chaleur et talent par Peschier, Des Guidi, Crépu, avec étendue et profondeur par Mabit, elle vient d'être complètement épuisée dans le beau travail de Léon Simon.

Bien décidé à poursuivre de toute l'énergie du bon droit les préjugés du savant, les illusions de l'homme de bien, nous respecterons religieusement tout le reste.

Dans une question où des hommes graves se jouent, avec tant de légèreté, de ce que nous avons de plus cher, nos doctrines et nos consciences, dans une question où les plus grands intérêts de l'humanité demandent justice, et en présence du choléra et de ses vingt millions de victimes, il est bien des sentiments que nous avons dû contenir. On nous saura quelque gré de nous être renfermé à cet égard dans le cercle d'une discussion médicale froide et sévère.

Mais la défense la plus indispensable et la plus modérée a toujours quelque chose d'offensif et d'amer qu'il nous a été dur d'avoir à subir: aussi avons-nous quitté, dès que nous l'avons pu, la carrière ingrate des récriminations pour nous reposer un instant, sur des questions plus générales et d'un intérêt absolu. Abordant alors un sujet bien au dessus de nos forces, nous avons tâché de mettre en présence les deux écoles, et de signaler surtout les précieuses richesses qu'elles possèdent en commun.

Sur cette large base d'harmonie et de concorde, nous avons trouvé de la place pour les

travaux de tous, et des routes ouvertes pour tous à toutes les vérités.

Cette dernière partie de notre travail, pressé que nous sommes de répondre aux agressions, n'a pu recevoir les soins qu'elle eût exigés, et il nous en coûte sans doute de la livrer dans l'état d'imperfection où elle se trouve; mais nous avons mieux aimé encourir un pareil reproche, que celui d'avoir, par de chétives considérations personnelles, négligé l'occasion d'appeler les sentiments qui rallient et qui fécondent sur un théâtre où, jusqu'ici, ont seules et assez longtemps parlé contre nous, les passions qui ne savent que dissocier et détruire.

L'HOMŒOPATHIE

ET

SES AGRESSEURS.

LES ALLOPATHES ET LES HOMŒOPATHES

A MARSEILLE.

I.

M. Monfalcon s'est rendu à Marseille, le 29 juillet, d'après un appel de l'autorité, avec vingt autres Lyonnais, médecins, pharmaciens et élèves, pour y partager les nobles et périlleux travaux des médecins et des pharmaciens de cette ville désolée, haletants sous le poids des calamités publiques.

Marseille, accueillant avec distinction les amis que lui amenaient ses malheurs, se plut à leur confier d'honorables emplois, et Mr M. fut mis à la tête d'un service considérable, dont il dis-

tribua les diverses ambulances à son gré. Ses confrères de Lyon, jusqu'aux plus jeunes, en furent tous pourvus.

Dans le même temps, trois homœopathes se trouvaient à Marseille, et ne cessaient de faire des démarches pour qu'une ambulance fût octroyée à la méthode qu'ils tâchaient d'utiliser et de propager; ambulance qui eût été spécialement confiée à M. Jal, envoyé par le ministère du commerce. Le docteur Jal, d'une belle réputation à Lyon comme à Paris, a fait ses études médicales avec le docteur Monfalcon lui-même, et par conséquent à la meilleure école.

Mais un corps municipal où siégent avec distinction les Robert, les Cauvières et d'autres allopathes, des plus influents du pays, devait avoir assez peu de propension à favoriser l'épanouissement d'une doctrine dont l'académie médicale avait tout récemment refusé de vérifier les titres et formellement déconseillé les essais.

On répondait donc toujours, avec les plus grands égards, aux homœopathes de Marseille, mais on ne pouvait manquer de raisons polies pour éloigner d'eux l'ambulance tant désirée, pour écarter même leur définitive et modeste demande de six lits. Sur ces entrefaites, M[r] M., surchargé de malades, ainsi que tous ses amis de Lyon, eut l'obligeance d'offrir de lui-même à nos homœopathes, une des deux ambulances

qu'il s'était réservées jusque là, une ambulance, c'est-à-dire un service médical complet de trente à quarante lits, où les malades étaient admis sans distinction, à toute heure et tels qu'ils se présentaient.

Les homœopathes durent à l'instant même et nécessairement accueillir avec reconnaissance une telle offre; mais, le lendemain, lorsqu'on en vint au fait, M. Monfalcon, se ravisant, donna par écrit une clause restrictive qui parut aux homœopathes dénaturer entièrement la proposition de la veille et n'être point acceptable.

Cette clause tardive portait qu'au lieu d'avoir une ambulance comme elles étaient toutes, ils n'auraient à soigner que des cholériques *choisis* par Mr M., c'est-à-dire, d'après sa lettre, frappés du mal au plus haut degré, et tels que l'allopathie n'en a jamais pu guérir un seul.

Les homœopathes refusèrent, et la chose en resta là.

Tels sont les faits que nous avions besoin de rappeler.

Maintenant il arrive que M. Monfalcon s'avance, dans son *histoire*, un peu improvisée, *du choléra de Marseille*, pour établir que la proposition par lui faite aux homœopathes, était, à tous égards, la seule convenable, la seule nécessaire, la seule possible.

Si l'auteur, après avoir bien constaté ce que

l'homœopathie pouvait promettre d'une part, et, de l'autre, ce qui lui était nécessaire pour remplir ses promesses dans une ambulance; démontrait que son offre correspondait exactement à ces promesses, et à ces conditions de leur accomplissement, la position de l'historien serait inattaquable; ni nos amis de Marseille, ni personne n'aurait à y toucher.

Mais voilà qu'au lieu de s'établir sur de pareilles prémisses, il se met à férailler de tous côtés, les yeux clos, se tourmente à embrouiller la question, et se plaît à l'obscurcir d'une grêle de traits lancés contre l'homœopathie et les homœopathes, à pleines mains, sans mesure et avec une agilité vraiment merveilleuse.

Désorienté par un tel vacarme, le lecteur sans méfiance est ainsi entraîné, tambour battant, dans la nasse des conclusions les plus baroques, et c'est alors seulement qu'étourdi de la chute, il se demande par où il a passé pour en venir là.

Qu'un allopathe de beaucoup d'esprit ait fait à Marseille une grande sottise, l'homœopathie n'attendait mieux; elle en a vu bien d'autres, et si peu ne saurait la mettre en émoi [1]. Nos

[1] Malgré l'opinion du journaliste, qui nous crut un certain jour à demi-mort de peur au bruit de ses gambades. C'est le même (car il est goguenard) qui a trouvé, dans Juvénal, que nous étions des Crispins: *Ecce iterum*

honorables confrères MM. Jal, Duplat et Perrussel, que regarde la chose, n'en feront d'ailleurs justice que trop aisément. Quel autre a besoin de s'en mêler?

Mais que cet allopathe vienne à Lyon demander des couronnes pour son équipée de Marseille, s'en faire un titre pour assurer très sérieusement que l'homœopathie n'est rien! n'est-ce pas dépasser toutes les bornes de nos prévisions et de notre mansuétude? n'est-ce pas inviter tout homœopathe à repousser cette agression sans exemple?

Il n'est du moins plus permis à la société homœopathique de Lyon, qui voit le scandale

Crispinus. Il aurait pu y trouver aussi dans le vers suivant, l'appréciation de son article entier :

Monstrum nulla virtute redemptum.

C'est de l'article, bien entendu, qu'il s'agit; quant à l'auteur, nous savons, comme tout le monde, que c'est un fort galant homme, écrivant très bien sur toutes les choses qu'il connaît. Nous le disons sans rancunière arrière-pensée, quoique, au mépris de nos statuts, il nous ait, d'un trait de plume, enlevé notre place de secrétaire général de la société, pour la donner à un négociant en soie, de ses amis sans doute, et quoique, dans un moment de gaîté un peu vive, il nous ait appelés les adorateurs de Baal et du Veau d'or; ce qui prouve au moins que, pour lui, il est un bon Israélite.

de près, d'en rester impassible témoin. Honoré de sa confiance et guidé par ses conseils, nous tâcherons d'y répondre en acceptant pour champ de bataille le terrain que nous a préparé M. Monfalcon, lui-même, c'est-à-dire en expliquant à notre tour ses explications bisarres de la conduite qu'il a tenue à Marseille envers nos confrères Jal, Duplat et Perrussel.

Notre intention est donc d'établir que le chapitre de l'homœopathie, dans l'*Histoire du Choléra de Marseille*, est écrit sous l'influence de deux principes opposés : l'un, caractérisant un homœopathe modéré, judicieux et loyal, comme ceux que notre école révère le plus, l'autre un allopathe fougueux et intraitable, tel qu'on en trouverait probablement fort peu dans le camp de nos adversaires.

C'est du conflit de ces deux principes que résulte, selon nous, l'entortillage et l'imbroglio du chapitre malencontreux; c'est de ce conflit que vient l'embarras du lecteur, sans cesse aux prises avec des assertions dont il n'a que faire, des notes accidentelles, sans dignité, et sans rapports avec la question, des conséquences étrangères à leurs prémisses, des prémisses dont on cherche en vain les conséquences, car Mr M. a eu le talent de mettre de tout cela, et à profusion même, dans dix pages. Voyons :

II.

M. MONFALCON, HOMŒOPATHE.

« *Aucun des membres* de la Commission lyonnaise *n'avait de préjugés contre l'homœopathie; tous désiraient* la voir appliquée au traitement d'une maladie que les méthodes ordinaires ne pouvaient combattre avec succès ; et il était de *notre devoir d'essayer tout ce qui nous était présenté comme moyen de guérison.* »

Dans ce langage où rien n'est altéré quand au sens, et où les mots italiques sont textuels, Mr M. nous révèle des dispositions auxquelles étaient loin de s'attendre les homœopathes de Marseille, dans une ville où deux d'entr'eux ne se sont jetés qu'en enfants perdus, et avec la presque assurance d'y être suspects à la population, et pris au moins pour des insensés par les allopathes les plus bienveillants. Loin de là, ils vont être accueillis par une réunion médicale qui, sous la présidence d'un savant distingué, leur compatriote, imposante par les lumières et le nombre des hommes qui la composent, est toute prête à donner aux médecins des écoles en faveur, le premier signal d'une généreuse indépendance; prête à fouler aux pieds et les

décrets de l'académie de médecine, et les mille feuilletons, où, d'accord une fois, tant d'allopathes français déclarent, sans appel, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir dans l'homœopathie qu'absurdité, néant et déceptions, rien dont on doive désirer l'essai dans aucun cas, rien qu'on puisse examiner sans délire.

L'homœopathie n'ayant jamais demandé ni pu demander autre chose que de ne pas être jugée *a priori*, il est évident que les dispositions de la commission lyonnaise vont admirablement se prêter aux vœux de nos homœopathes de Marseille, utiliser leur zèle et payer ainsi leur dévoûment.

Mais voici qui vaut mieux : l'homœopathie est, pour Mr M., bien plus que chose possible, et d'un essai désirable en cas extrême, *in extremis*; elle est décidément une réalité, *un pas en avant*; *elle repose sur une donnée neuve et peut-être féconde*; quelles que soient les révolutions qui l'attendent, elle laissera toujours, *entr'autres* vérités, la *démonstration* du pouvoir *très réelle*, QUOIQU'ON EN DISE, de *certains médicaments* donnés à *très petites doses*.

Pas immense ! riche conquête ! nous ne connaissons guère jusqu'ici, parmi les allopathes, que l'illustre Brera qui ait jugé l'homœopathie d'une manière aussi favorable, et nous sommes vraiment fiers de voir un savant français se pla-

cer aussi noblement que le grand praticien d'Italie, au dessus des opinions communes, et marcher ainsi, tête levée, avec ce qui marche en avant.

N'est-il pas certain que, dans de telles idées, bien qu'il ne les ait pas rendues publiques à Marseille, le docteur M. doit y être on ne peut plus disposé à favoriser, dans ses ambulances, tous les essais de l'homœopathie, à les solliciter de toutes ses forces, ou plutôt à s'y dévouer lui-même, à s'y cramponner avec cette persévérante sagacité qui le rend heureux dans toutes ses entreprises ?

Il sait, comme nous, qu'à leur coutumière allure, les anciennes écoles ne doivent aucunement s'étonner des dix-huit années qu'elles ont perdues à faire chercher au hasard [1], par tous les médecins du globe, un remède contre le choléra; et, jugeant avec sagesse de l'avenir par le passé, pour des écoles éternellement captives dans les

[1] Voici ce que dit M. Monfalcon au sujet des tentatives de l'allopathie, les seules qu'il connaisse.

« Bornons-nous à dire qu'il n'est pas peut-être un « seul médicament connu en matière médicale dont « on n'ait tenté l'emploi, pas une seule médication « empirique à laquelle on n'ait eu recours, pas un seul « agent de perturbation des forces vitales et de l'orga- « nisme, rationnel ou non, qui n'ait été expérimenté ; « tout a été essayé, rien n'a réussi. » *Histoire du Choléra de Marseille*, p. 65.

mêmes ornières, il reconforte de son mieux la médecine des académies, en lui promettant la défaite du choléra pour peu qu'avant de mourir de lui-même, il veuille bien attendre son maître autant de siècles que la variole en a mis à attendre patiemment la vaccine. Réduit à débiter ainsi, et presque a l'égal d'une bonne nouvelle, ces désespérantes consolations, avec quelle ardeur ce médecin philantrope ne va-t-il pas questionner, torturer, épuiser par l'expérimentation, une doctrine toute nouvelle, qui vient comme à point nommé frapper à sa porte, et dont les vérités fondamentales sont déjà démontrées pour lui; une doctrine qui lui promet et des spécifiques contre le choléra, et une boussole pour servir à la recherche de tout autre spécifique; une doctrine enfin qui est la seule dont il n'ait pas vu le choléra triompher.

Sous sa direction méthodique et lumineuse, les expériences, faites à l'occasion du choléra, devront servir, il nous le dit lui-même, à *éclairer* une question qui *présente un grand intérêt d'actualité*, et qui, déjà claire pour lui, ne l'est encore que pour lui seul, entre les allopathes français; elles serviront à *éprouver une doctrine* et une méthode nouvelle, à en *déterminer positivement le degré de puissance*, et à les *comparer* à d'autres doctrines et d'autres méthodes.

En vue de tant de résultats, il donnera aux épreuves le champ le plus large et le plus découvert, il mettra l'expérience de la nouvelle et des anciennes méthodes aux prises avec le choléra sous toutes les formes et dans toutes les phases. Ne craignez même pas qu'il néglige de comparer le traitement homœopathique au traitement le plus expectant possible : Il sait que l'homœopathie, fût-elle inférieure, même sous tous les rapports, à l'allopathie, n'en serait pas moins une puissance constatée, si elle prouvait un degré, un seul degré d'avantage sur les forces de la nature livrée à elle-même ; la question du grand intérêt d'actualité serait décidée, et l'homœopathie, livrée dès lors aux perfectionnements des doctes qui lui dénient encore l'existence, que ne deviendrait-elle pas bientôt entre leurs mains habiles ! Les homœopathes vont donc être mis en possession d'une ambulance telle qu'ils peuvent la désirer, et M. Monfalcon se fera un devoir d'aller au devant de toutes leurs demandes; car il y a tout à gagner, s'ils ont le moindre succès, et rien à hasarder, rien à perdre, quand même ils ne réussiraient en rien.

Voilà qui est juste, conséquent, mais si Mr M. doit nécessairement agir ainsi dans le chapitre que nous terminons, nous allons voir que dans le suivant, il doit nécessairement agir de toute autre manière.

III.

M. MONFALCON ALLOPATHE.

M[r] M. vient de se présenter au public, lui et toute la commission lyonnaise, comme sans préjugés contre l'homœopathie, comme désintéressé dans la question. Hier, assis en juge, et rendant compte aujourd'hui de ses arrêts, il sent l'obligation de protester avant tout de son impartialité; nous acceptons cet hommage rendu à un principe universellement admis; nous l'acceptons sans retour, et nous en faisons notre appui. M[r] M. vient de proclamer lui-même l'illégitimité de ses décisions contre nous, M[r] M. est intéressé.

Le docteur M. peut ignorer, comme tout le monde, qu'un de ses confrères de la commission a publié l'année dernière, contre l'homœopathie et les homœopathes, une brochure que nous trouvâmes, dans le temps, assez curieuse; mais le docteur M. ne peut ignorer qu'il a lui-même déposé dans le *Journal de Clinique de Lyon*, un fort long mémoire contre l'homœopathie et les homœopathes.

Chacun a raison sans doute et grandement

raison de s'intéresser à la cause qu'il croit juste, et ce mot intéressé ne peut avoir ici que l'acception la plus honorable. Tout médecin qui, ayant examiné ou cru examiner l'homœopathie, ou qui, même l'ayant cru véritablement indigne d'examen, a pris parti contre elle, doit défendre ses convictions avec toutes les ressources légitimes de ses talents, mais il ne peut plus se présenter comme juge du camp, ses jugements sont d'avance frappés de mort.

Forcé par sa position toute spéciale à décider sans appel une question dans laquelle il est partie, Mr M. ne devait-il pas faire largement droit à la demande des homœopathes de Marseille, puisque cette décision sauvait sa délicatesse sans compromettre aucun genre d'intérêt. Pourquoi, par une offre dérisoire, écarter l'homœopathie, si elle est quelque chose, comme vous le croyez? pourquoi l'écarter, si elle n'est rien, comme vous le croyez aussi? Pourquoi ne pas l'admettre alors au moins comme la plus inoffensive des innombrables méthodes dont tout le monde a partout et vainement fait l'essai, contre le choléra? M. Monfalcon avocat, pouvait s'y opposer, Mr M. juge ne le pouvait plus.

Mais n'anticipons point, et dès que l'impartialité chez les hommes ne saurait jamais se trouver absolue et complète, il est juste d'examiner s'il en reste du moins assez à Mr M. pour ap-

procher un peu de celle qui suffit ordinairement dans les transactions de la vie.

Cherchons donc l'impartialité de M[r] M. dans ce qu'il va nous dire de l'homœopathie, soit en parlant des hommes qui la cultivent, soit qu'il ait à s'occuper de leur pratique ou de leurs écrits : sorte de cadre général que nous suivrons, sans trop nous y astreindre, la nature de cet écrit ne le permettant pas, et ne l'exigeant point.

I. Les homœopathes ne sont jamais pour lui que des guérisseurs, des Esculapes, des illuminés ; sa bienveillance va plus loin, elle va jusqu'à les mettre au ban de la médecine en leur déniant le nom même de médecin, et en accolant toujours, à plaisir, ces deux mots par opposition, les *médecins et les homœopathes*, la *médecine et l'homœopathie*. Sans doute, il est trop bien né pour avoir tout de bon l'envie de nous dépouiller de nos diplômes, mission dont au reste les facultés et les lois ont oublié jusqu'ici de le charger. Il est trop galant homme pour enlever à Gastier son hôpital homœopathique de Thoissey ; pour destituer Mollin de sa place de médecin inspecteur des eaux de Luxeuil ; enlever à Roth son professorat à la faculté de Munich ; expulser Mabit de sa belle clinique homœopathique de l'hôpital Saint-André, lui ôter sa chaire de pathologie interne à l'école secon-

daire de Bordeaux, son titre de médecin consultant de l'intendance sanitaire de la Gironde, sa qualité de membre des sociétés médicales de Montpellier, de Louvain, etc. Il ne défendra pas absolument de donner encore à Stapf le titre de médecin, au moins dans la lettre qui appelle ce *guérisseur* à Londres, où il guérit en effet la reine d'Angleterre; il n'a pas non plus la moindre intention d'empêcher que Quin ne soit médecin de S. M. Léopold, membre de l'institut royal de Londres, de la société royale de médecine d'Édimbourg, de l'académie de médecine et de l'institut royal de Naples, etc. La pensée de notre honorable confrère ne va pas si loin, et nous l'en remercions. Mais enfin, quand les disciples des écoles les plus opposées dans la théorie comme dans la pratique de l'art, se sont toujours assez bien possédés pour se conserver réciproquement à tous le titre de médecin, même en se renvoyant avec largesse les dénominations que vous savez (chose, il est vrai, sans conséquence par l'usage immémorial de l'ancienne école, où il n'est pas prêt à s'éteindre), ne devons-nous pas admirer l'idée vraiment neuve de M. J. B. Monfalcon: *les Médecins et les Homœopathes* ! Cette affectation puérile et de mauvais goût s'expliquera-t-elle autrement, dans un tel écrivain, que par la prévention la plus offensive?

Les médecins et les homœopathes! Pourquoi donc toujours feindre d'ignorer que l'homœopathie, à peine au sortir du berceau déjà possède un grand nombre d'hommes qui sont au moins vos égaux dans toutes les connaissances de l'ancienne médecine, et qui ne craignent aucun des vôtres sur aucun de ses plateaux solides, ni même dans aucun de ses défilés glissants et ténébreux ? Sachez donc une bonne fois que les homœopathes sont, comme vous, les enfants de la maison, et qu'ils ne cherchent à s'y distinguer qu'en agrandissant, en faisant mieux valoir que vous le domaine patrimonial. Une telle différence ne sera jamais pour eux le titre d'une exclusion dont ils sauront bien, d'ailleurs, se défendre.

La médecine et l'homœopathie ! Qu'est-ce à dire ? Veut-on que le vieil art de guérir perde son nom le jour même où il vient guérir plus sûrement, plus souvent et mieux? Comme la science qui, laissant tomber avec mépris le nom de sa laborieuse et pauvre mère, s'est montrée opulente et féconde sous l'appellation nouvelle de chimie, veut-on que l'art salutaire se nomme désormais l'homœopathie, et que le mot de médecine, abandonné aux outrages de l'avenir s'efface dans les ténèbres à côté du nom de l'alchimie?

Allopathes imprudents, ce n'est pas nous, du moins, c'est vous seuls qui l'auriez ouverte cette voie d'impiété.

Si Hahnemann vient fonder enfin l'ère de l'expérience en médecine, comme un autre grand homme, son égal, y avait, vingt-cinq siècles auparavant, fondé l'ère de l'observation, Hahnemann en est-il moins le fils légitime, le glorieux élève de tous les grands maîtres, de toutes les grandes écoles qui l'ont dévancé ? Et si Hippocrate a respecté son informe berceau, et s'est honoré du nom de médecin qu'avaient porté ses obscurs aïeux, Hahnemann, malgré vos provocations insensées, désavouerait-il jamais un nom qu'Hippocrate a déjà rendu si beau ?

Mais revenons à notre auteur, et, aux belles choses qu'il nous réserve, reconnaissons avec franchise que c'est par un sentiment de convenance fort délicat et fort louable qu'il s'est donné la peine de nous dégrader, à peu près comme, pour l'honneur de l'uniforme, on en dépouille les malheureux condamnés au boulet.

La tactique de nos adversaires a changé : pendant les premières années, c'est surtout à l'homœopathie qu'ils s'en prenaient, et il était du bon ton de la condamner *a priori* : heureux temps où faisaient si belle fortune et le lac de Genève et la poussière du caillou venant d'assommer un passant, et la fleur de violette égarée derrière un meuble, d'où, mauvais génie, elle conjurait toutes les puissances du *millionisme*, etc. Par malheur ces armes, rouillées depuis vingt ans,

en Allemagne, se sont également bientôt rouillées chez nous; le jugement *a priori* n'ose plus guère se produire que dans quelques bourgades obscures, et l'académie, en faisant usage de cet ordre d'arguments, lui a porté le dernier coup, comme peut-être à elle aussi; c'est donc sur les homœopathes que l'instinct des passions va désormais diriger ses morsures. N'en soyons pas trop inquiets pour eux, la lime est bonne. Écoutons.

Ces pauvres homœopathes, comme on le dit à l'académie, quand on veut leur donner des parégoriques, ces pauvres homœopathes ne semblent jamais, à Mr M., dignes de la moindre confiance; toute la rectitude, toute la probité, toute la science humaine appartiennent de droit exclusif à Mr M. et à ses amis. Ainsi, M. Dalmas vient-il, contradictoirement à nos mille déclarations, lui révéler que l'homœopathie est, en Allemagne, en tel discrédit que c'est pitié de s'en occuper? M. Dalmas à l'instant même devient une autorité décisive pour notre auteur, et ce n'est plus que par un effort d'humilité qu'il daigne nous honorer de sa froide colère.

Que l'homœopathie soit fondée, Mr M. le permet, sur une donnée neuve et peut-être féconde, qu'elle lègue à l'avenir d'importantes vérités, des démonstrations inattaquables, quoi qu'on en dise, cela n'empêche point que tous les homœopathes

ne soient des rêveurs, tous, sans en excepter Hahnemann lui-même, car l'écrivain ne dit pas tels ou tels homœopathes, il est plus large : pour faire quelque chose de passable de l'homœopathie, il ne s'agit plus, selon lui, que de *l'isoler des rêves des homœopathes.*

Malheureusement la tâche n'est point aisée ; les rêves des homœopathes, c'est toute l'homœopathie, c'est la loi des semblables, c'est le pouvoir des petites doses, rien de plus, rien de moins, c'est tout ce que Mr M. nous concède comme réalité, c'est ce qu'il nommait rêve, il y a quelques années, et c'est ce qu'il rêve aujourd'hui lui-même, au dire de tous les allopathes, scandalisés de ses progrès.

Que fait donc de sa logique un auteur qui admet une science, et n'y voit qu'un rêve..., qui admet une science, et se réserve le droit de lui dire : *tu iras jusque-là*, avec plus de connaissance de cause que l'inventeur même de cette science, et l'école entière qui en fait une étude spéciale et constante ?

Patience pourtant, il est possible que Mr M. ait fait quelque découverte précieuse à cet égard; elle sera accueillie avec empressement de tous les homœopathes et du vénérable Hahnemann avant tous. Mr M. admet le pouvoir de très petites doses *pour certaines substances* : il y a peut-être dans ces trois mots un progrès important, et

dont nous sommes tous avides. Aurait-il eu le bonheur de constater au plus juste l'espèce et le nombre des substances qui obéissent à cette loi, et de signaler exactement celles qui s'y dérobent? Aurait-il déterminé le minimum des très petites doses qui agissent, quoi qu'en dise toute l'allopathie? Est-ce à un centième, à un millième, qu'il faudra désormais nous arrêter? Nous ne demandons qu'à le savoir; s'il ne fallait pas dépasser le millionième, par exemple, ce serait déjà pour nous une découverte sans prix, par la seule économie de l'alkool et du temps employés à nos dynamisations.

Le docteur M. parle aussi du régime stimulant de l'homœopathie; pour nous, le régime homœopathique est simplement nourrissant, et doit, autant que possible, exclure toute propriété médicamenteuse, stimulante ou autre. Ainsi, dans ses conseils d'hygiène contre le choléra, « l'homœopathie ne prescrit point, comme l'académie, le laitage et les fruits qui sont la principale nourriture de nombreuses populations. La doctrine des semblables dit d'user de tout et de n'abuser de rien; elle n'exige d'autres privations que celle des substances qui pourraient neutraliser l'action des remèdes qu'elle administre. » MABIT, *Étude sur le Choléra*; page 91.

Si Mr M. qui connaît notre régime autrement

que nous le connaissons tous, veut nous éclairer à cet égard, qu'il soit le très bien venu ! Quand, par des services de ce genre, il aura pris rang parmi nos maîtres dans la théorie et la pratique de l'homœopathie, à lui le droit de nous refaire la science en la délivrant de ce que les homœopathes y ont mis de trop ; mais tant qu'il en aura moins fait et moins vu que nous, en cette matière, qu'il nous permette de le croire incompétent pour déterminer le point précis où doivent s'arrêter nos croyances, le point où commencent nos rêves.

Mais voici qui est plus sérieux qu'un rêve.

L'auteur trouve à Marseille le docteur Duplat, qui s'offre à lui lire un choix d'observations nombreuses de cholériques guéris par l'homœopathie; M. Monfalcon ne peut se prêter à cette lecture parce que M. Duplat est homœopathe, et que des médecins n'ont pas constaté les faits qu'il a recueillis.

Chargé de combattre le choléra, Mr M. engagé, perdu dans une lutte sans espoir, n'eût pas eu la pensée, sous aucun prétexte, de refuser quelque attention à l'Indou, au Tartare, qui seraient venus lui proposer une méthode nouvelle de traitement; et cette attention, il la refuse sans hésiter à M. Duplat.

M. Duplat, pourtant, est un praticien instruit, plein de vigueur et d'activité, qui a tra-

versé toute la première épidémie, qui a vu de la seconde toutes les horreurs que M[r] M. n'a pas vues : rude filière pour éprouver des prétentions systématiques et des rêves ! M. Duplat a résisté avec ses convictions à toutes ces filières, et il persiste plus que jamais à ne compter, pour le salut de ses malades, et à ne fonder son propre avenir, que sur l'homœopathie.

Sous tous les rapports, les offres et l'insistance de M. Duplat méritaient donc la plus sérieuse attention, l'examen le plus scrupuleux, et l'on ne daigne pas même lui permettre de lire des observations, tant elles sont, par elles-mêmes, et de plein droit, au dessous de toute valeur. Vous voyez bien qu'après nous avoir mis au ban de la médecine, M[r] M. nous met au ban de l'humanité : un homœopathe ! peut-on écouter cela ?

Un moment, toutefois, s'il vous plaît : quand le docteur Des Guidi était, en France, le seul homœopathe connu, quand plus tard nous n'étions encore que trois ou quatre à Lyon, et cinq ou six dans tout le royaume, on nous demandait des médecins pour caution de nos moindres paroles, et aujourd'hui que les homœopathes français se comptent par centaines, on persiste à nous demander toujours et toujours d'autres médecins, sans vouloir faire attention que c'est exiger deux conditions dont la co-existence est impossible : Être des nôtres, et ne pas en être.

Vous savez assez que tout médecin qui dépose en notre faveur est par là même récusé par vous, à l'instant, il n'est plus médecin. De la sorte nous n'aurons jamais aucun titre à être comptés pour quelque chose qu'après avoir tout conquis; et, raisonnant comme vous, le dernier allopathe qui resterait sur la terre pour ensevelir ses doctrines avec lui, aurait les mêmes droits que vous à nous dire : Montrez-moi des allopathes qui aient vu les choses que vous voyez, alors j'examinerai, je chercherai ; jusque-là, rien.

Cette exigence, impliquant contradiction, et fondée sur une étrange façon de mesurer la capacité, de jauger la conscience, est si largement employée contre nous, que nous devons, en toute hâte nous prévaloir de l'adhésion dont l'illustre professeur Brera vient d'entourer les bases fondamentales de nos doctrines ; suspect dès aujourd'hui, demain convaincu peut-être d'homœopathie, il sera nul à son tour dans la balance, et l'on viendra lui demander, comme à nous chétifs, d'autres suffrages pour garant du sien. Pourquoi pas? n'avons-nous pas vu déjà l'un des plus fervents élèves de Broussais, le traiter de cerveau faiblissant, le jour où ce mâle et puissant génie écrivit quelques mots favorables à notre cause ? Encore un pas vers nous, et le premier des médecins français n'est plus médecin.

Rassurons-nous pourtant ; étouffer une vérité en lui imposant, à son entrée dans le monde, des conditions incompatibles entr'elles, est un pouvoir que la Providence n'a donné à personne : Toute grande découverte n'a guère été proclamée et soutenue d'abord que par un seul homme ; son admission a justifié plus tard la compétence de ceux qui l'acceptèrent, malgré les dénis de compétence de leurs antagonistes. Point d'homœopathie, nous dites-vous, sans le suffrage des allopathes! et que nous importe que des dialecticiens de la même force aient dit autrefois: On ne fera point d'enclume sans marteau, point de marteau sans enclume ? Enclumes et marteaux n'en ont pas moins été faits ; la terre en abonde : vous-même en possédez un très bon, et vous en forgez, quand vous le voulez, d'excellents ouvrages. Si seulement il vous plaisait de ne plus nous choisir pour enclume !

2. Nous en avons assez vu sur la manière dont se comporte Mr M. au sujet des homœopathes, quand il daigne parler d'eux ; suivons maintenant leur pratique à Marseille et voyons comment l'auteur l'aura observée lui-même, soit pour l'utiliser, en sa qualité de chef de service, soit, comme historien, pour en rendre compte à la postérité.

Trois homœopathes, avons-nous dit, sont à Marseille : M. Duplat seul y réside depuis quel-

ques mois, et commence à y être avantageusement connu; deux autres homœopathes viennent d'y arriver, l'un quelques jours avant, l'autre quelques jours après la commission lyonnaise, et pour se mettre, comme elle, à la disposition de la ville.

Honneur et reconnaissance à tous ceux de nos compatriotes qui sont allés offrir leurs services à Marseille! Tous, en courant de pieux dangers, ont resserré les liens fraternels de deux cités généreuses; tous ont des droits à nos bénédictions.

Toutefois, dans ce commun dévoûment, n'y a-t-il pas encore quelque différence à faire?

Nous ne rappellerons pas que les allopathes, en nombreuse réunion d'amis, arrivant à Marseille sous les auspices du pouvoir, et avec les faveurs de la faculté, sont certains d'y être accueillis par la plus haute bienveillance, et rassassiés d'égards et de bon procédés en tout genre; tout cela est peu de chose, en matière si grave; mais ils arrivent à Marseille avec l'assurance d'en remporter des couronnes déjà conquises par le seul fait de leur voyage. S'ils ont la certitude de ne sauver aucun malade, ils peuvent la supporter avec courage; car ils ne durent jamais prétendre à faire mieux que n'ont fait depuis dix-huit ans tous leurs maîtres; ils ont l'assurance que nul n'exigera d'eux la guérison, que nul ne

leur imputera la mort d'un seul cholérique; point de réputation personnelle à exposer au moindre danger, plus de doctrines qu'il soit possible de compromettre, point de vérités à faire triompher, en pâlissant à l'œuvre et en soutenant de rudes combats. Être à Marseille, c'est tout ce qu'ils ont à y faire, et s'ils doivent y rester au champ d'honneur, ils savent que des palmes y verdiront pour eux.

Comparez cette situation à celle des homœopathes, et surtout à celle des deux nouveaux venus : délaissés, solitaires au milieu des médecins de Marseille, et plus encore au milieu des médecins de Lyon, ils se voient exposés chaque jour au sourire dédaigneux des élèves même les plus jeunes; accueillis sans doute avec une bienveillance entière par les autorités, ils n'en sont pas moins, devant elles, dans cet état de gêne et de souffrance qu'entraîne toujours, pour un homme de cœur, la réprobation de tous ses confrères, quelque valeur qu'il sache lui donner. Ils ne sauveront rien de Marseille s'ils n'en sauvent que leur vie, et ils y auront tout perdu. Ne pensez pas même à leur trouver un asile dans cette double chance qui fait tout supporter, la chance de vaincre et celle de mourir.

Pour eux il faut absolument vaincre; mourir sans avoir vaincu, c'est mille morts, c'est le mépris et la honte. Condamnés sans alternative

à guérir des cholériques, il faut qu'ils en guérissent beaucoup, il faut que leurs succès débordent, pour n'être pas ignorés, entièrement méconnus ; et pourtant, ils ne peuvent avoir de malades. Étrangers et sans caution médicale indigène, aucune porte ne les connaît, aucun hôpital ne s'ouvre pour eux. Les relations de M. Duplat, dans le pays, seront leur unique ressource; et quelques rares occasions pourront les favoriser dans les bureaux où ils seront admis. O combien de fois, dans la détresse d'un tel délaissement, n'ont-ils pas dû se reprocher d'avoir trop présumé de leur courage, de la loyauté des hommes, du pouvoir de la vérité! Vrais médecins de toutes les écoles, vous que l'angoisse accompagne au chevet du malade, dont la vie ou la mort dépend de la formule que vous allez écrire, c'est à vous de comprendre tout ce qu'il y a de cruel dans la situation de nos deux amis Jal et Perrussel; ce n'est pas vous, du moins, qui vous étonnerez, comme d'autres l'ont fait, de ce que, malgré leur régime sévère et leurs globules préservatifs, on les ait vus plus souffrants que les membres de la commission lyonnaise, eux qui ne prenaient pas de globules et dont le régime attestait la quiétude et l'inaltérable santé.

Ce douloureux dévoûment de Jal et Perrussel, ce baptême d'un long martyre, devraient tout sanctifier, aux yeux de tous les hommes; mais

l'allopathe impitoyable aimera mieux ici n'être plus un homme, que de se laisser fléchir, et c'est sur une situation si poignante qu'il a la force de déverser l'amertume et le dédain ! Il craint même de nommer MM. Jal, Duplat et Perrussel. Non, leur compatriote, l'historien lyonnais du choléra de Marseille, ne les a pas nommés : cherchez.

Nous les nommerons du moins, nous, dont la voix est faible, mais dont jamais systématiques préventions ne fermèrent le cœur.

Nous les nommerons avec reconnaissance et admiration, nous qui avons suivi de nos vœux et de notre correspondance leur long supplice, nous qui connaissons leurs succès, comme une partie de Marseille les connaît déjà.

Oui, les succès de l'homœopathie ont été nombreux et très remarquables contre le choléra de Marseille; MM. Duplat, Jal et Perrussel sont parvenus à soigner près de cent quarante cholériques, avec de très beaux résultats. M. Perrussel a déjà publié un mémoire à cet égard; ses deux confrères s'occupent d'un travail semblable ; nous n'anticiperons pas sur ce qu'ils ont à dire, ni sur les autorités irrécusables dont leurs relations seront appuyées. Les feuilles de Marseille ont déjà pris l'initiative à cet égard, et ne dissimulent point les services que l'homœopathie à rendus à leur cité.

En attendant, voyons toujours ce qu'en sait et ce que peut nous en dire l'historien du choléra: La tâche ne sera pas longue : *Il n'est pas venu à sa connaissance une seule cure homœopathique du choléra.* Nous le croyons bien volontiers, mais nous voudrions savoir si, parmi les nombreuses connaissances de Mr M., il en est une seule qui lui soit venue sans qu'il ait mis quelque peine à la chercher ; à cela il nous répond qu'il a pris en effet beaucoup de peine pour savoir ce que faisaient les homœopathes à Marseille ; il en a parlé à nombre de médecins, aucun d'eux n'a rien entendu dire des cures homœopathiques du choléra.

Incurable manie des préventions, obstinées toujours à ne demander qu'à Rome ce qu'il faut penser de Genève, ou à ne chercher qu'à Genève ce qu'il faut penser de Rome [1] !

Ah ! c'est donc des médecins que vous avez interrogés sur les travaux de l'homœopathie ! Eh bien, vous avez fait un beau chef-d'œuvre ! Les travaux de l'homœopathie n'auront pas pris la peine de venir à la connaissance de vos mé-

[1] Déjà en 1832, M. Monfalcon alléguait, comme décisif contre l'homœopathie, le jugement du docteur Hecker, l'adversaire le plus déclaré de la nouvelle École. Trois ans de réflexion n'ont donc pas encore suffi pour mettre le critique sur une meilleure voie !

decins plus qu'à la vôtre, et ils n'auront pas fait plus d'efforts que vous pour y arriver; il est donc inutile de vous adresser à eux, vous en savez tout juste ce qu'ils en savent.

Vous les interrogez parce qu'ils ont votre confiance, et celle-ci ne peut-être fondée que sur leur adhésion à vos principes; comment dès-lors auraient-ils vu un seul de nos traitements, ou écouté ce que le public pouvait en dire, quand vous, chef de service, et futur historien de l'épidémie, vous n'avez pas cru pouvoir seulement lire une de nos observations, ni écouter un de nos témoins? Vos médecins, à vous, ceux que vous consultez, ne sont pas hommes, plus que vous, à en interroger d'autres sans faire le même choix, ne sont pas hommes, plus que vous, à écouter des témoins incompétents; ils n'auront consulté comme vous, que des médecins à leur convenance qui, de leur côté, n'ont pu faire autre chose, et vous voilà tous ensemble bien avancés! Vous et toutes vos autorités réunies, quel qu'en soit le nombre, vous avez justement contre nous, non pas la valeur d'un témoin déniant chose qu'il a pu connaître, mais précisément la nullité d'un homme qui ne sait rien, fier de s'être tenu hors de portée de rien savoir.

Vous craignez de nous toucher, de toucher ce qui nous touche; ce que nous faisons, vous ne voulez le savoir ni de nous, ni de ceux qui

nous l'ont vu faire, et vous croyez être bien forts, en déclarant que nos œuvres ne viennent point à votre connaissance! Bonnes gens qui voulez faire de nous des parias, et ne voyez pas que c'est vous qui le devenez à force de vous isoler dans un monde où l'homœopathie s'incorpore tous les jours davantage, en vous refoulant, en vous acculant dans un cercle tous les jours plus étroit! Étrange et pourtant très véritable ostracisme auquel vous vous condamnez, avec la simplicité de croire que c'est nous que vous mettez en dehors de la chose publique; comme si fermer les yeux, c'était éteindre la lumière!

Et que nous importe, après cela, que séquestrés, claquemurés au milieu de gens qui ne nous connaissent pas et ne veulent pas nous connaître, vous veniez nous étaler le nombre des suffrages que vous aurez recueillis parmi eux contre nous?

Que nous importe qu'en même-temps, et nous, et les témoins, et les documents que nous sommes en droit et seuls en puissance de produire, vous nous récusiez tous comme incompétents? Quels bons esprits pourront être abusés par des jugements frappés ainsi de mort avant même d'être rendus?

Sans doute qu'à l'égal de toute œuvre de parti, ils flatteront quelques jours encore les illusions de ceux qui les rendent et de tous ceux qui les

auraient rendus comme eux. Il est certain, par exemple, que l'écrit de Mr M. ne tardera point à circuler à l'étranger comme une condamnation positive et sans appel de l'homœopathie en France. A l'étranger Mr M. aura contre nous le crédit qu'il accorde lui-même à M. Dalmas contre les homœopathes du nord; on fera partout sonner bien haut l'opinion si péremptoire de l'historien du Choléra de Marseille, écrivain trop estimé, trop connu pour avoir pu se prononcer légèrement en question si grave. On dira tout ce qu'on voudra sans en être plus avancé; les bons esprits d'Allemagne n'ont-ils pas leurs Monfalcon, pour apprendre d'eux à se défier des nôtres? Ils demanderont donc les pièces, ils liront et, comme nous, ils auront pitié.

Mais revenons en France, et écoutons cette singulière apostrophe, datée de Lyon: « Homœopathes, guérissiez-vous à Marseille, dans « la période ascendante? Le fait est patent, « vous ne pouvez l'éluder; malades, médecins, « témoins, sont là, etc. »

MM. Jal et Perrussel n'ont rien à répondre, ils n'étaient pas à Marseille alors, mais M. Duplat pourrait vous dire, avec toute l'humilité que lui impose devant vous sa qualité d'homœopathe: « Oui, M. le président, je guérissais alors le choléra, et vous n'y étiez point. Malades, médecin, témoins, toutes ces autorités que vous

invoquez, mais que vous ne produisez guère, c'est moi qui les ai invoquées devant vous, en m'offrant à vous les produire, pour être par vous examinées, discutées, passées au tamis. Je vous dis même alors que j'avais eu le rare bonheur de sauver environ dix malades cyanosés; vous fîtes le dégoûté, et ce nombre vous parut mesquin; que voulez-vous, monsieur, je n'en avais pas davantage. Vous sentez bien qu'un *guérisseur* dont le nom est inconnu de votre plume, et qui n'est à Marseille que depuis quelques mois, ne saurait y avoir une clientelle étendue comme celle des Robert, des Cauvières, et de tous vos illustres égaux. N'importe, ce denier de la veuve pouvait avoir son prix, et dix cyanosés étaient mieux que rien, en attendant le remède que vous nous promettez sans faute contre le choléra, pour l'an 2834 ou 2835. J'étais alors comme vous au milieu de l'incendie, j'y travaillais de mon mieux et le jour et la nuit, et j'y avais sur vous l'avance d'avoir traversé, toujours à l'œuvre, toute la première campagne et toute la rude saison de la seconde. C'est à ces titres que j'osais, monsieur le président, vous offrir l'histoire de mes guérisons, en *médecin* prêt à vous présenter et *malades* et *témoins*. Dans la fournaise d'une grande bataille, Napoléon ne dédaignait pas les renseignements que lui apportait un conscrit; vous avez été pour moi bien plus grand que Napo-

léon, dans une bataille assez chaude; médecin, malades et témoins que vous me demandez aujourd'hui, aujourd'hui que votre ambulance est fermée et que le choléra n'a plus de victimes à faire, vous les avez alors tous dédaignés, tous repoussés, sans examen, comme homœopathe ou comme incompétents : *Le fait est patent, vous ne pouvez l'éluder.* »

Au reste, il y a peut-être bien un peu de je ne sais quel pédantisme suranné à déclarer incompétent dans ces questions tout ce qui n'est pas allopathe, à décliner si lestement la juridiction du pays en chose pour lui si manifeste et si grave, en question de vie et de mort. Le public n'est-il pas, après tout, la réunion de toutes les capacités sociales, l'arbitre suprême de toutes les renommées, celle de M[r] M. y comprise?

Nous conviendrons sans peine que l'ancienne médecine a bien des choses dont le public, heureusement pour elle et pour lui, ne saurait connaître; ainsi, pour ne parler que du passé, quand nous changions la place de la rate et du foie, quand nous faisions faire cent tours de passe-passe à la pituite et à l'atrabile, le public, ouvrant en vain de grands yeux, n'en était pas moins, en si belles et si utiles matières, d'une incompétence absolue; mais pour savoir si un homme est à table ou s'il est enterré, s'il a été guéri en deux jours ou en huit, permettez-nous

de présumer que le public, c'est-à-dire l'avocat, le législateur, le notaire, le banquier, l'agriculteur, le prêtre, le naturaliste, le négociant, le publiciste, le philosophe, etc., peuvent bien, par leur déposition, sans avoir l'honneur d'être allopathes, faire au moins un commencement de preuves qui vous porte à voir de plus près.

Sans doute, derrière ce public il en est un autre dont l'incompétence en tout ne saurait être méconnue de personne; mais quelle étrange fatalité vous oblige, vous, si difficiles en fait de compétence, à choisir précisément et à peu près exclusivement pour juge, entre vous et nous, ce public ignorant et léger? A qui d'autre qu'à lui peuvent s'adresser en effet vos écrivains, quand ils travestissent nos doctrines comme pour les mettre à la portée d'un pareil tribunal, quand ils les combattent par des arguments dont lui seul peut être satisfait?

Ce n'est guère dans des ouvrages sérieux et savants, ni devant des médecins que nos adversaires prennent la peine de nous attaquer, c'est ordinairement dans des feuilletons, et toujours dans le style des feuilletons les plus insignifiants que se produisent toutes les rodomontades auxquelles notre école est en butte.

Même quand on fait semblant de les adresser à des médecins, il est bien aisé de voir qu'elles ne peuvent réellement être écoutées que par des

gens entièrement étrangers à toute espèce d'étude et de raison.

Est-ce devant des médecins, par exemple, qu'on oserait faire un crime à l'homœopathie de sa *germanique* origine, puisque à leurs yeux, loin d'être un tort, ce ne serait qu'un préjugé bien favorable pour elle? Ne savent-ils pas tous quelle race revendique les Bōerhaave, les Stahl, les Hoffmann, les Stoll, les Frank, les Hildenbrand, les Huffeland, etc. et, depuis longtemps, sans interruption, les trois quarts de nos princes?

Ce n'est pas non plus devant des médecins qu'on dirait que l'homœopathie est une science nouvelle, innée, jaillie un beau jour du cerveau de Hahnemann, etc. D'abord, pour eux, cela ne prouverait rien contre elle; et puis, qui ne sait pas que cinquante ans de travaux ont amené et graduellement développé la doctrine de Hahnemann, comme le démontrent les publications successives de ce grand homme?

Et devant les médecins de quelle école oserait-on s'écrier : les agents de l'homœopathie sont sans action sur l'organisme, puisqu'ils échappent aux réactifs de la chimie [1]? Quand les réactifs auront trouvé ce qui distingue l'ovule

[1] Et combien de réactifs chimiques n'agissent que portés à un deuxième degré de dilution par l'addition d'une immense quantité de liquide? (*Brera.*)

fécondé de celui qui ne l'est pas, et quand vous aurez prouvé que le principe de la peste et du choléra n'existe point, par cela même que vos réactifs ne les ont pas trouvés, l'argument pourra s'examiner; jusque-là le chimiste qui aurait la fatuité de s'aventurer dans le laboratoire de la vie, avec ses agents, pour y constater l'action des nôtres, ne mériterait que l'*unanime* risée des médecins, et de tout ce que le public renferme de judicieux et d'éclairé.

Choisissez un public à votre gré pour le régaler de telles friandises et de bien d'autres inutiles à rappeler, mais ne soyez pas trop dédaigneux pour le nôtre, car à lui le pouvoir et le droit de vous en punir [1].

[1] Au milieu de ces pasquinades jetées dans les rues, on trouve pourtant une proposition digne de l'auditoire le plus honorable et telle qu'Hippocrate lui-même ne la désavouerait pas. Un homme d'un vrai mérite, malgré ses efforts pour en faire quelquefois douter, s'exprime ainsi sur le fameux jugement de l'académie de médecine, dans un des petits écrits auxquels nous venons de faire allusion. « La discussion qui a eu « lieu, sur ce sujet, dans la séance de l'académie, a « été étroite, mesquine, sans élévation, et, il faut le « dire, elle a montré dans ceux qui y ont pris part la « plus déplorable ignorance du sujet. »

Rien de plus judicieux et de plus vrai, mais comment ne pas s'émerveiller de voir en même temps l'auteur du feuilleton nous dire qu'une décision rendue

Poursuivons et reconnaissons pourtant que l'historien du choléra n'a pas laissé de faire des recherches sur nos travaux en dehors du cercle des médecins de son choix : il est même allé jusqu'à ne pas négliger les *on dit* qui nous concernaient. *On a parlé très souvent des prodiges de l'homœopathie*, nous assure-t-il, (il est vrai que c'est de Toulon qu'il nous conte cela, quand c'est à Marseille que nos homœopathes sont avec lui), mais dès *qu'il est question de constater les faits*, dès *qu'on interroge des hommes compétents*, *des médecins impartiaux*, *le merveilleux disparaît*. Très bien, seulement l'auteur aurait pu nous apprendre au moins si c'est lui qui a fait les interrogations, et surtout si c'est lui qui a délivré les certificats de compétence et d'impartialité.

Que penserait au reste Mr M. d'un livre sérieux où il trouverait ces mots : « On dit merveilles du *factum* de Mr M. contre l'homœopathie, mais on peut-être sûr, d'après des

avec une si déplorable ignorance, est un véritable échec pour l'homœopathie ? Comment ne pas s'émerveiller quand il nous dit plus bas : Contre MM. Jal et Duplat, qui ont traité le choléra de Marseille et qui nous disent ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu, je me décide pour l'académie qui n'est pas sortie de Paris et qui n'entend rien à la question. (Voyez *le Courrier de Lyon*, du 22 août et les numéros suivants.)

« gens compétents, des homœopathes impar-
« tiaux, qu'on n'y retrouve ni la logique, ni
« le talent, ni peut-être même la loyauté de
« l'auteur. »

Ces commérages en l'air, non toujours sans grace dans les feuilletons de nos adversaires, ne retomberaient-ils pas d'aplomb sur l'inconsidéré qui les aurait émis dans un travail médité ? Certes Mr M. ne serait pas homme à se tenir pour défait par de telles armes : nous sommes entièrement du même avis, et nous aimons à le lui prouver par le soin que nous mettons à fonder ici tous nos jugements non sur des *on dit*, mais sur des textes tirés de ce *factum* lui-même, où l'auteur les a si libéralement prodigués comme pour notre usage.

Voici pourtant enfin du positif, de l'inattaquable; enfin l'historien va se montrer : il s'est mis consciencieusement en quête au sujet des faits qui nous concernent; il a découvert, il a constaté que les homœopathes de Marseille *ont osé aborder le choléra, et qu'ils ont traité deux cholériques, morts tous les deux.*

Sa perspicacité se réveille, comme on voit, dès qu'il s'agit d'établir nos revers. Nos revers sont pourtant bien plus nombreux, sur cent quarante traitements environ. Le docteur Duplat seul a dû voir succomber plus de deux cyanosés avant d'en sauver dix; preuve que, même pour s'assurer

de nos pertes, l'auteur ne pousse pas ses investigations fort loin. Est-ce répugnance extrême à s'approcher de ce qui nous approche, ou crainte de rencontrer nos succès à force de chercher nos défaites ? Nous présumons ce que pourront en penser les juges impartiaux et compétents.

Mais quand encore il nous aurait vu lui-même guérir des cholériques, il n'en croirait rien. Savez-vous ce qu'il lui faut pour que nous méritions d'être cru ? *Un retentissement immense. Deux faits bien décidés auraient eu un retentissement immense*, dit-il.

Entendons-nous : si vous voulez dire deux guérisons constatées authentiquement par la commission lyonnaise jointe à MM. Cauvières, Robert, etc., il est certain que ces guérisons auraient eu le plus grand et le plus salutaire éclat; et voilà précisément pourquoi nous avons tant désiré une de vos ambulances.

Mais si *décidé* veut dire *véritable*, nous ne saurions admettre la proposition, puisqu'elle est contraire à ce qui arrive tous les jours. Expliquons-nous :

N'y a-t-il donc point de milieu entre des guérisons qui ne sont rien, et des guérisons qui entraînent sur-le-champ même tous les suffrages, et commandent l'acclamation universelle ?

La doctrine physiologique avait guéri des gastro-entérites sans nombre, souvent par les

mains habiles de M. Monfalcon lui-même ; ces guérisons avaient des voix puissantes pour les proclamer jour et nuit, et par un temps calme et pourtant des gastro-entérites, sans nombre succombaient encore sous l'influence du camphre, du china, des vins généreux, dans les chaumières, dans les hôpitaux et au sein des familles les plus éclairées et les plus opulentes. Que répondait Mr M. à ceux qui lui disaient alors tous les jours : si vos sangsues avaient décidément guéri deux de ces terribles typhus, comment ne seraient-elles pas partout employées? Il leur disait sans doute ce que nous lui disons nous-mêmes : les guérisons les plus décidées ne le seront jamais pour celui qui est bien décidé à en détourner la tête.

En la détournant un peu moins, à Marseille, il aurait certainement trouvé quelque chose de plus que les *on dit* de Toulon. Les registres du bureau de M. Perrussel lui auraient montré neuf cas de choléra ; MM. Jal et Duplat l'auraient mis sur la voie de consulter des documents, d'interroger des témoins sur d'autres traitements ; il aurait vu ce qui sera bientôt attesté dans les publications de ces messieurs : que l'homœopathie, à Marseille, comme ailleurs, s'avance lentement, mais qu'elle s'avance toujours et ne recule jamais : il y aurait vu que le choléra y a été, comme partout où il passe, un des puissants

propagateurs de l'homœopathie [1], peut-être aussi alors aurait-il compris que les choses qui vont le mieux vont encore bien lentement, au travers des inconséquences et des tristes passions des hommes.

A ce sujet, le docteur M. qui donne de si justes éloges à M. Chervin, voudrait-il nous dire combien d'obstacles a dû franchir, combien de périls a bravé son ami, dans un but bien moins capable que l'homœopathie, de les faire naître ou de les rencontrer? Voudrait-il nous dire aussi ce que ses allopathes, ses médecins impartiaux et compétents, ont su faire jusqu'à ce jour, des prodigieux labeurs de Chervin? Patience! nous répondra-t-il, et c'est aussi ce que nous lui disons pour notre compte.

Au reste, nous le remercions sincèrement de nous avoir cité son héroïque ami, à propos d'homœopathie et de choléra. Ce n'est pas Chervin

[1] C'est ainsi qu'à Orange l'homœopathie vient de faire de notables progrès dans l'opinion publique, à l'occasion du choléra, et par le zèle éclairé de M. Dugat-Estublier.

Si la nouvelle École s'applaudit de l'acquisition de cet honorable praticien, elle doit presque autant s'applaudir des antagonistes que cette circonstance lui a révélés dans les gazettes orangistes; on y peut voir, entr'autres belles choses, comme quoi les homœopathes ne croient pas à l'anatomie.

qui se croise les bras quand on lui offre des documents à recueillir. Le nom de Chervin est beau partout, mais plus encore dans certains livres où il est à lui seul une bien éloquente et bien sévère leçon.

Revenons : Quand de nombreux habitants d'une grande ville, de tous les rangs et surtout des classes les plus éclairées, sont chaque jour plus favorables à l'homœopathie, *que signifie*, *en pareil cas*, *la voix du peuple*, ne manquez-vous pas de nous répéter avec assurance ?

Mais si, grace au zèle de quelques jeunes homœopathes, un traitement salutaire s'insinue comme un malfaiteur dans une grande ville dévastée par le choléra, si, malgré l'étrangeté peu rassurante de ses procédés, malgré la défaveur impitoyable dont le poursuit la faculté et ses nombreux auxiliaires, il parvient à pénétrer de loin en loin dans quelques familles obscures, dispersées et sans voix, s'il réussit à sauver cent ou même deux cents malades dans cet hôpital bouleversé, tumultueux et sans bornes, vous voulez absolument un retentissement immense pour croire à ces guérisons !

Vous voulez enfin qu'une population incompétente, si elle nous accueille en temps de loisir et de paix, soit d'une entière compétence pour attester notre nullité, dès que, au milieu des plus effroyables perturbations physiques et morales,

elle ne nous porte pas en triomphe ! Et c'est, Dieu nous pardonne, parce qu'elle n'a pas fait une émeute pour nous à Marseille que vous déniez les services que nous lui avons rendus ! Hommes passionnés ! comment au contraire ne reconnaissez-vous point que n'en avoir pas été lapidés, au milieu des circonstances terribles où, réduits à leurs seuls globules, les homœopathes ont eu le courage de s'enfoncer dans ces masses redoutables, c'est presque une démonstration complète des succès de l'homœopathie ! Niez, si vous le voulez, les obscures bénédictions que nos amis ont emportées de Marseille, mais vous ne pouvez nier leur vie [1].

L'historien est sans doute très loin de ces réflexions, lorsqu'il nous demande pourquoi le congrès homœopathique n'est point allé dans une ville cholérisée.

Eh ! qu'y faire, bon Dieu, à en juger par l'accueil que vous y avez ménagé à nos amis ? Ne vouliez-vous point, par hasard, que ce fût Hahnemann qui vînt en personne solliciter vos

[1] Le docteur Monfalcon qui attachait de l'importance à répéter sur une grande échelle les épreuves tentées par injection dans les veines, s'en est abstenu par des considérations relatives à l'exaltation morale du pays (page 66). S'il a reculé devant de semblables motifs, lui que tout protégeait, comment ne comprend-il pas mieux les difficultés et les périls de notre position ?

dédains ! Trois homœopathes vous semblent donc déjà une proie bien mesquine, il vous faut tout un congrès! Congrès mal avisé en effet, puisqu'il perd une occasion si belle de se faire interdire tous les hôpitaux, et tympaniser par M. Monfalcon ! Congrès mal avisé trois fois, puisque, s'il avait succombé dans un de ces moments d'effervescence dont Paris même a donné un triste exemple, il aurait eu l'honneur d'inspirer cette touchante oraison funèbre à l'historien du choléra de Marseille.«Un tel jour, on a eu à déplorer la perte de quarante à cinquante homœopathes, victimes d'une population malheureusement égarée, et peut-être, non sans quelques raisons, indignée des étranges secours que ces inconnus lui présentaient dans sa détresse. Il est d'autant plus à regretter qu'on ne les ait pas retirés vivants des flots, que l'influence du bain froid aurait pu leur être d'un grand secours, en rendant à leur *sensorium commune* ce qui lui manquait. Espérons du moins que ce triste exemple ne sera pas entièrement sans fruit, et qu'il ramènera à des idées saines ces Esculapes, ces guérisseurs, ces rêveurs, dont, etc.» Grand merci pour le congrès! Un tel honneur ne l'a pas tenté ; ne comptez pas sur nos congrès pour vos menus plaisirs !

Si le congrès était venu à Marseille, il y aurait moins fait, et il y aurait probablement plus souffert que nos trois amis. Oserait-on bien ré-

pondre que par son éclat il n'eût pas attiré sur lui des préventions envenimées, des allégations imprévoyantes auxquelles le petit nombre et la modeste situation de ces jeunes médecins les ont dérobés, tout en leur permettant d'entrer inaperçus comme leurs globules dans les anfractuosités de la foule, et de s'y élargir, de s'y assurer insensiblement la voie par de vrais mais humbles succès qui n'allaient pas à la connaissance de M. Monfalcon?

Quand les allopathes auront reconnu qu'il y a des hommes pleins de lumières et d'honneur parmi nos maîtres, quand ils parleront de notre chef immortel, au moins avec le respect profond que doivent toutes les écoles à son front octogénaire, sillonné, mais non courbé par tant de labeurs, à la sainteté de ses convictions, à la bonté, à la noble indépendance, à la grandeur de son caractère, à ces beaux attributs, en un mot, qu'on révère partout et chez les Grecs et chez les Barbares, quand les gens mal élevés de vos académies ne pourront plus, sans un rappel à l'ordre sévère, salir de fange le nom d'une École qui possède les Stapf, les Veith, les Bigel, les Bakodi, les Schweikert, les Gross, les Mollin, les Quin, les Pétroz, les Léon-Simon, les Carrault, les Dufrêne, etc., alors, mais seulement alors, nous dirons à ceux que nous appelons nos modèles et que vous nommez nos patriarches : ne craignez

plus de vous avancer; quelques égards vous attendent, quelques facilités vous seront accordées; on aurait honte de vous offrir un sépulcre pour y exercer votre art; il n'est même point impossible que vous obteniez six lits, de l'ambulance de quelque bachelier, peu fâché au fond d'être débarrassé d'autant.

Jusqu'alors nos patriarches feront bien de rester chez eux; ils n'y servent pas trop mal les intérêts de la science, à ce qu'il paraît; ils y resteront malgré vos défis, à moins de vouloir justifier une bonne fois ces titres d'insensés et de rêveurs, que vous trouvez si doux à leur donner.

Nous ne finirons pas cet article sans rappeler que plusieurs homœopathes, des sociétés de Lyon et de Paris, ont, dans le temps, sollicité avec instance une mission ministérielle et les attributions indispensables pour opposer authentiquement l'homœopathie au choléra de Marseille. Par des motifs que nous ne pouvons imputer au ministère, M. Jal a pu seul obtenir une telle mission qui, à raison des dispositions locales, n'a pu lui servir à rien. M. Perrussel, de son côté, se décida à aller dans le Midi sans autre titre que son dévoûment; il y alla résigné à ne pouvoir peut-être pas même y traiter un seul malade, mais voulant à tout prix courir toutes les chances de ce voyage. L'événement l'a heureureusement trompé, il a traité douze malades, il en a sauvé neuf dont plusieurs étaient

dans des cas très graves. Si la ville, dont il a d'ailleurs les lettres les plus honorables, n'a pas cru devoir entrer dans les frais de son voyage, comme elle l'a fait avec munificence pour les membres de la commission, il en est dédommagé avec usure : il a lutté contre le choléra, il en a triomphé, et plusieurs enfants de Marseille aimeront à s'en souvenir.

Il est probable qu'à Lyon, si le fléau s'y fût présenté, l'homœopathie aurait eu le bonheur d'y pouvoir être plus utile qu'à Marseille. M. Martin, notre maire, avait eu la bonté de promettre à la société homœopathique lyonnaise une ambulance, et M. le docteur Terme, président de l'administration des hospices, voulait bien nous faire espérer une des salles de l'Hôtel-Dieu. De telles assurances étaient d'autant plus précieuses pour nous, que Lyon a le rare avantage de compter parmi les célébrités de l'école régnante, bien des hommes qui, aussi consciencieux que savants, ne se seraient point éloignés de nos traitements, et que nous aurions de grand cœur choisis pour témoins et pour juges. Espérons avec confiance que le fléau, continuant à s'éloigner, ne nous mettra point dans le cas d'utiliser contre lui ces nobles dispositions de nos administrateurs et de nos honorables confrères, mais n'en déposons pas moins ici l'hommage d'une respectueuse gratitude pour eux.

3. En suivant jusqu'ici le docteur M. lorsqu'il s'occupe ou doit s'occuper de la pratique des homœopathes, nous n'avons pu nous dissimuler les préventions dont il se nourrit à cet égard comme à l'égard de leurs personnes, lui qu'ils n'ont jamais offensé et avec qui plusieurs de ceux qui le connaissent ont depuis longtemps d'honorables rapports.

Voyons si nous retrouverons plus d'équité dans sa manière d'apprécier et d'utiliser nos livres. Sur nos livres ce savant est plus à l'abri de toute influence fâcheuse; avec eux il est plus précisément chez lui; s'il les juge, s'il les condamne, ce sera du moins pour bonnes ou plausibles raisons, ce sera sur documents contradictoires valables et nombreux, car nous le connaissons tous pour un critique judicieux et très exercé.

Hélas! n'y comptons pas davantage; ce médecin qui sait déjà tant de choses sur nous, qui connaît la valeur exacte des homœopathes, qui peut avec tant de précision nous dire ce que nous guérissons et ce que nous ne guérissons pas.... eh bien! il est encore plus fort que tout cela dans la connaissance de nos livres: cet homme d'une érudition rare et qui possède toutes les langues, ne cite, ne combat, ne paraît avoir vu aucun de nos auteurs; tout ce qu'il a lu des homœopathes, c'est l'adresse *en grosses*

lettres d'un de nos confrères qui la lui a donnée dans la rue [1].

[1] Cette circonstance est rappelée avec une intention de personnalité qui suffirait à déprécier le meilleur ouvrage : elle ne peut heureusement faire aucun tort au chapitre que nous examinons, pas plus qu'au docteur Duplat lui-même.

Une épidémie est le champ de bataille du médecin, c'est pour lui une époque de sacrifices, de dévoûment et rien de plus : l'allopathe qui n'a contre le choléra que des consolations à donner, n'en doit pas moins avoir, dans ces temps de malheur, son nom en grandes lettres et un réverbère devant sa porte. L'homœopathe doit faire plus: convaincu de pouvoir sauver des hommes, il doit multiplier ses adresses, les semer avec profusion, et se présenter courageusement, partout où la chose est possible, partout où il a espoir fondé de voir accepter ses services. Attendre en paix dans son fauteuil que nos adversaires prennent le soin d'indiquer sa demeure à qui en aura besoin, serait pour l'homœopathe un moyen sûr de rester oisif et ignoré au lieu de payer sa dette à la société.

L'auteur paraît blessé de la publication de nos livres-annonces. Les livres-annonces de M. Monfalcon multipliés sur tous les sujets ne nous ont jamais blessé, nous, car nous aimons toujours à profiter de ses travaux. Quant aux nôtres, s'ils le blessent, s'il trouve bon d'ignorer l'homœopathie et de la voir ignorée des autres, nous en sommes fâché pour lui, mais nous sommes forcé d'écrire par un besoin encore plus grand que celui de l'obliger, par le besoin de propager de toutes nos forces des doctrines éminemment utiles aux hommes, et qui ne seraient point encore sorties de

Situation vraiment heureuse pour un adversaire aussi décidé de l'homœopathie ! Maître ainsi de lui prêter un langage qu'elle ne connaît point, et de ne lui tenir aucun compte de ce qu'elle dit partout, il peut la presser, la pousser aussi vite, aussi loin qu'il voudra, sans que jamais document exact et précis ne vienne l'importuner, le ralentir ou le détourner en rien dans ses argumentations triomphales.

Telle est l'inexpugnable assiette du docteur M.

Les homœopathes se vantent, dit-il, de faire des prodiges ; ce n'est certes pas dans les écrits de Hahnemann qu'on a jamais pu trouver prétention pareille ; ni Hahnemann, le philosophe le plus positif et le plus sévère qui ait peut-être existé, ni aucun de ses disciples, ne se sont jamais vantés de faire des prodiges ; M. Monfalcon n'a donc pas lu leurs écrits. L'homœopathe ne fait pas d'autres prodiges que l'allopathe,

Cœthen, si la crainte d'offenser les yeux de nos adversaires avait toujours empêché d'écrire pour elles.

Au reste, on sait que les gazettes ne s'ouvriront pour nous que quand nous n'aurons plus besoin d'elles; on sait comment les compagnies savantes reçoivent les écrits que nous leur présentons avec déférence, qu'on nous permette donc, au moins, ce qu'on appelle nos livres-annonces, unique moyen qui nous reste de publier les travaux de notre école, ou qu'on obtienne une loi de la presse exprès contre nous.

quand celui-ci obtient un effet de ses remèdes. Une loi de l'organisme, loi aussi vieille que les êtres organisés, a été mieux connue par Hahnemann que par les âges qui l'ont dévancé ; et d'après cette loi, il guérit une affection en y appliquant un agent thérapeutique, comme vous faites dormir un homme avec votre opium, comme vous le purgez avec votre jalap.

Vous savez bien que tout est prodige pour l'ignorant; mais que, dans le cours ordinaire des choses, tout est naturel et simple pour l'homme éclairé. Les cures homœopathiques peuvent être pour vous des prodiges, comme le fut pour nos aînés l'action du kina, du vaccin, de la rhubarbe; pour votre compte, nommez-les donc à votre gré des prodiges, cela veut seulement dire que vous n'entendez rien à l'homœopathie, fait incontesté, mais ne dites pas qu'elle se vante de faire des prodiges, elle n'y a jamais songé, elle n'en parle jamais.

Ce n'est point sans raison, toutefois que l'auteur veut ainsi faire de nous des *Thaumaturges*, puisque au moyen de cette supposition il se trouve de suite en droit de nous demander des miracles, et comme notre profession n'est pas d'en faire, il dira sérieusement : l'homœopathie, ou, par son autre nom, la *science des miracles* n'est rien, puisque les homœopathes m'ont refusé de s'essayer à pareille œuvre.

Telle est exactement sa conduite et sa logique à l'égard de nos amis de Marseille. Les mourants qu'il les somme de guérir, sont presque des morts qu'il leur donne à ressusciter ; et comme ces médecins n'ont pas voulu se mêler de faire des résurrections, ni accepter une ambulance dont l'offre seule est une moquerie, il les tient pour défaits, battus, anéantis, et, par une extension libérale, toute leur doctrine, toute leur école avec eux ; petite extension qui pour nous ne vaut pas la peine d'être relevée en si riche moisson.

Nous ignorons ce que les *on dit*, une des sources où puise M. Montfalcon, lui ont appris sur les promesses de notre école relativement au choléra ; mais puisque nous avons des livres mêmes français, et en bon nombre et partout, comment l'auteur ne va-t-il pas dans nos classiques, s'assurer de nos promesses, avant de nous sommer de les remplir ?

Dans l'ouvrage de Quin qui a traité le choléra à Paris, dans ceux de Mabit qui l'a traité à Bordeaux, dans les écrits de Des Guidi, de Rapou, sur le choléra, l'homœopathie est toujours présentée comme toute puissante pour prévenir le mal, et comme ayant, pour l'arrêter et le guérir à ses différentes phases, une très grande supériorité sur l'allopathie ; mais toujours ces écrivains déclarent que cette supériorité relative va

décroissant par degrès, à mesure que le mal est plus précipité, plus intense, plus ancien, jusqu'à ces formes terribles qui sont la limite extrême, le terme fatal où toutes les méthodes viennent se réunir dans une égale impuissance.

C'est donc pour avoir completèment oublié de consulter nos auteurs, même les plus répandus en France, que Mr M. nous propose ses cholériques choisis, et vient ensuite s'en vanter comme s'il n'y avait rien eu de mieux à faire.

Ne soyons toutefois pas trop exigeants à son égard, au sujet de notre littérature; décidément il paraît que l'homœopathie lui porte malheur, puisque non content de négliger ici nos écrivains, il va jusqu'à méconnaître et oublier ce qu'il écrit lui-même.

En vain pense-t-il, en vain nous dit-il qu'il s'agissait à Marseille de déterminer positivement le degré d'action des deux méthodes, il ne songe plus à tout cela quand il s'obstine à justifier son offre aux homœopathes.

Il ne veut pas voir que les réduire à traiter exclusivement des cas de choléra graves, c'est d'avance, et sans aucun genre d'intérêt, dépouiller leur expérience de la majeure partie de ses avantages, et la rendre aussi incapable que possible de servir à *déterminer positivement le degré de puissance* des méthodes rivales. Quelle idée a-t-il de vouloir vérifier et constater l'exis-

tence d'une doctrine nouvelle (le grand intérêt d'actualité), en ne l'essayant qu'aux dernières limites probables de toute puissance médicale? Le fer aimanté devra-t-il donc soulever une enclume pour prouver la réalité du magnétisme? Le degré d'action d'une méthode se cherche dans une foule d'éléments que ne saurait guère donner à lui seul le traitement des cas les plus graves de la plus grave des maladies. Les prodrômes du choléra, le choléra lui-même, dans les degrés nombreux qui précèdent les cas extrêmes, guériront-ils plus vite, plus solidement et à moins de frais par l'homœopathie? Laissera-t-elle dégénérer le choléra ordinaire en choléra grave moins souvent que l'allopathie? Les préservatifs dont le personnel d'une ambulance homœopathique doit faire usage, montreront-ils, au bout du compte, plus de chances de sécurité que les soins prophylactiques usuels mis en œuvre par les employés des autres salles? Toutes ces questions implicitement données par l'auteur dès qu'il parle de déterminer positivement le degré de puissance des méthodes concurrentes, toutes ces questions sortent absolument de sa pensée, quand il en vient à nous composer une ambulance à sa guise.

Sa distraction va plus loin; il ne veut absolument pas comprendre qu'il soit possible d'éprouver les forces d'une méthode dans l'arrière

saison d'une épidémie, à moins qu'on ne réduise cette méthode au traitement des cas les plus formidables. Il ne veut pas voir que cette épreuve est très facile, au contraire, à toutes les époques de l'épidémie, par la *comparaison* de plusieurs services confiés *simultanément* à des méthodes différentes avec le soin d'éloigner ou de neutraliser au mieux les chances d'inégalité qui peuvent exister d'ailleurs pour ces différents services. « Il est évident, nous dit-il, qu'il n'aurait « pas fallu choisir la saison de la décroissance « du choléra pour le temps des épreuves, puis- « qu'alors les méthodes de traitement les plus « diverses comptaient des succès dans une pro- « portion à peu près égale. »

O, Mr M...! quel est celui de vos élèves à qui vous pardonneriez une telle inadvertance? L'épreuve n'est pas faisable, à votre avis, dans le temps même, où de votre aveu, elle se fait pour vos différentes méthodes et établit entr'elles une égalité de résultats! Elle est faisable pour vos méthodes qui guérissent toutes à peu près seize malades sur vingt; et vous ne concevez pas qu'une autre méthode puisse perdre, à la même époque, ou plus ou moins, ou autant de malades, et qu'ainsi la comparaison, en la bornant même au nombre seul des succès, est éminemment, facile et féconde! L'idée de cette comparaison entre services simultanés est pourtant si naturelle, disons

même si obligée, que l'auteur y arrive, enfin, pour ainsi dire, malgré lui : mieux eût valu, toutefois, n'y jamais arriver que d'en faire l'usage qu'il en fait.

Écoutez : pour que l'expérience fût valable dans l'arrière-saison du mal, il faudrait, dit-il, que l'homœopathie tînt compte du résultat des autres méthodes employées en même-temps, CE QU'ELLE SE GARDERA BIEN DE FAIRE !

Elle s'en gardera bien ! Comment le savez-vous, et qui vous l'a dit? qui vous a donné le privilége de sonder ainsi nos cœurs pour y trouver à votre gré des intentions viles, la crainte du grand jour? Pensez-vous que l'honneur d'ignorer tous nos écrits vous garantisse le droit de nous prêter une pensée aussi folle et aussi coupable ? Oh ! oui, sans doute elle se gardera bien d'accepter une comparaison, cette doctrine qui fait partout et sans relâche ses efforts pour obtenir d'être comparée aux autres méthodes, cette doctrine qui, dans tous ses comptes-rendus de ses traitements du choléra, a toujours le plus grand soin de joindre à ses tableaux ceux des autres écoles, pour la même époque et dans le même pays? Et à quoi bon s'en garderait-elle ? est-ce pour le plaisir de prendre l'air à Marseille que les homœopathes y exposent leur vie comme vous la vôtre? Illuminés tant qu'il vous plaira, ils n'en sont pas moins là pour tâcher d'authentiquer la valeur de

leurs traitements. Ils ne peuvent donc pas vouloir se dérober à vos comparaisons; et sans cela qu'auraient-ils besoin de se soumettre à votre inspection, à votre contrôle? qu'ont-ils à faire de vos ambulances? Et puis, quand, par un non-sens inadmissible, les homœopathes de Marseille auraient voulu éviter cette comparaison, dépendait-il d'eux d'y échapper, en recevant de vous un service? N'est-ce pas vous qui, à la tête de tous les services, étiez, par position, en devoir comme en puissance, de faire et de publier ce travail mieux que personne, que les homœopathes eussent ou n'eussent pas voulu s'en garder?

Ici on en conviendra, la mesure déborde, et ce n'est pas sans effort que nous relevons avec calme une supposition si gratuite, si cruelle, et que nous tâchons d'expliquer encore par les préjugés du savant, par les illusions de l'honnête homme, un procédé pour lequel notre langue ordinaire ne trouve pas de nom.

Désertons au plutôt cette question brûlante; M. Monfalcon devient facétieux, nous allons du moins respirer.

L'historien du choléra de Marseille semble bien avoir peut-être ouï dire quelque part, il ne sait où, que les homœopathes de divers pays ont publié, sur le choléra, des tableaux de traitement dont le résultat est éminemment favorable

à leur doctrine. Il n'a pas la moindre envie ni le moindre besoin de mettre en doute l'existence de ces publications, car il a inventé une manière fort ingénieuse de les expliquer dans l'intérêt de son impartialité; cette manière, la voici :

Dès que le choléra prend une ville d'assaut, les homœopathes, soigneusement retranchés à l'écart, se gardent bien, guérisseurs prudents et avisés, d'exposer leurs flacons au souffle du terrible jouteur qui brise comme verre les machines de nos vieux arsenaux. Cependant, comme ils auront à parler plus tard de leurs remèdes préservatifs, ils se ménagent probablement une lucarne pour jeter leurs globules dans la rue, afin de se faire honneur en temps et lieu de tout ce qu'ils retrouveront en vie; toutes précautions ainsi prises, ils attendent en paix jusqu'à ce que, rassasiés de victimes, le monstre commence à languir : il n'est plus guère à craindre, il va sommeiller, c'est le moment; nos braves sortent peu à peu de leur cachette, et les voilà bientôt couvrant et journaux et murailles des infaillibles promesses de l'homœopathie, et partout colportant, tête levée, leurs médicaments et leurs prodiges.

Enchantée et reconnaissante, comme de juste, la population se précipite au devant d'eux, et leur confère aussitôt la clientelle immense de tous ceux qui croient avoir le choléra, et qui

ne l'ont pas; de tous ceux qui craignent de mourir, et ne sont presque pas malades. Une telle affluence est très naturelle, car enfin, ceux qui ont jusque-là fait appeler un homœopathe sans qu'il vînt à leur secours, n'en sont pas moins morts que s'il était venu s'en mêler; et qui est-ce qui songera à porter plainte pour eux? Et puis, ne voit-on pas aussi, que les homœopathes, n'ouvrant la campagne que lorsqu'elle est finie, ont les mains nettes de tout le mal qu'on y a souffert; on ne saurait leur attribuer la mort de personne; à qui donc la confiance générale peut-elle mieux s'adresser?

Chose conclue, et voilà de merveilleux matériaux pour proclamer les innombrables succès de l'homœopathie contre le choléra! que si tout cela ne vous paraît cependant pas très facile, rappelez-vous, pour dissiper vos scrupules, que la chose se passe à Tischnowitz, à Brunn, à Raab, à Vienne, à Prague, à Bordeaux, etc., villes peuplées, comme on sait, d'ignorants et de barbares, et où le procédé de nos guérisseurs ne peut manquer d'avoir un assez beau succès!

Et c'est vous, vénérable Veith, c'est vous Quin, Mabit, Bakodi, dont on peut parler avec autant d'irréflexion! C'est au milieu des cités les plus savantes, des populations les plus judicieuses, que sans avoir rien lu, rien vu, sans avoir consulté personne qui ait pu lire, qui

ait pu voir, on a le courage de placer à la fois tant d'ineptie, d'audace et de mensonge !

Notre auteur n'entre pas précisément dans tous ces détails, mais il avance de sang froid des assertions dont ils sont l'inévitable conséquence. Selon lui, l'homœopathie, *radicalement inactive* pendant la progression du fléau, *n'a pas plus d'efficacité* contre les cas du choléra grave qui se montre encore, quoique toujours plus rarement, dans l'arrière-saison du mal.

Il s'en suit évidemment que les nombreux tableaux publiés dans toutes les langues, des traitements homœopathiques du choléra (tableaux où la proportion des pertes, est, en somme totale, jusqu'ici d'environ huit pour cent, celle de l'allopathie étant à peu près, aussi en somme totale, de quarante-neuf), ne peuvent se rapporter qu'à la fin de l'épidémie, les auteurs de ces tableaux ayant soin d'y négliger, de concert et comme par une omission bien insignifiante en pareil cas, la date précise de leurs traitements; ce qui veut dire que les homœopathes, par un vil et grossier manége dont le jongleur le plus effronté craindrait l'usage, et dont l'artisan le moins éclairé s'apercevrait à l'instant même, trouvent le moyen de remplir à bien peu de frais leurs livres d'un nombre étonnant de guérisons. Ce qui veut dire enfin que tous ces livres, accueillis et répandus chez les homœopathes de tous les

pays, ne peuvent l'être que par des hommes dignes en tout point de cette épouvantable littérature. Grand merci! A ces douceurs, ajoutez, pour que rien n'y manque, celle-ci : *Ce nombre prodigieux de guérisons prouve au reste bien peu de chose, pour qui connaît le* LAISSER-ALLER DES HOMOEOPATHES EN MATIÈRE DE CHIFFRES [1].

Mr M. croirait-il bien par hasard, qu'il lui suffise de vouloir que l'homœopathie ne soit rien, pour que cela prouve qu'elle ne soit rien? Mr M. croirait-il bien avoir le droit de signaler en masse comme remplis d'absurdes impostures les classiques d'une école, sans l'indispensable obligation de motiver solidement une allégation

[1] Ici rendons toute justice à l'auteur. Cette accusation capitale du laisser-aller, en fait de chiffres, n'est pas aussi hasardée que les autres, et s'appuie d'une autorité qui n'est point à dédaigner. Selon lui, il est tel homœopathe qui se fait fort de compter par cinquantaines de mille les cures de l'homœopathie, toutes les fois que vingt-cinq mille, par exemple, sembleraient trop peu, et ne feraient pas assez bon effet. Qu'un homœopathe, lassé de parler raison à des allopathes persiffleurs et tracassiers, comme il en est peut-être quelques-uns, finisse par se mettre à l'unisson, en leur décochant cette grotesque fanfaronnade, cela est très possible et très naturel. Mais que Mr J. B. M. se soit laissé moquer par ceux dont l'homœopathe se sera moqué, voilà qui est fort, et Mr J. B. M. n'était pas obligé de s'en vanter.

de cette nature ? Croit-il que nous avoir appelé Esculape et Guérisseur l'autorise à nous mettre en dehors du droit commun, à nous traiter comme des interdits ou des condamnés?

Médecin, comme lui, comme lui gens d'honneur, nous avons, tout comme lui, et plusieurs de nous, bien longtemps avant lui, prêté, sur les paroles d'Hippocrate, le serment de la droiture et de la véracité; à toute heure nous payons comme lui nos tributs à la chose publique, où notre rang est égal au sien. La vérité de faits avancés en question médicale se présume toujours dans notre bouche comme dans la sienne, comme dans celle de tous les médecins du monde, ni plus, ni moins. Les faits que nous présentons, c'est à nous à les prouver, si nous voulons les faire adopter, c'est à lui à en démontrer la fausseté, s'il veut les faire rejeter comme faux.

Toutes ces choses, l'auteur les a complètement oubliées, quand il s'est cru le droit de traiter, en question si grave, nos classiques de menteurs, sans en connaître, ou du moins sans en citer, en examiner, en discuter un seul passage, un seul mot. C'est à lui à savoir jusqu'à quel point peut le justifier l'esprit de système dont on voit trop que malheureusement il n'est pas maître.

Traduits ainsi à la barre de la société par un acte dont le docteur M. n'a pas le droit, et qui nous donne à nous-même le droit de l'y traduire,

on sent bien que nous ne nous mettrons pas en frais de prouver l'injustice de l'auteur, puisque nous sommes au contraire en position d'exiger la preuve de ses allégations.

Nous consentons à lui en laisser tout le temps, et, pour en simplifier l'œuvre, nous lui proposerons de s'essayer sur trois de nos historiens du choléra, à motiver l'accusation qu'il vient de porter contre tous, en masse. Nous ne demanderons à l'étranger qu'un seul témoignage, Paris et Bordeaux nous fourniront les autres. Les données étant ainsi faciles à recueillir, à discuter et à juger, la tâche devient très simple pour l'auteur, et son travail n'en sera que mieux à la portée de tous.

Le docteur Quin, après avoir traité homœopathiquement et avec beaucoup de succès le choléra, à Tischnowitz, pendant la maladie du docteur Gerstel, de Prague, et des deux chirurgiens qui le secondaient dans cette épidémie, fit tous ses efforts pour opposer les mêmes moyens au choléra de Paris, et pour appeler l'attention des médecins français sur cette méthode nouvelle. De cinquante-huit malades auxquels il donna des soins, près des deux tiers n'avaient pas les symptômes d'un vrai choléra, mais chez dix-neuf il était incontestable et quelquefois même dans un très haut degré. Sa pratique fut des plus heureuses, et le docteur Quin

se hâta de publier à ce sujet une brochure où le praticien habile ne se montre pas moins que l'écrivain sage, l'homme excellent et plein de candeur [1].

Cet opuscule que nul médecin, quelle que soit son école, ne peut lire sans intérêt et sans fruit, unit aux documents tirés de la pratique de l'auteur, un très bon résumé de tout ce qui avait déjà été fait à cet égard en divers pays. Nous en citerons un passage où l'écrivain semble avoir prévu les assertions de l'historien du choléra de Marseille, sur la manière dont les homœopathes s'arrangent pour guérir beaucoup de cholériques qui ne le sont pas.

« Dans un pays où deux systèmes se trou-
« vent en présence on pourrait soupçonner l'es-
« prit de parti de se faire illusion, d'attribuer
« à l'homœopathie des succès qui ne lui seraient
« pas dus. Mais voici un témoignage qui, par son
« caractère vénérable et ses motifs philanthro-
« piques, doit être d'un grand poids auprès des
« hommes sans préjugés; c'est celui du père
« Veith [2], prédicateur de la cour et de la cathé-

[1] *Du Traitement homœopathique du Choléra*, avec note et appendice, par F. F. Quin, D. M., etc. Paris, Baillère, 1832.

[2] Le père Veith était docteur en médecine et auteur très estimé avant d'embrasser l'état ecclésiastique. (*Note de Quin.*)

« drale Saint-Étienne, de Vienne. Ce digne ec-
« clésiastique, appelé au lit des malades à leur
« dernière heure, était affligé de voir succom-
« ber tant de malheureux; convaincu depuis
« quelque temps de la vérité de la doctrine ho-
« méopathique, et secondé par son frère, pro-
« fesseur à l'académie, il soigna tous les malades
« voisins de la cathédrale. Tel fut le succès de
« leur pratique qu'ils ne perdirent que trois ma-
« lades sur cent vingt-cinq, et nous ferons re-
« marquer que l'épidémie était alors à Vienne
« à son plus haut degré d'intensité. » p. 39.

A ce premier effort de l'homœopathie en France contre le choléra, joignons ceux qui, un peu plus tard, honorèrent la ville de Bordeaux.

Le docteur Mabit, chargé par l'intendance de la Gironde, de publier à l'usage des hommes de l'art, une instruction sur le choléra, se rendit à Londres, et de là à Paris, pour y étudier l'épidémie.

Dans ce voyage, Mabit entr'autres documents recueillit de nouvelles notions sur l'homœopathie qui avait déjà attiré son attention; mais ni à Londres, ni à Paris, il ne put voir cette doctrine appliquée au traitement du choléra.

De retour à Bordeaux, il publia l'ouvrage attendu de lui, signala ce qu'il avoit trouvé de mieux dans les traitements divers dont il avait été témoin, convint de l'insuffisance de tous,

parla des promesses de l'homœopathie, et insista particulièrement sur l'importance des précautions higiéniques.

Ces conseils furent sagement adoptés; peut-être leur doit-on le peu de développement que l'épidémie prit à Bordeaux, quand elle y régna du mois d'août au mois d'octobre.

Mais si le mal fut borné dans son extension, il ne le fut pas dans son intensité, puisque sur trois cent quatre-vingt-dix-huit malades, il en enleva trois cent huit, pendant quatre-vingt-un jours. La pratique allopathique de Mabit ne fut pas la plus malheureuse : dans son service de l'hôpital Saint-André, sur vingt-huit malades il n'en perdit que seize, tandis que sur quarante-et-un, dans d'autres services, trente-trois succombèrent.

Cependant le mal reparut deux mois plus tard, mais au dépôt de mendicité seulement, et c'est dans les salles de Mabit que tous les nouveaux malades furent placés.

Ce médecin les traita d'abord, et pendant quelque temps, par les procédés allopathiques, comme précédemment; mais cette fois avec des suites bien plus fâcheuses. Enfin poussé à bout par la violence persévérante du mal, et comme en désespoir de cause, il se décida à essayer les moyens homœopathiques. Le résultat, dès le jour même, en fut on ne peut plus heureux. Sur

trente-et-un malades qui arrivèrent successivement, vingt-cinq furent promptement guéris; six seulement succombèrent, et non tous du choléra. Trois femmes furent un peu plus tard atteintes de la maladie; traitées allopathiquement dans un autre service, rien ne put les sauver.

Mabit, dans un écrit plein de convenance et de dignité, publia ces faits à Bordeaux, dans une lettre *à Hahnemann*, où il manifesta l'intention de soumettre désormais au traitement homœopathique d'autres maladies, parmi les plus rebelles aux moyens ordinaires.

Ici l'on voudra bien faire attention que, si l'on nous regarde tous comme intéressés dans la question dès que nous sommes homœopathes, on doit envisager autrement le docteur Mabit à son début. Il n'était nullement homœopathe quand il essaya l'homœopathie contre le choléra; il avait même une part très belle dans les succès que l'allopathie semblait avoir eus à Bordeaux, pendant l'épidémie; il n'a pu renoncer à des méthodes qui lui étaient si familières, et se livrer à une pratique inconnue pour lui, et au moins étrange pour tout ce qui l'entourait, qu'avec une extrême difficulté, et sous l'empire des plus graves circonstances.

Ses observations, recueillies d'heure en heure par ses internes et au grand jour d'un hôpital, dans une cité du premier ordre, avaient des

titres sérieux au moins à l'examen, à la discussion, sans parler même des honorables et longs antécédents de ce praticien.

Toutes ces raisons n'ont pas servi à donner le moindre cours à la *lettre* de Mabit, parmi les allopathes. Un discours plein de vagues et vides assertions contre l'homœopathie, lu à la société médicale de Bordeaux, ne dit pas un mot de cette lettre, ne la critique point, ne la discute point, ne la cite pas.

Mabit néanmoins, fort de ses premiers succès, a continué dès-lors à se livrer avec zèle à la nouvelle médecine, et n'a pas tardé à la faire exclusivement régner dans ses salles où elle est toujours en pleine vigueur.

Vous ne demanderez plus maintenant pourquoi l'homœopathie n'a pas eu alors un retentissement immense, car nous croyons déjà avoir répondu à la question. L'homœopathie a, dès ce jour, marché lentement, mais toujours et toujours mieux, à Bordeaux. Longtemps les allopathes de ces contrées ont paru ignorer qu'elle se propageait autour d'eux, mais il a bien fallu finir par s'en apercevoir : voici ce que nous apprend à ce sujet un des hommes les plus dintingués de l'ancienne école.

« Quand je vous écrivis naguère que la nouvelle doctrine germanique se propageait lentement à Bordeaux, j'étais dans le vrai ; mais depuis un

mois, quelle différence ! Plusieurs de nos *sommités* burdigaliennes donnent à l'envi l'exemple d'une confiance absolue dans les règles douces et agréables de l'homœopathie, et des hommes *graves, studieux, éclairés, des hommes exempts jusque-là des croyances aveugles* du vulgaire, ne dédaignent pas les secours d'une thérapeutique singulière etc. » (*Journal de médecine pratique de Bordeaux*, mars 1835, p. 166).

Mabit a successivement publié d'autres écrits où l'on reconnaît partout l'homme des convenances et des meilleurs procédés, l'allopathe le plus instruit, l'homœopathe le plus modeste et le plus consciencieux[1]. Tous ces ouvrages seront traduits peut-être en quatre langues étrangères, avant d'arriver à la connaissance de nos détracteurs ; et c'est ce que l'on appelle de la critique médicale !

Le docteur Ouvrard, chirurgien en chef de l'hôpital d'Angers, a aussi traité homœopathiquement le choléra. Nous trouvons, sous le nom de ce praticien, dans les tableaux résumés par Mabit, douze cas de cholériques, dont un seul a été malheureux.

A ces trois médecins qui, ayant en France

[1] Observations sur l'Homœopathie relatives à la décisionp rise par l'académie royale de médécine sur cette nouvelle doctrine. *Bordeaux, Paris*; *juillet*, 1835.
Étude sur le Choléra, *par le même*, *août*, 1835.

traité le choléra, ont publié l'histoire de leurs traitements, nous joindrons l'autorité d'un auteur allemand, entre tous ceux que nous pourrions invoquer.

Le docteur Roth, professeur à l'université de Munich, reçut du roi de Bavière, en avril 1832, l'ordre de parcourir l'Allemagne, la Hongrie et la Bohême pour y recueillir tous les documents relatifs au traitement homœopatique du choléra.

Les résultats de cette investigation officielle furent éminemment favorables à l'homœopathie, et l'auteur rendit compte à son souverain de cette importante mission, en produisant un ouvrage que nous avons sous les yeux, et dont on nous permettra de citer ce passage : « En publiant les « nombreux services que les homœopathes ont « rendus à Prague, à Vienne et en Hongrie, dans « le traitement du choléra, je dois faire observer « que les médecins dont je fais mention dans « cet opuscule, me sont non seulement connus « personnellement, mais encore ont droit à la « plus honorable recommandation pour leur « amour de la vérité, et pour ce sentiment d'hon« neur et de conscience qui leur est propre, et « leur fait éviter scrupuleusement dans leurs « récits tout ce qui pourrait y ressembler à de « l'exagération [1] ».

[1] Die homeopathische heilkunst gegen die asiatische Brechruhr. Von J. J. Roth, etc. Leipzig, 1833.

Maintenant, qu'on nous réponde avec franchise : si des allopathes du rang et de la réputation des médecins que nous venons de citer, avaient écrit pour nous opposer, nous ne disons pas des faits, mais même de pures et simples dénégations, des phrases comme celles de M. Dalmas, par exemple, ou de Mr M., quel parti nos adversaires n'auraient-ils pas voulu tirer de semblables autorités ?

Jamais nous ne songeâmes à procéder de la sorte, et quel que soit notre respect pour le savoir et la probité de MM. Quin, Mabit, Ouvrard, Roth, nous ne pensons point que leur renommée, leurs titres et leurs missions, puissent suffire à les faire croire sur parole ; mais nous ne pouvons non plus méconnaître dans ces honorables attributs de graves motifs pour faire examiner soigneusement les dépositions de ces écrivains.

Que celui qui ne possède aucune réputation, aucun titre à la confiance, méprise chez les autres de tels avantages, cela se comprend ; mais Mr M. est trop riche en ce genre pour déprécier ainsi pareille propriété chez autrui.

Examiner et discuter sérieusement de telles autorités, les démontrer sans valeur, ou du moins motiver solidement de graves présomptions contr'elles, est une entreprise digne de son savoir et de ses talents. Son esprit de loyauté et de justice, bien connu dans tant d'autres cir-

constances, ne se refusera donc certainement point, dans celle-ci, à la tâche qu'il nous a donné le droit de lui proposer.

Mais nous le prévenons bien qu'il ne lui suffira pas de délivrer à ses témoins des brevets de compétence et d'impartialité, pour nous les faire accepter comme compétents et impartiaux; nous le prévenons qu'un allopathe déposant contre nous ne peut jamais, dans le débat, être plus qu'un homœopathe déposant pour nous. Nous le prévenons enfin que ce n'est point des académies ni des corporations de l'allopathie que nous reconnaîtrons le jugement, mais bien du public éclairé de toutes les classes, de la société entière, car c'est elle qui, avec le plus haut intérêt à la vérité, jugera toujours la question en dernier ressort, qu'il plaise ou non à nos adversaires de la taxer d'incompétence.

IV.

RÉSULTATS.

Nous n'avions rien à prouver en faveur de l'homœopathie, et ce n'est pas dans un tel but que nous avons écrit. L'homœopathie ne peut être démontrée que par l'organon, la

matière médicale pure, et le bon-vouloir en expérimentation. Les deux premiers sont dans toutes les langues et partout; quant au troisième, il n'est au pouvoir de personne de le donner, nous serions des derniers à y prétendre.

Nous avons écrit dans la nécessité d'expliquer des paroles agressives proférées contre nous par un auteur distingué et d'une belle réputation; paroles qui pour des oreilles inattentives ou préoccupées, peuvent simuler une attaque sérieuse et réelle contre l'homœopathie, notre doctrine, la richesse de notre conscience.

Nous croyons avoir aisément établi que rien au contraire n'est plus inoffensif, plus nul pour des juges impartiaux que cette bruyante persécution. Nous croyons l'avoir établi par cela même que nous y avons retrouvé partout le cachet de la partialité et de la prévention; notre tâche est remplie.

Si toutefois on a eu l'indulgence de nous suivre jusqu'ici, nous oserons demander la permission de toucher à des considérations moins spéciales, et où l'on trouvera peut-être quelques sujets de méditation plus utiles que n'en pourrait offrir la triste polémique dont nous venons de sortir enfin.

M. Monfalcon nous semble avoir, par une prévention fatale, perdu à Marseille la plus admirable occasion de faire en un jour, pour sa ré-

putation et pour la science, plus qu'il n'a fait jusqu'ici dans sa belle et laborieuse carrière.

Le bonheur de sa position à Marseille le mettait à même d'y présider, d'y coopérer à des expériences comparatives dont le nombre et la variété ne pouvaient que jeter un jour éclatant et authentique sur la question partout si controversée de l'homœopathie. C'est contre le choléra surtout que les méthodes les plus perturbatrices, les plus audacieuses, même les plus cruelles ont pu légitimement s'essayer, à plus forte raison la méthode la plus inoffensive, celle dont le plus grand tort, aux yeux de ses adversaires, est de n'avoir aucune action.

L'insuccès constaté des homœopathes dans ces épreuves, devenait donc à Marseille, sinon une condamnation définitive, au moins une véritable et accablante présomption contre l'homœopathie. Cette chance, impossible selon nous, était au moins possible dans une des deux pensées de Mr M.; elle lui promettait la gloire de ramener à la vérité toute une école puissante, laborieuse, et déjà partout établie. Les homœopathes, les allopathes et la société entière, auraient vu dans un tel échec, bien autre chose que dans le pamphlet de l'académie.

Au contraire, ce dont nous sommes convaincus, un succès positif était-il contaté par la commission lyonnaise, unie à quelques-uns des

principaux médecins de Marseille, ce seul événement plaçait, à l'instant même, le nom de Mr M. parmi les noms les plus illustres de la science, et les plus chers à l'humanité. Quin, le premier, avait eu le courage de traiter homœopathiquement le choléra à Paris ; à Mabit appartient l'insigne honneur de l'avoir combattu en France, avec le même succès, mais au grand jour, en présence de ses élèves internes et avec leur concours, dans un grand hôpital de Bordeaux. Mr M. parachevant l'œuvre de Quin et de Mabit, du premier pas se plaçait à côté de ces illustres homœopathes, et avant peu devenait un des plus célèbres disciples de Hahnemann.

Une préoccupation fatale à fait avorter un si bel avenir, et il ne reste rien de tout cela, rien qû'un mauvais chapitre contre nous, et une brochure qui n'est bonne qu'à le combattre. Ne voilà-t-il pas un temps bien utilement employé de part et d'autre, et la société n'a-t-elle pas là de bien grandes obligations à celui qui en est la cause première ?

V.

NE POURRAIT-ON MIEUX FAIRE ?

Pourquoi donc ces préventions, ces aigreurs, ces hostilités éternelles dans le domaine de la médecine ? Si le médecin peut dérober quelques instants à d'austères devoirs, pourquoi ces fugitifs loisirs seront-ils toujours dévorés par de si tristes combats ? Le génie d'une polémique passionnée, n'a-t-il donc pas assez longtemps tourmenté, déshonoré l'art salutaire ; l'art salutaire qui, démentant ce beau nom, à eu le malheur, entre toutes les sciences et tous les arts, de perpétuer lui senl jusqu'à nous cette fatale tradition d'un âge cruel dont elle fit les délices comme les bûchers et les tortures ?

Allopathes qui nous faites la guerre, pourquoi nous la faites-vous ?

Ce n'est pas vous qui pouvez avancer les premières paroles de paix. Repoussés avec perte dans toutes vos attaques, vous avez beau dissimuler vos défaites par des chants de victoires, ces chants, quand vous ne murez pas vos fenêtres et vos portes, sont partout étouffés au bruit des succès de l'homœopathie ; mais nous qui ne fûmes point agresseurs, et qui restons victo-

rieux partout, c'est à nous qu'appartient l'honneur de pouvoir proposer la paix.

Oui, vous tous qui, parmi les allopathes, nous avez jusqu'ici attaqués sans nous connaître, nous vous convions tous à la paix.

La paix ! et pourquoi ne l'accepteriez-vous pas? Quel intérêt vous à mis les armes à la main contre nous qui n'attaquons personne? Est-ce votre avantage, est-ce le nôtre, est-ce le bien de la société que vous cherchez en nous combattant?

Votre intérêt, c'est-à-dire, celui de vos doctrines (car nous ne pouvons ici vous en supposer aucun autre), votre intérêt, veut-il la guerre?

L'homœopathie vous empêche-t-elle de violenter la nature et de braver ses réactions, en lui opposant vos contraires aussi loin qu'elle voudra y consentir? Nós globules vous empêchent-ils de doubler vos poids, de cuber vos mesures? suivez en paix vos convictions comme nous suivons les nôtres. Qui vous oblige à nous troubler, quand nous n'avons ni le temps ni la volonté de songer à vous? Refusez-nous vos ambulances, si vous croyez en avoir le droit, mais ne trouvez pas, contre nous, dans ce refus, des arguments qui n'y sont point.

Craindriez-vous, par hasard, que nos séductions ne parvinssent un jour à vous ébranler? Oh! rassurez-vous; l'homœopathie est maintenant partout, à portée de tous; elle est dans l'air; la con-

naît qui veut la connaître ; elle est fort peu jalouse d'appeler à elle ceux qui, entourés dès longtemps de tous les moyens de la juger, se sont obstinés à la repousser. Ces hommes grossiront plus tard son bagage, mais ce n'est pas d'eux qu'elle a besoin dans ses premières campagnes.

Serait-ce pour notre avantage que vous nous poursuivez de vos feuilletons, de vos chapitres et de vos lazzi ? Voulez-vous, en généreux confrères, nous dérober à nos illusions, nous guérir de nos rêves ? Ce sentiment serait fort honorable sans doute ; malheureusement il n'est guère en harmonie avec les moyens que vous employez contre nous.

Et puis, s'il est vrai que charité bien ordonnée commence par soi-même, qui vous presse tant de porter votre apostolat chez nous, quand il serait si nécessaire dans vos propres foyers ?

Lequel de vous est d'accord avec son frère l'allopathe, en théorie et en pratique ? Que chacun de vous prenne donc la peine de formuler son propre éclectisme, la vraie médecine selon lui, et qu'en jetant les yeux sur la doctrine de tous les autres, il s'applique à détruire toutes les illusions, à dissiper tous les rêves que sa raison individuelle ne manquera pas de trouver dans la raison d'autrui ; mettez-vous ainsi tous d'accord pour adopter une médecine suffisante aux be-

soins et se prêtant au gré de tous; et si cet arrangement de famille est terminé avant la fin du monde, il vous restera du temps pour songer à nous.

Mais, non, c'est l'intérêt social que vous avez en vue, c'est la sainte cause de l'humanité qui vous rend presque inhumains pour vos inoffensifs confrères.

Vous voulez garantir la société des piéges que lui tendent nos doctrines. Eh! Messieurs, y pensez-vous? Si nos doctrines sont telles que vous les présentez, quelle société peut ne pas tarder à les repousser bien loin d'elle? Quand l'imagination, la nature, le régime, quand tous ces génies, que vous mettez si libéralement au service des homœopathes, auront assez secondé nos traitements, la société ne verra-t-elle pas bientôt que de telles puissances sont à sa disposition comme à la nôtre, et que nos globules n'y font rien? Le peuple qui ne voudrait pas s'en apercevoir, vaudrait-il en conscience la peine que vous vous donnez pour le garantir de nos piéges?

Les villes du midi n'ont pu connaître et voir assez l'homœopathie pour l'employer en grand contre le choléra; nous trouvons là un fait malheureusement trop simple et trop naturel. Vos écrivains y voient mieux; ils y voient la haute raison du peuple (haute raison quand il nous repousse, folie, quand il nous accueille, comme

on a vu). *Les populations se laissent décimer par le fléau plutôt que de recourir aux spécifiques qu'on leur présente.* — *Répugnance digne de remarque*, dit-on quelque part ! — Oh! soyez donc bien tranquilles ! si vous croyez que c'est par répugnance et avec connaissance de cause que les peuples ne demandent pas nos soins même contre le choléra, ne craignez point qu'on nous appelle longtemps ailleurs ; et comment n'y a-t-il même pas déjà trois ou quatre ans qu'on ne songe plus à nous ?

Vous voyez donc que vos hostilités ne vous conviennent guère sous aucun rapport, et dès qu'elles vous réussissent d'ailleurs si mal, pourquoi ne pas faire la paix ?

Persistez-vous néanmoins à la guerre, par des motifs que nous ne pouvons atteindre ? Eh bien ! faisons-la ; mais s'il est vrai que la guerre soit la plus étrange et la plus odieuse des folies, quand elle ne se fait pas d'après un plan sage, quand elle n'a pas un but arrêté, profitable et possible ; ne faut-il pas que celle que vous tenez à nous faire, ait au moins toutes ces conditions ? Or, jusqu'ici, à quoi bon, dans quel but nous avez-vous tant harcelés ? vous n'avez pas même reconnu nos positions, vous n'avez pas entamé un de nos angles. Tourbillonner autour de nos carrés, uniquement pour y soulever la poussière, et sans ralentir en rien notre marche, brûler sur nous votre poudre,

seulement pour faire du bruit, et sans nous enlever un seul homme, voilà tout ce que vous avez su faire, c'est-à-dire perdre beaucoup de votre temps et nous forcer à en perdre un peu du nôtre. Belle avance pour vous, et grand service rendu à la société qui a peut-être droit d'attendre mieux de vos travaux et des nôtres !

Il nous semble qu'à votre place on peut mieux faire.

Reconnaissons bien nettement votre but, et n'admettons que des moyens pouvant y conduire: et d'abord, est-il à désirer qu'avec les bienfaits qu'elle nous annonce, l'homœopathie soit vraie? Très certainement cela est à désirer, et vous ne pouvez pas, à cet égard, penser autrement que nous. Avoir de la répugnance pour une découverte si précieuse à l'humanité, serait un attentat dont nous ne vous soupçonnerons jamais, et qui, à coup sûr, serait une mauvaise armure dans le combat.

Renoncez donc à y paraître à l'avenir avec des procédés qui pourraient faire croire qu'une telle répugnance ne vous est pas absolument étrangère.

On le croirait, par exemple, à l'indignation avec laquelle vous accusez l'homœopathie de vouloir annuler les travaux savants qui l'ont devancée. Vous savez bien que telle est l'inévitable destinée de toute découverte; la société

n'existe pas pour faire valoir les travaux des hommes, mais les travaux des hommes ont lieu pour elle, et doivent s'effacer à mesure qu'elle trouve mieux. Faire un crime à l'homœopathie d'annuler les œuvres antérieures, c'est donc lui reprocher sa supériorité; c'est la repousser précisément par l'attribut qui la rend désirable; c'est dire qu'on verrait comme un grand malheur ce que l'humanité entière verrait comme un des biens les plus grands. Voyez où vos colères inconsidérées vous conduisent et comptez bien que de telles attaques ne vous feront jamais gagner une bataille.

On vous croirait encore les mêmes pensées, lorsqu'on vous voit accueillir avec tant de confiance et d'abandon tout renseignement défavorable à l'homœopathie, de quelque part qu'il vous arrive, et repousser avec humeur et dépit tout document en faveur de cette doctrine, quelle que soit la main qui vous le présente.

On vous les croirait encore, quand on vous entend vanter le *statu quo* de vos doctrines avec une satisfaction que les plus grands médecins de nos jours et de tous les temps n'eurent jamais. Il semblerait que la crainte du triomphe de l'homœopathie est ce qui peut seul vous faire oublier, tout-à-coup, vos lamentations éternelles sur les défectuosités de la médecine, sur les incertitudes et les déboires qu'elle n'épargne pas

même à ceux des allopathes que paie de leurs habiles travaux la pratique la plus satisfaisante, pour leur époque.

Ne s'expose-t-on pas à passer pour craindre le mieux, lorsque l'on commence à trouver si bien ce qui ne l'est guère, ce que, la veille même, on trouvait si mal ?

Quand vous voyez tant d'affections aiguës et chroniques se jouer de tous les genres de traitements, les maladies, de l'apparence la plus franche, tromper quelquefois les plus sages prévisions, quand vous voyez fréquemment les praticiens du premier ordre se trouver en dissidence ou même en opposition formelle, sur les points les plus sérieux d'un traitement, on conçoit bien que vous puissiez, par habitude ou par épuisement, trouver passable un tel état de l'allopathie; mais concevra-t-on que vous alliez jusqu'à vouloir que la science elle-même en soit bien satisfaite et ne doive jamais songer à mieux?

Vous faites grand bruit aujourd'hui de votre éclectisme, mais vous savez bien que, n'ayant rien d'une science, l'éclectisme est un refuge d'attente pour les hommes sages de toutes les époques, un asile valant mieux sans doute que les vaines doctrines dont le règne successif a rempli l'ère médicale, mais enfin un asile essentiellement provisoire et dont vous devez tous ardemment désirer de sortir, par l'avènement d'une vraie

médecine, d'une science solide et sûre. Ce ne pourrait donc jamais être qu'avec le sentiment d'une douloureuse dérision, qu'un allopathe aurait pu dire à des allopathes : *Dieu veuille que nous persistions longtemps dans cette bonne voie!* Dieu veuille au contraire que nous puissions enfin sortir de cette voie déplorable d'où n'ont pu nous tirer tant de grands hommes qui y ont épuisé leur vie, pour faire toujours dire après eux que la chose n'en est guère plus avancée! Hélas! sans remonter bien haut, lisez Pinel, lisez Broussais, et puis extasiez-vous sur la clinique d'Andral!...

Hommes si contents aujourd'hui de vos doctrines, vous qui auriez l'air de regarder comme un crime le seul désir de mieux, ne voyez-vous pas que l'oubli commence pour elles à tous les instants, que chaque jour fait disparaître une des idées que vous avez vantées le plus, efface une des formules qui vous inspira le plus de confiance, et change un de vos procédés que rien ne devait changer? Ainsi vos systèmes, de la même étoffe que les systèmes qui les ont devancés, périssent continuellement en détail, et pour leur agrégation vous condamneriez le genre humain à la subir éternellement! Usufruitiers d'un quart-d'heure, vous vous couchez en maîtres, dans le sillon que vient de vous creuser un coup de vent, et qu'un autre coup de vent doit bientôt

combler, et au nom des siècles à venir, vous vous écriez comme l'apôtre du Thabor: *Bonum est nobis hìc esse!* Et pourtant, les Galien, les Boerhaave, ont passé sur ce même sable mouvant; ils y ont passé!.... et leurs pieds de géant y laissent à peine quelques empreintes.

Ne compromet-on pas sa sincérité, lorsqu'on a l'air de tout espérer dans une telle route, et ne laisse-t-on pas soupçonner que si on la vante, c'est seulement par répugnance pour tout mieux qui aurait le tort d'arriver par une autre voie ?

Au lieu de cette supposition à laquelle vous donnez malheureusement prise, expliquera-t-on ce qui chez vous ressemble à un éloignement décidé pour les promesses de l'homœopathie, par le désespoir de voir jamais doctrine réaliser de telles promesses ?

Eh quoi, sitôt découragés! Comme si le monde était près de finir! et comme si les chances d'atteindre le vrai n'augmentaient pas avec le nombre des erreurs épuisées !

Lavoisier est de ce matin; Linnée, Copernic, Bâcon sont d'hier; Aristote lui-même, vu de l'avenir, sera un jour bien près de nous; rien n'est encore achevé dans l'enfantement des sciences; celui de la médecine, telle que vous la possédez, en est à peine aux premières douleurs, et déjà tout serait fini!

Que celui qu'engourdirait un aussi lâche dé-

couragement se garde d'intervenir dans un débat relatif aux progrès des sciences, et que celui qui n'en désire pas le progrès, évite soigneusement au moins de s'en vanter ! Ils ne feraient l'un et l'autre que déshonorer la cause de nos adversaires, et servir puissamment la nôtre.

Mais arrivons à la question même.

Cette science si désirable pour tous, nous la reconnaissons, nous, dans l'homœopathie ; et vous, vous refusez l'existence à l'homœopathie; vos dénégations éternelles ne vous avanceraient cependant jamais d'un pas contre nous: plusieurs années d'expériences doivent assez vous le prouver, et vous avez mieux à faire.

Puisque, regardant en général nos doctrines comme illusoires, vous ne sauriez vous résoudre à les interroger par de véritables expériences, à discuter au moins ce que le public peut vous apprendre de nos œuvres, il est certain que vous ne serez jamais en état de nous attaquer chez nous. Une grande et belle ressource toutefois vous reste, sachez en profiter : humiliez, écrasez nos doctrines par l'éminence des vôtres.

Et d'abord, chimérique ou non, notre système dans son développement doit être soigneusement comparé, par vous, à vos propres systèmes. Si la comparaison nous condamne, c'est un premier avantage dont vous saurez profiter. Si elle est, au contraire, en notre faveur, vous y pren-

drez l'utile conseil de perfectionner vos institutions dans les points où elles vous auront paru faibles, relativement aux nôtres.

La nature de cet écrit ne nous permet pas d'embrasser toute l'étendue des moyens que vous mettez en œuvre, soit pour favoriser l'action des forces conservatrices, soit pour leur donner le temps de déployer leur salutaire puissance. La médecine hygiénique est à nous comme à vous, et quant aux autres méthodes celles de l'expectation, de la dérivation, de la perturbation, des médications, de l'empirisme, etc., nous pensons faire mieux qu'elles, et pouvoir toujours nous en passer; mais la question n'est pas là.

Nous savons très bien que la loi des contraires ne renferme pas toute l'allopathie, mais il nous est impossible de prendre celle-ci dans les mille doctrines plus ou moins partielles, disparates, hétérogènes, opposées, qui se combinent diversement pour former la médecine de chacun de nos adversaires; nous ne pouvons nous attacher qu'à ce que nous connaissons de plus général chez eux, à la pensée qui domine évidemment toutes les doctrines médicales depuis la naissance de l'art, et cette pensée est la loi des contraires.

De son côté, c'est également dans sa loi qu'est l'homœopathie et non dans son éloignement pour les procédés divers de sa rivale. C'est où nous sommes et où nous sommes seuls qu'il faut nous

prendre, et non point où nous ne sommes pas, et où bien d'autres ne sont pas plus que nous. Nos caractères négatifs ne sont pas nous, et nous interroger sur ces caractères, ce n'est pas nous considérer isolément, mais nous unir tour à tour à toutes les fractions de l'école régnante, puisque de tous les moyens auxquels nous renonçons, il en est bien peu qui ne soient plus ou moins complètement rejetés par plusieurs de ces fractions.

C'est donc uniquement entre leurs deux lois fondamentales que le parallèle des deux écoles peut ici avoir lieu. Tâchons de l'esquisser.

Toute loi devant être d'une application claire et d'une utilité certaine, examinons les deux lois sous ce double point de vue.

Nous voulons guérir en employant contre le mal un agent doué de la faculté de produire un mal analogue. Rien de plus clair que l'application d'un tel principe. Quand nous avons, par exemple, une phlegmasie, une névrose à traiter, nous cherchons, parmi nos agents, celui qui a la propriété de produire sur l'homme sain la phlegmasie ou la névrose la plus semblable à celle qu'il est question de guérir, et notre loi s'applique avec la même évidence au traitement de toute autre maladie; cette opération veut du travail sans doute, et vous le soupçonnez bien un peu, mais enfin elle est toujours possible;

toujours nous savons au juste de quels symptômes nous cherchons les semblables, et quand nous avons trouvé ce que nous cherchons nous sommes sûrs de l'avoir trouvé, attendu que, deux semblables mis en présence, il n'est pas possible d'en méconnaître la similitude. Ainsi notre loi est d'une clarté parfaite dans son application.

De votre côté vous avez l'intention d'opposer au mal son contraire : Entendons bien ce mot.

Sous le rapport du but définitif de tout traitement, rien n'empêche de nommer contraires au mal tous les procédés qui peuvent le diminuer ou le guérir. Mais dire, dans ce sens, que vous guérissez par des contraires, ce serait tout simplement dire que vous guérissez par des moyens qui guérissent, et votre intention n'est pas de consacrer de telles naïvetés dans vos lois.

C'est donc sous le rapport de l'action première de vos remèdes que vous leur appliquez le nom de *contraires*, de même que c'est aussi sous le rapport de cette action première que nous appelons les nôtres des *semblables*.

Ainsi, des deux parts, nous tendons au même but : nous, par un modificateur qui agit semblablement au mal et en l'augmentant ; vous, par des modificateurs qui agissent contrairement à ce mal, en le diminuant ou le détruisant.

Dans ce sens, le seul admissible, cherchons

jusqu'à quel point sera claire l'application de votre loi.

D'abord il n'y a ni doute ni équivoque lorsqu'elle vous conseille d'opposer un purgatif à une constipation ; un narcotique à l'insomnie ; du café à la somnolence ; même la ponction à l'hydropisie, et la saignée à la pléthore [1] : Nous ne chicanerons pas là dessus ; nous serons aussi coulants quand vous appliquerez de la glace sur une partie brûlante ; des corps chauds sur un organe refroidi ; quand vous dilaterez par des bougies un canal tendant à se rétrécir, ou quand au développement actif d'une tumeur vous opposerez la pression d'un bandage. Rien ou fort peu à dire jusque-là ; votre loi parle assez clairement, vous savez ce qu'elle veut de vous et vous pouvez très bien l'exécuter. Aussi, dans de tels cas, nous ne pouvons refuser à vos moyens le nom de *contraires évidents*. Ces cas nous semblent toutefois en bien petit nombre et dès que nous entrons dans l'innombrable série des affections que vous traitez tous les jours, nous ne savons plus où prendre votre loi.

Quel est le contraire de la goutte et de l'épi-

[1] Jusqu'à quel point la saignée appartient-elle à la médecine proprement dite, et jusqu'à quel point peut-elle être revendiquée par l'hygiène, et tout simplement comme une diète rétroactive ?

lepsie, des scrophules, de la variole, du scorbut? quelle idée vous faites-vous du contraire d'un érysipèle au visage, d'une dartre au genou, de la fistule lacrymale? et où chercherez-vous ce contraire pour l'employer? Il est impossible que vous ne soyez pas aussi embarrassés que nous sur ce point, et vous ne pourrez nous dédire, si, dans ces cas, et autres analogues, nous nommons vos agents des *contraires problématiques*.

Comment donc avez-vous pu traiter, depuis tant de siècles, tant de maladies, en leur appliquant une loi dont on ne peut même concevoir l'application au plus grand nombre de ces cas?

Nous permettrez-vous quelques réflexions à cet égard.

D'abord, il est assez probable que, négligeant la différence qu'il y a entre l'action première d'un remède et le résultat définitif de cette action, vous aurez souvent regardé comme contraire à un mal tout ce qui vous aura servi à le guérir. Ainsi vous avez fait du kina un contraire de l'intermittence; du cresson un contraire du scorbut; de la vaccine elle-même, cette autre variole, un contraire de la variole; ce qui est juste quant au résultat, mais est loin d'être prouvé quant à l'action immédiate de ces moyens. Dans tout cela votre loi n'est pour rien, ne vous apprend rien, ne vous indique rien; c'est vous, au contraire, qui lui faites généreusement honneur de tout ce

que l'empirisme ou des conjectures vous ont fait trouver d'utile. N'auriez-vous pas pu tout aussi bien dédier la vertu de vos remèdes à toute autre loi, à celle des semblables, par exemple, sans en être ni plus ni moins avancés, ni plus ni moins sûrs? Voilà donc, ce nous semble, un certain nombre de faits où vous ne savez pas le moins du monde si les remèdes que vous opposez au mal en sont directement les contraires, mais où tout simplement vous leur donnez ce nom, parce que vous les lui opposez.

Ce procédé toutefois n'étant qu'un stérile jeu de mots et ne vous conduisant jamais à aucune indication, l'on dut en chercher un autre, car puisque la loi était faite, Dieu lui pardonne, il fallait bien qu'elle se rendît utile à quelque chose; il fallait qu'on sût quel agent elle voulait désigner, quand elle ordonnait d'attaquer le mal par son contraire.

On parvint à ce but au moyen d'un procédé fort simple; au lieu de s'épuiser à chercher en vain quel pouvait être le contraire d'une maladie, on songea à placer derrière cette maladie quelque chose dont le contraire parût facile à concevoir et à reconnaître, et c'est à combattre ce quelque chose qu'on s'attacha exclusivement. Par exemple on y mit des alkalis, l'alkalescence des humeurs, et le contraire de ces êtres hypothétiques fut déclaré, par les idées du temps,

résider dans les acides ; à tour de rôle, les acides furent mis derrière d'autres maladies, et c'est l'alkali qui leur fut opposé comme contraire.

Beaucoup d'autres inventions se virent ainsi et à tour de rôle, cantonnées dans l'économie pour y attendre de nos officines un facile contraire : Le spasme, par exemple, auquel on opposa tout ce qu'on voulut sous le nom contrariant d'antispasmodique ; le sang que l'on combattit par la saignée, la bile qui eut son contraire dans les cholérагogues, les humeurs qui l'eurent dans les panchimagogues, la pituite dans les hydragogues, etc.

Gardons-nous de rappeler, avec une vaniteuse pitié, ces tentatives opiniâtres et souvent ingénieuses de nos pères ; en marchant toujours avec leur époque, en la devançant, plus d'une fois, nos pères eurent plus d'une fois de beaux titres à la gloire ; jamais ils ne méritèrent la honte ; la honte n'est point d'être l'homme de son siècle et d'en partager les illusions et les difficultés ; elle est d'être l'homme d'un âge de ténèbres, au sein d'un âge de lumières ; l'homme des sciences nébuleuses dans l'âge des sciences positives.

Revenons : au milieu de tant de richesses la loi des contraires n'avait réellement besoin, pour être quelque chose dans la médecine, que d'une ou, tout au plus, de deux hypothèses. Pour la doctrine des alkalis, par exemple, le mal était

supposé sans doute, mais on employait du moins les acides avec une certitude mathématique de donner des acides; dans le cas du sang et de la saignée, le sang était l'hypothèse, la saignée n'était que trop réelle; tandis que dans le cas des âcretés que l'on se hâtait de contrarier par les dépuratifs, maladie et remède tout n'était qu'invention.

Ainsi ont encore paru, jusqu'à nos jours, la polycholie, l'oxigène, l'azote, le sthenisme, l'irritation, etc., et dans l'immense majorité des cas c'est toujours à votre loi que les médecins faisaient honneur de toutes leurs œuvres, sans qu'elle y entrât réellement pour rien. C'était perdre bien de la peine pour une ingrate dont on aurait mieux fait de se passer en nommant X, ce qu'on croyait être le mal, et Y ce qu'on pouvait en croire le remède.

D'après cet aperçu rapide, pouvez-vous ne pas reconnaître, avec nous, que votre loi, bien loin d'être clairement applicable aux circonstances où vous croyez avoir guéri en son nom, y est au contraire entièrement inapplicable, et n'y figure que nominalement; véritable pagode assise sur l'autel, et ne pouvant même s'y maintenir que flanquée d'une ou de deux hypothèses.

Ajoutons en passant que de cette loi, radicalement vicieuse, ont peut-être découlé les deux plus tristes calamités dont l'art ait eu à gémir.

D'un côté, un éternel besoin d'hypothèses; car comment, sans hypothèses, trouver le contraire du catarrhe, du rhumatisme, du typhus, etc.? Et de l'autre côté, comme conséquence de celles-ci, la nécessité de ne plus guère voir que des généralités dans toutes les maladies, et par là de négliger tout à fait l'étude et la recherche des spécifiques. Ces mêmes spécifiques, si souvent voués au mépris de l'école, malgré les éloquentes protestations du mercure, du kina et de quelques autres, et si souvent ramenés sur la scène par la force des choses, étaient pour le physiologiste et pour le médecin, dignes du plus sérieux intérêt; et ce n'est qu'après tant de siècles, presque perdus à leur égard par l'influence fatale de la loi des contraires, que l'homœopathie vient les soustraire à l'aveugle empirisme, les asseoir sur une base éminemment rationnelle, et nous apprendre enfin comment il faut les chercher.

Mais revenons à votre loi, et voyons si elle résistera mieux à la seconde épreuve qu'à la première. Voyons si les services qu'elle vous rend répondent à l'importance dont il vous plait tant de l'entourer.

D'abord c'est temps perdu que d'en chercher l'utilité dans ce nombre infini d'exemples où vous l'invoquez sans qu'il soit possible de la reconnaître. Nous sommes donc réduits à voir

ce qu'elle vous donne de bon dans les cas très peu nombreux où elle est manifeste, et où sont employés vos *contraires évidents*.

Là; sans doute, elle est incontestable; elle a l'honneur du bien et du mal qui peut suivre un traitement pareil.

Hé bien, dans tous ces cas qui sont à elle, qui forment son étroit, mais véritable domaine, n'est-ce pas ordinairement avec répugnance que vous l'employez? N'avez-vous pas très généralement reconnu que la somnolence, la constipation, l'insomnie, etc., poursuivies par le café, l'aloës, l'opium, etc., n'en deviennent que plus opiniâtres et plus exigeantes (en laissant à part d'autres exemples plus ou moins sujets à discussion, ou soumis à l'intervention d'autres causes)? Nous ne nions point les services très réels qu'ont rendus, à défaut de mieux, de pareils agents, en parant au plus pressé, et en donnant le temps à la nature seule ou à d'autres moyens d'intervenir dans le traitement. Mais tout cela ne leur ôte pas la qualité radicale de tendre à laisser le mal plus grave après l'avoir momentanément soulagé ou même guéri en apparence. En un mot, vos contraires évidents ne vous semblent pas plus qu'à nous, essentiellement curateurs; et par là même, votre loi, dans son emploi le plus incontestable, est loin d'être satisfaisante. Quant à la nôtre, sous le rapport de son utilité, nous

ne la mettrons pas en parallèle avec la vôtre, puisque vous ne voulez pas regarder nos résultats. Mais il n'en conste pas moins que si la première ne fait rien, comme vous le supposez, rien ne prouve que la seconde fasse quelque chose de bon; rien ne la démontre là où vous guérissez, et fort peu de chose vous réussit là où elle est démontrée.

Quelle éminence espérez-vous donc jamais obtenir avec une loi pareille, si vous ne travaillez dès ce moment, et si vous ne parvenez bientôt à la démontrer partout où vous guérissez, et à guérir partout où elle est démontrée?

Une telle entreprise est un devoir de conscience tant que vous persisterez à suivre cette loi, et c'est d'ailleurs une tâche indispensable tant que vous nourrirez l'espoir de nous accabler par l'éminence de vos doctrines.

Cependant, avant de vous engager dans un travail aussi ardu, n'est-il pas prudent d'examiner s'il est possible de le mener à bien? Peut-être, avec un peu de réflexion, penserez-vous, comme nous, que la chose est réellement, et de sa nature même, impraticable.

En effet, quel espoir avez-vous de guérir jamais par vos contraires évidents, quand, dès le berceau de l'art on n'a jamais guère pu obtenir de leur emploi que des succès précaires ou douteux?

Et si vos contraires évidents ne guérissent pas, quel espoir aurait-on d'en trouver d'aussi évidents là où vous guérissez ? N'est-il pas bien plus raisonnable de penser que puisque les contraires évidents sont de mauvais remèdes, les bons remèdes ne sauraient être de la même nature, ne sauraient être des contraires comme eux ?

Ceci touche à une question très élevée que vous connaissez parfaitement, qui n'a même jamais été entièrement négligée par aucun médecin, mais à laquelle on paraît n'avoir pas assez réfléchi en s'attachant à la loi des contraires.

Ici ce n'est point d'homœopathie ni au nom de l'homœopathie que nous parlons, c'est sur le fait le plus universellement admis de tout temps, et c'est au nom des principes qui vous sont, à vous comme à nous, le plus familiers.

Tout acte perturbateur de la marche actuelle de l'économie provoque une réaction vitale qui tend généralement à détruire, et avec excès, le résultat de cette force étrangère [1].

La réaction qui tient tant de place dans les phé-

[1] Ici, comme dans d'autres circonstances, nous parlons de la loi dans sa généralité, et telle que nul ne peut la méconnaître. On sent bien que ce n'est pas le lieu de nous arrêter, pour les résoudre, aux difficultés que des exceptions apparentes ou réelles pourraient faire naître sur un tel sujet.

nomènes de la nature entière, est surtout digne du plus grand intérêt chez les êtres vivants; sentinelle que rien ne peut endormir, elle ne permet pas que la dernière molécule animée d'un système organique, succombe à l'influence d'un pouvoir délétère, sans protester une dernière fois contre lui par un dernier effort; c'est la réaction vitale qui cicatrise les blessures, durcit les parois d'une plaie fistuleuse et les arme de callosités; c'est elle qui chasse quelquefois avec un vaste déploiement de puissance le projectile cantonné dans nos tissus; c'est elle qui étend un réseau merveilleux et ouvre de nombreuses bouches aspirantes autour du fluide épanché dans le cerveau; c'est encore elle qui chez les animaux des classes inférieures, va jusqu'à reproduire des membres entiers avec leurs muscles, leurs nerfs, leur système de vaisseaux, et leur charpente calcaire? Partout, en un mot, des phénomènes d'une variété sans bornes manifestent la vigilance des réactions vitales, et leurs ressources et leur persévérance invincible. C'est donc sur une telle puissance que l'art de guérir doit sans cesse avoir les yeux, puisque c'est elle en dernier résultat, qui décide de tout dans le domaine de la vie.

L'histoire de Milon de Crotone, périssant captif de l'arbre noueux dont il a si facilement déchiré le tronc robuste, n'est-elle qu'une his-

toire ? N'est-elle pas bien plutôt la traduction grecque d'une de ces allégories où l'antique orient se plaisait à déposer les conseils de la plus haute sagesse ? Quelle grande leçon, en effet, quel solennel avertissement, dans cette terrible image, sur la puissance définitive des réactions, sur la funeste imprudence de qui les appelle sans les prévoir et sans les craindre !

Et néanmoins cet avertissement, comme tant d'autres, n'a été que trop souvent dédaigné. Plus d'une fois même dans les sciences physiques, où les réactions sont généralement faciles à calculer, on n'en a pas tenu compte. Les premiers ponts en fils de fer de la Grande-Bretagne, trompèrent sous ce rapport la sagacité de leurs habiles constructeurs, et la réaction oubliée se vengea de cette injure en lançant dans les flots les piétons qui osèrent les premiers tenter le passage.

Faut-il donc s'étonner si, dans les choses de la vie où le problème est beaucoup plus compliqué, cet ordre de puissance n'a commencé que bien tard à attirer une sérieuse attention ?

Les réactions de la vie se masquent sous bien des formes et se font quelquefois longtemps attendre ; il faut de la persévérance pour les voir venir. L'homme, créature transitoire et pressée de jouir, trop souvent recueille en courant le bénéfice de l'heure même, et néglige tout ce qui doit s'en suivre ; il aime d'ailleurs à se faire

illusion sur l'œuvre immédiatement sortie de ses mains, et à désavouer ses propres efforts dans les efforts réactionnaires qu'il peut avoir imprudemment sollicités.

Le prince, l'instituteur, qui élèvent ou gouvernent les hommes par la contrainte, ont besoin de l'éterniser, de la renforcer sans cesse et sans mesure; et malgré tant de peines, une réaction proportionnée aux violences qu'ils ont déployées, vient tôt ou tard protester avec éclat contre l'imprudence de leurs procédés. En effet, l'on aplatit le fer en le frappant sur l'enclume, mais en contrariant, en voulant aplatir les puissances de la vie, on provoque de leur part, si on ne les détruit, une réaction dont la portée est souvent incalculable.

Grace à Dieu, la férule n'est plus guère le législateur de nos écoles [1] et la vieille maxime

[1] Un hermite du voisinage, homme de lumières, a, pour amuser ceux qui n'en ont pas, publié deux lettres assez bouffonnes contre l'homœopathie. Il trouve ingénieux de lui demander, entr'autres, si, pour corriger la jeunesse de ses vices, on ne devrait pas bientôt lui en donner quelques-uns de plus. Question piquante en effet pour ceux qui croient encore que l'homœopathie guérit le mal d'un coup d'épée par celui d'un coup de baïonnette.

Pour les homœopathes, la question est sérieuse; mais nous ne croyons pas qu'elle puisse être de sitôt résolue. Jusqu'à quel point l'homœopathie, dans l'ordre moral,

de Pharaon : *Augmentez le travail et diminuez le salaire* ; commence à n'être plus la sagesse des états ; mais cette grande révolution est à peine ébauchée, et, malgré les désastreux avertissements de l'histoire, il y aura longtemps encore des Roboam pour régner, et de jeunes conseillers pour les perdre.

Ne soyons donc pas surpris si la même révolution ne fait que commencer également pour la médecine, et si elle n'a pas encore mis par-

pourra-t-elle donner des préceptes utiles ? Nous l'ignorons encore, mais nous trouvons déjà ici une grande présomption pour la loi des semblables, dans le mauvais succès de la loi des contraires, appliquée au même sujet. Partout d'ailleurs où règne le principe des réactions vitales, nous devons tôt ou tard parvenir à l'utiliser.

On sait dès longtemps qu'un excès d'intempérance, préparé par un maître habile, a été plus d'une fois la meilleure leçon de tempérance. Nous avons vu une faible douleur ajoutée à une douleur sans mesure, ouvrir la source des larmes et prévenir par là vraisemblablement la démence ou la mort. Sans citer Montaigne et Plutarque, nous trouverions partout des faits analogues.

L'éveil sauveur du remords n'est-il point dû souvent à quelque nuance insolite du crime, à quelque circonstance y ayant dépassé les aptitudes habituelles d'un cœur pervers, son degré de capacité acquise pour le mal ? Philosophes, médecins, hommes religieux, ô non, de telles questions ne sont pas pour vous des questions

tout sur le trône ce principe des réactions vitales, bien qu'il soit fondamental pour elle, comme pour le prince et l'instituteur, puisque les lois de la vie sont les mêmes, et dans les masses et dans la dernière molécule de l'embryon.

Mais puisque la politique et la science de l'éducation s'occupent aujourd'hui très sérieusement des réactions vitales et en comprennent toute l'importance, les médecins doivent y porter la même attention, sous peine de rester en

à rire! L'écrivain dont nous parlons est mieux que personne en état de nous dire, après une étude de plusieurs années, quel jour salutaire l'homœopathie peut répandre sur de tels problèmes et quelles sages instructions elle peut donner à cet égard.

Pourvu, toutefois, qu'il se défie un peu de sa tendance à ne voir, comme Lamettrie, qu'une machine dans l'homme : Il ne saurait admettre l'homœopathie, nous dit-il, parce qu'il ne conçoit pas qu'un ressort cédant au poids de vingt quintaux, doive se redresser sous l'influence de deux grains ajoutés à ce poids.

Il a grandement raison de ne pas croire à l'homœopathie, quand c'est à des hommes - machines d'acier, qu'on prétendra l'appliquer; mais les hommes que Dieu fit sont d'une autre étoffe; ils ont vie, ils sont protégés par la loi des réactions vitales. C'est la pression imperceptible de l'éperon qui peut faire encore bondir le coursier tombant sous la pression de sa charge. Le physicien, même le plus habile, n'est pas dispensé d'être physiologiste, quand il veut trancher au vif dans les hauts problèmes de la physiologie.

arrière d'une époque qu'ils auraient dû plutôt devancer.

Il est donc impossible désormais de perdre de vue un seul instant ces considérations, dans l'emploi des agents thérapeutiques, et de ne pas y distinguer toujours une action première, celle du remède; une réaction dernière, celle de l'économie.

Au moyen de cette distinction capitale, cherchons à reconnaître de plus près la manière d'agir des médicaments que vous administrez.

Quatre cas généraux, dans la pratique, nous paraissent embrasser toute la question : nous parlons des cas élémentaires, tels que vous les avez vus souvent dans leur simplicité, car c'est là qu'il faut d'abord se placer, avant de songer à se rendre compte des innombrables nuances où ces divers cas peuvent être diversement combinés entr'eux par la complication du mal et par la complication des remèdes.

Commençons par examiner l'action de vos contraires problématiques, en ne les prenant que là où ils laissent augmentation ou diminution du mal. Lorsqu'ils passent près de lui en quelque sorte sans y toucher, ils ne lui sont rien, et ne doivent pas nous occuper ici.

1. Tantôt vos contraires problématiques (ceux dont l'action première ne vous est pas démontrée être contraire au mal), sont suivis d'une aggra-

vation finale. Dans ce cas, et alors même que l'action première y est plus ou moins déguisée ou mal connue, nous n'en sommes pas embarrassés: cette action est essentiellement soulageante, puisqu'elle provoque une réaction aggravante. Ce sont donc vos véritables contraires, ceux qui en effet doivent être contraires au mal par leur action soulageante, comme ils sont contraires au malade par la réaction qu'ils appellent. Ce n'est pas un motif pour leur donner la préférence.

2° D'autrefois vos contraires problématiques sont suivis d'une guérison, plus ou moins complète. Cette réaction améliorante atteste une action aggravante. C'est le cas de tous vos vraïs et durables succès, mais ce n'est pas à des contraires que vous les devez; leur action n'est pas contraire au mal, puisque c'est la réaction correspondante qui l'est.

Ainsi, dans ces deux premiers cas, la loi des contraires est plus que problématique, elle est entièrement en défaut: vous ne guérissez pas là où elle est, vous guérissez là où elle n'est pas.

Mais l'action première de vos remèdes n'étant pas déterminée et constatée immédiatement dans ces exemples, il n'est pas inutile de nous arrêter à d'autres cas où l'action, sans avoir besoin de nous être donnée par le raisonnement, n'est pas moins évidente en elle-même que la réaction.

5° Souvent l'action d'un remède qui soulage évidemment, et qui est ainsi un contraire manifeste se voit suivi d'une aggravation du mal.

C'est ici le cas de tous vos contraires évidents, nous en avons déjà parlé; ce ne sont pas eux non plus qui feront honneur à votre loi.

4° Enfin, vous possédez aussi dans votre pratique un certain nombre de cas où une action bien certainement et visiblement aggravante, nullement contraire au mal par conséquent, est suivie d'une réaction curatrice.

Ces cas, plus négligés sans doute que les autres, n'en sont pas moins assez multipliés pour mériter la plus sérieuse attention, puisque ce sont eux qui, avec les précédents, mettent le plus entièrement à nu, dans l'action comme dans la réaction, la valeur exacte de la loi curatrice.

Vous connaissez tous le *vomitus vomitu curatur* d'Hippocrate, et vous avez même eu la pensée de l'opposer, ces dernières années, avec quelques succès au choléra d'Asie. Le père de la médecine a aussi guéri un cas de choléra avec du *veratrum*, éméto-catartique violent qui donnerait cette maladie à l'homme assez imprudent pour user sans précaution d'un tel remède. Plus tard, en négligeant bien d'autres auteurs, nous voyons Rivière combattre des fièvres soporeuses par de l'opium; la suette anglaise céder miraculeusement à des sudorifiques; Frank vous

montrer des dysenteries éteintes par des drastiques ; Sainte-Marie vous parler d'un remède guérissant pour des années, quelquefois pour toujours, l'épilepsie, après avoir provoqué un accès violent de ce mal ; ailleurs vous avez vu des érysipèles céder au vésicatoire qu'on y applique ; aujourd'hui ce moyen a même des succès contre les ophtalmies; notre Viricel a guéri des constipations par l'acétate de plomb; il a guéri des phlegmasies des voies urinaires par de la teinture de cantharides. De tels faits se multiplient à mesure qu'on les cherche ; Bréra en a obtenu plusieurs de très remarquables dans sa longue pratique; ils sont positifs, incontestables ; la guérison y est ordinairement très prompte, complète, souvent sans retour.

Ainsi ce quatrième cas ne condamne pas moins la loi des contraires que les précédents, puisqu'il met en évidence complète le succès de moyens entièrement opposés à ceux que cette loi conseille.

D'après cela, comment espérer de faire encore quelque chose de bon d'une telle loi ?

Mais pourquoi donc vous attacher à recrépir ce ruineux édifice, vous épuiser à soutenir cette déplorable loi, quand nous venons d'en apercevoir une autre au sein de vos richesses les plus anciennes et les mieux constatées, une loi indiquée et mise en pratique par Hippocrate lui-

même [1], une loi qui n'a manqué sans doute que d'attirer un peu plus les regards, pour être, depuis des siècles, en pleine vigueur?

Pourquoi ne vous mettriez-vous pas en mesure d'en tirer tout le parti possible?

De deux lois qui sont également à vous, l'une, essentiellement obscure dans son application, vous trompe dans toutes ses promesses, malgré tous vos efforts pendant vingt siècles pour la décorer; l'autre, à peine remarquée, vous a rendu évidemment de beaux services, et semble même pouvoir revendiquer tous ceux dont vous avez fait honneur à sa rivale.

Quel intérêt auriez-vous à immoler la loi la plus clairement applicable et la plus salutaire, à la loi ténébreuse qui ne vous sert de rien, puisqu'elle ne vous mène à aucun procédé pour la recherche et le choix de vos remèdes, bornée qu'elle est à tirer vanité de ceux que le hasard, l'empirisme, ou des analogies plus ou moins spécieuses, vous font essayer avec succès?

Combien elle serait mesquine et peu digne de vous, l'autorité qui s'élèverait pour vous dire que les cas où votre meilleure loi est empreinte, sont des cas rares, des exceptions!.. Nullement rares! nombreux au contraire, plus nombreux, dès aujourd'hui même, que les cas évidents de

[1] Voyez à ce sujet une citation de Bréra, page 129.

l'application de la loi des contraires, et ayant sur ces derniers l'immense avantage d'une vraie guérison, au lieu de n'être qu'un effet précaire comme eux.

Des exceptions !... Eh ! n'est-ce pas toujours des exceptions qui ont conduit à de nouvelles découvertes ? L'ancienne chimie avait de la peine à comprendre que le plomb dépouillé de son phlogistique, par la calcination, en eût acquis plus de pesanteur. Ce fait l'avait frappée comme une exception; or cette exception renfermait la théorie à venir de l'oxidation, renfermait l'oxigène, toute la nouvelle chimie.

Les trente-deux pieds du fontainier de Florence étaient aussi une exception; la nature avait horreur du vide excepté au dessus de trente-deux pieds, et cette exception nous a donné notre atmosphère.

Quand un seul fait évident attesterait le bienfait de la loi qui nous occupe, il mériterait d'être examiné, approfondi. A plus forte raison, dès que de telles observations sont déjà très nombreuses; à mesure qu'on en cherche, on en retrouve partout: il n'est pas un auteur, pas un praticien, qui n'en ait recueilli quelques exemples.

Et fussent-ils bornés aux huit ou dix que nous avons pris au hasard, ne sont-ils pas comme des têtes de colonne? N'embrassent-ils pas, à eux seuls, déjà presque le cadre entier de la nosolo-

gie? N'attestent-ils pas que les divers troubles des diverses fonctions obéissent au même principe?

Quand l'ulcère se cicatrise sous l'influence d'un caustique, quand l'érysipèle, l'ophtalmie, la cystite, l'urétrite, cèdent à des moyens enflammants, n'est-il pas conforme aux règles de l'analogie la plus légitime, d'espérer que d'autres inflammations seront soumises à la même loi?

Croirait-on improbable de guérir mille affections nerveuses, plus ou moins bornées et passagères, en leur opposant des moyens capables de les produire, quand on voit l'épilepsie avec son vaste et formidable appareil, la désespérante épilepsie, céder comme par enchantement à un remède épileptigène?

Sera-t-il interdit de tenter cette nouvelle voie pour guérir divers troubles des excrétions et des sécrétions; quand on voit des praticiens arrêter la salivation par du mercure, la suette par des sudorifiques, la diarrhée par des purgatifs, etc.?

Toutes ces considérations que la nature de cet écrit nous permet à peine d'indiquer, ne vous conduisent-elles pas à étudier, approfondir cette loi des semblables, car c'est bien là son vrai nom, à lui donner le rang qu'elle mérite dans l'art, en la substituant avec d'incalculables avantages à la loi illusoire et trompeuse des contraires, à vous en servir enfin pour élever un édifice qui soit au dessus de toute concurrence possible?

Abandonner une loi si ancienne et consacrée par tant de labeurs, peut paraître un sacrifice trop grand, une sorte d'apostasie au gré de plusieurs susceptibilités : Hé bien, oui, conservons la loi qui est l'ouvrage de l'homme, et abandonnons les faits qui la démentent et qui sont l'œuvre de Dieu !

Il nous semble toujours de prime abord qu'une science est perdue, si l'on en dérange les lois : on dirait que tous les faits qui s'y rallient vont s'évanouir avec elles, et que tout ce qui s'est appris de positif et de vrai sous son règne, va, comme elle, se dissoudre en vapeur ! Étrange empire des mots qui domine trop souvent les meillenrs esprits !

Les lois de l'électricité ont subi de nombreux changements depuis Franklin : aucune de ses idées vraies, de ses ingénieuses machines n'a péri ; aucun des paratonnerres que ses mains ont placés sur nos monuments, n'a cessé de conjurer la foudre.

Une loi infidèle, un principe faux, rallie les faits observés par l'astronomie ; la science marche, et le nom de Ptolémée est écrit dans les cieux en lettres étincelantes..... Un jour vient pourtant où les faits accumulés sont tels que le principe qui leur sert de base ne peut plus les porter, il en faut un autre ; Copernic le donne, mais alors comme aujourd'huii, tout est perdu,

l'on porte une main sacrilége sur les lois fondamentales du monde! Hélas, on ne touchait pourtant qu'à un système artificiel d'idées pour en adopter un meilleur. Aucune réalité ne fut perdue; un grand nombre de faits dont on ne pouvait rien tirer furent mis à leur place et parlèrent, et des progrès sans bornes feront longtemps encore bénir le jour où la vieille loi du ciel fut abolie : l'on comprend à peine aujourd'hui les oppositions qui ont pu ralentir cette réforme salutaire.

De telles répugnances ne manquent jamais d'être flétries chez les générations qui héritent sans combat d'une découverte longtemps méconnue; mais, à leur tour mises à l'épreuve par une découverte contemporaine, on les voit ordinairement, dominées par les mêmes antipathies, opposer les mêmes armes à la vérité naissante, et, comme leurs devanciers, se livrer, sans souvenir et sans prévoyance, à la risée de leurs successeurs.

L'humanité ne doit-elle pas s'affranchir enfin de ce honteux tribut, et ne sont-ce pas les médecins qui, accoutumés à réfléchir le plus sur les faiblesses de l'homme, sont appelés les premiers à donner l'exemple d'un tel affranchissement, dans le soin des hauts intérêts que la société leur confie?

Abandonner la loi des contraires, non ce n'est

pas mépriser le fanal bienfaisant qui dirigea vos premiers pas, c'est laisser disparaître dans ses marécages la lueur trompeuse qui vous à longtemps égarés, c'est vous tourner vers l'astre lumineux qui s'élève de l'orient.

Et voyez comme l'utile et le vrai s'enchaînent! voyez combien l'on marche vite quand on est dans une bonne voie!

Malgré tant de siècles d'épuisement, malgré les secours prodigieux que vous ont fournis la chimie et l'histoire naturelle, malgré le tribut des navigateurs de retour de tous les parages, malgré les cliniques, les chaires et les laboratoires innombrables dont la loi des contraires a disposé si longtemps, la vieille matière médicale est toujours dans une incertaine et versatile enfance, de l'aveu de tous, tandis que la loi des semblales vous garantit le moyen sûr de posséder bientôt une matière médicale, étendue, et pouvant encore s'enrichir sans doute, mais ne pouvant plus changer, ni jamais rien perdre.

Le hasard seul, l'empirisme, le souffle variable des hypotèses, le conseil d'une vague analogie, l'expérience chez l'homme malade, toujours tardive, toujours masquée par des éléments étrangers et toujours nouveaux, ont été vos seuls moyens de constater quelques propriétés des remèdes; car quelle autre voie aurez-vous jamais pour chercher des *contraires* que le

plus souvent vous ne sauriez même concevoir ? Aussi voyez combien de peines ont eues tous vos remèdes héroïques pour s'introduire ! Une comtesse ! un jésuite! un sauvage !.. belles autorités vraiment pour déterminer si le china est un contraire de l'intermittence, quand toutes les facultés réunies n'ont pour le savoir que l'épreuve clinique, souvent si obscure et si contestable!

Avec l'espoir de guérir par les semblables, on sait où il faut en chercher. Presque tous les corps non alimentaires essayés sur l'homme sain, lui causent des affections dont le nombre et la variété n'ont pas de limites; ces expériences, en nous montrant les symptômes que chacun de ces agents peut produire, nous le signalent lui-même comme le remède des maux semblables que nous aurons à traiter.

On s'étonne que tant de générations nous aient devancés sans jamais s'arrêter à l'idée sérieuse d'étudier sur l'homme sain l'action des médicaments ; on s'étonne de voir cette idée encore dédaignée, même depuis que le grand Haller a donné l'ordre formel de s'en occuper.

Hé bien, il ne faut pas s'en étonner du tout; de trop faibles intérêts se rattachaient à ces expériences sous l'empire d'une loi qui ne pouvait en tirer directement aucun parti. Que lui importait de connaître les maux incalculables que les médicaments peuvent produire ? quel mal un

de ces maux pouvait-il guérir ? de quel mal était-il le contraire, hormis dans les cas si peu nombreux dont nous avons plus d'une fois parlé?

Dans une science qui ne peut parvenir à se donner ses instruments, reconnaîtrait-on bien cette même médecine que Dieu, par la bouche de l'auteur sacré, appelle honorable, et institue pour l'utilité des hommes ? A laquelle de vos deux lois, celle qui est clairement applicable et produit ses agents avec une merveilleuse facilité, ou celle qui ne se comprend pas elle-même et n'attend presque ses moyens que du hasard, à laquelle de ces deux lois la Providence a-t-elle imprimé le sceau de la puissance, de la sagesse et de la bonté ?

Et quand on voit aussi que l'épreuve des médicaments sur l'homme sain révèle dans les substances les plus vulgaires la propriété de produire une variété infinie de symptômes, répondant à la variété sans fin de ceux que présentent nos maladies, n'est-on pas entraîné à se demander encore si tant de puissances ont été distribuées sans but à tous les corps de la création?

D'après toutes ces considérations, et surtout d'après celles que vous aura inspirées l'examen des faits que nous vous avons rappelés, vous apprécierez l'avantage d'avoir dans vos mains un instrument sûr pour interroger d'avance tous les agents que vous pourrez opposer à nos maux,

et pour connaître exactement par leur réponse, à quels maux vous devez les appliquer.

Cet instrument existe dans vos annales ; tous les symptômes reconnus être l'effet de quelques remèdes, et consignés, dans toutes sortes de vues, chez les divers auteurs de tous les temps, ont été soigneusement recueillis par Hahnemann. Il a ajouté à ce précieux dépôt le résultat de ses expériences personnelles faites avec un talent d'observation et une persévérance qui jusque-là n'avaient pas eu d'exemple. C'est ce que nous appelons la *matière médicale pure*. C'est notre inestimable trésor.

Ce trésor vous appartient comme à nous, vous avez le droit sans doute de ne l'adopter qu'après le plus sévère examen, le droit d'en constater, d'en répéter toutes les expériences [1] ; loin de nous en offenser, nous sommes tous prêts à profiter de ce que vos travaux pourront ajouter aux recherches qui ont été faites. Mais vous ne pouvez plus, sans démentir votre noble vocation, vous refuser à une série d'investigations sur la loi des semblables, et vous le pouvez d'autant

[1] L'exemple en a été sagement donné par Jorg, profess. de mat., méd. à l'univ. de Leipzick; voyez son ouvrage intitulé : *Materialien zu einer kunftigen Heïlmïttel-lehre, durch Versuche der Azzneien an gesunden Menschen*, etc. Lpz. 1835.

moins que notre *matière médicale pure* vous en donne la plus grande facilité.

Nous venons de parler de Hahnemann et de ses écrits, nous cessons donc de nous occuper uniquement de vos propres idées et de vos propres observations; nous vous ramenons sans nous en apercevoir sur les travaux de notre école; mais pourquoi vous refuseriez-vous encore à nous y suivre? Les grands principes que vous n'avez pu méconnaître dans l'inventaire que nous avons fait ensemble de vos propres richesses, pourraient-ils cesser d'être des principes importants parce qu'Hahnnman aurait consacré à leur triomphe ses prodigieux labeurs? Comment le nom de cet illustre vieillard pourrait-il à vos yeux desservir la cause de la vérité? Comptez-vous donc en Europe beaucoup de renommées qui puissent craindre de s'abaisser en saluant la sienne?

Nous ne vous demandons point toutefois d'être ses disciples; soyez, si vous le voulez, ses critiques, ses juges sévères; cherchez à la loi des semblables des limites qu'il ne lui a pas assignées; établissez les cas où l'on puisse guérir sans elle ou mieux qu'elle; modifiez, corrigez, perfectionnez sans fin, mais cessez de négliger l'étude d'une doctrine, ou, si vous voulez l'appeler ainsi, l'étude d'une branche de l'art dont vous ne pouvez plus méconnaître le haut intérêt et l'inépuisable fécondité.

Pour d'aussi consciencieux, d'aussi utiles travaux, vous entrevoyez d'avance que vos doses ordinaires pourront avoir plus d'une fois besoin d'être réduites.

N'ayant plus pour but de contrarier violemment les directions de la nature, d'opposer la force ouverte à ses forces, mais voulant au contraire augmenter, et le moins possible, un mal déjà existant, vous agirez sans doute avec les plus faibles de vos doses connues; peut-être les rendrez-vous plus faibles encore, et ce sera aussi pour vous un objet important de recherches auxquelles vous ne pourriez vous soustraire, même en persistant à ne reconnaître, malgré tout, que la loi des contraires; la règle de vos doses est encore si vague et si variable que force est bien d'y songer sérieusement, pressés que vous êtes aujourd'hui entre l'école italienne et ses infiniments grands, l'homœopathie et ses infiniments petits. Restez, si vous le trouvez bon, dans le juste milieu, mais sachez et faites connaître pourquoi.

Arriverez-vous jamais par là aux doses infinitésimales? Peu vous importe de le savoir d'avance, vous arriverez où l'expérience vous conduira. Que si, par extraordinaire, vous y arriviez, vous pourriez en être surpris sans doute, mais vous ne reculeriez pas plus devant la force des choses, que Hahnnman ne l'a fait lui-même, quelque peine qu'il ait eue à s'y soumettre.

L'homœopathie a dès long-temps et bien des fois détruit les objections qu'on lui a faites sur ce point; les réponses n'ont pas été lues, et partant, les objections n'ont cessé de se reproduire toujours les mêmes avec une imperturbable et commode assurance. Mais il ne vous sera certainement pas nécessaire de lire aucune discussion à cet égard, vous trouverez tout en surabondance dans vos notions de physiologie, et dans votre propre thérapeutique.

Des hommes versés comme vous dans l'étude des phénomènes de l'organisme sentiront aisément que des puissances d'un tel ordre ne se mesurent pas à l'aune ou à la livre, et que rien ne démontre le besoin d'enchaîner avec des cables la force mystérieuse de la vie, puisque les aiguilles microscopiques de Swamerdam sont encore des millions de fois trop grosses pour la saisir. Si des agents impondérables, si le principe du choléra, de la peste, de la fièvre des marais, etc., déciment l'humanité, en exerçant sur nous le plus énergique empire, vous pourrez sans doute admirer la bonté providentielle qui nous permet enfin d'opposer à d'imperceptibles agents, des agents imperceptibles comme eux; mais le fait ne vous présentera rien qui ressemble à l'impossible.

Vous savez très bien que les bornes de votre intelligence d'aujourd'hui ne sont pas les bornes

de la création, pas même les bornes de votre intelligence de demain [1].

Nous n'insisterons pas sur de telles raisons que vous trouverez en foule, dès que vous aurez besoin de les chercher, mais nous vous rappellerons un seul fait de votre thérapeutique, fait qui vous est bien familier, et qui, à lui seul, démontre que la question n'a rien de nouveau pour votre école.

[1] Brera, après avoir rappelé plusieurs de ses guérisons obtenues par les semblables et consignées dans ses diverses publications, ajoute qu'il fut conduit à de telles entreprises par l'observation et par l'expérience, mais avant tout par les trois circonstances suivantes: « 1° Par « la considération d'un passage d'Hippocrate, à lui in- « diqué par Blumenback, alors son professeur à Göt- « tingue : *Les maladies peuvent être parfois guéries « par des moyens capables de produire analogie de « mal*; 2° par l'action des virus contagieux, et surtout « de la vaccine et de la variole qui, étendus à un état « presque immatériel, et inoculés, développent, après « un certain temps, une action tellement puissante » qu'il s'allume dans l'organisme un procédé multi- « pliant à milliards les atomes contagieux introduits ; « 3° par la méditation des idées sur les vicissitudes « pathologico-thérapeutiques du mixte organique, ap- « prises, par lui, à l'école de Reil, à Halle, puis énon- « cées dans ses annotations médico-pratiques, années « 1796—98. » (BRERA, *Anthol. Med.*, septembre 1834. Extrait rapporté par la *Bibliot. homœopat. de Genève*, tome V, page 295.

Le lait d'une chèvre, traité par les frictions pour un enfant malade, offre-t-il une dose de mercure qui ait la moindre analogie avec aucune des plus petites doses que vous ayez jamais employées [1]? Dans l'eau qui a bouilli sur ce même corps est une qualité vermifuge incontestable, quelquefois une cause énergique de salivation. Là est toute la question, et vous voyez qu'elle est dès longtemps décidée pour vous.

Vouloir en effet traiter ceci d'exception serait peu philosophique. Déjà l'honorable Audral accorde un privilége au mercure en faveur de la loi des semblables, vous ne voudriez pas, en créant encore un autre privilége pour ce métal, au sujet des doses, nous ramener aux beaux jours où l'alchimie instituait un langage et des lois spéciales exprès pour lui, et lui assignait une place tout à fait à part, au milieu des êtres de la création.

Ce fait, fût-il le seul de son espèce, devrait

[1] La pratique universelle traite de la sorte beaucoup de maladies des enfants; nous citerons seulement la guérison des fièvres intermittentes du nourrisson par le kina donné à la nourrice. Ici l'action du remède sur le malade est positive; dans beaucoup d'autres cas on pourrait expliquer sa guérison par l'effet hygiénique d'un lait devenu meilleur, mais non médicamenteux, à la suite du traitement employé pour la nourrice; nous n'entendons invoquer ici en notre faveur que des exemples à l'abri de toute discussion.

avoir dès longtemps occupé l'école ancienne : on ne joue pas avec des faits pareils, on ne les regarde pas comme une bizarrerie sans conséquence, il faut travailler à expliquer l'exception ou à prouver que ce n'en est pas une [1].

Toutes ces réflexions vous viendront bien certainement d'elles-mêmes, dès que vous aurez rencontré quelque phénomène qui puisse vous y conduire.

Dans cette voie laborieuse et savante d'expérimentation, il est impossible que vous ne fassiez pas de grandes découvertes ; vous y serez d'autant plus heureux qu'une foule de médecins

[1] Kopp, dans un livre écrit avec réserve, sage critique et équité, qui, pendant six années, a fait des expériences sur l'homœopathie, reconnaît formellement la découverte en ce qui concerne l'atténuation presque indéfinie des substances médicamenteuses, et assure y avoir eu souvent recours avec succès. « Si j'étais appelé « à prononcer comme juré, ma conscience ne me per- « mettrait pas de m'exprimer autrement : oui les dé- « cillionièmes déploient des vertus curatives détermi- « nées, mais je crois cependant qu'en général leur « action se fait sentir avec plus de force chez les ma- « lades sensibles et irritables, et que ces cas là sont « ceux où il convient surtout de les employer. » (*Quelques considérations sur l'Homœopathie*, thèse soutenue publiquement devant la faculté de médecine de Montpellier, par Henri de Bonneval, docteur en médecine, le 3 juillet 1835.

du premier ordre, jusqu'ici complètement éloignés de la controverse, se plairont à s'y présenter dès qu'au lieu de vaines paroles et de vains écrits, il s'agira de travaux sérieux et éminemment profitables à tous.

Un principe longtemps négligé vient revendiquer ses droits; de nombreux antécédents vous le recommandent; des travaux immenses ont déjà signalé ses premiers efforts; il offre de vous aider à faire une révolution d'autant plus salutaire qu'elle diffère plus complètement des mille révolutions dont la médecine a vainement été la proie jusqu'à ce jour.

Il semble difficile de ne pas reconnaître le sceau de la grandeur et de la vérité dans ce principe quand on fait attention que, par sa nature même, il vous conduit à former un seul faisceau des deux branches fondamentales de l'art, nécessairement si mal unies jusqu'à présent, et de rendre impossible, dans l'une comme dans l'autre, cet arbitraire qui n'a pu jusqu'ici ne pas y intervenir sans cesse.

Le diagnostic a été l'objet des plus grands efforts et a fait entre vos mains de notables progrès; mais la thérapeutique en a-t-elle proportionnellement profité? Guérit-on beaucoup mieux les affections pectorales depuis la publication du bel ouvrage de Laennec? Vous ne le pensez pas:

C'est que le principe de l'antagonisme, essentiellement stérile, comme tout ce qui est négatif, ne fait pas mieux trouver le contraire d'un symptôme savamment étudié, qu'il ne fait reconnaître le mal auquel un remède bien observé en lui-même sera contraire.

Il en est tout autrement du principe des semblables. Avec lui, pas un symptôme qui ne serve immédiatement et clairement à nommer le remède auquel il doit céder, comme pas une propriété d'un remède qui ne serve à montrer *a priori*, immédiatement et clairement, le cas dont ce remède est chargé de triompher. Avec ce principe enfin, nulle possibilité, nul besoin pour l'homme de l'art, de se placer avec ses propres idées entre le mal et le remède ; le fait est constaté, le code est écrit, le médecin est juge ; appliquer la loi est tout ce qu'il est tenu de faire, tout ce qu'il lui est loisible de faire.

Comment, avec de tels titres et de pareilles promesses, le principe des semblables n'attirerait-il pas toute votre attention ?

Oh! quel exemple pour l'avenir, quelle réponse aux détracteurs du siècle, si tout ce que renferme l'ancienne école de médecins consciencieux et savants, notre honorable adversaire au milieu d'eux, oubliant des préventions irréfléchies, et peut-être d'abord inévitables, comme nous les oublions nous-mêmes, se livraient de concert

et avec dévoûment à l'examen d'une question qui renferme un des plus grands intérêts de ce monde ! Qu'elle serait glorieuse l'époque où la vérité aurait triomphé, pour la première fois peut-être, par le concours éclairé et généreux des hommes, au lieu de triompher comme elle l'a fait nécessairement et toujours, même au sein de la barbarie, par la force des choses et la marche du temps !

En présence d'une telle perspective, de tristes récriminations font place pour nous à des sentiments de bonheur ! Notre horison s'agrandit, nos regards s'élèvent et nous sommes déjà bien loin du moment pénible où nous fûmes condamnés à repousser une agression peu méritée. Dans tout ce que nous disons, dès longtemps, nul sujet de mésintelligence ne s'est présenté ; heureux de nous retrouver avec vous, en frères, sur ce terrain chéri auquel se rattachent le souvenir de nos jeunes études et le charme de nos longues sympathies, nous nous sommes assis au milieu de votre école sans cesser d'être un instant dans la nôtre ; nous vous avons montré nos richesses dans vos richesses, nous avons signalé notre loi dans la plus bienfaisante et la plus vraie de vos lois ; enfin, pleins de confiance en vous, nous avons mis dans vos propres mains nos plus chères espérances. Comment verrions-nous donc encore des adversaires, comment

craindrions-nous encore longtemps des préventions chez vous, vous qui, d'après vos propres principes, et même en restant plus ou moins séparés de nous, devez être les plus ardents explorateurs des grandes vérités dont vous connaissez comme nous tous les titres? Et comment ne présenterions-nous pas une main fraternelle et presque reconnaissante au savant médecin qui, en nous forçant de lui répondre, a fini par nous amener avec lui devant vous, en famille et sur ce terrain d'harmonie et de conciliation?

Un grand spectacle a fait l'admiration des peuples. Heureuse la contrée qui pourrait le leur montrer deux fois en moins d'un siècle!

Elle était belle la chimie où se déployait largement et sans contrainte le génie des Becker, des Stahl et des Boerhaave! Fondée pourtant sur un être et des principes imaginaires, cette science ne soupçonnait pas même l'existence d'une foule de corps insaisissables qui intervenaient sans cesse dans ses œuvres; et c'est avec un instrument aussi défectueux que de profonds observateurs étaient parvenus à doter chaque jour l'industrie des plus riches présents, et à étonner chaque jour la société par de nouveaux prodiges; et c'est dans une telle carrière que la gloire des Bergmann, des Rouelle, des Macquer, ne le cédait en rien à la gloire dont nous avons vu justement entourés les Frank, les Pinel, les Tomassini, les Broussais!

Lavoisier parut. La résistance fut chaude, héroïque : Bertholet surtout repoussa longtemps les prétentions de l'école naissante avec tout ce que la conviction peut donner de persévérance à l'homme de bien, avec toutes les armes que l'école régnante pouvait prêter au génie. A chaque découverte des pneumatistes, Bertholet opposait le lendemain une découverte dont l'ancienne théorie pouvait réclamer l'honneur. Admirables combats! La vieille erreur fut vaincue à la fin, mais Bertholet ne le fut pas, ni aucun des soldats de sa généreuse armée. La victoire fut la conquête de tous, la gloire de tous, la richesse de tous, et la science prit un essor qui ne s'est point encore ralenti.

Eh bien! ce que Lavoisier disait alors aux chimistes, ne s'adresse-t-il pas aujourd'hui à tous les médecins de l'ancienne école? Vous ignorez le principe qui joue le premier rôle dans vos œuvres et auquel vous devez bien des succès; il est dans vos mains, il ne tient qu'à vous de le saisir ; avec lui vous ferez beaucoup mieux ce que vous faites bien, vous ferez toujours bien ce que vous êtes souvent exposés à faire mal ; enfin, vous ferez encore souvent le bien, là où maintenant il vous semble impossible de rien faire.

Allopathes habiles, hommes puissants par le savoir et par les vertus, vous parmi lesquels nous sommes heureux de compter des maîtres

révérés, des modèles et des amis, verriez-vous une offense dans un tel langage? Vous parler d'une science meilleure, n'est-ce pas comprendre le but de vos études sans fin, de vos labeurs éternels? Vous considérer parmi les médecins, au rang des Bergman et des Stahl, parmi les chimistes, est-ce donc vous rendre un si faible hommage? Vous saluer comme les Bertholet de l'ancienne et de la nouvelle médecine, est-ce méconnaître en vous les plus nobles inspirations de la conscience, les plus heureux dons du génie?

RAPOU, *président*.

DESSAIX, *rapporteur*.

ERRATA.

Page 9, mettez le n° 1 avant le titre du chapitre.
Page 16, ligne 22, *très réelle*, lisez *très réel.*
Page 21, ligne 5, *cru*, lisez *crue.*
Page 28, ligne 20, *prescrit*, lisez *proscrit.*
Page 48, ligne 10, *cru*, lisez *crus.*
Page 49, ligne 3, après calme, mettez point et virgule.
Page 50, ligne 9, *brave*, lisez *bravés.*
Page 81, ligne 24, *organon*, lisez *organou.*
Page 82, ligne 1, *matière médical*, lisez *matière médicale.*
Page 85, ligne 10, *sulutaire*, lisez *salutaire.*
Page 111, ligne 30, *ô non*, lisez *oh! non.*
Page 112, ligne 14, *de telles*, lisez *de tels.*
Page 113, ligne 17, *ou*, lisez *où.*
Page 122, ligne 18, *semblales*, lisez *semblables.*

TABLE.

LA VÉRITÉ

SUR

L'HOMŒOPATHIE.

LA VÉRITÉ

SUR

L'HOMŒOPATHIE.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

ET

OBSERVATIONS PRATIQUES

PAR J. SOLLIER, D.-M.

On peut ne pas croire un homme sur parole, quoiqu'on soit sans motif de suspecter sa bonne foi, ne pas donner confiance à un fait qui est ou paraît extraordinaire ; rien de plus naturel, rien de plus juste, on est dans son droit tout entier : mais donner un démenti sans preuve directe, c'est sortir de son droit, c'est être impertinent.

P. DUFRESNE.

MARSEILLE,

IMPRIMERIE MÉDICALE DE SENÉS,

RUE SAINT-FERRÉOL, 27.

1838.

Les observations que nous publions aujourd'hui ont été recueillies, pour la plupart, dans le service public qui nous est affecté comme *médecin des dispensaires*. Nous nous bornons momentanément, par des motifs qui seront facilement appréciés, à relater un petit nombre de faits, choisis principalement parmi les maladies qui ne guérissent jamais par les seules forces de la nature, et témoignent ainsi hautement de l'efficacité du traitement employé; nous avons le soin, pour que l'on puisse se convaincre de leur authenticité, d'indiquer exactement, toutes les fois que les convenances ne s'y opposent point, les noms, prénoms et demeures des malades qui en font le sujet.

Heureux d'avoir su échapper jusqu'ici à la contagion du mauvais exemple, en ne nous laissant pas entraîner à de faciles récriminations, qui ne font que prolonger de scandaleux débats sans aucun avantage pour la science, nous aurions voulu nous renfermer dans l'exposé des faits pratiques en évitant toute discussion irritante; mais, placé par nos adversaires dans une position qui n'est pas de notre choix, il nous a fallu forcément aborder le champ de la

polémique pour repousser de vaines objections, cent fois reproduites quoique toujours annihilées.

Peut-être, dans le but de ménager quelques susceptibilités, nous aurait-on donné le conseil de nous exprimer avec plus de réserve dans cette partie de notre travail. Que l'on songe à ce qu'il y a de poignant et d'amer à se sentir attaqué dans tout ce qu'un homme a de plus sacré, la probité et la conviction. Peu habile d'ailleurs à farder notre pensée, nous estimons que dans la science, comme dans la politique, chacun doit avoir le courage de son opinion, et on ne nous verra jamais reculer devant l'accomplissement d'un devoir.

La vérité est un jour qui brille à tous les yeux; mais il ne faut pas les fermer.

LAHARPE. — *Cours de Littérature.*

L'ACTE le plus important est sans doute celui de toucher à la vie de l'homme; aussi le médecin doit-il, pour être véritablement digne d'estime, apporter dans l'exercice de sa profession du dévouement, et dans ses travaux de la persévérance. Malgré plus de vingt siècles de tentatives hardies et de laborieuses recherches, la science médicale n'en est pas encore à un si haut point de vérité et de certitude, que chacun ne doive travailler, de toutes les forces de son intelligence, soit à agrandir nos connaissances, soit à élaborer celles que déjà nous possédons.

C'est à titre de réforme médicale que la doctrine homœopathique se recommande au monde savant. Cette doctrine, née en Allemagne, vers la fin du dernier siècle, des travaux du docteur Samuel Hahnemann, enseigne que pour arriver sûrement à la guérison des maladies il est indispensable, 1° d'avoir acquis d'une part la connaissance des maladies, et de l'autre celle des propriétés curatives des

médicamens ; 2° que la première ne s'acquiert que par l'étude des symptômes, et que la seconde a pour source unique les modifications imprimées à l'organisme sain par les substances médicamenteuses ; 3° que de l'application convenable des vertus curatives des médicamens aux maladies résulte nécessairement la guérison ; 4° que cette application ne peut avoir pour base que la *similitude*, l'*opposition* ou *la différence* entre les symptômes de la maladie et ceux du médicament ; 5° enfin, que l'expérience a démontré que la loi générale de la thérapeutique est la loi de similitude, c'est-à-dire que les maladies guérissent par des moyens qui produisent des souffrances semblables sur l'homme sain (1).

Voilà en quelques mots toute la théorie. Pour notre compte, nous avons cherché d'abord à nous en bien pénétrer ; puis, vierge de prévention comme d'enthousiasme, nous avons interrogé les faits dans la ferme résolution de les accepter avec toutes leurs conséquences, quelles qu'elles fussent ; et notre conviction reposant ainsi, non sur ce que nous avons lu ou imaginé, mais sur ce que nous avons vu, à ce titre seul elle vaut bien la peine qu'on l'écoute.

L'homœopathie nous a rendu l'éminent service de détruire sans retour l'échafaudage des anciennes théories ; elle a proclamé avec raison que les opinions émises sur la nature des maladies étaient absurdes et mensongères, et, mieux que cela, elle a prouvé son incontestable supériorité dans la pratique ; car, plus puissante déjà contre les mala-

(1) Il n'entre pas dans notre plan de faire l'exposition complète de la doctrine homœopathique. Les médecins avides de s'instruire doivent, avant tout, recourir aux ouvrages de Hahnemann et de ses disciples ; et quant aux gens du monde, nous aurons assez fait pour eux en démontrant par des faits authentiques qu'ils sont ignoblement trompés quand on ravale à leurs yeux une science aussi utile à leur bonheur.

dies aiguës que tous les systèmes médicaux actuellement en vogue, elle offre encore des ressources inespérées dans les cas rebelles jusqu'ici aux secours de l'art.

L'esprit humain est bizarre ; lui qui peut d'ailleurs s'enorgueillir de si belles conquêtes, semble être condamné, comme pour se souvenir de sa faiblesse, à lutter aveuglément contre les plus hautes vérités quand elles sont nouvellement acquises. C'est là, sans doute, une aberration ; mais comment la nier, n'est-ce pas de l'histoire? Rappelons-nous les cachots dans lesquels a gémi long-temps Galilée pour avoir proclamé la grande vérité du mouvement de la terre ; jetons les yeux sur le malheureux Harvey, plongé dans la misère la plus profonde et succombant enfin sous le poids de la calomnie de ses confrères ; Harvey qui avait fait la découverte, immense par ses résultats sur les sciences physiologique et médicale, de la circulation du sang. N'a-t-on pas vu tout ce que la France renfermait de corps savans et de médecins haut placés s'élever avec force contre l'administration de l'émétique? Le quinquina n'a-t-il pas été, à son entrée en Europe, assailli de mille sarcasmes et poursuivi par une violente opposition [1]? La verve caustique de Guy-Patin a-t-elle jamais tari contre lui et contre ceux qui s'en servaient [2]? Les mauvais prophètes sont morts et le quinquina est demeuré un spécifique

(1) La plupart des médecins de cette époque refusaient de l'employer. Le cardinal de Retz périt d'une fièvre pernicieuse, dans laquelle on le saigna. Les médecins ne voulurent en aucune manière lui donner de quinquina.

(2) Le mot favori de Guy-Patin était :

Barbarus ipse jacet sine vero nomine cortex.

Ipse jacet n'est depuis bien long-temps applicable qu'au médecin-poète.

universellement estimé. L'inoculation, la vaccine, etc., toutes précieuses découvertes, ont été repoussées comme nuisibles, plus particulièrement même par les académies ; et si nous descendons à des faits du second ordre, à ce qui touche les institutions, nous serons encore témoins que celles d'entre elles qui offrent au plus haut degré le cachet d'utilité publique et le sceau du progrès, sont précisément celles qui ont été l'objet des plus longues et des plus sanglantes récriminations. « Qui le croirait ? » nous a dit naguère M. le professeur Cauvière, dans un discours remarquable prononcé le jour de son installation en qualité d'administrateur des hospices, « les cliniques, ces précieuses « institutions auxquelles il faut rapporter les incontestables « progrès de la médecine et de la chirurgie, furent d'abord « l'objet de critiques ! » Eh ! c'est que toute innovation, même la plus utile, attaque directement les idées et l'autorité du plus grand nombre ; dès lors il y a lutte : cette lutte peut être longue et difficile, mais après elle arrive sûrement le triomphe de la vérité.

En qualité de progrès et de découverte qui régénère la médecine, tout en se rattachant aux observations des temps passés et ne se séparant pas de ce que la science possède déjà de vrai et d'utile, l'homœopathie a eu sa large part de tribulations. Accueillie d'abord avec méfiance, elle a rencontré mille obstacles à sa propagation dans le pays même où elle a pris naissance ; Hahnemann, son fondateur, a été proscrit, honni, chassé. Les pharmaciens, sensibles outre mesure à la crainte de voir leur fortune compromise, le corps médical, qui en Allemagne a une organisation despotique et toute-puissante, ont fait de concert peser sur sa tête tous les supplices de la haine et de l'amour-propre blessé. Tout a été déchaîné contre lui, à tel point que ce n'est pas sans

émotion qu'on assiste au récit touchant de ce qu'il a eu à souffrir, et que chacun est obligé de convenir au moins que, indépendamment d'un grand courage et d'une philantropie bien pure, il a fallu encore être bien épris de la vérité, bien dévoué à son culte et bien convaincu de l'avoir trouvée, pour persévérer aussi long-temps dans des travaux pénibles et soutenir une lutte aussi passionnée.

Ces jours de deuil sont heureusement loin de nous. Épurée par mille débats contradictoires, la doctrine a fait enfin irruption, partout elle a posé le pied; chaque jour voit multiplier le nombre des médecins qui la cultivent et la propagent; et, chose remarquable! plusieurs de ses adversaires les plus puissans sont devenus ses défenseurs les plus zélés.

En Allemagne la question est définitivement jugée pour l'immense majorité des médecins; pour eux ce n'est plus un problème de savoir de quel côté se trouve l'avantage dans la pratique. Stapf, Hartlaub, Gross, Rau, Rummel, Stueler, Hartmann, Kopp, Widmann, Marenzoller, Lichtenfels, Wolf, Muhlenbein, Kieselbich, Trinks, Ruckert, Weber, Bœnninghausen, Jahr, Ruoff et beaucoup d'autres encore, tous praticiens consommés, connaissant également bien l'ancienne et la nouvelle méthode, se sont hautement prononcés en faveur de la loi des semblables; ils en ont, par le raisonnement et par les faits, démontré l'incontestable supériorité dans une série non interrompue de feuilles périodiques et d'ouvrages spéciaux [1]. Ces feuilles périodiques et ces ouvrages sont utiles à connaître à tous les médecins jaloux de se montrer au courant de la science

(1) Un confrère me pria l'autre jour de lui prêter *la brochure* sur l'homœopathie. Ce confrère (on le devine à son érudition) est ennemi de la doctrine : *ab uno disce omnes!*

qu'ils professent. Il ne nous appartient pas d'en faire ici l'éloge; aussi nous permettrons-nous cette seule réflexion : après les avoir parcourus on est libre de ne pas adopter la doctrine qui y est professée, mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'on est forcé de parler de cette doctrine avec moins de légèreté et moins d'inconvenance. Nos grandes capacités qui, sans les connaître, se plaisent à les taxer de ridicule, auraient besoin de se mettre toutes en aide, nous ne dirons pas pour les vaincre, mais seulement pour les combattre.

En Russie, en Pologne, en Angleterre, en Italie, en Belgique, en Suisse, en Amérique, partout enfin où nous promènerions nos regards, nous aurions aujourd'hui à signaler la marche progressive de l'homœopathie, et nous n'en finirions pas si nous prenions à tâche de mentionner seulement le nom des hommes recommandables qui la cultivent. Parlons de la France.

Dans un pays comme le nôtre, où depuis long-temps la science a heureusement cessé d'être le monopole de la minorité, où chacun est libre d'émettre son opinion, les idées circulent rapidement, et quand elles sont bonnes, le nombre de ceux qui savent les adopter va bientôt croissant d'un jour à l'autre. Aussi les progrès de l'homœopathie ont été chez nous plus rapides que partout ailleurs, et, à l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule ville un peu importante qui n'ait ses médecins homœopathistes. Nous citerons en première ligne, à titre de reconnaissance, la ville de Lyon, où le docteur Desguidi l'a mise le premier en honneur par une longue suite de guérisons; autour de lui se sont bientôt groupés des savans aussi distingués par leur caractère personnel que par leurs vastes connaissances, les docteurs Dessaix, Rapou et autres. A Bordeaux, le professeur Mabit, médecin en chef

de l'hôpital Saint-André, a expérimenté dans ses salles, en public, en face de plusieurs collègues, et a eu la gloire de montrer au grand jour la supériorité de la doctrine, même dans le choléra (1). A Rouen, à Grenoble, à Valence, à Dijon, à Colmar, à Besançon, etc., etc., nous trouverions plus d'un nom qu'il nous serait agréable de citer, mais les citer seulement ne nous satisferait pas; il faudrait pouvoir donner une appréciation juste des travaux théoriques et pratiques sortis de la plume de plusieurs d'entre eux : plaignons les médecins qui ne les connaissent pas. Ici c'est Gastier qui, à Thoissey, combat avec succès et sans distinction toute maladie qui se présente, et cela, non pas à huis clos, mais dans un hôpital, source féconde d'instruction qui lui a permis de prendre une première place parmi les plus habiles. Là c'est le docteur Laburthe, chirurgien-major du 4me régiment de hussards, à Fontainbleau, qui, par une heureuse application des principes de Hahnemann, rétablit toujours en peu de temps la santé des soldats confiés à ses soins, et enrichit la science d'observations d'autant plus précieuses qu'elles offrent un caractère d'authenticité qu'il est difficile de rencontrer ailleurs. De tous côtés, quand expirent les *sociétés savantes*, s'organisent des sociétés nouvelles qui prennent à tâche de cultiver l'homœopathie et de la répandre. A Paris même, à côté de cette illustre académie royale de médecine, ont surgi de vigoureux athlètes qui, foulant aux pieds les entraves dont les puissans du jour ont voulu enrayer leur marche, professent publiquement les principes dont ils sont bien convaincus; ils appellent les objections et rien ne

(1) *Voyez* Étude sur le choléra asiatique ou sporadique et sur les traitemens qui lui ont été opposés, spécialement par la doctrine homœopatique, par le docteur Mabit. In-8°, Bordeaux et Paris, 1835.

leur répond (1). Non seulement ils ont fait justice du dédain aristocratique qui pesait sur eux ; mais ils rendent à la société d'immenses services : ils ont organisé un dispensaire où ils soulagent et guérissent la moitié des malades que d'autres avaient abandonnés. En vain voudrait-on avoir l'air d'ignorer que le célèbre vieillard de Cœthen, Hahnemann, fait tous les jours grandir à Paris, par de nouveaux bienfaits, l'auréole de gloire qui l'accompagne ; les disciples fidèles qui l'entourent ne donnent point de trève à leurs travaux, et ils ont même besoin de déployer une activité nouvelle pour suffire au nombre toujours croissant des malades qui réclament leurs soins.

Un bel avenir nous est donc réservé, à nous tous qui combattons encore. La doctrine homœopathique, fière de ses succès, marche à de nouvelles et brillantes conquêtes ; bientôt elle triomphera. Pourquoi cela n'arriverait-il pas? Elle repose sur l'expérience, elle a pour elle la raison et la vérité, elle ne veut que le bonheur de l'homme, et à une cause aussi sainte le succès ne manqua jamais.

Toutefois nous ne nous abusons pas, et nous savons fort bien qu'il existe une opposition violente et acharnée. On ne veut pas comprendre qu'une doctrine spécialement fondée sur l'observation doit, avant tout, être soumise à l'expérimentation clinique ; on s'obstine à ne la vouloir juger que par les seules lois de la logique, et comme la logique est impuissante pour expliquer les guérisons obtenues, on arrive tout droit à cette singulière conclusion que l'homœopathie est une absurdité (2). Dites, l'homœopathie est étrange,

(1) *Voyez* Leçons de médecine homœopathique, par le docteur Léon Simon. in-8°, Paris. 1836.

(2) Permis à certain membre correspondant de l'académie royale

elle est en contradiction avec les principes que nous avons reçus de l'école; mais donnez-vous la peine d'étudier, les faits en main, ce qui vaut mieux, des principes que vous avez ou de ceux que l'homœopathie vous donne. Médecins, vous devez, avant tout, guérir; observez donc et n'expliquez pas. De ce qu'un fait ne peut être expliqué ou compris par notre faible intelligence, il ne s'ensuit pas que nous devions le nier; notre rôle serait alors tout de dénégation. Il n'y a pas de phénomène dont vous n'ignoriez la cause première : vous admettez bien la vie, et la vie vous ne la comprenez pas!

D'ailleurs, vous déplacez trop facilement la question. Il s'agit de savoir si l'homœopathie guérit; expérimentez donc. Votre frère souffre, le temps est précieux; pourquoi s'en tenir à de misérables arguties qui laisseront toujours la question pendante, quand il est si facile, en expérimentant, d'arriver à la solution?

La doctrine nouvelle repousse toutes les hypothèses; est-ce un tort que vous lui trouvez? Elle se borne à la pure observation et ne se fonde que sur des faits; examinez donc sérieusement ces faits : l'intérêt de la vérité, un véritable amour de l'humanité, le besoin de reculer les limites de la science, tout vous en fait un devoir. Que la manie des préventions ne vous aveugle pas plus long-temps; échappez à la honte d'avoir jugé sans connaître; car, nous vous le disons hautement, vous tous qui êtes nos adversaires, vous ne nous connaissez pas!

L'ignorance ne préside pas seule à l'opposition, il s'y mêle encore une insigne mauvaise foi. Qu'après avoir

de crier bien haut : « L'homœopathie est une absurdité! » Le protégé doit adopter la parole du maître; la vérité lui importe peu : flatter, voilà son point de mire.

déroulé la parole du maître et s'être fortement nourri de sa substance, on eût répondu à la théorie par des argumens plus serrés et plus pressans, à la pratique par des faits plus concluans et plus nombreux, cela eût été bien; la loyauté permettait une pareille tactique, et, succombant dans de pareils débats, force nous eût été de nous avouer vaincus. Mais telle n'est pas la marche suivie. Nos dogmes, on les dénature, on les altère; les expériences sur lesquelles ils reposent, on les nie sans vouloir les répéter; et quant à notre pratique, on détourne la tête : en vérité, c'est pitoyable.

Nous savons mieux que personne que la critique est dans toute science l'élément de vie le plus indispensable; aussi ne nous verra-t-on jamais reculer devant elle, nous l'appelons au contraire de tous nos vœux; mais une critique sérieuse est la seule que nous puissions admettre quand il s'agit de la vie des hommes; pourquoi nous la refuse-t-on? le sujet en vaut bien la peine. Si nos adversaires le contestent, tant pis pour eux; nous en appellerons alors à ceux qui souffrent, et ceux-là du moins jugeront en dernier ressort des médecins qui, désireux de trouver un soulagement à leurs maux, se condamnent à réfléchir sérieusement, ou de ceux qui ne savent jamais que rire sans réfléchir.

Née de l'expérience (nous le répéterons sans cesse parce que c'est là ce qui la rend impérissable), l'homœopathie fait elle-même, pour être jugée, appel à l'expérience; or, à ce titre seul, elle mérite mieux que des assertions, elle a le droit d'exiger que tous ceux qui ne sont point ennemis du progrès l'expérimentent. Malheureusement, ils sont nombreux les médecins pour qui la question de savoir si l'on peut faire mieux est une question importune, et ceux-

là n'ont aucun soin d'interroger les faits. Parlez-leur d'homœopathie, demandez-leur s'ils ont essayé par eux-mêmes de juger les prétentions de la nouvelle doctrine; ils allèguent, pour excuser leur coupable négligence, les résultats des essais tentés par M. le professeur Andral, et la nullité de ces résultats. Oui, il est vrai que M. Andral a fait des expériences, mais il les a mal faites. Cela vous étonne? Mais, malgré toute sa pénétration d'esprit et ses connaissances étendues qui en font un homme dont la France s'honore, M. Andral ne peut-il donc rien ignorer? L'homœopathie ne se devine pas; le temps et l'étude peuvent seuls l'acquérir à l'homme même le plus supérieur, et M. Andral s'est trop pressé. Il n'y avait pas alors de traduction de la matière médicale, et, faute de connaître la langue allemande, il a manqué des secours les plus nécessaires : il n'a pas puisé aux véritables sources, il a fait une fausse application des médicamens, il n'a observé aucune des lois qui doivent présider tant au choix du remède qu'à son mode d'administration, et voilà pourquoi ses expériences ont échoué. Voyez plutôt les réponses qui lui ont été faites publiquement à cette époque par des médecins plus versés que lui dans la pratique homœopathique (1), et ne condamnez pas sans entendre. Vous avez écouté la décision de l'un, écoutez aussi, pour être justes, les observations des autres. Il est d'ailleurs bien singulier que, lorsque vous tenez tant à vous former une opinion personnelle sur une foule de questions purement secondaires, vous vous en rapportiez ici à la parole du maître. Evidemment, il y

(1) *Voyez* Réflexions sur les expériences d'Andral. Archives homœopathiques, tome 1er, page 76. — Mabit, Observations, etc., pages 55 et suiv.

a prévention. M. Andral a surabondamment prouvé que son homœopathie à lui ne valait rien, mais son homœopathie est-elle la même que celle de Hahnemann? Il vous reste à le vérifier.

Applaudissant à l'opinion d'un de ses membres, l'académie royale de médecine s'est prononcée, elle aussi, contre la doctrine. Mais ce jugement, admettez-vous qu'il soit sans appel? Pourquoi ne serait-il pas dans l'avenir aussi impuissant que l'anathème lancé contre le quinquina? Sur quelles expériences repose-t-il? exclusivement sur celles de M. Andral; or, il est prouvé que ces expériences ne peuvent fournir aucune conclusion raisonnable. Que faut-il donc penser de l'académie royale? rien, si ce n'est qu'elle a ajouté une page nouvelle à l'histoire des corporations savantes qui, de tout temps, ont trouvé mauvais qu'une grande vérité fût venue, à leur insu, ajouter aux lumières acquises, et laisser en arrière les savans contenus dans leur enceinte.

Elle n'eût pas descendu trop bas, l'académie royale de médecine de Paris, quand elle eût sérieusement scruté les observations recueillies et libéralement offertes par des savans distingués de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie et de la France. Le procès pouvait être jugé par elle, nous ne déclinons pas sa compétence; mais elle devait alors chercher à s'éclairer par tous les moyens possibles; tout en prêtant l'oreille aux accusateurs, elle devait se donner la peine d'interroger les accusés. Rien de tout cela n'a été fait; on n'a tenu aucun compte des chaires où la doctrine est enseignée, des hôpitaux où on la met en pratique, de la conviction intime de tous les praticiens qui l'ont éprouvée au lit du malade. De pareilles considérations étaient de nature, ce nous semble, à la tenir au moins en

garde contre une détermination trop prompte; son tort est grand de les avoir méprisées. Satisfaite d'elle-même, elle s'est crue supérieure à tout. Sur un simulacre d'expériences faites par un des siens, et cela quand il avait à peine épelé un manuel d'homœopathie, elle a condamné notre croyance, sans admettre même le doute. Inconcevable légèreté! ridicule présomption! Ici, encore, ne nous croyez pas sur parole pour apprécier à sa juste valeur le jugement de l'académie ; ne négligez pas d'avoir recours aux réponses des Peschier, des Des Guidi, des Crépu, des Mabit, des Léon Simon, etc. (1). Pesez de part et d'autre la logique et les faits; vous prononcerez franchement après.

Depuis la brochure de M. Maxime Vernois, qui, malgré son titre ambitieux (2), n'offre à l'esprit impartial qu'une œuvre d'écolier sans portée comme sans profondeur, et ne démontre qu'une chose, la nullité de M. Ver-

(1) Observations sur l'Homœopathie, relatives à la décision prise par l'académie royale de médecine sur cette nouvelle doctrine, par le docteur Mabit. Juin 1835. — Lettre à M. le ministre de l'instruction publique, au nom de l'Institut homœopathique de Paris, par le docteur Léon Simon. Paris, 1835. — Lettre à l'académie royale de médecine, par le comte Des Guidi. Lyon, 1836. — Crépu, Archives de la Méd. Hom. tome 2, pages 396 et suivantes. — Blanc, id. tome 2, page 400.

(2) Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann, où sont exposés les principes et les conséquences de l'expérimentation homœopathique, ainsi que la nullité de cette doctrine, par Max. Vernois. Broch. in-8°. — On a répondu. Il est bon qu'on sache que toutes les attaques ont été repoussées, et que si nous ne revenons pas sur tant de tristes productions enfantées par une prévention aveugle, et dont le bon sens public a depuis long-temps fait justice, c'est qu'elles ne méritent guère d'autre réfutation que les mots *présomption*, *ignorance*, *mauvaise foi* écrits au bas de chaque page.

nois Maxime (1), nous n'avons rien lu de si curieux que la notice de M. de Boret, notice publiée en grande partie par le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, qui l'annonce comme fort intéressante et faisant bien ressortir la *folie homœopathique* (2), expression que, par respect pour nous-même et par un sentiment de convenance qu'on appréciera, nous ne chercherons pas à qualifier. Voyons plutôt si M. de Boret, plus sage que ses devanciers, aura eu le bon esprit d'étudier sérieusement, d'expérimenter la doctrine dont il va s'occuper, et s'il saura du moins imprimer à la discussion ce cachet de gravité que comporte une semblable matière. Hélas! M. de Boret, lui aussi, n'a rien fait de tout cela!

M. de Boret a une seule pensée qui le domine : il veut donner une idée exacte de l'extrême exiguité des doses employées par la doctrine homœopathique, et, pour atteindre son but, il entasse pêle-mêle des exemples et des suppositions. Il est bien bon de se donner tant de peine en

(1) M. Vernois est un homme plaisant! Parce qu'il a fait un tableau synoptique qui ne signifie rien, absolument rien, le voilà qui s'admire, et, dans sa folle joie, il n'est pas d'épithète injurieuse qu'il ne se complaise à adresser aux partisans de l'homœopathie. Hahnemann lui-même, dont les travaux commandent au moins le respect, il le traite avec dédain. Il a raison, ses titres et ses antécédens lui donnent le droit de régenter le vieillard; or, ses titres et ses antécédens vous les connaissez, la couverture du livre vous les donne : M. Vernois est interne des hôpitaux de Paris, etc.

(2) *Folie homœopathique!* Le mot est bien choisi pour réveiller des lecteurs endormis, mais il ne prouve rien, et la brochure pas davantage. M. Trousseau, qui est à la tête du *Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, est auteur d'un ouvrage de thérapeutique, rédigé conformément aux principes de l'ancienne école; il ne faut pas oublier cette circonstance quand il se débat contre la nouvelle doctrine.

pure perte; le premier ouvrage venu d'homœopathie explique très clairement ce que c'est qu'une teinture ou une 30e dilution ; lui seul obscurcit la question en y mêlant plus d'un élément hétérogène. Qu'avait-il besoin, par exemple, de rappeler à ses lecteurs « que les mers couvrent à peu près les trois quarts de la surface de la terre, « et que leur profondeur moyenne est de sept kilomètres « environ.... que la terre n'est pas une sphère parfaite.... « que le diamètre des pôles est à peu près les $^{30}/_{309}$ de « celui de l'équateur, le premier étant de 3,178 lieues de « poste, et le second en ayant dix de plus environ.... que « le mètre est la dix-millionième partie de la distance du « pôle à l'équateur.... que la distance de la lune à la terre « est d'environ 60 rayons terrestres ou 60 fois 1,600 lieues, « c'est-à-dire 96,000 lieues... que de toutes les planètes la « plus éloignée du soleil est Uranus, qui en est à 242,000 « diamètres terrestres, etc. (1). » C'est là un vain étalage d'érudition dont n'a que faire la médecine pratique, et c'est de médecine qu'il s'agit (2). Mieux eût valu ménager ses forces pour soutenir dignement le parallèle qu'il établit entre les axiomes de la médecine ordinaire et ceux de l'homœopathie, surtout en ayant la prétention de conclure en faveur des premiers.

M. de Boret pose en fait que les maladies guérissent par *les contraires;* mais c'est là précisément le point contesté, et à voir notre savant écrivain glisser rapidement

(1) Voir *Journal des Connaissances Méd.-Chirurg.* Janv. 1838.

(2) M. de Boret a été probablement élève de l'école polytechnique, nous lui en faisons notre compliment; mais il est aujourd'hui médecin, et ne doit pas oublier que, comme tel, son rôle est avant tout de guérir des maladies. De grace donc, un peu moins de chiffres et un peu plus d'observation.

sur ce premier axiome, on assurerait qu'il n'a pas même compris le sujet de la discussion. Il ne suffisait pas, en effet, d'énoncer *contraria contrariis* pour avoir raison, il était de rigueur de le démontrer. Nous ne ferons pourtant pas un reproche à M. de Boret d'avoir reculé devant la difficulté; beaucoup avant lui ont essayé de la vaincre, et pas un jusqu'ici n'y a réussi.

Cette sentence, *contraria contrariis curantur*, est absolument vide de sens; le plus léger examen suffit pour en attester toute la nullité. *Contraria* se rapporte aux maladies, mais la nature, l'essence intime des maladies nous est inconnue; or, à un inconnu c'est être mal avisé que de donner un nom; ce nom ne peut être qu'arbitraire, et *contraria* ici, en particulier, n'a aucun fondement ni aucune vérité. *Contrariis* est applicable aux remèdes; mais il serait étrange que l'on pût indiquer des remèdes *contraires* à un mal, quand ce mal lui-même est inconnu. On ne le pourrait même pas en connaissant l'action des remèdes; et cette action, nous soutenons que vous ne la connaissez pas. En voulez-vous la preuve? Jetez avec nous les yeux sur les plus savantes compilations de notre époque, publiées sous le titre de *Matière médicale et de thérapeutique*, et sur l'action de la même substance nous verrons émises les opinions les plus contradictoires. Exemple :

Sous-nitrate de bismuth. « Ce sel agit directement « comme sédatif sur les parties souffrantes. » (Merat et Delens, Dict. de Mat. méd. et de thérap. tome I, pag. 606.) « Il est efficace contre les névroses de l'estomac, celles sur- « tout qui dépendent de la trop grande irritabilité de ses « fibres charnues; contre l'hystérie, les palpitations, la mi- « graine, la colique, etc. » (L. Odier, de Genève, ancien Journal de Méd. tome LXVIII; Bibl. Brit. II, III, XXVII, 241;

xxxiv, 52; M. Guersent, Dict. des Scienc. méd.; Laennec, Journal de Méd. de Corvisart, 1806 à 1808.) « Il est « spécifique dans la gastrodynie. » (Clarke, Journal d'Edimbourg, v, 269.) « Il est employé avec succès contre les « vomissemens chroniques et même aigus. » (Vendt, Bull. des Sc. Méd. i, 360.) « Il triomphe du tétanos. » (Cazals, Journ. Gén. de Méd. 1810.) « Il est utile à l'intérieur « contre les maladies vermineuses, et à l'extérieur contre « la gale. » (Kerksig.)

Après cela, « il est réellement vénéneux, il agit comme « poison irritant sur le lieu où on l'applique, et il peut « même causer promptement la mort, soit en excitant sym- « pathiquement le système nerveux, soit même, peut- « être, après qu'il a été absorbé, en exerçant sur le cœur « une action directe. » (Orfila, Traité des Poisons, i, 603.)

Enfin, « il n'est pas un médicament.... sa dose est « fort indifférente.... On n'a à craindre de son adminis- « tration d'autres effets que ceux qui résultent de l'intro- « duction d'une poudre inerte. » (Ratier, Dict. de Méd. et de Chirurg. pratiques.)

Pour une école qui n'a jamais à la bouche que les mots d'extravagance et de ridicule quand elle parle à des hommes qui ne partagent pas ses opinions, voyez quelle sagesse! Permis à chacun, toujours en s'étayant d'une autorité, de trouver à volonté dans la même substance un spécifique qui guérit, ou un poison qui tue, ou une poudre purement inerte.

Après de pareilles contradictions, et nous en trouverions de semblables dans l'histoire de chaque remède, il est bien évident que l'action des médicamens est encore à connaître. De ce défaut de connaissances naissent toutes les imperfections de notre art; c'est lui qui est cause que le

praticien habile et consciencieux donne peu de remèdes, parce qu'il craint toujours avec raison de hasarder une prescription fatale à son malade : déplorables incertitudes dont le résultat certain est d'inspirer un profond dégoût aux médecins et d'enlever toute confiance au public!

Heureusement elles sont dissipées. Hahnemann nous a mis en position de connaître enfin la puissance des médicamens, et, pour ce bienfait seul, mille actions de graces lui soient rendues! Pénétré de tout ce qu'avaient de vicieux les sources d'exploration auxquelles on avait eu recours jusqu'à lui (les expériences sur les hommes malades et sur les animaux vivans), il a expérimenté les médicamens sur l'homme en bonne santé, afin de pouvoir en déduire sûrement leur action dans les cas de maladies. Quand il a eu connu les modifications imprimées à l'organisme sain par les substances médicamenteuses, il a pensé qu'il pourrait bien se faire qu'un médicament ne guérît telle maladie que parce qu'il avait précisément la propriété de déterminer chez l'homme sain des souffrances semblables à cette maladie; il a expérimenté alors chez l'homme sain et chez l'homme malade; de ces expériences confrontées il en est résulté ce fait, que plus les effets des médicamens produits chez l'homme sain étaient semblables à la maladie, plus la guérison était prompte et complète. En vertu de ce fait, il a conclu : *similia similibus curantur*.

Voilà ce qu'a fait et dit Hahnemann. Nous prions nos adversaires de remarquer que son axiome à lui est l'expression des faits, qu'il n'y a pas ici une seule idée spéculative, et qu'ainsi sa doctrine n'est pas une simple hypothèse, mais repose tout entière sur l'expérience.

Il y aurait de l'ennui sans profit, pour nos lecteurs et pour nous-même, à poursuivre plus long-temps M. de

Boret. Qu'ajoute-t-il d'ailleurs? de l'ironie, parce que, après la loi des semblables que nous posons comme un fait que tout confirme, tout, jusqu'aux exceptions, nous professons encore que les médicamens doivent être préparés homœopathiquement, et qu'ils doivent être administrés à doses infinitésimales. De l'ironie contre des faits! c'est à en avoir mal au cœur de dégoût. Hâtons-nous d'arriver à la conclusion; elle est si singulière que nous cédons à la tentation de la transcrire en entier:

« Voici, ce nous semble, dit M. de Boret, la marche « que le fondateur de l'homœopathie a dû suivre pour éta- « blir son système tel qu'il existe aujourd'hui. Hahne- « mann, ayant observé quelques maladies qui avaient été « guéries ou semblaient avoir été guéries par les sembla- « bles, pensa que toutes pouvaient être traitées de la même « manière. Il administra d'abord ces médicamens aux doses « ordinaires; mais de suite il remarqua une augmentation « dans la maladie, qu'il appela *aggravement homœopathi-* « *que*; et, afin de diminuer cet aggravement, il diminua « les doses. De nouveaux aggravemens (c'est-à-dire de nou- « veaux accidens) le décidèrent à une nouvelle diminution, « jusqu'à ce qu'enfin la dose des médicamens fût incapa- « ble d'agir et par conséquent de nuire. Alors la nature, « n'étant plus contrariée, opéra seule la guérison, et « Hahnemann, observant que les malades recouvraient la « santé d'autant plus vite qu'il leur administrait les remèdes « en moindre quantité, en conclut naturellement que les « plus faibles doses sont celles qui réussissent le plus sû- « rement. Ainsi la médecine homœopathique n'est que la « *médecine expectante* revêtue d'un nom nouveau. Toute- « fois elle a sur son aînée un immense avantage dans la « pratique. En effet, les malades soumis à la médecine

« expectante savent que leur médecin n'emploie aucun « remède et attend leur cure des seules forces de la nature ; « cette attente les contrarie vivement, car l'homme est « poussé par un instinct irrésistible à la recherche du remède « qui peut le rendre à la santé. Aussi, sous ce rapport, « l'homœopathie satisfait l'imagination en représentant « comme très puissans les médicamens qu'elle administre.

« Mais pour tout homme de bonne foi, qui s'est donné « la peine d'étudier le nouveau système, il doit être évi- « dent que la puissance des remèdes homœopathiques est « absolument illusoire, et que toutes les guérisons obtenues « avec de semblables moyens doivent être attribuées à la « nature, qui opère sans cesse sous nos yeux des cures ad- « mirables, quoique nous oubliions, orgueilleux que nous « sommes, de lui laisser les honneurs de la victoire. »

On ne saurait assez flétrir la misérable tactique adoptée par nos adversaires, qui, ne pouvant se refuser à l'évidence des guérisons obtenues par les traitemens homœopathiques, ont depuis long-temps pris le parti d'en appeler à la force médicatrice de la nature, que nous sommes, certes, fort éloigné de méconnaître, puisque c'est en elle que résident nos espérances, et que tous nos efforts tendent à l'aider en l'imitant. Ils ne voient donc pas, les imprudens, qu'en haine de l'homœopathie, ils déconsidèrent toute médecine dans l'esprit public ; et qu'en cherchant à insinuer que, dans les cas fréquens où nous croyons avoir guéri avec nos médicamens prétendus inertes, c'est la nature seule qui a fait tous les frais de la guérison, ils donnent à penser qu'il pourrait bien en être ainsi dans tous les cas indistinctement ! Car enfin, pourquoi la nature, si bonne, si complaisante pour nous, à qui elle vient si souvent en aide, les traiterait-elle, eux, en véritable marâtre ? Si la nature ne guérit

nos malades, ainsi qu'ils le prétendent follement, que parce que nos médicamens, *incapables d'agir et par conséquent de nuire, ne la contrarient pas,* pourquoi s'obstinent-ils à la contrarier incessamment en abreuvant leurs patiens de médicamens incendiaires? Ceci pourrait faire trembler pour l'avenir de la médecine; mais que l'on se rassure: l'opinion publique, qui juge sainement parce qu'elle juge sans prévention, a parfaitement compris qu'il serait par trop absurde de supposer que la nature, long-temps sourde aux cris du malheureux souffrant, ne se décide enfin à soulager les maux qui l'assiégent qu'au moment précis où le médecin homœopathe arrive armé de ses chétifs globules; et que si nous paraissons jouir auprès d'elle de quelque privilége, c'est de celui-là seul de savoir la solliciter à propos.

Mais l'imagination? Eh, mon Dieu! l'imagination n'est pas non plus une puissance tellement à notre usage que nos adversaires ne puissent en disposer tout aussi bien que nous! D'ailleurs, peut-on sérieusement soutenir aujourd'hui que l'imagination, assez puissante parfois pour suspendre la marche de quelque légère névrose, exerce en effet quelque influence sur les affections chirurgicales, les maladies des enfans en bas âge, celles qui attaquent les animaux? En vérité, quand on prend la plume pour critiquer une doctrine quelconque, et qu'on affiche la prétention d'en démontrer la nullité, on devrait se montrer sévère dans le choix des argumens dont on étaie son opinion.

Un confrère de notre ville, M. Ducros jeune, a publié dernièrement un ouvrage qui a pour titre : *Nouveaux Elémens de Philosophie médicale et scientifique.* (Nous le disons à la multitude qui l'ignore, et au petit nombre de ceux qui le savent, nous demandons humblement pardon de le leur

rappeler [1]. Cet ouvrage a deux volumes ; le papier en est beau, les caractères quasi-neufs, et ces deux qualités réunies à son format in-8° le rendent bien digne de figurer sur un catalogue de librairie, voire même dans la bibliothèque des souscripteurs comme il y en a tant, qui achètent des livres pour ne pas les lire. Quant à nous, l'œuvre d'un confrère, quel qu'il soit, nous est si précieuse, que nous sommes dans l'habitude de ne pas juger seulement le livre à sa couverture, nous le lisons ; et cédant à cette vieille habitude, nous avons lu l'ouvrage de M. Ducros jeune.

Nous ne voulons pas formuler ici notre opinion sur l'ensemble de cette compilation indigeste ; nous ne dirons pas qu'elle est aussi maladroitement conçue qu'elle est incorrectement écrite ; nous n'apprendrions rien de nouveau à ceux qui, comme nous, auraient pris par hasard la peine de le lire, et nous serions fâché d'influencer l'opinion des lecteurs à venir. Toutefois, en nous taisant sur le reste, nous ne pouvons passer sous silence son chapitre de l'homœopathie ; car M. Ducros jeune aborde aussi l'homœopathie. Il y a chez lui exubérance de vie ; il parle de tout, tant son érudition vaste a besoin de se répandre : physique, chimie, histoire naturelle, anatomie de l'homme, anatomie comparée, traitement arabique, broussaisisme, hippocratisme, stahlisme, dogmatisme, empyrisme, méthodisme, homœopathie, etc., tout cela trouve place dans son livre ; l'auteur n'a rien omis, rien, si ce n'est de connaître ce dont il voulait parler.

(1) Nous respectons beaucoup la personne de M. Ducros ; nous attaquons seulement en lui les préventions et les erreurs de l'écrivain. Par une citation savante, il a prouvé qu'il se souvenait encore des auteurs classiques : *Risum teneatis!* s'écrie-t-il quelque part ; nous lui répondrons : *Risu inepto nihil ineptius.*

Supposons un homme studieux, de bonne foi, qui veuille apprécier la valeur d'une doctrine quelconque : avant de tirer une conclusion, même théorique, il énumérera les principes sur lesquels repose cette doctrine ; il discutera le mérite qu'à tort ou à raison lui attribuent ses partisans ; il se pénétrera bien de la manière dont il faut l'entendre, et des conditions qu'elle impose ; il vérifiera l'authenticité des résultats obtenus, et les comparera aux résultats des anciennes doctrines : c'est là, du moins, ce que nous avons fait avant de nous prononcer. M. Ducros jeune en a jugé autrement : il consacre ses *pénibles élucubrations à la rationalisation des phénomènes morbides*, et, en homme supérieur, il a à peine laissé tomber quelques paroles de mépris, comme si le mépris avait cours dans la science et ne retournait pas toujours à celui qui le premier l'appelle ! Il n'est permis à personne de rayer d'un trait de plume l'expérience des autres, encore moins à une plume aussi inexpérimentée que celle de M. Ducros jeune. Ecoutons-le parler :

« L'homœopathie, fondée par le docteur Hahnemann, « n'est qu'une doctrine empyrique. »

Grand merci pour cette première sentence ! Dans la page en regard il est dit que les partisans de l'empyrisme forment une secte *abrutie et ignorante*. Il y a dans les termes de M. Ducros jeune autant de finesse et de goût que de raison et de vérité.

« Hahnemann, pour établir son système, s'est appuyé « sur le principe suivant : qu'il n'y avait de remèdes hé- « roïques que ceux qui jouissaient des propriétés pathogé- « nétiques des maladies contre lesquelles on les employait. »

Hahnemann parle mieux que cela. Il a dit que les symptômes morbides que les médicamens produisent chez

l'homme en santé sont la seule chose à quoi l'on puisse reconnaître la vertu curative qu'ils possèdent ; et c'est sur la loi de similitude qu'il s'est appuyé pour établir sa doctrine. Nous disons *doctrine*, parce qu'à l'idée de système est attachée, avec raison, une sorte de défaveur, et c'est pourquoi nous protestons contre cette expression. Une doctrine dont les principes fondamentaux, rigoureusement déduits de l'expérimentation pure, subissent chaque jour, sans en être ébranlés, le contrôle de l'expérience, repousse la qualification de système que vous affectez de lui donner; réservez-la pour vous, elle seule peut convenir à vos théories et à vos *rationalisations*.

« Ainsi, d'après lui, le quinquina ne guérit les fièvres « intermittentes que parce que, administré chez un homme « en santé, il a la faculté de faire développer des accès « intermittens. »

D'après lui, ce mot est mensonger. Hahnemann ne fait jamais un pas d'après lui, mais d'après l'expérience. *Le quinquina ne guérit les fièvres intermittentes* (le quinquina guérit la périodicité, mais il ne guérit pas *les* fièvres intermittentes) *que parce que, administré chez un homme en santé, il a la faculté de faire développer des accès intermittens.* Oui, le quinquina fait éprouver à l'homme sain des mouvemens fébriles analogues aux fièvres de marais, et comme l'expérience prouve que les médicamens faisant naître des symptômes semblables à ceux d'une maladie sont les agens thérapeutiques qui guérissent celle-ci de la manière la plus sûre et la plus durable, le quinquina doit guérir et guérit en effet les fièvres de marais. Vous donnez comme nous le quinquina, M. Ducros jeune, mais avec cette différence : notre *parce que* est motivé, le vôtre ne l'est pas.

« L'axiome *similia similibus curantur* est l'unique base « de la méthode homœopathique, entièrement bornée au « diagnostic et à la thérapeutique des maladies. »

En effet, la loi des semblables, voilà bien notre drapeau ; en bonne guerre, il fallait vous en rendre maître ; mais vous aussi vous avez reculé devant l'attaque. *Entièrement bornée....* Que peuvent signifier ces mots? N'est-ce pas assez pour un médecin que de reconnaître et de guérir une maladie? Nos malades sont moins exigens que M. Ducros jeune ; ils ne nous demandent pas davantage.

« Aussi l'homœopathisme exclut-il de ses principes les « lois anatomiques, physiologiques et pathologiques, et il « raie, en outre, de son histoire l'anatomie pathologique « et les sciences accessoires. »

L'homœopathisme n'exclut de ses principes que l'absurde. L'anatomie, la physiologie et la pathologie sont le flambeau de la nouvelle doctrine, et il n'est aucun de nous qui méconnaisse leur utilité [1]. Quant à l'anatomie pathologique, nous estimons qu'elle est incapable de nous faire pénétrer la nature intime des maladies ; nous lui refusons

(1) L'anatomie qui fait connaître la texture de chacun de nos organes, la physiologie qui étudie leurs fonctions, seront plus fructueusement étudiées sous l'influence de la doctrine, qui, sans elle, ignorerait le point de départ de nos douleurs et la valeur de chaque phénomène morbide. (Mabit, *Observations sur l'Homœopathie*, pag. 94).—La pathologie, ou l'histoire générale des maladies de l'homme, éclairée par l'homœopathie, profitera mieux des services éminens que tant de grands hommes ont rendus à la médecine. Si, malgré leurs efforts, la science la plus difficile est encore imparfaite, faut-il moins admirer leurs pénibles recherches? Si la cause des maladies leur est restée inconnue, faut-il leur faire un crime de l'avoir cherchée? Ce sont ces mêmes insuccès qui ont fait sentir la nécessité de nouvelles études, ce sont eux qui ont conduit à l'homœopathie. (*Id.* pag. 94.)

encore toute espèce de rôle dans la découverte des moyens propres à les guérir ; mais nous l'appelons hautement à notre secours quand il s'agit d'établir un diagnostic et un pronostic. Il est évident que l'homœopathie ne peut ni ne doit proscrire l'anatomie pathologique sans se mettre en contradiction avec elle-même ; car si les maladies ne nous sont connues que par leurs symptômes, nous devons les recueillir tous avec soin et n'en négliger aucun. Or, l'anatomie pathologique nous fournit des symptômes fixes, durables, facilement appréciables par l'observateur. A ce titre, il est hors de doute que l'homœopathie doit en tenir un compte rigoureux et les joindre aux lésions de sensation et de fonction pour former le tableau complet de la maladie (1).

« Pour l'homœopathe, connaître les médicamens, savoir « les formuler selon un système posologique fondé d'après « l'infinitésimalité, voilà le cercle étroit de sa doctrine « merveilleuse. »

Le merveilleux prend sa source dans l'ignorance, et voilà pourquoi la doctrine de Hahnemann est merveilleuse pour tous ceux qui refusent de l'approfondir.

« En effet, la doctrine homœopathique porte qu'un « remède doit être suivi d'une efficacité d'autant plus « grande qu'on se rapproche le plus, dans son mode « d'administration, de la dose d'un décimillionième de « grain ; en sorte que si l'on prend un grain d'un médica- « ment, qu'on le jette dans une rivière, et qu'on aille « ensuite puiser au dessous, on doit avoir la division infi- « nitésimale des homœopathes, etc. »

(1) *Controverses médicales*, par le docteur Chancerel. Archiv. et Journ. de la Méd. homœop. tom. V, p. 96.

Ainsi voilà encore la discussion engagée sur les petites doses; on raisonne sur elles et chaque raisonnement est accompagné de sarcasmes. Mais, encore une fois, leur action est un fait, et contre un fait les raisonnemens sont impuissans. En réfléchissant d'ailleurs, on serait obligé de convenir que l'état actuel de nos connaissances physiques, chimiques et physiologiques ne permet aucune objection sérieuse. Malheureusement, au lieu de réfléchir et de répondre, nos adversaires aiment mieux rire; c'est plus facile. M. Ducros jeune ne comprend pas les infinitésimalités; nous ne les comprenons pas mieux que lui; nous les admettons pourtant sans murmure, tandis qu'il les proscrit: c'est que nous avons compris qu'un fait d'observation ne s'établit que par le *de visu*, et, avant de nous prononcer, nous avons expérimenté, observé. Qu'il fasse comme nous; qu'il expérimente et qu'il observe. Jusque là toute discussion est complétement oiseuse et au moins inutile.

« Le système homœopathique renferme une vérité. »

L'aveu est naïf, et nous en prenons acte, cher confrère, pour vous rendre inexcusable aux yeux de chacun d'avoir si peu étudié un *système* qui renferme *une* vérité.

« Il est incontestable que la divisibilité fait acquérir à
« un remède des propriétés médicamenteuses plus pro-
« noncées. »

Cela est vrai, et c'est précisément parce que la divisibilité augmente l'activité d'un remède, que nos médicamens homœopathiques offrent une telle énergie à des doses aussi faibles.

« Un grain de calomel est-il bien porphyrisé, il agira
« avec une énergie thérapeutique quatre fois plus forte
« que si la porphyrisation était moins complète. »

Quatre fois? ce chiffre est inexact; votre bon plaisir

seul le donne, et vous seriez bien en peine de dire sur quoi il repose. Le principe une fois admis que le mode de préparation développe l'activité d'un médicament, cette activité nouvellement acquise échappe à toutes vos prévisions; il faut l'étudier.

Laissons là M. Ducros jeune; il est coupable d'avoir voulu trancher, de son autorité privée, la grande question de l'homœopathie, quand il n'a pas même consacré quelques momens à son étude. Il a répété ce qu'il avait lu dans quelques journaux, sans lire Hahnemann et sans avoir expérimenté la doctrine. L'occasion était belle pourtant quand le choléra sévissait au milieu de nous : la science qu'il professe n'était-elle pas assez nulle devant un cholérique, pour qu'il lui vînt à l'idée de chercher ailleurs des ressources nouvelles (1)?

(1) M. Ducros jeune est un ingrat; l'homœopathie, dont il médit, lui a fait obtenir (à son insu, il est vrai) ce qu'il regarde comme un beau succès chez une jeune enfant atteinte d'affection cérébrale compliquée de toux convulsive. Les évacuations sanguines, les révulsifs, les dérivatifs avaient été employés sans succès; le médecin ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque, heureusement pour sa malade, une idée lumineuse vient tout-à-coup se présenter à son esprit; il la saisit au passage. La rougeole régnait alors épidémiquement; M. Ducros jeune, trouvant « un lien de parenté morbide, sous « le point de vue étiologique, entre les symptômes de l'épidémie « régnante et ceux que lui offrait cette variété d'affection cérébrale », fut conduit, après de mûres réflexions, à administrer à sa malade la belladonne, « agent médicamenteux qui agit d'une manière élective « et spécifique contre les toux quinteuses de la coqueluche et de la « rougeole. » Et, à son grand étonnement, la belladonne enleva rapidement l'affection cérébrale avec les symptômes catarrheux.

M. Ducros jeune, fier de ce succès, dont il attribue tout l'honneur à la juste appréciation qu'il a su faire de la constitution médicale régnante, n'a pas l'air de se douter, le moins du monde, qu'il existe à côté de lui une doctrine dont le fondateur a, depuis 50 ans, consigné

M. Ducros aîné, plus réservé que son jeune frère, mais non moins injuste que lui envers l'homœopathie, reproche quelque part aux médecins homœopathes ce qu'il affecte d'appeler l'*irrationalité* de leur posologie. Rien ne peut excuser la nature de ce reproche. La réforme médicale est indépendante de toute posologie ; ce que nous voulons faire admettre, en théorie comme en pratique, c'est la loi de spécificité ou la loi des semblables. Après cela, il nous est facultatif de donner les médicamens par grains, par gros ou par onces. Si nous nous opiniâtrons à donner de petites doses, c'est par cette seule raison que l'expérience nous révèle chaque jour la nécessité de cette pratique. Or, il y aurait *irrationalité* à lutter contre l'expérience, tandis qu'il y a justice et raison à se soumettre à ses lois.

De tous les médecins de Marseille, MM. Ducros frères sont les seuls qui aient écrit leur opinion sur l'homœopathie; les autres se contentent de formuler leur pensée de vive voix dans les cercles et les salons. Pas un n'a imaginé une objection qui, en absence d'énergie et de puissance, ait au moins le mérite de la nouveauté ; tous ne savent que moduler sur divers tons ce qui a été dit cent fois et ce qui cent fois aussi a été réfuté. Occupés à faire de la clientelle (c'est le mot consacré), ils donnent en général tant de temps au métier qu'il ne leur en reste plus pour travailler à leur instruction ; aussi, tout en parlant bien haut d'homœopathie, ils en ignorent encore jusqu'à l'alphabet.

Ici, c'est un habile parleur qui se révolte à l'idée qu'un globule d'ipécacuanha fasse vomir, qu'un globule d'opium fasse dormir ; il en est encore à apprendre que la doctrine

dans un de ses immortels écrits (Voyez *Mat. méd. pure*, tom. 1, pag. 489) ce qu'il n'est parvenu, lui, à trouver qu'après de très longues réflexions et un laborieux enfantement.

des semblables administre l'ipécacuanha pour arrêter le vomissement, non pour le provoquer; l'opium, non pour porter au sommeil, mais pour combattre l'assoupissement!

Là, il nous faut entendre dire que l'homœopathie est la médecine des riens. — Docteur, puisque mon fils est perdu, je veux essayer de l'homœopathie. — Cher ami, ne vous y trompez pas; en ce moment nous ne faisons rien, nous faisons de l'homœopathie. — Mot plaisant qui prêterait à la raillerie, si railler était possible.

L'homœopathie n'est rien? Ah! c'est commode; vous faites ainsi bon marché de cette masse de médecins et de ces publications incessantes (1) qui proclament la supériorité de la doctrine nouvelle sur toutes les autres doctrines médicales? Mais, après tout, des malades que vous avez abandonnés sont là qui vivent, et vivent pleins de santé; vous n'étoufferez pas toujours leurs voix comme vous étouffez la nôtre.

Nous savons plus d'un confrère qui prononce avec assurance, partout où on veut l'écouter, que rien n'est plus facile à connaître et à pratiquer que l'homœopathie. Mensonge que cela! L'homœopathie est une science profonde, immense et qui entraîne forcément à des veilles sans fin tout praticien qui se voue consciencieusement à son culte. Elle réclame une connaissance approfondie de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie générale, enfin de

(1) Nous sommes plein de reconnaissance pour les continuateurs des *Archives de la Médecine homœopathique*, et nous rendons un tribut d'hommages bien mérité au rédacteur en chef de la *Bibliothèque homœopathique de Genève*: M. Peschier est un de ces hommes rares qui ont assez de noblesse de caractère et d'élévation d'esprit pour consacrer à la propagation de la vérité toute leur intelligence et même leur fortune.

toutes les parties positives de la médecine, et de plus elle est hérissée de toutes les difficultés que présente nécessairement une science à son origine. Nous n'avons que peu d'ouvrages traduits en français, et qui croira qu'il est bien facile de se familiariser avec les auteurs originaux? condition indispensable à qui veut marcher d'un pas rapide et sûr. Dans la pratique, il ne s'agit pas, comme sont habitués à le faire tant de médecins de la vieille école, à passer cinq minutes auprès d'un malade et à formuler une recette; il faut de toute nécessité étudier les sensations du malade, n'oublier aucun des symptômes qu'il présente; puis interroger les médicamens expérimentés jusqu'à ce jour, se ressouvenir exactement des effets pathogénétiques de chacun d'eux, les comparer au tableau de symptômes morbides qu'on a sous les yeux, et choisir enfin celui de tous qui est le plus homœopathique. Tout cela n'exige-t-il pas plus de temps et d'attention que de prescrire, en courant, des sangsues ou de la limonade? L'homœopathie condamne ce laisser-aller; elle veut que le médecin traite, non la maladie qui est dans sa mémoire, mais celle qui est dans l'organisme du patient. De pareilles exigences sont de nature à troubler la quiétude de bien des gens; elles ne permettent pas même de faire trente visites par jour; c'est fâcheux, mais ce n'est pas un crime.

Les remèdes homœopathiques sont des poisons! Voilà une insinuation nouvelle que sèment dans le public nos adversaires, toujours remarquables par leur bienveillance et la délicatesse de leurs procédés. Après nous avoir accusés de faire la médecine avec des *riens*, les voilà qui nous traitent d'*empoisonneurs*. Tout homme de sens saisit, à première vue, ce qu'il y a là d'inconséquence, nous allions dire de méchanceté. L'homœopathie n'emploie pas un seul médica-

ment qui ne lui ait été fourni par l'ancienne thérapeutique, et il y a même cela de singulier que quelques-uns de nos plus précieux médicamens sont précisément des substances qu'ils dédaignent comme inertes. Ainsi, le *lycopode*, que nous employons tous les jours avec succès dans une foule de cas pathologiques, est à peine usité en pharmacie pour rouler les pilules et empêcher qu'elles adhèrent entre elles. Avec le *sureau*, qui est désigné, dans le dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, comme un médicament *faible et peu digne d'attention*, nous guérissons une sorte d'asthme, les sueurs abondantes, etc., etc. Il est vrai que *l'aconit, la belladonne, la jusquiame*, etc., occupent encore une place distinguée dans notre arsenal thérapeutique, et les gens du monde pourraient nous alléguer que ces substances sont réputées vénéneuses ; mais que l'on se rassure, elles ne sont pas si vénéneuses, puisque tous les médecins les emploient journellement. Or, entre leur manière de doser et la nôtre vous savez quelle énorme différence.

Nous n'en finirions pas si nous voulions nous arrêter à chacune des imputations lancées contre la doctrine et ses partisans ; nous savons tout ce que, dans la lutte, nos antagonistes ont déployé de passion et de perfidie. Leurs arguties appellent à peine le sourire sur nos lèvres, mais leurs procédés nous indignent et nous font battre le cœur. Comment discuter de sang-froid avec des adversaires qui, poussés dans leurs derniers retranchemens, portent la déraison jusqu'à nous accorder libéralement un brevet d'incapacité, prétendant que les *pneumonies* que nous croyons avoir guéries n'étaient que de simples *catarrhes*, que nous avons pris une *diarrhée* pour un *choléra*, un *furoncle* pour un *anthrax*, etc., etc.? Nous voulons nous contenir ; le scandale nous répugne, et nous sommes fier de

garder sur eux le double avantage de la bienséance et de la vérité.

Il est à Marseille un médecin habile qui, depuis plus de trente ans, s'est acquis une haute réputation de mérite, aussi bien par une pratique étendue que par un enseignement profond et varié. Cet homme vraiment supérieur a joui du beau privilége de marcher à la tête de sa génération, et il l'a mérité, tant il a apporté de persévérance dans ses labeurs, tant il a jeté de lumières sur toutes les parties de la science qui ont fixé son attention. Nous, en particulier, nous lui avons voué toute notre estime, et c'est le cœur navré que nous sommes obligé de convenir qu'il est ennemi de l'homœopathie. Expliquons-nous : il n'en parle jamais, mais quand on lui demande ce qu'il faut en penser, il formule une opinion outrageante pour les partisans et même pour le fondateur de la doctrine. Certes, cette opinion, si elle était motivée, serait pour nous-même d'un grand poids dans la balance ; mais elle ne repose que sur une idée préconçue. Il y a de la part de ce médecin jugement sans examen préalable, et, faute de cet examen, le jugement est faux.

Ne demandons pas l'impossible : l'honorable savant dont nous parlons, et que tout le monde connaît, a vieilli quarante ans dans l'étude, et ce n'est plus à son âge que l'homme peut se livrer encore à des recherches pénibles et recommencer une instruction nouvelle. Il est vrai que l'homœopathie compte dans ses rangs plus d'un vétéran qui a eu le courage de se dérober à un repos nécessaire et de sacrifier ses derniers loisirs à l'intérêt de l'humanité ; mais ne voyons là qu'une belle et rare exception. C'est à nous, qui sommes jeunes encore, qu'il appartient de consacrer de longues veilles au travail glorieux d'agrandir

nos connaissances. Le temps et la force ne nous manquent pas, à nous; seuls, nous n'avons pas de position acquise à ménager *quand même*, nous sommes libres : pourquoi nous refuserions-nous à ouvrir les yeux à la vérité et à recevoir la lumière, de quelque côté qu'elle nous vienne? Travaillons, c'est une œuvre de conscience; si rude qu'on veuille nous faire le présent, l'avenir sera beau pour nous si nous savons être utiles.

Au moment où nous terminons notre travail, nous lisons dans la *Presse* un feuilleton sur l'homœopathie, signé *Jules Pelletan.* Encore un pamphlet à ajouter à tant d'autres! Sans doute, il ne restera pas sans réponse : il sera trop facile à nos confrères de Paris de faire ressortir combièn il y a de bassesse à entasser ainsi faussetés sur injures. Nous ne voulons donc pas y répondre; mais, comme quelques-uns de nos lecteurs pourraient avoir conservé une fâcheuse impression de la lecture de cet article, il est bon de donner d'avance (sauf à le prouver quand on voudra) un démenti formel à M. Jules Pelletan sur les résultats qu'il dit avoir été obtenus des expériences faites à Naples, à Paris, etc. Un médecin devrait s'estimer assez pour ne pas faire une guerre aussi déloyale à des hommes d'honneur et de loyauté. Il accuse *tous* les médecins homœopathes de faire *sciemment et dans un intérêt personnel une médecine nulle et dangereuse.* Ceci est une atroce calomnie; et que son auteur sache bien que celui qui, publiquement et sans preuves, appelle le mépris des autres sur ses confrères, celui-là l'opinion publique le flétrit.

OBSERVATION I.

Céphalée intermittente (migraine).

Mlle. P.... rue Longue-des-Capucins, 42 ans, brune, sanguine, vigoureusement constituée, non habituée au café, souffre depuis environ trois ans, époque où, par convenance plutôt que par goût, elle prenait plusieurs fois le jour du fort café à l'eau, d'une douleur lancinante, pressive, qui occupe tout le côté droit de la tête et s'étend jusqu'à l'œil du même côté, avec la sensation comme si cet organe était fortement tiré en arrière. Autrefois la douleur venait par accès à différentes heures de la journée et à des époques plus ou moins éloignées ; mais, depuis un mois environ, les accès ont lieu régulièrement toutes les nuits vers trois heures du matin, et se prolongent en s'affaiblissant jusque dans l'après-midi. La malade, auparavant vive et gaie, est triste, taciturne, ne peut s'occuper à rien, recherche la solitude et le silence, le moindre bruit provoquant ou aggravant ses maux de tête. Il y a : bouche pâteuse, perte de l'appétit, soif, constipation, somnolence le jour, insomnie la nuit.

La constitution de la malade, l'abus qu'elle avait fait du café, la céphalalgie semi-latérale apparaissant à trois heures du matin, tout indiquait évidemment l'emploi de *Nux vom.* : j'en administrai donc une dose $^{1}/_{30}$ le soir du 19 décembre 1836.

20. L'accès n'a pas eu lieu ; la malade n'accuse qu'un peu de pesanteur au front.

23. Le mieux se soutient; apparition précoce des menstrues.

26. Léger ressentiment de la migraine toujours à la même heure. *Nux vom.* $^{1}/_{24}$.

3 janvier 1837. Point de changement. *Sulph.* $^{1}/_{30}$.

9. Mieux prononcé; il est survenu depuis deux jours un prurit général et des boutons à la face.

20. Même état. Je répète *Sulph.*

1er février. L'éruption tend à disparaître; il reste quelques tiraillemens à la tempe droite, qui cèdent à une dernière dose *Nux vom.* $^{1}/_{18}$.

Il n'y a pas eu de récidive jusqu'à aujourd'hui.

OBSERVATION II.

Hémicranie; hémorrhoïdes.

Mlle. V.... rue Sylvabelle, 27 ans, tempérament sanguin prononcé, robuste, sujette à de fréquens saignemens du nez, est tourmentée, depuis deux ans, par des hémorrhoïdes fluentes, douloureuses, alternant avec une douleur dans le côté droit de la tête, à la région pariétale, comme si cette partie était traversée par un corps aigu. C'est toujours dans la huitaine qui précède et qui suit la période mensuelle, qu'elle souffre le plus.

Du 11 août au 1er septembre 1837, la malade prit plusieurs doses *Sulph.* à différens degrés de dilution : sous l'influence de ce précieux médicament, l'affection hémor-

rhoïdale cessa entièrement, et deux accès de migraine qui eurent lieu dans cet intervalle furent calmés de suite par *Coff.* 3. Un accès plus fort étant survenu le 8 septembre, après une menstruation abondante, j'administrai *Nux vom.* $^{2}/_{30}$; la douleur hémicranique se changea alors en céphalalgie continue avec sensation d'écartement du crâne, vertiges comme d'ivresse et fréquens épistaxis ; cet état céda à *Bell.* $^{2}/_{30}$, et la malade jouit d'un calme parfait jusqu'au 28 novembre suivant, qu'il me fallut lui donner *Ant. crud.* $^{2}/_{30}$ pour quelques symptômes de gastralgie et un prurit brûlant à l'anus.

OBSERVATION III.

Ophtalmie aiguë.

Pierre Reimonet, enfant de 10 ans, rue Baussenque, 28, a mal aux yeux depuis un mois. Par les conseils du docteur D...... on a successivement employé des sangsues aux tempes, un vésicatoire à la nuque, des pédiluves synapisés, différens collyres, etc., le tout en vain.

16 juin 1836. L'enfant a constamment les mains devant les yeux, qui sont très sensibles à la lumière ; les conjonctives sont rouges, injectées. Il y a : écoulement continuel de larmes brûlantes qui corrodent les parties environnantes, céphalalgie frontale pressive, face colorée, inappétence, soif, pouls plein, dur, fréquent. *Acon.* $^{2}/_{24}$ à sec, et, quatre heures après, *Bell.* $^{2}/_{30}$ en solution, à prendre par cuillerées.

17. La fièvre est tombée, les yeux sont mieux ; cessation du larmoiement.

18. L'enfant peut supporter sans sourciller l'éclat de la lumière.

20. Guérison.

OBSERVATION IV.

Ophtalmie scrophuleuse.

Hippolyte S...., âgé de 10 ans, rue Guintrand, né de parens psoriques et allaité par une nourrice scrophuleuse, a eu le carreau peu après l'époque du sevrage ; il est resté depuis lors sujet aux irritations de toutes les muqueuses, particulièrement à de fréquentes ophtalmies, auxquelles on a opposé jusqu'ici l'emploi des anti-phlogistiques et des révulsifs. Dans les intervalles de mieux, l'enfant a ce qu'on appelle les yeux *tendres;* le bord libre des paupières est habituellement rouge, tuméfié, la conjonctive jaune, la cornée d'un aspect terne, etc.

En mars 1837, l'ophtalmie ayant de nouveau passé à l'état aigu, caractérisé par : rougeur vive et boursoufflement des conjonctives, tache sur la cornée de l'œil droit, gonflement et collement des paupières, photophobie prononcée avec sensation de brûlure, larmoiement âcre, abondant, occasionnant une éruption de boutons pruriteux au haut des joues, céphalalgie frontale, etc., je donnai successivement *Acon.* et *Bell.* sans obtenir de changement

notable ; prenant alors en considération la constitution éminemment scrophuleuse de l'enfant, j'administrai *Hep. sulph.* $^{3}/_{24}$, qui procura bientôt une guérison radicale.

OBSERVATION V.

Tumeur lacrymale.

Marie B...., âgée de 24 ans, née d'un père dartreux et d'une mère asthmatique, a souffert à plusieurs reprises d'un engorgement glandulaire dans l'aisselle gauche, lequel ne s'est plus reproduit depuis quatre ans. A dater de cette époque, Marie commença à être incommodée par un larmoiement de l'œil gauche, plus fort en allant au grand air, et, bientôt après, elle s'aperçut d'une petite tumeur globuleuse qui lui était survenue un peu au dessous de l'angle interne du même œil ; en pressant dessus, cette tumeur s'affaissait au fur et à mesure que le liquide purulent qu'elle contenait s'échappait par le point lacrymal inférieur.

Voulant se délivrer à tout prix de ce qu'elle regardait plutôt comme une défectuosité que comme une maladie, Marie s'était soumise, en 1835, pendant environ six semaines et sans aucun résultat favorable, à une compression méthodique.

Le traitement homœopathique, commencé le 11 avril 1837, a consisté en six doses *Sulph.*, une tous les quinze jours. Au commencement de juillet la malade était guérie.

OBSERVATION VI.

Tumeur lacrymale; ulcération des angles de l'œil.

A peu près vers la même époque et par l'emploi du même moyen, *Sulph.*, j'ai guéri en peu de temps d'une semblable tumeur, qui datait de quatre mois, Marie S...., jeune fille de 20 ans, habitant Notre-Dame-de-Septêmes, chez laquelle existait également une psore héréditaire. Un point ulcéré à chacun des angles de l'œil du côté affecté nécessita l'emploi de *Nux vom.*

OBSERVATION VII.

Névralgie dentaire.

Mlle. M.... A...., âgée de 20 ans, souffre depuis deux semaines d'une odontalgie qui a résisté jusqu'ici à tous les moyens employés, tels que sangsues, pédiluves irritans, vésicatoire à la nuque, etc. Quoique la douleur occupât tout le côté droit des mâchoires, la troisième molaire supérieure, étant profondément cariée, fut enlevée et avec elle la douleur; mais le calme fut de peu de durée: une demi-heure à peine écoulée, la malade souffrit du côté gauche, dont toutes les dents sont parfaitement saines.

16 juin 1836. Douleur d'arrachement, de déchirement dans tout le côté gauche des arcades dentaires ; plus forte la nuit, elle force la malade à quitter son lit et à se promener dans sa chambre en poussant des cris qu'elle ne peut retenir ; la face est fortement colorée, du côté malade principalement ; la tête est pesante et comme engourdie. *Cham.* $^{2}/_{12}$ aggrava, puis diminua la douleur ; la malade s'endormit à dix heures du soir et ne se réveilla que le lendemain dans un état de calme parfait.

Le 18, un refroidissement ayant rappelé la douleur, *Cham.* $^{2}/_{24}$ l'apaisa de suite sans aggravation et sans retour.

OBSERVATION VIII.

Odontalgie nocturne.

Le 17 décembre 1836, je fus consulté par Pierre Besson, âgé de 26 ans. Depuis dix jours, ce jeune homme souffrait d'une odontalgie qui offrait ceci de particulier que la douleur ne commençait à se faire sentir qu'au coucher du soleil par quelques pulsations, sourdes d'abord, mais qui bientôt allaient en augmentant et se changeaient en crampes déchirantes occupant tout le côté droit de la face. Les dents de ce côté, saines du reste, donnent la sensation comme si on les arrachait une à une. Cet état, déjà si pénible, augmente à tel point lorsque le malade appuie sa tête sur l'oreiller, qu'il en est chassé hors du lit. La douleur

est encore aggravée par les boissons chaudes et améliorée à l'air froid. Pendant le jour, Besson n'éprouve dans la partie affectée qu'une sensation d'engourdissement très prononcée.

Je lui posai sur la langue *Cham.* $^{2}/_{24}$, et lui en remis une seconde dose pour prendre le lendemain, dans le cas où la nuit prochaine serait semblable aux précédentes; il n'en fut pas besoin : le 24, Besson me la rapporta en m'annonçant gaimment sa guérison.

OBSERVATION IX.

Vomissemens chroniques.

Mme. R....., âgée d'environ 40 ans, ayant habité longtemps les Antilles et nonchalante comme une créole, est tourmentée, depuis cinq ans, époque de son arrivée en France, par des douleurs arthritiques vagues et des vomissemens chroniques des alimens. Peu d'instans après le repas, cette dame est forcée de rendre les alimens qu'elle vient de prendre; et cela sans douleur ni malaise, mais par un simple effort de vomissement; si parfois elle veut résister à ce besoin impérieux, elle souffre alors d'une pression compressive dans la région épigastrique, bientôt suivie de tranchées et de selles diarrhéiques; elle éprouve aussi pendant plusieurs jours de l'inappétence et des rapports ayant le goût des alimens non rendus.

Appelé à lui donner mes soins le 20 novembre 1836, je la trouvai souffrante depuis quelques jours de l'affection rhumatismale qui, après avoir envahi successivement plusieurs articulations, était pour le moment fixée au pied gauche dont la partie dorsale est tuméfiée, rouge, chaude et fort douloureuse. L'indication était précise: l'état inflammatoire du dos du pied, le caractère vague de l'affection arthritique, les vomissemens chroniques des alimens, le tempérament phlegmatique de la malade, tout militait en faveur de *Puls.*; je l'administrai à la dose de $^{2}/_{30}$. Deux jours après, l'inflammation du pied était dissipée sans que le mal eût passé à d'autres articulations.

La malade habitait la campagne; ayant eu occasion de la revoir le 30, j'appris que depuis la prise du médicament, elle n'avait vomi que deux fois. Je lui donnai ce jour-là *Sulph.* $^{2}/_{30}$, que je répétai le 26 du mois de décembre suivant; et quoique le traitement soit resté imparfait quant à l'affection rhumatismale, à cause d'un voyage à Paris que fit Mme. R....., néanmoins les vomissemens n'ont plus reparu.

OBSERVATION X.

Gastro-encéphalite aiguë.

Appelé, le 24 novembre 1836, auprès d'une enfant de douze ans, rue du Petit-Cimetière, je reconnus les symptômes suivans : délire fugace, céphalalgie insupportable à

un tel point que la malade ne peut s'empêcher de gémir continuellement ; la douleur occupe toute la tête, le front et la tempe gauche principalement ; sensibilité excessive de la vue et de l'ouïe, rougeur et sécheresse de la moitié antérieure de la langue dont le fond est blanchâtre, piqueté de rouge ; amertume de la bouche, inappétence, soif, pulsations avec malaises à l'épigastre ; douleurs contusives dans le dos et les membres ; lassitude générale, chaleur brûlante de la peau, pouls plein, dur, fréquent. Cet état durait depuis la veille au soir et avait été précédé des prodromes ordinaires, comme alternatives de frisson et de chaleur, empâtement de la bouche, etc. Je lui donnai *Acon.* $^{2}/_{18}$ à sec et *Bell.* $^{2}/_{30}$ étendue, à prendre par cuillerées toutes les trois heures.

Le soir, diminution marquée des symptômes de la tête. Je fais éloigner les doses du médicament.

25. Amélioration progressive, néanmoins l'état fébrile persiste. *Acon.* $^{4}/_{12}$ par cuillerées.

26. Sueur générale pendant toute la nuit précédente, apyrexie complète, désir des alimens.

27 et 28. Convalescence.

OBSERVATION XI.

Choléra épidémique.

Mme. Demolin, Cannebière, 14, âgée de 32 ans, depuis long-temps tourmentée par des crampes d'estomac, est

enceinte de quatre mois. Voilà plusieurs jours qu'à sa gastrodynie habituelle s'est joint un malaise abdominal, bientôt suivi de fréquentes selles diarrhéiques jaunâtres, de nausées et d'une sensation indéfinissable de faiblesse. Appelé auprès d'elle le 21 juillet 1837, je la trouvai dans l'état suivant :

4 heures du soir. Vomissemens fréquens provoqués par tous les ingestas; diarrhée incessante, coulant sans que la malade en ait la conscience; les matières rendues sont liquides, écumeuses, blanchâtres, semblables à de l'eau de riz; suppression des urines, douleurs stomacales et intestinales atroces, crampes dans les mollets; céphalalgie étourdissante, sifflement continuel dans les oreilles, plus fort dans les momens qui précèdent le vomissement, face étirée, yeux enfoncés dans les orbites, sans éclat, cernés de bleu, avec douleur de traction en arrière; langue large, pâle, froide, gluante, soif dévorante, aphonie, respiration suspirieuse avec soulèvement pénible des côtes; teinte bleuâtre de la peau, des ongles des mains principalement, pouls précipité, filiforme, à peine sensible; demi-chaleur naturelle, abattement extrême, agitation, découragement, peur de la mort. *Veratr. alb.* $^{3}/_{30}$ sur la langue et $^{6}/_{24}$ dans six onces d'eau, à prendre par cuillerées tous les quarts d'heure, quelques morceaux de glace pour apaiser la soif.

6 heures. Point de changement, *Veratr. alb.* $^{4}/_{12}$ à sec et $^{6}/_{8}$ en potion. Je m'aperçois que l'ingestion de la glace est suivie de vomissemens, je la supprime.

Minuit. Plus de diarrhée, quelques efforts de vomissement sans résultat; le pouls se relève, la voix est moins éteinte, le facies meilleur. La malade accuse une forte chaleur dans le ventre et la poitrine, dit qu'on la laisse mourir de soif, qu'elle se sent en aller de faiblesse, jette ses mem-

bres de côté et d'autre et se tourmente beaucoup. *Metall. alb.* $^{1}/_{30}$. J'accorde quelques cuillerées d'eau fraîche, avec injonction de la laisser absorber dans la bouche.

22. Sérénité, face épanouie, la malade reprend de l'espoir. Point de médicament.

Soir. La face est colorée, le pouls fort et fréquent, malaises épigastriques ; les urines ne coulent pas encore. *Acon.* $^{5}/_{30}$ en solution.

23. La nuit a été pénible. A ma visite, je trouve la malade dans un état fort approchant de celui où elle était l'avant-veille. Je redonne *Veratr. alb.*, et la réaction ne se fait pas long-temps attendre.

24. Coliques hypogastriques, efforts pour uriner sans émission d'urine ; tumeur globuleuse, circonscrite au dessus du pubis ; cathétérisme qui amène beaucoup d'urine.

25. La malade entre en convalescence.

OBSERVATION XII.

Fièvre typhoïde suite du choléra.

Amable Mercier, jeune fille d'environ 12 ans, fut atteinte du choléra épidémique dans la dernière quinzaine du mois d'août 1837; traitée par les préparations opiacées, elle ne se remit qu'imparfaitement et retomba bientôt dans un état qui fit craindre de nouveau pour ses jours. Appelé le 4 septembre, j'observai ce qui suit : l'enfant était plongée dans une sorte de stupeur dont on ne la tirait

que difficilement ; elle ouvrait alors des yeux étonnés, regardait autour d'elle d'un air égaré, prononçait brusquement quelques paroles incohérentes et retombait dans un état d'anéantissement. Elle était couchée sur le dos, les membres jetés çà et là, la tête renversée en arrière, enfoncée dans l'oreiller, les yeux à demi ouverts, les pupilles dilatées, immobiles, la face alternativement pâle et colorée, le battement des carotides visible ; la langue est sèche, rouge, tremblotante ; l'épigastre est douloureux à la pression ; le ventre gonflé par des vents qui, en se déplaçant, produisent de fréquens gargouillemens ; les selles sont liquides, jaunâtres, fétides ; les urines déposent un sédiment briqueté ; il y a : assoupissement, délire fugace, respiration anxieuse avec gémissemens, chaleur brûlante de la peau, soubresauts des tendons, pouls plein, mou, fréquent.

C'était bien là la terrible fièvre typhoïde consécutive au choléra ; depuis quatre jours, on avait vainement employé contre elle toutes les ressources des médications dites antiphlogistique et révulsive, et c'est en désespoir de cause que l'on s'adressait à l'homœopathie. J'administrai *Bell.* $^{2}/_{30}$ sur la langue et en laissai $^{1}/_{24}$ en solution pour donner par cuillerées dans le cas où il ne surviendrait aucune amélioration.

5. L'assoupissement est moins profond et la malade répond juste aux questions qu'on lui adresse ; on n'a donc pas cru devoir faire prendre l'eau belladonnée : je prescris de l'administrer par cuillerées toutes les quatre heures.

6. Amendement marqué de tous les symptômes ; la stupeur a cessé ainsi que l'assoupissement ; la langue est large et humide, le ventre souple, la peau couverte d'une douce moiteur, le pouls presque à l'état normal ; pas de selle depuis hier.

7. Mieux progressif ; la malade demande à manger. Bouillons.

Jusqu'au 14, jour de ma dernière visite, l'enfant a été de mieux en mieux, prenant chaque jour une plus grande quantité d'alimens qu'elle digérait fort bien.

OBSERVATION XIII.

Orchitis aiguë.

Marius Bernardin, 27 ans, rue Jean-Galant, 10, est malade depuis plusieurs jours.

Le 13 décembre 1836, il offrit à mon examen : gonflement inflammatoire du testicule droit qui est augmenté de moitié de son volume ordinaire, avec rougeur et tension du scrotum ; douleur lancinante, déchirante dans le testicule, se propageant le long du trajet du cordon, et sensation de rongement dans la région lombaire ; pouls plein, accéléré ; peu de soif et d'appétit ; constipation, urines briquetées, en petite quantité. *Puls.* $^{3}/_{24}$.

14. Peu de changement. *Puls.* $^{6}/_{12}$.

16. Amendement prononcé ; le testicule n'est plus engorgé qu'à sa partie inférieure, dans l'épididyme ; il ne reste de la douleur qu'une sorte de fourmillement point trop désagréable et quelques rares tiraillemens dans le cordon.

18. Guérison.

OBSERVATION XIV.

Orchitis chronique.

Lazare Ripert, garçon de 12 ans, avait, depuis plus d'un mois, un gonflement assez considérable du testicule gauche avec épaississement de la peau du scrotum, sans douleur ni aucun phénomène inflammatoire. Il fut guéri par trois doses *Clemat.*, administrées les 4, 16 et 27 février 1837.

OBSERVATION XV.

Hydrocèle.

J. Rebattu, âgé de 3 ans, est né de parens psoriques; ses frères et sœurs ont tous été sujets aux gourmes, aux croûtes laiteuses, etc.; lui seul en a été exempt, mais le psore chez lui a pris une autre forme: depuis sa naissance il porte une hydrocèle du côté droit; la tumeur est allongée, arrondie, luisante, non douloureuse; l'enfant n'accuse qu'un léger malaise dans la direction du cordon spermatique, alors qu'il est resté long-temps debout.

Le traitement, commencé le 20 octobre dernier, a consisté dans l'emploi de *Sulph.* à doses répétées. Depuis la fin

janvier, tout liquide a disparu ; il ne reste de la tumeur qu'un engorgement indolent du testicule et du cordon, que j'attaque par les moyens appropriés.

OBSERVATION XVI.

Engorgement indolent du sein.

Madame F...., 28 ans, tempérament lymphatico-sanguin, allaite depuis cinq mois son second enfant. Un léger phlegmon survenu au dessous du mamelon droit, qui, négligé d'abord, envahit ensuite tout le sein et abcéda plus tard, a laissé à sa suite un engorgement peu douloureux de la glande mammaire et des faisceaux lactifères, ce qui l'a forcée de cesser l'allaitement de ce côté ; deux ganglions de la grosseur d'une noisette se montrent aussi dans le creux de l'aisselle correspondante. Malgré les soins d'un médecin, cet état dure depuis deux mois.

Le 19 mai 1836, je donnai *Bell.* $^{6}/_{24}$ en potion.

Le 28, la tumeur mammaire ainsi que les ganglions sont ramollis et tout-à-fait indolores ; depuis deux jours, il est survenu une éruption par plaques d'un rouge vif sur le cou et la partie antérieure de la poitrine.

Le 4 juin, les plaques rouges ont disparu voilà trois jours ; depuis lors, la malade accuse une forte céphalalgie frontale et une douleur tiraillante dans toutes les dents, surtout dans une molaire qui l'avait fait souffrir autrefois ;

la douleur augmente la nuit, par le toucher et le manger, les gencives sont gonflées. Ces symptômes dépendant de l'action de *Bell.*, et les glandes du sein et de l'aisselle s'améliorant de plus en plus, je ne donnai rien.

Le 15, madame F.... était guérie.

OBSERVATION XVII.

Engorgement glandulaire; diathèse cancéreuse.

Louise P,...., 33 ans, fut opérée d'un cancer du sein droit il y a huit ans; moins d'une année écoulée, le sein gauche étant devenu malade à son tour, il fallut aussi l'enlever. Quelques mois après cette seconde opération, Louise ayant reçu un coup au côté droit antérieur de la poitrine vit bientôt se développer dans cette partie un corps glandulaire qui peu à peu acquit le volume d'un œuf de poule. La crainte d'une nouvelle opération lui fit cacher son état avec soin. Depuis lors, la malade a été en proie à de violentes palpitations et à des étouffemens, auxquels on a opposé de fréquentes saignées.

Au 20 mai 1836, son état était ainsi qu'il suit: élancemens aigus dans et sous la glande engorgée; douleur constrictive à la base de la poitrine; fortes palpitations du cœur; oppression qui augmente par le mouvement; toux sèche, continue, plus forte le matin; céphalalgie frontale pressive, avec la sensation comme si l'on versait de l'eau froide dessus; vertiges en étant debout; sifflement dans

les oreilles ; épigastre gêné comme par un poids ; constipation habituelle ; menstruation tardive et en petite quantité.

Je n'entrerai pas dans les détails du traitement qui s'est prolongé jusqu'au mois d'août dernier ; je dirai seulement que les médicamens qui ont fait le plus de bien sont : *Con. macul.*, *Metall. alb.*, *Sulph.*, *Bell.*, *Nux vom.*, *Puls.* et *Acon.* fréquemment répété.

OBSERVATION XVIII.

Asthme spasmodique.

Le sieur D..... 42 ans, court et replet, s'étant endormi devant sa porte le soir du 18 juin 1837, fut réveillé en sursaut par une douleur de constriction à la base de la poitrine, comme si cette partie était fortement serrée par un lien, et une difficulté extrême de respirer qui diminua un peu en se mettant sur son séant. Cet état se prolongea jusque vers le matin et s'est depuis lors répété toutes les nuits. Pendant les accès, la respiration est précipitée, sifflante, le cou gonflé, la face fortement colorée ; durant le jour, le malade n'accuse qu'une sensation de pesanteur sur le sternum.

Consulté le 26, je lui donnai *Samb.* $^{2}/_{24}$; il occasionna quelques malaises, mais la nuit fut calme. La nuit suivante le malade ayant éprouvé encore un peu de dyspnée, une seconde dose *Samb.* le guérit sans récidive.

OBSERVATION XIX.

Toux avec oppression nocturne.

Françoise Baudin, 25 ans, rue Sainte-Françoise, 8, a une toux sèche depuis trois mois ; pendant la nuit surtout la toux est continue, et quand la malade parvient à s'endormir, elle est fréquemment réveillée par une difficulté extrême de respirer, qui ne diminue qu'en se mettant sur son séant et cesse vers le matin après une sueur débilitante.

La guérison a été obtenue au moyen de deux doses *Sulph.* $^{2}/_{30}$, administrées le 31 octobre et le 15 novembre 1836.

OBSERVATION XX.

Catarrhe suffocant.

M. Defailli, 41 ans, constitution pléthorique, demeurant au faubourg Saint-Lazare, fut pris, le 12 décembre 1837, d'une forte céphalalgie pour laquelle il fut saigné du bras ; le 15, il survint beaucoup d'oppression avec toux violente ; deux nouvelles saignées ne l'ayant nullement soulagé, il vint me consulter le 27.

Céphalalgie pressive, tiraillante dans le front et les tem-

pes ; forte injection de la face et gonflement des jugulaires ; toux sèche, creuse, ébranlante, qui paraît venir de l'épigastre, avec sensation d'écartement à la partie antérieure de la poitrine ; respiration accélérée, anxieuse ; lassitude générale ; frissons alternant avec des bouffées de chaleur ; pouls plein, fréquent. Je donnai *Acon.* $^{4}/_{18}$ en deux doses.

28. Légère amélioration. *Nux vom.* $^{2}/_{30}$.

29. La céphalalgie a cessé; l'oppression est moins prononcée et la toux est plus rare.

30. La nuit dernière, le malade a été tiré de son premier sommeil par une violente dyspnée avec douleur constrictive à la partie inférieure de la poitrine et vifs élancemens dans le côté gauche ; l'accès a duré plusieurs heures. *Samb.* $^{3}/_{12}$.

31. L'accès nocturne est encore revenu, mais il a été plus léger et a duré beaucoup moins. *Samb.* $^{2}/_{24}$.

8 janvier. Le malade est bien depuis plusieurs jours ; néanmoins, comme il a eu cinq fois la gale et qu'il n'a jamais suivi de traitement régulier, je lui administre *Sulph.* pour consolider la guérison.

OBSERVATION XXI.

Catarrhe pulmonaire chronique.

Virginie Defailli, âgée de 5 ans, fille du précédent, est malade de la poitrine depuis deux mois. Traitée par les moyens ordinaires, sa maladie est allée en empirant à tel

point que son médecin conseilla aux parens de me l'amener.

3 juin 1837. Pâleur et bouffissure de la face ; toux continue, plus forte le soir, avec expectoration jaune, puriforme, ayant un goût salé, et sensation comme d'excoriation dans l'intérieur de la poitrine ; respiration courte, tantôt râlante et tantôt sibilante ; selles diarrhéiques jaunâtres, suivies de coliques et de gonflement de l'abdomen avec beaucoup de borborygmes ; œdématie des extrémités inférieures ; défaut d'appétit, nausées le matin ; peau sèche, brûlante, rude au toucher ; sueurs nocturnes fétides ; pouls petit, serré, accéléré. Je donnai *Lycop.* $^1/_{30}$.

Jusqu'au 25 juillet, l'état de la petite malade s'améliora visiblement ; l'œdématie disparut, les crachats devinrent muqueux, la respiration nette, facile, la toux plus rare ; mais il y avait encore chaque jour deux selles liquides, le ballonnement du ventre persistait ainsi que les borborygmes, et le toucher faisait reconnaître la tuméfaction des glandes mésentériques. *Calc. carb.* $^1/_{30}$.

Le 15 août l'enfant était guérie.

OBSERVATION XXII.

Rhumatisme articulaire aigu.

Vincent, jardinier, âgé de 25 ans, replet, robuste, fortement coloré, doué des attributs propres au tempérament sanguin, fut atteint, il y a neuf ans, d'un commencement d'hypertrophie du cœur qui fut combattu par de nombreu-

ses saignées, que depuis lors il fallait répéter à des intervalles plus ou moins éloignés. Le 2 décembre 1834, par un temps brumeux et froid, ce jeune homme étant à la chasse, au point du jour, est saisi d'un frisson prolongé, suivi de chaleur et de douleurs dans le dos et les membres; une transpiration abondante parut le soulager, mais le soir, un nouveau frisson précéda des douleurs vives, bornées d'abord aux lombes, mais qui bientôt s'étendirent aux membres inférieurs, dont toutes les articulations sont rouges et gonflées; le lendemain, les poignets et les épaules sont aussi atteints, ainsi que l'articulation temporo-maxillaire du côté droit. Je vis le malade ce même jour.

Irascibilité, emportement, agitation continuelle quoique le mouvement augmente les douleurs; céphalalgie intense; langue et lèvres sèches; soif; bouche amère; peau brûlante; pouls plein, dur, fréquent; battemens du cœur forts et tumultueux; les articulations malades offrent tous les caractères de l'inflammation la mieux prononcée.

L'état pléthorique ordinaire au malade et son état présent donnaient l'indication de l'emploi de l'*Acon.*; à défaut de préparation convenable de cette substance, je prescrivis un grain de son extrait pharmaceutique étendu dans six onces d'eau distillée. Le malade n'en prit qu'une seule cuillerée le soir à huit heures; au bout de quelques heures, il se manifesta une telle exacerbation de la fièvre et des douleurs articulaires, que, bien que j'eusse prévenu les parens de la possibilité d'une aggravation, ils me firent appeler à quatre heures du matin.

Les symptômes déjà décrits avaient singulièrement augmenté d'intensité; de plus, le malade éprouvait la sensation comme d'un poids sur la région sternale, qui le forçait à changer continuellement de position, tandis que chaque

mouvement lui faisait éprouver une douleur si violente dans la tête qu'il disait qu'elle allait se briser, ou qu'il perdrait l'esprit. Cet état eût été vraiment alarmant pour tout médecin étranger aux lois de l'homœopathie ; je ne vis là que les effets pathogénétiques bien connus de l'*Acon.* Il était évident pour moi que si la position du malade s'était *momentanément* aggravée, c'est que j'avais été trop loin, une dose trop forte du médicament m'avait fait dépasser le but ; pour l'atteindre, je n'avais qu'à revenir sur mes pas. L'homœopathie m'enseignait que les acides végétaux sont un antidote sûr de l'*Acon.* trop fortement dosé. Je prescrivis donc une limonade rapprochée, dont l'effet fut tel qu'à midi, lorsque je revis le malade, je le trouvai dans un état de calme parfait ; la tête était libre, les articulations indolores, le pouls à l'état normal, le malade demandait à manger ; et non seulement cette maladie, qui s'annonçait avec des symptômes aussi graves, fut ainsi rapidement enlevée, mais Vincent s'est trouvé encore délivré de la nécessité de recourir à de fréquentes saignées, dont le besoin ne s'est plus fait ressentir depuis plus de trois ans.

On conviendra que ce fait, un des premiers de ma pratique homœopathique, était bien propre à m'encourager dans l'étude de la doctrine des semblables.

OBSERVATION XXIII.

Arthrite scapulo-humérale ; pleurodynie ; sciatique.

Le 3 juillet 1837, je fus consulté par le sieur Alexis

Long, âgé de 47 ans, demeurant rue des Trompeurs, 18, pour une douleur de paralysie avec raideur de l'articulation scapulo-humérale droite et engourdissement de toute l'extrémité; le malade souffre depuis sept mois; il a eu la gale il y a vingt-cinq ans et a été depuis lors sujet à des douleurs pleurodynique et sciatique.

Après deux doses *Sulph.* $^{3}/_{30}$ et $^{3}/_{24}$, administrées à huit jours de distance, il survint une éruption de petits boutons rouges prurians aux jarrets, siége principal de la gale antécédente.

Le 7 août, l'éruption a cessé, non la démangeaison. Le bras est bien depuis quelques jours, mais la douleur a envahi les muscles pectoraux du côté droit. *Arn.* $^{3}/_{12}$, deux doses.

17. Cessation du prurit. La pleurodynie ayant été remplacée par une douleur de sciatique élançante avec raideur de l'articulation du genou droit, celle-ci fut rapidement enlevée par *Coloc.* $^{3}/_{30}$.

Le 15 septembre j'ai revu Long en parfaite santé.

OBSERVATION XXIV.

Convulsions.

Rosine M...., âgée de 11 ans, est nerveuse, grêle, délicate; sa taille est élancée. Il y a cinq mois qu'au milieu de la nuit, elle fut prise de convulsions générales avec les pouces fléchis, les yeux largement ouverts et fixes, grince-

ment des dents, respiration précipitée, suspirieuse; cet état dura une demi-heure environ, après quoi l'enfant se rendormit. Un deuxième accès eut lieu le mois dernier, et depuis trois jours les convulsions reviennent chaque nuit.

Le 19 mai 1836, je donnai *Cham.* $^{3}/_{18}$, que je répétai le 3 juin suivant; jusqu'à aujourd'hui les convulsions ne se sont plus renouvelées.

OBSERVATION XXV.

Convulsions.

Baptistine Barrin, 4 ans, Porte Baussènque, 20, éprouve, depuis l'âge de huit mois, des convulsions générales dont les accès reviennent tous les quinze à vingt jours et durent un quart d'heure chaque fois; l'enfant est pâle, malingre, fantasque et très irritable; ses parens sont sains, ils attribuent l'état de leur enfant à l'imprudence qu'eut sa mère de lui donner le sein immédiatement après un violent accès de colère. *Cham.* $^{2}/_{24}$, le 19 juillet 1837.

Non seulement la petite Barrin n'a plus eu de convulsions jusqu'à ce jour, mais sa santé s'est encore notablement améliorée.

OBSERVATION XXVI.

Danse de Saint-Guy (chorée).

Mlle. Ernestine Guichard, pensionnaire, âgée de 11 ans, d'une constitution nerveuse et très irritable, née de parens psoriques et ayant eu elle-même force gourmes dans son enfance, éprouve, sans cause appréciable, une frayeur vive à la suite de laquelle cette demoiselle, auparavant gaie et rieuse, ne paraît plus se soucier de se mêler aux jeux de ses compagnes, devient sombre, taciturne, inappliquée à ses devoirs. Bientôt certaines contorsions insolites des membres et de la face ayant fixé l'attention sur son état, le médecin de l'établissement où elle est élevée prescrivit une application de sangsues aux malléoles et l'usage de quelques anti-spasmodiques; au bout de quinze jours de l'emploi de ces moyens, l'état de l'enfant s'aggravant toujours davantage, on s'adressa à moi le 26 janvier 1837.

Mouvemens brusques, désordonnés de tous les muscles soumis à l'empire de la volonté; non seulement la malade ne peut se livrer à la progression, mais il faut encore la contenir sur sa chaise et lui donner à manger, ce qu'elle ne saurait faire elle-même; la parole est basse, indistincte, le regard sans expression, les facultés intellectuelles affaiblies, le sommeil léger; le reste des fonctions est à l'état normal.

Je débutai par *Ign.* $^{2}/_{24}$. Ce moyen, répété le quatrième jour, fut suivi d'un état de calme pendant la nuit et tant

que l'enfant demeura couchée. Après *Bell.* $^{2}/_{30}$ deux doses, la malade eut quelque tranquillité dans l'après-midi ; en la soutenant sous les bras elle pouvait faire de courtes promenades, sans mêler ses jambes comme auparavant. Prenant alors en considération la psore héréditaire, j'administrai, à huit jours d'intervalle, deux doses *Sulph.* $^{2}/_{30}$, qui furent suivies d'une prompte guérison. En tout, le traitement a duré un mois.

OBSERVATION XXVII.

Pustule charbonneuse (anthrax).

Le 21 septembre dernier, M. Louis Ripert, de Saint-Louis, âgé de 62 ans, vigoureusement constitué, quoique sujet à de fréquentes attaques de coliques néphrétiques, sentit à la joue gauche une légère chaleur prurieuse à laquelle il porta peu d'attention. Le lendemain, la joue était tuméfiée et offrait dans son milieu une vésicule remplie d'une sérosité roussâtre qui s'écoula vers la fin du jour. Le 23, l'enflure avait beaucoup augmenté, ainsi que la chaleur et le prurit ; le lieu occupé la veille par la vésicule était de couleur brune-noirâtre, un cercle rouge et dur l'entourait et offrait çà et là quelques petites cloches ; le malade se sentait affaissé ; la nuit, il ne dormit pas comme à l'ordinaire. Le lendemain 24, l'état ayant encore empiré, je fus appelé le 25.

Tout le côté gauche de la face, du nez à l'oreille, était considérablement enflé et rénitent, les paupières très infiltrées; le milieu de la tumeur présentait une escarrhe noire, déprimée, de la grandeur d'une pièce de deux francs, cernée par un bourrelet de couleur d'un rouge livide foncé dans les parties les plus rapprochées du centre, et qui allait en s'éclaircissant vers la circonférence; le cercle inflammatoire était surmonté par une quantité de vésicules inégales qui lui donnaient un aspect bosselé; la tête était pesante, embarrassée; la langue large, blanche, humide; l'appétit et la soif nuls; le ventre serré; les urines rares, foncées en couleur. Le malade se sentait brisé et accusait une douleur de tension et d'engourdissement dans la partie affectée.

Le traitement de cet anthrax parvenu à la troisième période consista dans l'emploi de l'*Anthrac.* à l'intérieur et à l'extérieur. Après avoir administré de suite trois globules de la trentième dilution de cette substance, j'en mis trois autres dans quatre onces d'eau, dont on devait donner une cuillerée de quatre en quatre heures, et procédai au pansement au moyen de la charpie et de linges imbibés de l'eau contenant huit globules en dissolution.

Dès le lendemain 26, le mieux était manifeste; la tuméfaction, celle des paupières principalement, avait notablement diminué; le cercle inflammatoire s'était affaissé et une ligne de démarcation commençait à se dessiner sur les limites de l'escarrhe. Ce jour-là et les deux jours suivans il ne fut rien changé au traitement externe, mais, à dater du 29, le pansement n'eut lieu qu'avec de la charpie sèche. Bientôt l'escarrhe se détacha, et la plaie avec perte de substance qui en résulta était cicatrisée vers la mi-octobre.

OBSERVATION XXVIII.

Dartre furfuracée, pruriteuse au front.

Le 29 mars 1837, je fus consulté par Amable R.... pour une dartre furfuracée au front avec prurit rongeant dans les sourcils, la nuit principalement. Cette demoiselle, bien portante d'ailleurs, est âgée de 25 ans et souffre depuis environ un an.

Deux doses *Sulph.* à quinze jours de distance nettoyèrent la peau sans diminuer le prurit. Il survint quelques croûtes dans le nez et un gonflement inflammatoire de l'aile gauche, incommodité à laquelle la malade me dit avoir été sujette autrefois, et qui céda à *Thuya.* $^{3}/_{30}$; huit jours après *Vit. agn. cast.* $^{3}/_{9}$ enleva le prurit.

OBSERVATION XXIX.

Eruption vésiculeuse autour des lèvres.

Vers la même époque, Marie Bernardé, jeune fille de 15 ans, rue des Belles-Ecuelles, 27, avait depuis dix jours une éruption vésiculeuse, croûteuse autour des lèvres, avec sensation de brûlure et prurit insupportable, surtout la nuit. Elle fut guérie en quatre jours par *Rhs.* $^{2}/_{24}$.

OBSERVATION XXX.

Dartre autour de la bouche et au menton.

En octobre 1836, j'ai guéri avec deux doses *Phos.* $^{2}/_{24}$ une dartre boutonneuse occupant le pourtour de la bouche et le menton, avec fendillement de la peau et ulcération des commissures des lèvres, chez un homme déjà avancé en âge.

OBSERVATION XXXI.

Dartre à la face et crevasses à la paume des mains.

Durbec, 31 ans, demeurant au Pin, a, depuis son enfance, la paume des mains habituellement gercée, fendillée, et, depuis un an, une dartre farineuse au bas de la face et des boutons croûteux à la lèvre supérieure.

Sulph., *Phos.*, *Metall. alb.*, *Dulc.*, à doses répétées, dans l'espace de plusieurs mois, n'ayant produit que peu d'effet, Durbec, découragé, me donna clairement à entendre qu'il ne croyait pas qu'avec mes petits globules je pusse jamais parvenir à le guérir d'une maladie aussi invétérée que la sienne; sur ce que je lui observai que la crainte

d'une aggravation me rendait peut-être trop prudent, il me répondit en souriant qu'il serait curieux d'essayer des doses plus fortes. Je lui donnai donc *Mur. ac.* $^6/_3$ le 21 avril 1837.

Huit jours à peine écoulés, je vis revenir le malade dans un état qui me fit de la peine : tout le bas de la face était tuméfié, couvert d'une croûte jaunâtre, hideuse, au dessous de laquelle s'échappait un pus fétide; les paumes des mains étaient gonflées, ouvertes comme une pomme de Grenade; il avait, de plus, une toux sèche, fréquente et une sensation de vide dans l'estomac. J'allais m'apitoyer sur l'état du malade, lorsqu'il me rassura en m'annonçant qu'il était satisfait de ce qui était arrivé, et qu'il ne doutait plus maintenant de sa guérison.

Jusqu'au 6 mai le mal resta stationnaire; mais, à dater de ce jour, les symptômes médicinaux s'apaisèrent et disparurent; la suppuration diminua, puis cessa tout-à-fait, et les croûtes commencèrent à se détacher. Le 20 juin, l'amélioration paraissant s'arrêter, je répétai *Mur. ac.* à la dose de $^1/_{24}$ seulement; cette faible dose occasionna cependant encore un peu d'aggravation, après laquelle le malade fut de mieux en mieux et se trouva guéri entièrement en juillet.

OBSERVATION XXXII.

Dartres sèches aux mains.

Un garçon boulanger, dont le nom ne me revient pas,

portait, depuis six ans, une éruption dartreuse sèche sur le dos de chaque main. Il fut guéri en deux mois par l'emploi de *Sulph*. alterné avec *Dulc*.

OBSERVATION XXXIII.

Verrues ficoïdes à la face.

Sophie Massena, 3 ans, rue Jean-Galant, 10, me fut amenée, le 19 mai 1836, pour une inflammation érysipélateuse au menton. Cette enfant avait depuis deux ans la face couverte d'une trentaine de verrues minces, allongées, en forme de fics, dont la plupart étaient très enflammées, sans doute parce que l'enfant y portait souvent les doigts. Je donnai *Acon.* $^{1}/_{24}$.

Le 22, l'inflammation tant des verrues que du menton a cessé. *Thuya.* $^{1}/_{24}$.

Le 2 juin, quelques-unes des verrues sont tombées, celles qui restent sont flétries et semblent prêtes à se détacher. Je répète *Thuya*.

Le 20, il ne reste plus trace des végétations.

OBSERVATION XXXIV.

Verrue sur le nez.

François Cauvin, âgé d'environ 50 ans, rue du Panier, 15, grand, maigre, sujet depuis plus de quinze ans à de fortes palpitations du cœur avec étouffemens, etc., porte depuis deux ans, sur le milieu du dos du nez, une verrue à base large comme une pièce de vingt-cinq centimes, dont le sommet fendillé, rugueux, de couleur d'un gris sale, saigne facilement. Il éprouve de fréquens élancemens et des picotemens dans les narines qui provoquent l'éternuement. Attaquée plusieurs fois par les caustiques, la verrue s'est toujours reproduite.

Du 9 juillet au 11 septembre 1836, le malade prit deux doses *Caust.* $^{2}/_{30}$ alternées avec deux doses *Aur.* $^{2}/_{24}$; sous l'influence de ces médicamens, les élancemens cessèrent, la verrue se flétrit, tomba et n'a plus repullulé.

Il est bon d'observer que depuis lors Cauvin a cessé d'être tourmenté par les palpitations.

M. le docteur M..... à qui je racontais ce fait pour lui prouver l'action des doses infinitésimales, m'objecta qu'en employant l'instrument tranchant, il ne lui fallait pas deux mois pour guérir une semblable maladie. Cela peut être; mais, même en ce cas, que M. M.... donne à choisir à ses malades entre nos deux procédés, et il verra s'ils opteront pour le bistouri.

OBSERVATION XXXV.

Verrues aux avant-bras.

Athalie Marguerit, âgée de 10 ans, portait vingt-deux verrues à la face interne de l'avant-bras droit et dix-huit à l'avant-bras gauche; elle avait, de plus, dans chaque narine, beaucoup de croûtes qui gênaient la respiration et saignaient abondamment alors qu'elle les enlevait.

A commencer du 27 septembre dernier, l'enfant prit deux doses *Sulph.* alternativement avec *Dulc.* La guérison était complète dans les premiers jours de janvier.

OBSERVATION XXXVI.

Verrues aux mains.

Marie Vernet, de Velaux, ainsi que la précédente, âgée de 20 ans, sujette à de fréquentes ophtalmies et ayant eu force engelures dans son enfance, avait depuis plusieurs années, tant aux doigts qu'à la face palmaire de chaque main, des verrues de forme irrégulière, au nombre de dix-neuf, dont le volume variait de la grosseur d'une lentille à celle d'un pois-chiche.

Une dose *Sulph.* $^{2}/_{30}$ et une dose *Dulc.* $^{2}/_{24}$, à quinze jours d'intervalle, ont suffi pour la guérison. Le traitement a commencé le 10 mars 1837; à la fin du mois d'avril suivant, toutes les verrues avaient disparu. Depuis lors, Marie n'a plus eu d'ophtalmie et jouit d'une bonne santé.

FIN.

OBSERVATIONS PRATIQUES

SUR

L'HOMŒOPATHIE,

PAR L. SCUDERY,

Docteur en philosophie et en médecine, membre de la Société de médecine homœopathique de Paris, ex-secrétaire de l'Académie royale de Peloritani et membre de la Société économique de Messine, membre correspondant de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, de l'Académie médico-chirurgicale de Bologne, de la royale Académie de médecine et de l'Académie des sciences de Palerme, de l'Académie Gioenia des sciences naturelles de Catane, etc., etc., etc.

(Extrait du tome V des *Archives et Journal de la Médecine homœopathique*, 1836.)

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, Nº 13 *bis*.

LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.

1837.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

OBSERVATIONS PRATIQUES

SUR L'HOMŒOPATHIE,

Par le docteur SCUDERY (de Messine).

Lettre à Son Excellence Don Alexis Santo-Stefano, Marquis de la Cerda, Gentilhomme ordinaire de la chambre de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, Intendant de la vallée de Messine, etc., etc.

Excellence,

Décidé à publier quelques unes des observations homœopathiques pratiques les plus remarquables que j'ai eu l'occasion de recueillir pendant le cours de cinq années, j'ai cru de mon devoir de vous les adresser, à vous qui m'avez fourni l'occasion la plus favorable de faire les observations les plus convaincantes et les plus décisives en faveur du nouveau système. C'est vous, en effet, qui m'avez choisi dans la province que vous gouvernez pour aller au secours des habitans de la commune de *Mandanice*, tourmentés par une *dysenterie épidémique*, et je saisis aujourd'hui l'occasion de vous en témoigner toute ma reconnaissance; car c'est à vous que je dois non seulement d'avoir enrichi mes recherches sur l'homœopathie, et de m'être senti porté de plus en plus vers la doctrine de l'illustre et savant Hahnemann. Mais encore je vous suis redevable du bonheur d'avoir été de quelque utilité à un canton qui fut le séjour de ma première enfance, en délivrant bientôt les habitans de l'épidémie dont ils étaient les victimes.

Les recherches que j'ai l'honneur de vous présenter sur cette nouvelle doctrine furent entreprises par moi, seulement dans un but critique, et encore pour attaquer les préceptes du réformateur allemand (1). Car, si d'un côté j'étais forcé de reconnaître dans sa théorie de l'art de guérir le cachet d'un génie incontestable et d'une logique puissante, si je ne pouvais nier la valeur d'une matière médicale créée entièrement d'après l'expérimentation pure; de l'autre, la puissance de remèdes atténués presque à l'infini, et à un point où l'analyse la plus délicate ne découvre plus aucune trace de leurs propriétés physico-chimiques, me paraissait une complète chimère. Je me disais aussi que l'observation la plus rigoureuse au lit des malades n'aurait pas manqué d'en démontrer l'inefficacité jusqu'à l'évidence, surtout à un praticien habile, et ayant une habitude suffisante des expériences directes.

D'autre part, quelle objection pouvais-je adresser en dehors de toute expérimentation, à une doctrine qui se proclame née seulement de l'observation et de l'expérience? C'est, en effet, avec raison qu'Hahnemann ne

(1) Le maréchal de camp du roi des Deux-Siciles, le commandant L. Caraffa de Noja, qui commande aujourd'hui la province et les troupes à Messine, partisan décidé de la doctrine homœopathique, fut le premier à m'exciter à étudier la nouvelle médecine. Je lui en fais ici mille remercîmens et je lui en témoigne ma profonde reconnaissance. Il est inutile de rappeler avec quelle philanthropie il s'empresse de secourir les pauvres malades au moyen de ses connaissances homœopathiques.

peut admettre d'autre réfutation, d'autre raisonnement que ce qui se déduit rigoureusement des observations et des faits. Il suffit de lire et d'étudier ses doctes ouvrages, pour que, déjà pénétrés du sentiment de candeur et de vérité qui respire dans ses écrits, vous sentiez qu'il ne vous reste d'autre arme à manier contre un si grand adversaire, que celle de l'expérimentation (1).

Les observations pratiques, d'accord avec les maximes

---

(1) Pourquoi donc l'Académie royale de médecine de Paris invitée par le gouvernement à examiner et à expérimenter avec soin les doctrines homœopathiques, dans le but de reconnaître leur supériorité sur celles des doctrines des allopathes; pourquoi, dis-je, a-t-elle dédaigné de descendre dans le champ des expériences, pourquoi a-t-elle esquivé les faits que lui présentaient les homœopathistes? Flattée peut-être de l'état de perfection auquel elle croit la médecine actuelle parvenue par ses efforts, a-t-elle cru *devoir* à son orgueil de repousser une réforme médicale importante, parce qu'elle n'était pas née dans son sein? Certes elle a manqué le but le plus important et le plus philanthropique de la mission qu'elle avait reçue, celui de détromper, au moyen de ses recherches, bon nombre de médecins ses confrères qui, dans toute l'Europe, ont embrassé et embrassent journellement les maximes homœopathiques, et elle a manqué l'occasion d'éclairer sur la fausseté de pareilles maximes la société qui en devient l'inévitable victime. La Société médicale n'ayant donc en aucune manière répondu aux vœux du gouvernement sera, par le jugement qu'elle a porté, tout-à-fait assimilée à la montagne en travail, car sa décision, prise à la légère sans expériences préalables, n'a pu que la faire déchoir dans l'opinion de ceux qui attendaient qu'elle se prononçât pour se décider eux-mêmes.

de la doctrine d'Hahnemann, et une honorable clientelle qui avait placé en moi sa confiance, me firent donc peu à peu et même malgré moi délaisser la médecine ordinaire ou allopathique, à l'étude de laquelle j'avais entièrement consacré ma jeunesse, et pour laquelle j'avais entrepris beaucoup d'excursions, de voyages, afin de visiter les principales universités et les plus célèbres cliniques de l'Europe.

Les observations que je vais exposer ne peuvent certes fournir à l'homœopathie un soutien plus solide que beaucoup d'autres qui ont été recueillies dans divers ouvrages ou dans différens journaux, et qui ne laissent rien à désirer sur la vérité des maximes homœopathiques. C'est par la conviction que j'en avais, que je m'étais abstenu de les publier jusqu'à ce jour : il me suffisait qu'elles eussent puissamment contribué à dissiper tous mes doutes sur l'irréfragable puissance de substances atténuées au plus haut degré, et qu'elles m'eussent éclairé sur un principe aussi philosophique qu'important en pathologie, *similia similibus curuntur*, en opposition avec son prédécesseur *contraria contrariis*. Mais, ayant réfléchi que depuis neuf ans le choléra asiatique, s'avançant du nord au midi, a décimé les nations civilisées de l'Europe, qu'il exerce aujourd'hui ses ravages sur les cités populeuses de notre Italie, et que par malheur, peut-être, il n'épargnera ni notre île si belle, la Sicile, ni les populations de la province administrée par votre sagesse, je croirais manquer à mes devoirs, si d'un côté je ne cherchais à démontrer à mes collègues, par mes

propres expériences, l'importance des doctrines d'Hahnemann, dans toutes les maladies, et si de l'autre je ne vous avertissais de leur immense avantage dans tous les cas d'épidémie. J'ai l'honneur de vous en offrir un exemple dans la dysenterie qui a désolé la commune où vous avez daigné m'envoyer.

Sans rappeler beaucoup d'affections contagieuses ou épidémiques observées en Allemagne et ailleurs, et dont les descriptions et le traitement démontrent la supériorité de la méthode homœopathique, il suffit de faire connaître les résultats qu'on a obtenus dans le choléra, pour que chacun soit convaincu des bienfaits qu'elle a procurés à l'espèce humaine.

Les docteurs Shroeter à Lemberg, Lichtenfels à Vienne, Wrecka à Vienne et à Selowitz en Moravie, Stuler à Berlin, Seiter à Wishney, Volotschok en Russie, Bakody à Raab en Hongrie, Gerstel de Prague à Mariahilt, Tischnowitz et Klostordorf en Moravie, Hannush à Tischnowitz, Fisher dans une petite ville entre Vienne et Brunn, Veith et Merenzeller à Vienne, Schaller, Lovy et Baer à Prague; tous ont traité les malades attaqués par le funeste choléra, d'après les principes de l'homœopathie. Leurs mémoires prouvent que sur 1368 malades de tout âge, de tout état, de toute condition qu'ils ont entrepris de traiter, 1261 ont été guéris, et 107 seulement ont succombé; c'est-à-dire qu'ils n'ont perdu qu'un malade sur 13, ce qui est établi dans le tableau suivant.

	Malades.	Guéris.	Morts.
Docteur Shroeter.	27	26	1
— Lichtenfels	40	37	3
— Wreka.	144	132	12
— Stuler.	34	29	5
— Seiter.	109	86	23
— Bacody	223	215	8
— Gerstel..	330	298	32
— M. Hannush.	84	78	6
— Père Veith.	125	122	3
— Quin..	29	26	3
— Schaller.	113	113	»
— Lovy.	80	72	8
— Merenzeller.	30	27	3
	1368	1261	107

En outre, d'après le rapport statistique des autorités de Tischnowitz, sur 6671 habitans, il y eut, savoir :

	Malades.	Guéris.	Morts.
Traités par la méthode allopathique.	331	229	102
— par l'homœopathie	278	251	27
— par le camphre sans médecin.	71	60	11
	680	540	140

Les docteurs Hermann et Zimmermann, chargés par le gouvernement russe à Saint-Péterbourg d'un hôpital de cholériques, assurent dans leur rapport avoir guéri tous les malades qu'ils soumirent à l'homœopathie (1).

Tout au contraire, le choléra-morbus s'est montré re-

(1) Si on veut plus de détails, on peut consulter les ouvrages suivans : Quin, *Du traitement homœopathique du choléra*. Paris, 1832. Duplat, *Observations de choléra traité homœopathiquement*, à Mar-

belle à toute espèce de méthode allopathique. Les statistiques de tous les pays, de toutes les cités attaquées par l'épidémie, donnent une effroyable mortalité : et quand cette mortalité n'a pas été supérieure au nombre des guérisons, elle n'a pas été au dessous de cinq morts sur douze malades.

Certes, les malades qui, sans appeler de médecin, s'abandonnèrent aux ressources de la nature, ou firent simplement usage de remèdes domestiques, n'eurent pas à souffrir une mortalité plus considérable (1).

Dans une disparité si grande de résultats, pour une maladie qui décime les populations qu'elle attaque, et contre laquelle la médecine ordinaire ne procure aucun secours, un essai de clinique homœopathique devra paraître d'une grande importance. Oserai-je proposer à la sagesse de Votre Excellence, dans le cas d'invasion du choléra dans la ville de Messine ou dans les environs, de vouloir bien désigner dans l'hôpital une salle particulière de clinique homœopathique (et l'autorité de tant de savans médecins allemands doit paraître suffisante pour appuyer une pareille détermination) : on verrait, je n'en puis douter, une foule de victimes arrachées au fléau destructeur, et conservées à l'État. De plus, les médecins calmes et raisonnables, ceux qui ne sont pas endurcis dans les erreurs d'un art qui devrait toujours être

---

seille, 1835. *Bibliothèque homœopathique*, t. I, p. 399 ; t. VI, p. 201 et 254.

(1) Voir les ouvrages qu'on vient de citer, p. 6.

salutaire, trouveraient, dans le champ que vous leur auriez ouvert, à recueillir une foule d'observations qui seraient pour eux le moyen le plus énergique de vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à renoncer à un système de médecine trompeur et même mortel dans une foule de circonstances.

Ce n'est pas ici le cas d'exposer les remèdes qu'emploie l'homœopathie pour la guérison du choléra : ce n'est point là l'objet de ma lettre, et l'on pourra trouver ailleurs et les symptômes de la maladie et les remèdes qu'on emploie pour la combattre (1).

Je viens d'exposer les motifs qui me déterminent à publier mes observations pratiques : avant de commencer, je dois m'excuser auprès des personnes qui auraient préféré ne pas voir leurs noms figurer dans des observations médicales, leur protestant que je n'ai eu en vue que l'intérêt de la science et le désir de mettre les médecins incrédules de Messine, où j'ai fait mes premières observations, à même de vérifier, quand bon leur semblerait, la véracité de toutes mes assertions.

Épidémie dysentérique.

A Mandanice, petit village montagneux de six cents âmes, situé à dix lieues de Messine, parut, vers les premiers jours de juillet 1833, une épidémie dysentérique. Elle attaqua d'abord la partie la plus pauvre des habitans, et atteignit bientôt ceux qui étaient dans la plus

(1) Voir les mêmes ouvrages ctiés, p. 6.

grande aisance. Les autorités, effrayées de voir périr dix personnes en peu de jours, et la douzième partie de leur population atteinte du même mal, réclamèrent auprès de vous les secours les plus prompts. Choisi par Votre Excellence pour prendre les mesures que je croirais les plus utiles au salut des habitans, je m'empressai de me transporter sur les lieux, et je remarquai ce qui suit.

Du jour de mon arrivée (28 juillet 1833) au 7 août, j'eus à examiner quarante-un malades à diverses époques de la maladie, en sorte que je pus distinguer, dans cette dysenterie, trois périodes bien tranchées.

Première période. — *Invasion.* Chez les uns, vertiges, comme s'ils allaient tomber, tête pesante et embarrassée, borborygmes dans les intestins, tranchées au bas-ventre. Chez d'autres, mal de ventre en forme de coliques, nausées, pincement dans différentes parties de l'abdomen. Les malades se plaignent de serrement au cerveau, mal de tête aigu, surtout vers les parties externes du front. Élancemens et retentissement dans les orbites : ces douleurs augmentent quand le malade baisse la tête. — *Progrès.* Après douze ou même vingt-quatre heures, pénibles épreintes, efforts inutiles pour aller à la garde-robe, ou évacuations d'une très-petite quantité de matières écumeuses, muqueuses, où l'on remarque, dans certains cas, quelques traces de sang ; mais le malade éprouve une sensation des plus pénibles, comme si les intestins, comprimés entre le dos et le ventre, allaient s'échapper par le rectum. Colique et mal de ventre qui

obligent le malade à se courber fortement en avant. Évacuations écumeuses d'une couleur jaune verdâtre, ou analogue au safran. Envies violentes d'évacuer toutes les cinq ou dix minutes, accompagnées d'une sensation pénible, comme si l'anus et le rectum se fussent déchirés; ténesmes fréquens, émissions bruyantes de vents d'une odeur insupportable, urines chaudes et brûlant à leur sortie le canal de l'urètre. Les urines du reste étaient infectes, et si on les conservait, elles se troublaient et devenaient blanchâtres. Pouls petit, déprimé, figure abattue, faiblesse et tremblement des jambes, engourdissement des genoux, affaissement et découragement.

Deuxième période. Deux ou trois jours au plus, après l'invasion de la maladie, tous les symptômes qui affectaient la tête et le ventre s'aggravaient; ils étaient accompagnés d'un sentiment de brûlure et de picotement à l'estomac, de vomissemens, surtout dans le temps des évacuations; les matières rendues étaient noirâtres, fétides, d'une odeur fortement acide; évacuations prolongées et sonores; et, peu d'instans après, violentes éructations, hoquet continuel; douleurs sécantes à l'ombilic; spasmes douloureux et crampes au bas-ventre, colique déchirante; envies d'aller à la selle, soit inutiles, soit suivies d'une évacuation de matières muqueuses et teintes de sang, avec des douleurs lancinantes au pubis; évacuation d'une grande quantité de sang; évacuations fréquentes de beaucoup de matières molles, puriformes, et mêlées de sang, signalées par le malade comme s'il

était sorti un gros noyau de matières, accompagnées d'une douleur insupportable au sacrum et au rectum. Langue sèche et rude; soif et désir d'eau glacée; lassitude pénible; tiraillement général, crampes aux mollets; tremblement, faiblesse qui paralysent les jambes; frissons dans le dos, froid très-sensible aux épaules et aux pieds, et, peu de temps après, chaleur au front ou à la tête; fièvre accompagnée de sécheresse à la peau. Tristesse et angoisse comme à l'approche de la mort. Chute des forces; les yeux s'enfoncent dans leurs orbites et s'entourent de cercles bleuâtres. Amaigrissement et quelquefois mort.

Troisième période. Garde-robes de matières aqueuses, noirâtres (mélanosis); quatre-vingts à cent évacuations par jour, amaigrissement et émaciation. Refroidissement général et sueurs colliquatives; délire, soif inextinguible, désir ardent de glace, chaleur brûlante dans la bouche et à l'estomac (pyrosis); langue sèche, gercée, noirâtre; dents noires; haleine cadavéreuse, face hippocratique, gémissemens continuels, soupirs violens, hoquet. Ensuite calme, cessation de plusieurs symptômes; apparence d'amélioration dans l'état du malade; mort.

Je n'ai pu apprécier les altérations pathologiques après la mort, parce que l'autopsie de deux individus que j'ai vus mourir m'a été refusée par les parens, à cause des préjugés qui règnent dans le pays.

Causes de la maladie.

Suivant les observations que j'ai pu recueillir, on doit

attribuer le mal : 1° à la disette qui régna pendant l'hiver et le printemps, et qui obligea les malheureux habitants à se nourrir exclusivement de végétaux sauvages ou cultivés et de quelques graines légumineuses ; 2° à l'avidité avec laquelle ils se nourrissaient de blés à peine mûrs et mal séchés ; à un été très-variable, où des pluies abondantes succédèrent à une grande chaleur.

Traitement.

Les remèdes que j'ai cru devoir administrer aux malades, suivant la loi homœopathique, ont été, dans la première période, de la camomille à la 10e dilution, la coloquinte et le sublimé corrosif à la 30e ; la camomille prise sous forme de globules (un seul ou deux chaque demi-heure), a été, dans les premiers temps de la maladie, d'un effet salutaire, mais peu durable : aussi jamais je ne laissais les malades sous sa seule influence, et de huit à douze heures après, je leur faisais prendre deux globules de coloquinte, et je les laissais pendant vingt-quatre heures sous l'action de ce remède. Ce temps écoulé, il y avait une amélioration sensible dans leur état, et la santé ne manquait pas de se rétablir au bout de deux ou trois jours. Même dans un cas où j'administrai, six heures après l'invasion du mal, 2 globules de coloquinte, la guérison s'acheva entièrement dans l'espace de vingt-quatre heures (voir *Observation première*, p. 333). J'ai cherché, dans quelques cas, à administrer le sublimé-corrosif (deuto-chlorure de mercure), expérimenté comme spécifique contre les dysenteries épidé-

miques que l'estomac amène; mais n'ayant jamais pu remarquer aucun signe de son action, j'ai cru utile de renoncer à son emploi.

Dans la seconde période, la coloquinte s'est montrée encore efficace. J'ai dû aussi des effets salutaires au sumac vénéneux (*rhus toxicodendron*), et à l'acide sulfurique. Cependant le sumac vénéneux, à la 30e dilution, a produit, suivant les circonstances, de très-heureux résultats, surtout quand la maladie, par un mauvais traitement allopathique, commençait à dégénérer en fièvre typhoïde (voir *Observation troisième*, p. 335). Dans la dernière période, l'arsenic, à la 30e dilution, m'a semblé pouvoir être d'un effet avantageux; cependant le mal était déjà si avancé, que la mort fut inévitable pour deux individus que je vis succomber, l'un douze heures après mon arrivée, et l'autre après trois jours d'un cruel martyre. Deux autres individus, au contraire, abandonnés aux seules forces de la nature, et chez lesquels la maladie non seulement avait parcouru toutes ses phases, mais encore s'était changée en une espèce de fièvre mésentérique consomptive, ont éprouvé de l'arsenic des effets merveilleux, quoique, dans l'un de ces deux cas, il n'eût été administré que le trente-cinquième jour de la maladie.

Cas particuliers de dysenterie.

Première observation. Dominique Campagna, journalier, âgé d'environ vingt ans, d'une constitution robuste, ressentait depuis deux jours une pesanteur à la tête,

une douleur vive au front. Le 30 juillet au matin, il fut pris de coliques intestinales violentes, et, au bas-ventre, de tranchées qui l'obligeaient d'aller souvent à la selle. Ses efforts étaient continuels, mais vains; ténesme. L'ayant visité le soir, je puis faire le tableau pathologique suivant. — Vertiges semblables à ceux de l'ivresse, douleur gravative à la tête, comme si elle était serrée dans un étau, élancement subit dans les orbites; borborygmes; flatuosités sonores et fétides; au bas-ventre, coliques très-aiguës, comme si on lui eût coupé les intestins, ce qui forçait le malade à se replier en arc : efforts vains et ténesme; tentatives répétées pour aller à la selle, évacuations de matières écumeuses mêlées de sang et de mucosités; faiblesse dans les jambes, pouls rare et petit, soif ardente, pâleur du visage, frissons légers aux pieds, sentiment de froid. — Camomille à la dixième dilution, répétée de trois en trois heures; coloquinte le lendemain matin; en remarquant, après six heures, que les phénomènes morbides se calmaient, je m'abstins d'ordonner de nouvelles doses. Le jour d'après, le malade se sentit si parfaitement rétabli, qu'il voulut s'en aller et vaquer à ses affaires.

Deuxième observation. D. Placido Longo, d'environ vingt-cinq ans, propriétaire, fut attaqué le 23 juillet de vertiges et de mal de tête, accompagnés de tranchées suivies de selles abondantes. Quand je le vis, au cinquième jour de la maladie, j'observai les phénomènes suivans :

Céphalalgie sous-orbitale, comme si la tête allait se

briser, douleurs vives et poignantes en différentes parties de l'abdomen, flatuosités infectes et sonores, ténesme, nausées pendant les évacuations; de demi-heure en demi-heure environ, évacuation de mucosités blanchâtres et écumeuses, mêlées de stries de sang, et accompagnées de fortes douleurs au bas-ventre et au sacrum : il semblait au malade que ses intestins allaient s'échapper. Urines rares, puantes, troubles, blanchâtres, occasionant, au passage, le sentiment d'une vive chaleur dans le canal de l'urètre. Fatigue générale dans tous les membres; aux genoux, sentiment de paralysie; abattement, maigreur de la face, yeux caves, pouls petit et lent. Après l'emploi de la coloquinte, répétée dans les deux premiers jours, et celui du *rhus radicans* et de l'acide sulfurique, le malade se rétablit le huitième jour du traitement, mais sa convalescence fut longue.

Une de ses sœurs, son frère aîné, deux de ses filles, furent pareillement attaquées de la dysenterie : elle fut accompagnée de fièvre. Dans ses deux filles, il y avait en outre des vers; cependant ces quatre personnes se trouvèrent guéries après avoir fait usage de l'*aconit*, de la *camomille*, du *rhus radicans* et de l'*acide sulfurique*; mais la maladie du frère aîné offre cela de remarquable, qu'elle est une preuve que, dans cette épidémie, les saignées et les sangsues étaient ce qu'il pouvait y avoir de plus funeste, comme on va le voir.

Troisième observation, D. Gaetano Longo présenta tout à coup le matin, 30 juillet, tous les symptômes

précurseurs de la dysenterie, avec de fortes douleurs à l'épigastre. Appelé près de lui, je m'empressai de lui administrer la *camomille* et la *coloquinte*. Le lendemain, le malade, jugeant son état empiré, crut devoir recourir à la médecine allopathique, et il appela un médecin, qui se hâta, à son tour, de lui prescrire un certain nombre de sangsues à appliquer sur l'abdomen. N'ayant pas obtenu d'amélioration dans l'état de son malade, et à cause de la fièvre et de la dureté du pouls, il lui fit une saignée, et le mit au régime antiphlogistique. Cependant le mal prit un aspect si grave, que les parens, désespérés du pronostic funeste porté par le médecin qu'ils avaient appelés, implorèrent de nouveau les secours de l'homœopathie. Le matin, 2 août, lorsque je lui fis ma visite, j'observai les symptômes suivans. Pesanteur et douleur gravative au front, étourdissemens, état comateux. Bouche et langue sèches, âpres, rougeâtres, soif, inappétence, évacuations de matières putrides, muqueuses, et mêlées de beaucoup de sang noir et puriforme. Vertiges, obscurcissement de la vue pendant les évacuations, et douleurs déchirantes dans les entrailles et à l'anus. Urines très-rares, prostration des forces, lassitude dans les jambes, et jusqu'à réduire à l'immobilité; pouls fréquent et petit, indifférence complète du malade pour son état, réponse brève, peau sèche, sommeil délirant, accompagné d'une multitude de paroles mal articulées. — *Rhus radicans*, deux globules, à prendre de trois heures en trois heures. Le lendemain, amélioration générale dans l'état du malade, suspension de toute

espèce de remède, et guérison complète le quatrième jour (1).

Quatrième observation. Antonia Zamboni, petite fille de huit ans, et d'une constitution grêle, attaquée de dysenterie, me présenta les symptômes suivans :

Douleur au dessus de l'orbite droite ; coliques violentes à l'épigastre ; évacuations avec douleur au bas-ventre, tantôt de matières muqueuses et sanguinolentes mêlées d'ascarides, tantôt de beau et pur sang. Les évacuations étaient souvent accompagnées d'une douleur insupportable au pubis et au coccyx ; soif, refroidissement général,

---

(1) Le malade qui fait le sujet de cette observation n'habitait pas le même village que son frère : il demeurait à Leucadi, à une demi-lieue de Mandanice. Son médecin, le docteur G. Mirone, qui avait eu à traiter dans cette commune la même épidémie dysentérique, s'émerveillait non seulement de la guérison prompte et miraculeuse de son client, mais aussi de celle de trois autres personnes qui vinrent me consulter, pendant que j'étais dans la maison de Longo, pour la même épidémie dysentérique. Il m'écrivit, me sollicitant, au nom de l'humanité, de lui faire part de mon prodigieux secret, me disant que le traitement qu'il avait employé avait été généralement malheureux. Je lui expédiai une note pour la conduite de ses malades, lui indiquant les phénomènes morbides, avec les remèdes appropriés aux diverses circonstances, et je lui ai appris que tout le secret de l'homœopathie consistait dans une étude attentive des ouvrages de Hahnemann. Bientôt après, il eut à me remercier par une seconde lettre, d'avoir dès ce moment sauvé tous les malades qu'il eut à traiter de la dysenterie, et commença à prendre goût pour les ouvrages d'Hahnemann, que je lui avais procurés.

langue blanche, pâleur et maigreur; fièvre dans l'après-midi, qui tombait le soir. J'administrai le *sublime*, et, deux jours après, la *coloquinte* : aucune amélioration, au contraire l'état empira.

Je lui prescrivis le *rhus radicans*; sa guérison eut lieu le quatrième jour de l'emploi du remède, répété trois fois; le quinzième à compter de l'invasion.

Quatrième observation. Gaetana Spadaro, jeune fille campagnarde de seize ans, d'une constitution plutôt robuste, fut la première attaquée de la dysenterie. Quand je la vis, elle était au quarantième jour de la maladie, dont elle avait parcouru toutes les périodes, et qui semblait avoir dégénéré en une. fièvre hectique. Voici les phénomènes que je pus observer : — Évacuations dysentériques comme de matières découpées; la surface du vase qui les contenait, présentait des marbrures produites par un mélange de matières non digérées, muqueuses, puriformes et sanguinolentes; vomissement continuel de matières liquides et d'alimens; soif inextinguible, langue aride. Douleur obtuse aux reins, hoquets, toux accompagnée d'expulsion de mucosités bronchiques; état fébrile rémittent, pouls fréquent et petit, légers frissons le soir, sueur puante et glutineuse au cou et à la tête le matin; tout le reste du jour, peau sèche et rude. Sentiment de chaleur interne, maigreur extrême ou plutôt marasme, aménorrhée pendant plusieurs époques. *Pulsatilla* répétée pendant trois jours. Au sixième jour, alternativement, l'*arsenic* et *acide nitrique* de six en six jours. Je partis au bout de neuf

jours, et j'eus le plaisir d'apprendre que ma jeune malade avait été complétement rétablie au bout de dix-huit jours de traitement.

Sixième observation. Madame Agathe Mastrocci, propriétaire, âgée de quarante-six ans, d'une forte complexion, se trouvait attaquée depuis huit jours de la dysenterie, lorsque je la visitai. Outre les symptômes exposés plus haut, il y avait une céphalalgie; vertiges pendant les évacuations, qui étaient continuelles, de matières pultacées, striées de plusieurs couleurs, accompagnées de coliques et d'un refroidissement général. Sentiment de brûlure à l'estomac, hoquet, langue sèche, pouls très-petit, mais sans fréquence; soif, et désir de boire à la glace; face terreuse, yeux enfoncés; je prescrivis le *sublime*. Le lendemain, continuant à se trouver dans le même état, elle préféra s'en tenir à une consultation allopathique, qui lui avait été envoyée par écrit par un médecin de la ville, et d'après laquelle on fit un usage réitéré de sangsues à l'abdomen, et l'on donna à l'intérieur une potion d'huile de ricin et d'amandes douces, des lavemens, etc. Pendant ce traitement, le mal fit de si grands progrès, que, lorsque trois jours après, cédant aux instances de la famille, je revis la malade, je trouvai un refroidissement général sur tout le corps, qui était couvert de sueur; sentiment vif de brûlure depuis l'estomac jusqu'à la bouche; bouche et langue des plus arides, soif inextinguible, avec désir ardent de boissons glacées; vomissement constant, peu de temps après toute espèce de breuvage, de matières noirâtres d'une odeur

cadavérique; déjections alvines aqueuses des mêmes matières noirâtres, qui semblaient appartenir à la membrane muqueuse tombée en gangrène. Haleine cadavérique insupportable, hoquets continus, prostration complète des forces; soupirs, gémissemens, pouls très-petit; je donnai l'*arsenic*, l'*acide nitrique*; amélioration apparente pendant vingt-quatre heures. — Mort deux jours après. — On me refusa l'autopsie.

La méthode homœopathique ne put être non plus d'aucune utilité pour un enfant de trois ans, malade déjà depuis quinze jours, présentant tous les symptômes de la dysenterie, qui, chez lui, était accompagnée de vers intestinaux (j'ai observé cette complication de vers dans tous les enfans qui eurent la dysenterie), parce qu'il se trouvait avoir aussi une mésentérite, accompagnée de maigreur générale et de lienterie. La mort en fut l'inévitable conséquence.

A mon retour à Messine, qui eut lieu le 7 août, après être resté dix jours à Mandanice, on pouvait dire que l'épidémie n'existait plus; car, excepté le jeune *Crupi*, mort le 10 août, et la malade à l'état chronique qui fut guérie le 15, je ne laissai derrière moi que quatre dysentériques, qui se rétablirent bientôt après; et d'après le rapport de l'autorité municipale, il ne se présenta plus aucun cas nouveau.

TABLEAU STATISTIQUE.

NUMÉROS.	NOMS DES MALADES.	AGE.	HOMMES.	FEMMES.	INVASION.	GUÉRISON.	DÉCÈS.
1	G. Spadaro. .	19	»	1	Juin 18	Août 15	
2	D. Saitta. . .	2	1	»	Juillet 1	» 5	
3	D. Ariazi. . .	15	»	1	» 7	» 4	
4	A. Stracuzzi. .	18	»	1	» 9	» 6	
5	C. Longo. . .	2	»	1	» 10	» 12	
6	N. Merulla. .	21	»	1	» 13	» 4	
7	F. Scoglio. . .	3	»	1	» 14	» 3	
8	G. Crupi. . .	3	1	»	» 15	»	Août 12
9	D. Crimi. . .	3	1	»	» 16	» 2	
10	G. Pandolfo. .	37	»	1	» 17	» 1	
11	N. d'Angello.	50	1	»	» 17	» 4	
12	V. Argiroffi. .	22	»	1	» 18	» 6	
13	M. Mazullo. .	5	»	1	» 19	» 7	
14	G. Mastroeni.	46	»	1	» 20	»	» 8
15	A. Zamboni. .	9	»	1	» 20	» 12	
16	M. Crimi. . .	15	»	1	» 21	» 4	
17	C. Fama. . . .	11	1	»	» 21	» 3	
18	G. Ciatto. . .	70	»	1	» 21	Juillet 31	
19	F. Romeo. . .	8	»	1	» 21	»	Juillet 28
20	G. Mazzulo. .	2	1	»	» 22	Août 6	
21	N. Ciatto. . .	42	1	»	» 22	» 5	
22	F. Ferrara. . .	13	1	»	» 22	» 3	
23	S. Romeo. . .	12	1	»	» 23	» 4	
24	S. Mafali. . .	11	1	»	» 23	» 2	
25	P. Longo. . .	25	1	»	» 23	» 5	
26	L. Longo. . .	5	»	1	» 24	» 3	
27	G. Ciatto. . .	80	1	»	» 24	» 6	
28	A. Mastroeni.	42	»	1	» 24	» 5	
29	G. Sparago. .	10	»	1	» 24	» 4	
30	G. Scoglio. .	32	1	»	» 24	» 10	
31	A. Spadaro. .	19	»	1	» 25	» 3	
32	C. Allegra. .	3	»	1	» 25	» 2	
33	V. Scoglio. .	7	»	1	» 26	» 5	
34	D. De Bella. .	39	1	»	» 26	» 2	
35	A. Crimi. . .	20	1	»	» 27	» 1	
36	D. Campagna.	20	1	»	» 28	Juillet 30	
37	F. Allegra. . .	36	»	1	» 29	» 31	
38	G. Longo. . .	33	1	»	» 29	Août	
39	G. Caminiti. .	11	»	1	» 30	» 1	
40	G. Maimone .	2	1	»	Août 2	» 5	
41	F. Scoglio. . .	32	»	1	» 5	» 7	
			18	23		38	3

On voit d'après le tableau ci-dessus, qu'il y eut 41 malades de la dysenterie, que 38 guérirent, et que 3 seulement succombèrent. Mais, si l'on considère que le numéro 9 du tableau mourut deux heures après mon arrivée, que le malade numéro 28 abandonna l'homœopathie et n'y revint que lorsque la mort était imminente, et que chez le numéro 8 la maladie était compliquée d'une mésentérite chronique, on pourra dire avec assurance que la méthode homœopathique parvint à guérir tous les malades de dysenterie, qui se soumirent à ses prescriptions.

Affections nerveuses convulsives.

Mademoiselle R. Santoro, âgée de dix-huit ans, d'une constitution florissante et robuste, d'une santé excellente, à la vue d'un objet qui lui avait causé de très-grands chagrins, est saisie tout à coup de convulsions hystériques des plus violentes avec perte de sentiment. Cette attaque dura environ deux heures, malgré les secours immédiats de la médecine. Depuis ce jour, les mêmes convulsions se renouvelaient tous les soirs, vers huit heures. On employa toutes les ressources de la médecine ordinaire : application de sangsues aux parties génitales, fomentations tièdes, saignée, bains entiers et locaux, antispasmodiques divers; mais tout fut inutile; les convulsions non seulement continuèrent à revenir, mais devinrent même plus violentes et de plus longue durée. Après quinze jours d'un état aussi déplorable, je fus appelé pour donner mes conseils. Je m'occupais

alors d'homœopathie, et je cherchais une occasion de pouvoir l'appliquer pour la première fois, sans que mon essai fût nuisible à aucun malade, même dans le cas où il ne produirait aucun bien. Trouvant cette occasion favorable, je dis aux parens que je reviendrais observer la malade au commencement du paroxysme; je la vis donc le soir, et voici ce que je pus observer :

Cri pour appeler du secours, pâleur subite du visage, clignotement des paupières, mouvement vibratoire de la tête, et perte de connaissance. Un instant après, contorsion de tout le corps, convulsions, raideur des muscles; mouvemens musculaires brusques et énergiques; la malade se lève sur la pointe des pieds, elle pousse des hurlemens et des cris inarticulés : ses yeux sont largement ouverts et fixes, les pupilles restent immobiles; elle a des mouvemens de colère instantanés, son visage est enflammé, sa contenance sérieuse et imposante avec des accès de rire sardonique et des trismes des mâchoires : elle mord les objets, même des métaux qu'on approche de sa bouche; elle gesticule d'une manière étrange, qui rappelle les mouvemens d'un guerrier ou d'une amazone. Cette crise nerveuse durait environ trois heures, et avec tant de violence, que quatre hommes robustes pouvaient à peine la tenir et empêcher de fortes contusions ou des luxations : à la fin, elle se calmait et revenait à son état naturel, comme s'éveillant d'un profond sommeil, et sans aucune connaissance de ce qui lui était arrivé, éprouvant seulement un certain épuisement dans les membres. La *cicuta virosa* me parut

présenter beaucoup de phénomènes semblables à ceux que ma malade éprouvait : aussi, le lendemain matin, je lui en fis prendre 30e. Le soir, je ne manquai pas de me trouver présent à l'accès habituel ; mais une heure se passa sans que la crise eût lieu, et la malade, déjà très-contente, se croyait tout-à-fait guérie ; je me retirai. Le lendemain, j'appris que, peu de temps après mon départ, la convulsion était revenue avec beaucoup plus de violence que de coutume, mais qu'elle n'avait duré qu'une demi-heure. Le troisième soir, à l'heure ordinaire, l'attaque paraissait vouloir recommencer, mais tout cessa bientôt, à l'exception d'un léger tremblement des paupières et d'un ébranlement momentané de la tête. Ce petit mouvement nerveux se reproduisit le quatrième soir, et j'appris alors de la malade que ses convulsions étaient précédées d'une chaleur poignante au cœur, qu'elle sentait tout à coup trois piqûres aiguës, et que, peu après, elle perdait connaissance. Maintenant ce phénomène seul subsistait encore : alors je lui administrai *aconitum* 30e ; je fis renouveler, dans la journée, deux fois la même dose, et j'eus le plaisir de voir, à dater de ce jour même, toute espèce de mouvement convulsif entièrement disparaître, et la malade complétement rétablie. Onze mois après, la même demoiselle, en passant dans la rue, vit courir devant elle un cheval qui avait pris le mors aux dents, après avoir renversé son cavalier. Son effroi fut tel que la même convulsion se reproduisit avec les mêmes périodes, et toujours annoncée par des élancemens au cœur. Appelé à son se-

cours, dès le second paroxysme, je commençai à lui donner le matin *aconitum* 30°; même remède deux heures après, et elle n'éprouva plus depuis aucune convulsion.

Cette observation donne lieu à des réflexions de la plus haute importance en faveur de l'homœopathie. 1° Une seule dose de deux globules de ciguë vénéneuse fut suffisante pour faire disparaître une convulsion terrible qui avait déjà acquis une longue habitude de revenir à des périodes déterminées; cependant le phénomène précurseur de la crise résiste encore à ce remède, et les élancemens au cœur persistent à se reproduire aux heures accoutumées. Si l'on parcourt tous les symptômes caractéristiques résultant de l'emploi de la ciguë vénéneuse, tels que les a décrits dans son traité de *Matière médicale* le savant Hahnemann, on verra facilement que, parmi ces symptômes, au nombre de 205, il n'en est pas un seul qui corresponde aux affections instantanées de cœur qu'éprouvait ma patiente. 2° Au contraire dans l'action pathogénétique de l'aconit, beaucoup de phénomènes sont en rapport avec celui que je viens de décrire, rapport marqué surtout dans les symptômes 288, 292, 293 : l'aconit devait donc, d'après l'homœopathie, mettre un terme à la maladie, ce qui effectivement a eu lieu. 3° La même convulsion se reproduit onze mois après, les piqûres au côté gauche de la poitrine la précèdent encore. J'essaie maintenant, en donnant l'aconit avant la ciguë, de diminuer la crise; mais elle cesse tout-à-fait, et l'action de la ciguë vénéneuse est désormais inutile. La convulsion était donc tout-à-fait secon-

daire aux lancinations douloureuses du cœur, et après les avoir neutralisées, grâce à l'influence spécifique de l'aconit, la santé revint et se fortifia. On est forcé de voir dans un fait pareil une preuve bien irrécusable de la puissance du médicament et de la vérité de la doctrine de Hahnemann.

La sœur aînée, mademoiselle A. S., était également sujette à des convulsions hystériques, qui se reproduisaient tous les mois avec dysménorrhée et coliques au bas-ventre, causées par une ancienne affection psorique: la *pulsatille*, la *chaux* et le *soufre*, administrés à doses répétées, rétablirent les menstrues, et l'hystérisme cessa. Si je ne m'étends pas davantage sur cette convulsion, c'est que la marche m'en parut ordinaire. Cependant je ne laisserai pas d'indiquer en faveur de la loi des semblables le fait suivant: La belle-sœur d'un de mes frères, mademoiselle F. Scimone, était fréquemment sujette à des attaques hystériques; les symptômes qu'elle éprouvait avaient beaucoup de rapport avec ceux que produit l'emploi de la *bryonia* sur l'homme en santé. C'était assez qu'elle flairât ce remède pour faire cesser la convulsion au bout presque d'une minute. Cependant à peine j'approchais de ses narines la petite fiole contenant quelques globules imbus de la 30e dilution du remède, qu'aussitôt la convulsion se déclarait momentanément avec une nouvelle violence, accompagnée de grandes secousses dans tous les membres et de cris répétés (1).

---

(1) Les docteurs Maisano et Cocco, médecins allopathistes dis-

Lorsqu'elle connut la puissance de ce remède, elle me pria d'avoir la complaisance de lui montrer la petite fiole dont l'odeur lui était si salutaire. Je la satisfis, mais à peine avait-elle eu le temps de la flairer qu'elle me dit qu'elle ne sentait rien, tombant de suite dans une convulsion avec cris et perte de connaissance; cependant l'accès fut très-léger et ne dura que quelques secondes.

J'ai eu à traiter beaucoup de cas d'hystérisme, et toujours avec grand succès; de sorte que la méthode du savant Hahnemann est au dessus de toute comparaison avec la médecine allopathique pour laquelle la guérison de toutes les névroses et surtout de l'hystérisme a toujours été un écueil insurmontable.

Les faits suivans que je vais rapporter font voir le rang élevé que tient le camphre parmi les remèdes employés contre certaines convulsions nerveuses.

Madame M. Ciatto, âgée de 22 ans, dont la figure annonçait une parfaite santé, à la suite de chagrins qui produisirent en elle une forte commotion morale, fut saisie d'une convulsion tellement violente, qu'elle paraissait sur le point de succomber. L'ayant visitée dans le paroxysme qui durait déjà depuis cinq heures, je pus remarquer les phénomènes suivans : yeux rouges et

tingués, furent présens à cet essai, et, à leur instigation, j'approchai une fois de ses narines d'autres fioles contenant d'autres remèdes, mais ce fut en vain, et sans que la convulsionnaire s'en aperçût.

tournés, visage enflammé, sueur abondante qui vient mouiller le cou et la gorge, inquiétude, respiration haletante, entrecoupée, mouvement convulsif de la poitrine, qui s'élève et s'abaisse sans interruption, avec tant de vitesse et de violence qu'il semble inconcevable que les cartilages des côtes puissent sans luxation se prêter à une pareille élasticité.

Un tel paroxysme durait ordinairement de dix à quinze minutes; quelques minutes après, il recommençait encore. Dans l'intervalle des crises, fatigue et épuisement extrême; douleur dans les flancs et dans les côtes comme s'ils étaient fracturés: longs soupirs avec douleur poignante vers les insertions latérales du diaphragme; lamentations, consternation et crainte de la mort. Je ne pus me rappeler en ce moment dans quelle partie de la *Matière médicale* d'Hahnemann j'avais lu des phénomènes analogues aux précédens, et l'état très-alarmant de la malade ne semblait pas me laisser le temps d'étudier. Mais j'assimilai cette forme de convulsion à une autre que j'avais observée sur des lapins dont je m'étais servi pour faire de nombreux essais pour connaître l'action dynamique du camphre (1). Aussi je

(1) *Ricerche intorno agli effetti produtti dalla canfora sull'animale economia*, *lettera* 1ª et *lettera* 2ª, *Bologna*, 1825-1826.—Des extraits de ces deux mémoires ont été insérés dans différens journaux; on peut consulter surtout: *Biblioteca Italiana*, vol. XL, page 282. — Omodei, *Annali di medicina*, vol. XXX, page 102, et vol. L, page 131. *Archives générales de médecine*, tome XXI, p. 131.

me décidai à en administrer, et, ayant formé une solution alcoolique de *camphre* à un huitième, je commençai à en donner à la malade une goutte dans une cuillerée d'eau toutes les trois minutes dans l'intervalle des accès; après la sixième goutte, la convulsion eut encore lieu, mais elle disparut bientôt complétement.

Le lendemain, sous l'impression des mêmes causes, la convulsion vint encore tourmenter la malade; mais quelques gouttes de la solution camphrée enlevèrent jusqu'à la moindre trace l'affection nerveuse.

Par suite de mes recherches sur l'action du *camphre* (1), je me servis encore de ce remède pour une autre convulsion avec perte de connaissance, dont voici les principaux phénomènes : mouvemens convulsifs des paupières, des muscles de la face et de la langue; paroles prononcées d'une voix tremblante et inintelligible; contorsions des yeux et secousses de la tête de bas en haut. Les deux personnes que j'eus à guérir sont mademoiselle F. Grosso Tacopardi, et madame Puntaloro, sage-femme.

J'eus lieu de me convaincre que l'homœopathie présente des grandes ressources pour la guérison des enfans dans une foule d'affections abdominales, et dans la dentition, presque toujours accompagnées d'un état convulsif plus ou moins funeste. Il serait trop long de citer tous les cas que j'ai eus à traiter, mais le suivant est bien propre à démontrer que quelquefois des médecins très-instruits, malgré les observations homœopa-

(1) Ouvr. cit.

thiques qui se présentent devant eux, se sentent peu de penchant à étudier et à apprécier les préceptes et les doctrines d'Hahnemann. Une petite fille de neuf mois, d'une bonne complexion, fille de M. le docteur A. C...., un de mes amis distingués, était depuis quelques mois en proie à des affections gastriques convulsives, suite d'une dentition difficile, et qui résistaient à l'action des remèdes allopathiques divers qu'on s'empressait de lui administrer. Le mal empirait sans cesse, je me trouvai par hasard chez mon ami, au moment de la chute de quelques sangsues appliquées à l'abdomen, après l'emploi d'un bain, d'une potion d'huile de ricin, de clystères antispasmodiques, etc.; je trouvai la malade dans l'état suivant. Renversée sur son lit; tout en elle annonçait l'approche de la mort, la pâleur qui couvrait son visage, ses yeux enfoncés et livides, et ses pupilles cachées sous ses paupières; inquiétude, respiration difficile, état comateux, agitation continuelle des bras, sueur froide à la tête et à la poitrine, convulsions semblables à celles des épileptiques, qui se succédaient sans relâche; le dos était renversé en arrière (*opisthotonos*), et les yeux dirigés tous deux vers le coin intérieur de l'orbite. Elle était abandonnée déjà comme à une mort inévitable par les médecins, c'est-à-dire par son père, plongé dans la désolation, par l'habile docteur Costa, le nestor des médecins de la ville, et par le docteur Licandro. On me permit, comme une entreprise chimérique, de lui donner mes soins. *Traitement.* Suspension pour deux heures de toute espèce de remèdes, ensuite de deux

heures en deux heures une petite cuillerée d'eau dans laquelle on a mêlé, pour huit onces à peu près d'eau, *camomilla* 12e. Lorsque la nuit fut avancée, environ dix heures après la prise du remède, le mouvement convulsif des bras et l'état comateux avaient cessé; mais les attaques épileptiques, quoique moins intenses, continuaient encore. Je prescrivis dans la même forme *ignatia amara* 30e, une petite cuillerée toutes les deux heures; lorsque la seconde fut prise, les convulsions cessèrent entièrement. Une tranquillité parfaite et un sommeil profond leur succédèrent, la chaleur revint, et l'enfant se réveilla le lendemain complétement guérie. Pendant qu'elle était plongée dans le sommeil, les piqûres des sangsues s'ouvrirent et laissèrent couler le sang assez abondamment. Le père voulut attribuer à cette hémorrhagie accidentelle le changement heureux survenu dans la santé de sa fille; mais il ne fit pas la réflexion que le calme, le repos et le sommeil qui précédèrent l'hémorrhagie n'auraient pas eu lieu, si l'état convulsif n'avait pas déjà cessé.

Encéphalite.

Mademoiselle la baronne de Calcagno, âgée de quatre mois, d'une constitution en apparence forte et robuste, troisième fille de parens riches, dont les premiers enfans avaient péri d'une maladie analogue, l'un mâle, à l'âge de onze mois, l'autre du sexe féminin, à l'âge de sept mois, fut tout à la fois saisie de convulsions et d'obturation des narines, au point que l'allaitement, de-

venu très-difficile, ne pouvait avoir lieu qu'avec danger de suffocation. L'ayant examinée, j'observai les symptômes suivans : Tête tombante, visage très-pâle, écoulement infect par les narines et par les oreilles, yeux caves et entourés d'une large aréole bleuâtre, qui, en s'étendant vers la base des os propres du nez, figurait un cercle de lunette; taches rousses sur les paupières supérieures; de la tête s'exhalait une forte odeur de fromage pourri; troubles dans la digestion, avec évacuations alvines jaunâtres, recouvertes de beaucoup de flocons caséeux; coryza; narines bouchées par d'épaisses croûtes muqueuses puantes, qu'il fallait extraire souvent pour rendre l'allaitement possible; convulsions des membres et surtout du bras gauche, qui ne faisait que s'élever et s'abaisser; état comateux parfois, avec les yeux à moitié ouverts et l'iris caché sous la paupière supérieure; regard stupide, avec immobilité de la pupille; veille et sommeil agité et inquiet, avec mouvement convulsif des muscles de la face; soubresauts continuels; pouls petit et un peu fréquent.—*Camomilla* 12ᵉ mise dans six onces d'eau distillée et donnée par cuillerées à café de deux heures en deux heures, deux jours après *opium* 30ᵉ administré de la même manière, firent, après six jours, cesser les convulsions et l'état comateux. Ensuite l'usage de la *belladonne* 30ᵉ et *hepar sulphuris calc.* 30ᵉ, employés de huit jours en huit jours, rétablirent parfaitement l'enfant après quarante jours de traitement. Il est à remarquer toutefois que, pendant que je soignais l'enfant, la mère, qui l'allaitait, fut soumise elle-même à un traitement ho-

mœopathique, et comme une psore latente était probablement chez elle la cause de la perte de ses enfans, je lui administrai plus d'une fois, selon les phénomènes morbides, *spir. sulphur.* 3ᵉ et *iodium* 30ᵉ.

Ozène.

Mademoiselle Zizza, âgée de sept ans, d'une bonne constitution, était sujette depuis trois ans à un ozène rebelle à tous les traitemens allopathiques, et son médecin, le docteur M..., avait déclaré le mal incurable. Appelé pour la soumettre au traitement homœopathique, j'observai ce qui suit.

Le nez fortement déprimé à la suture naso-frontale, à narines très-ouvertes, à parois très-rouges et sèches, exhalait une puanteur insupportable, qui se faisait sentir à plusieurs pieds de distance; excoriations dans l'intérieur des narines, que je soupçonnai avoir le caractère d'ulcères, à quelques aréoles bleuâtres que je pus reconnaître; tous les matins, croûtes dures d'un mucus condensé qui fermait les narines: détachées au moyen d'une tête d'épingle, après avoir été humectées avec de l'eau tiède, il y avait écoulement de quelques gouttes de matière sanieuse et puante. Ces croûtes étaient verdâtres à l'extérieur, glutineuses à l'intérieur, et assez semblables à une matière polypeuse. — Traitement. — *Aurum* 30ᵉ, répété deux fois à six jours de distance, procura une amélioration très-sensible; après *silicia* 30ᵉ et ensuite l'usage du *phosphorum* 30ᵉ, répété de quinze jours en quinze jours, guérirent radicalement l'enfant dans l'espace de deux mois.

Fièvres intermittentes récidives.

N. Meti, âgé de quarante-quatre ans, d'une constitution faible, marchand fruitier, était sujet depuis trois ans à une fièvre tierce simple, qui se montrait vers le commencement de l'automne, et dont je l'avais deux fois guéri par le *sulfate de quinine*; une troisième fois je le guéris encore de même, mais six semaines après, la fièvre revint avec le caractère double tierce; après un émétique et l'emploi de quinze grains de *sulfate de quinine*, il se trouva débarrassé de la fièvre.

Vingt-huit jours après, la fièvre revint sous la même forme (double tierce), et sans m'appeler, le malade se guérit lui-même par le même moyen. Quinze jours plus tard, quatrième récidive; on m'appela pour tâcher de mettre fin à ce mal si rebelle. J'eus alors recours à l'homœopathie, persuadé, sur les assertions d'Hahnemann, que ces récidives n'avaient pas d'autre cause que la faculté qu'a le quinquina de reproduire, à des périodes données, ses phénomènes pathogéniques. Ayant donc attendu l'apyrexie, j'administrai *arsenicum* 30e : je crus devoir préférer ce médicament, et parce qu'il est l'antidote du quinquina, et parce que j'avais observé les phénomènes suivans.

Le matin, mal de tête semblable à la douleur que produirait une boucle qui serrerait le front : frissons par tout le corps et froid modéré ; nausées, et après quelques heures, grande chaleur; sécheresse de la peau et de la langue, soif ardente, augmentation du mal de

tête, pouls fréquent et dur, sueurs abondantes et retour au bien-être, après une fièvre de huit heures. — *État apyrétique.* Pâleur et aspect jaunâtre, le blanc des yeux participant à cette couleur jaune, lassitude générale, faiblesse, soif et désir de boissons acides, sensation de gonflement au ventre, évacuations de matières jaunâtres et infectes.

Le lendemain, malgré l'administration du remède, le paroxysme revint comme auparavant, et rien ne put me faire soupçonner que l'arsenic eût produit le moindre effet. Cependant, ayant appris le jour d'après que le malade, contre ma prescription, avait bu beaucoup de limonade, je lui fis reprendre dans l'apyrexie le même remède à la dose 30°. Le matin du jour suivant reparut le paroxysme fébrile, avec frissons et violentes horripilations suivies d'un vomissement spontané et abondant de matières jaune-verdâtres et amères; mais ce fut le dernier, et, l'habitude morbide une fois détruite, le malade ne tarda pas à se rétablir. Huit jours après, j'administrai *spir. sulph.* 30°, et Fileti peu de jours après prit un teint de santé qu'il n'avait jamais eu de sa vie. Depuis trois ans, la fièvre n'a pas reparu (1).

(1) Le docteur F. Arrosto, professeur de chimie au collége royal à Messine, mon savant collègue et ami, quoique opposé à l'homœopathie, voulut être témoin de ce traitement. Quand il vit la prompte et complète guérison de Fileti, ne pouvant croire à l'exiguité de la substance médicamenteuse, il voulut analyser quelques globules d'arsenic que je lui remis, mais il ne put y découvrir aucune trace de l'existence de ce métal.

Don A. Scudiero, âgé de vingt-six ans, prêtre, après avoir résidé en qualité de chapelain dans un pays marécageux, fut atteint d'une fièvre quotidienne. Le sel de *quinquina* coupa la fièvre; mais les récidives étaient d'autant plus fréquentes, que le malade avait pris une plus forte dose de ce fébrifuge. Dans cet état il quitta sa résidence et rentra en ville. Beaucoup de remèdes allopathiques qu'on lui avait vantés et de nouvelles doses de *sulfate de quinine* ne firent que le rendre plus malade. Quand on m'appela, je reconnus les phénomènes suivans :

Dans l'apyrexie, face maigre et terreuse, bouche amère, langue blanchâtre, soif, inappétence, ventre météorisé, douleur pongitive aux deux hypochondres, dureté manifeste au foie quand on le palpait, constipation et évacuations difficiles qui n'avaient lieu que tous les trois jours au plus tôt, d'une petite quantité de matières ressemblant aux crottes de mouton; en marchant, haleine courte, fatigue dans les jambes, faiblesse et lassitude générale; sommeil agité. — *Etat fébrile.* La fièvre reparaissait tous les jours vers midi, précédée de frissons; nausées, soif, bouche aride, langue sèche, et enfin, vers le soir, légère sueur terminant le paroxysme.

Traitement. Trois globules d'*arsenic* (X^e *dilut.*), et cessation immédiate du paroxysme fébrile. Six jours après, *noix vomique* à la Xe *dil.*, donnée vers le soir, et quarante-huit heures après, évacuations de beaucoup de matières fécales. Le malade fut com-

plétement guéri de ses récidives et de sa constipation (1).

Affection hémorrhoïdale.

M. F. Strazzeri, propriétaire à Mottacamastra, âgé de trente ans, d'une forte constitution et déjà très-gras, à la suite d'une gale mal guérie se trouvait, depuis plusieurs années, tourmenté par une affection hémorrhoïdale, caractérisée par le renflement et l'épaississement des veines hémorrhoïdaires, qui était accompagnée de constipation et de strangurie. L'usage des sangsues appliquées à l'anus presque chaque mois, procurait au malade un soulagement momentané, mais le mal s'aggravait : et il était toujours obligé de rapprocher peu à peu les époques des émissions sanguines. Quand il vint à la ville pour me consulter, il présentait les symptômes suivans, Vertiges, idées confuses, douleurs pulsatives aux tempes, et comme si on y eût planté des clous; visage pâle et boursouflé, contraction et léger mouvement convulsif des paupières, bourdonnement dans les oreil-

(1) Les deux médecins qui le soignaient, les docteurs Storniolo et La Scala, furent témoins de ce traitement. Quoique la fièvre eût disparu, ils doutaient tellement d'une guérison qui avait été si prompte et si entière, que, supposant une inflammation lente des viscères abdominaux, ils lui conseillaient sans perdre de temps d'appliquer des sangsues à l'abdomen, et de prendre des potions purgatives. Le malade n'en fit rien et fit bien, la santé parfaite qu'il avait recouvrée lui inspirait plutôt l'envie de se moquer de ses docteurs.

les; langue blanchâtre, amère, avec une sensation telle qu'il semblait au malade qu'elle était raccourcie; soif et désir de boissons froides. Le matin, vomissement de matières glaireuses et acides; glaires dans la bouche. Six heures après dîner, vomissement des alimens reçus, en tout ou en partie, avec sensation de pesanteur à l'occiput; engourdissement du bras droit, et surtout du doigt annulaire et du petit doigt (symptômes qui disparaissent quand le vomissement a été entier); mauvaises digestions, renvois acides, flatuosités; constipation; envie continuelle d'uriner, les urines partent goutte à goutte avec sentiment de brûlure à la prostate; quelquefois urines sanguinolentes, toujours troubles, sédimenteuses et muqueuses; palpitations du cœur au des artères cœliaques après le repos ou après le coït; violens désirs érotiques, surtout la nuit ou le matin au moment du réveil; sentiment d'oppression à la poitrine qui oblige le malade à pousser de longs soupirs; engourdissement dans les épaules, et fourmillement qui s'étend des bras à toute la longueur des jambes; soubresauts et cauchemar au commencement du sommeil; lassitude, faiblesse, sentiment de langueur dans l'estomac qui force le malade de se serrer avec une ceinture; somnolence habituelle, besoin impérieux d'un sommeil prolongé; bâillemens, frissons, sensation de froid (dans le mois d'août); inquiétude, agitation, dégoût de la vie.

Je lui prescrivis *nux vomica* 30[e], qu'il reprit encore huit jours après, 30[e], et dont il retira de grands avantages; ensuite *sulphur*, *graphites*, *silicea*, 30[e], rétablirent

complétement la santé au bout de deux mois, et firent disparaître aussi cette excessive obésité, qui certainement avait une cause morbifique.

Affection gastro-hépatique.

M. V. Tarulli, basse-taille, âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, d'une constitution forte, maigrissait depuis plusieurs années, parce qu'il était sujet à des affections gastro-hépatiques sans cesse renaissantes, et même, dans l'été, atteint d'inflammations aiguës du foie, que l'on combattait toujours par les saignées générales et locales, et par la méthode antiphlogistique. Cette maladie se fit sentir plus vivement dans l'été de 1833; il m'appela, et voici les phénomènes morbides : Couleur ictérique, le blanc des yeux jaune-verdâtre; depuis l'invasion, vomissement porracé, qui venait de deux heures en deux heures (malgré l'usage des bains, des potions calmantes, et des autres remèdes allopathiques); douleur pressive de la tête, semblable à celle que ferait éprouver un bandeau serré aux tempes, douleur pulsative, comme de coups de marteau, aussitôt après le vomissement. Langue sèche, blanchâtre, rouge à ses bords; goût putride dans la bouche; soif, désir des boissons froides et acides; poids et sentiment de brûlure à l'épigastre, soulagé par le vomissement. Douleur et dureté à l'hypochondre droit, fort sensible au toucher; abdomen météorisé, constipation; renvois fétides et d'odeur stercorale; agitation;

peau sèche; tantôt chaleur insupportable, tantôt froid aux pieds; pouls fébrile, mais petit; insomnie.

Traitement: *Veratrum album* 30°, dissous dans huit onces d'eau, à prendre par cuillerée après chaque vomissement. Le vomissement revint, cinq minutes après la première cuillerée, avec des efforts violens. Le malade prit une seconde cuillerée, devint calme, et ne tarda pas à s'endormir. Quand je le revis le soir, six heures après ma première visite, je le trouvai tranquille, plongé dans un sommeil profond, ayant une moiteur générale à la peau. Dans le fait, il dormit très-bien dans la nuit, et eut de si abondantes sueurs qu'on le changea trois fois de linge. Le lendemain, il se trouva tellement soulagé, qu'il disait qu'il n'était plus malade; et en effet, le pouls était naturel et il n'y avait plus aucun sentiment de douleur. *Nux vomica* 30°, dont il fit usage peu de temps après, et *spiritus sulphuris* 30°, le rétablirent complétement. Quelques semaines après, M. Tarulli commença à reprendre du corps, sa bonne mine lui revint, et voilà trois ans qu'il n'est pas retombé malade.

Mon ami G. Calfapietra, propriétaire, âgé de vingt-huit ans, d'une constitution forte, mais d'un tempérament bilieux, était sujet tous les ans, vers le commencement de l'été, à une hépatite des plus aiguës, qui le condamnait à garder le lit pendant plusieurs semaines. Il s'était confié au péril de sa vie à un médecin fameux dans la ville, qui le traita par d'abondantes saignées générales et locales, par les bains qu'il prescrivait trois et six fois par jour, et par une multiplicité de remèdes de

l'effet le plus opposé qu'il ordonnait à tout propos, et qui, pour mettre les choses au mieux, se neutralisaient au moins les uns par les autres.

Quand je le vis pour la première fois en 1833, trois jours me suffirent pour le guérir radicalement : quelques globules de *fève Saint-Ignace* 30°, et la *noix vomique* 30°, furent les seuls remèdes employés. Voici les symptômes principaux de la maladie.

Forte céphalalgie, comme si deux clous étaient enfoncés dans les tempes, pâleur, langue blanchâtre et chargée, abondante sécrétion de salive, nausées et envie de vomir, dégoût des alimens, renvois acides, contractions spasmodiques à l'épigastre, sensation douloureuse de contraction et de tension à l'hypochondre droit, coliques pongitives et lancinantes à l'abdomen qui forçaient le malade à se courber en avant, constipation et désir d'évacuer les matières fécales, évacuation fréquente des urines; engourdissement douloureux dans toutes les articulations et dans celles des genoux; craquement continuel sensible à la main, avec développement de chaleur; désir irrésistible du bain à chaque spasme violent de l'abdomen.

A peine guéri de sa douleur spasmodique, M. Calfapietra ne voulut plus suivre aucun traitement; il n'en fut pas moins exempt de son attaque l'année suivante. Cependant, vers la fin du printemps de 1835, il éprouva des troubles dans les fonctions digestives, avec constipation, pâleur et craquement dans les genoux; mais la *noix vomique*, puis le *soufre*, éloignèrent tous ces sym-

ptômes, et il fut promptement ramené à une santé parfaite.

Affection syphilitique.

M..... D..., âgé de vingt-huit ans, capitaine d'infanterie au service du roi des Deux-Siciles, après un coït impur, contracta un ulcère situé au dessous du gland et de l'involucre du prépuce; comme il n'était pas très-douloureux, il ne voulut entreprendre aucun traitement, et il aima mieux l'abandonner à lui-même. Quinze jours plus tard, quoique l'ulcère fût resté stationaire, il commença à souffrir d'un engorgement glandulaire, principalement dans l'aine droite. Le dix-huitième jour, il se détermina à me demander les secours de l'art. Outre l'ulcère mentionné, j'observai un engorgement à l'aine gauche, et à droite un bubon déjà formé de la grosseur d'un œuf de pigeon, douloureux au toucher. Je lui prescrivis *mercurius solubilis* 30e, qui fut répété huit jours après. Au quinzième jour du traitement, l'ulcère avait entièrement disparu, l'engorgement à l'aine gauche n'existait plus, non plus que la douleur; mais à droite le bubon avait pris un accroissement considérable, il était du volume d'un gros œuf de poule, et il était bilobé vers la partie inférieure : il était fort gênant pour le malade, et il occasionait dans cette région une tension fort douloureuse. Je continuai mon même traitement antisyphilitique, seulement je prescrivis le *mercure liquide* au lieu du *mercure soluble*. Après vingt-six jours de traitement, le bubon s'était encore plus large-

ment développé, il surpassait le volume d'une grosse orange, et il laissait sentir de la fluctuation. La peau, rouge et suintante, s'était tellement étendue qu'elle ne laissait, avec les élancemens et les lancinations très-douloureuses, ni repos ni position passable au pauvre malade. J'administrai alors *hepar sulphuris* 30e; mais le malade préférait l'ouverture de la tumeur au moyen du bistouri. Un chirurgien fut prévenu et convint avec moi de l'ouvrir dans trois jours. Cependant, après l'emploi du *foie de soufre*, les douleurs s'étaient presque entièrement calmées, et le malade put reposer toutes les nuits qui suivirent. Au jour fixé, je revis le bubon avec mon infortuné ami le chirurgien A. Merullo (1); il me parut un peu déprimé, et je soupçonnai qu'il y aurait guérison spontanée. Je communiquai ma pensée à mon ami, en le priant de retarder de deux jours son opération. Il consentit facilement à avoir pour moi cette condescendance, d'autant plus que le capitaine ne souffrait plus; mais il se prit à rire de mon espoir, qui lui semblait une pure illusion. Nous revînmes deux jours plus tard; mais la tumeur était encore déprimée et ne présentait plus que peu de fluctuation, ce dont le chirurgien eut peine à convenir, et sur l'impossibilité, selon lui, d'une pareille résolution, il jugea cet affaissement l'effet d'une suppuration complète, et il n'en insistait que davantage pour l'ouverture. Je combattis obstinément son opinion,

(1) A. Merullo, très-jeune encore, a été ravi à la science et à ses amis vers la fin de 1834.

et le malade s'étant rangé à mon avis, elle fut remise encore à trois jours, à moins que quelque accident ne la hâtât. Quand nous revîmes la tumeur pour la troisième fois, le chirurgien fut de mon avis, et crut à la résolution, s'émerveillant d'une chose qu'il n'avait jamais observée auparavant, bien qu'il fût chirurgien de l'hôpital militaire. Je prescrivis une nouvelle dose de *foie de soufre* 30e; le douzième jour après son administration (le trente-huitième du traitement), le bubon avait entièrement disparu, et le malade fut complétement rétabli. On connaît les effets admirables du *foie de soufre* dans les engorgemens des glandes, des glandes inguinales surtout, arrivées à suppuration. Cependant la résolution d'un bubon arrivé à un très-grand volume, dans l'espace de dix jours, n'avait pas encore été observée, que je sache, dans la pratique homœopathique.

Angine tonsillaire.

Dans toutes les affections aiguës de la gorge, le traitement homœopathique est de la plus haute efficacité. Vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures au plus m'ont toujours suffi pour faire avorter la maladie. Je pourrais présenter beaucoup de cas de guérison de tous genres; je me contenterai d'en citer un seul.

Depuis bien des années, Madame Tarulli, maîtresse de pension, était sujette (surtout aux changemens de saison, et lorsqu'elle s'exposait tête nue à l'air frais) à de violentes inflammations de gorge, pour lesquelles elle était condamnée à garder le lit de douze à vingt jours,

malgré de larges saignées et l'application répétée de sangsues. Vers la mi-octobre 1834, elle fut prise de son mal accoutumé; mais cette fois, à cause d'une bonne guérison homœopathique obtenue par son mari (*voyez* page 39), elle réclama les secours de la nouvelle médecine. Quand je la vis, elle était prise depuis vingt-quatre heures; il y avait refroidissement accompagné de malaise général, mal de tête, coryza, pesanteur douloureuse dans les articulations, douleur très-vive dans les oreilles et sensation de sécheresse du gosier. Pendant la nuit, étourdissement, frissons, fièvre, difficulté d'avaler. Le matin je remarquai les phénomènes suivans : grande céphalalgie, comme si la tête voulait éclater, yeux rouges et larmoyans, visage enflammé et bouffi, parotides un peu saillantes et douloureuses, bouche empâtée de mucosités épaisses, langue blanchâtre au milieu, rouge sur les bords, difficulté pour écarter les mâchoires; les parois internes de la bouche, le palais, le gosier, le voile palatin, la luette, la tonsille droite, gonflés et rouges; le gonflement de la tonsille se sentait très-bien à l'extérieur. Difficulté à parler, voix nasale; difficulté à avaler une *gorgée* d'eau sans danger de suffocation; respiration gênée, fièvre, chaleur brûlante à la peau, pouls tremblant et dur.

Traitement : *Belladonne* 30e. Vers huit heures du soir, soulagement notable; les parties internes de la bouche sont moins gonflées, la fièvre et le mal de tête sont modérés, la peau est couverte d'une moiteur visqueuse; assez avant dans la nuit, sommeil interrompu

par des songes funestes, agitation, sentiment insupportable de chaleur. Le matin du jour suivant état à peu près semblable; cependant le pouls semble plus fréquent, la tonsille droite paraît un peu diminuée, mais la malade se plaint de picotemens et d'élancémens à la partie opposée. *Belladonne*, répétée à la dose 30ᵉ. Vers midi, exacerbation de tous les symptômes, précédée de frissons; inflammation manifeste de la tonsille gauche, agitation, difficulté de parler, abattement. Vers le soir, étourdissement qui va jusqu'au délire; soliloque, fièvre violente, pouls très-fort; sensation d'étranglement, respiration pénible, peau brûlante, mais humide. Vers dix heures du soir, assoupissement, moiteur qui bientôt devient une sueur abondante et dure le reste de la nuit. Le lendemain, pouls naturel, et cessation de tout malaise. Il est à croire qu'une exacerbation si violente est due à la *belladonne*, donnée peut-être à dose un peu forte; mais je dois dire que la gravité du mal me fit un peu balancer dans mon traitement; et même le soir je fus sur le point de prescrire une large saignée et l'application de nombreuses sangsues, si la grande chaleur de la peau et un certain état de boursouflure à la peau ne m'eussent fait espérer une sueur abondante qui survint en effet.

Pulmonie.

L'opinion générale des médecins allopathes de chaque école, est que, dans les inflammations pulmonaires, on doit les plus promptes guérisons aux émissions san-

guinès, tant générales que partielles, pratiquées surtout au début de la maladie. Et cette idée est tellement accréditée chez le peuple, que, dès qu'on vient à parler d'homœopathie, la première question qu'on vous adresse est de savoir si avec la nouvelle méthode on prétend guérir promptement sans saignées les phlegmasies aiguës des viscères, et surtout celles des poumons. Ma réponse se trouvera dans les deux observations suivantes, que je prends dans les différens cas de pulmonie, que j'ai toujours traitée avec un égal succès. La première de ces observations montre le premier degré de pulmonie appelé *engouement* par les modernes allopathes. La seconde, le second degré ou l'*hépatisation*.

N. Irrera, fermier, âgé de vingt-deux ans, d'une constitution robuste, s'était livré à un travail excessif pendant une journée de janvier où le vent soufflait N. E., et revint chez lui avec un point de côté; peu de temps après, il éprouva des frissons et s'alita; quand je fus le visiter trente-six heures après, il souffrait :

Douleur de tête avec étourdissement, point de côté aigu, inspiration difficile et provoquant des accès de toux, respiration accélérée, toux, crachats visqueux rouillés de sang, voix haletante, percussion de la poitrine sonore sur tous les points, l'auscultation y trouva un râle crépitant vers la partie inférieure et postérieure du côté gauche; décubitus sur le dos, fièvre ardente, pouls fort et fréquent, teint enflammé, joues vermillonnées, peau d'une moiteur visqueuse, et langue chargée rougeâtre aux bords.—*Aconitum* 30e, trois doses pour en

donner une de deux en deux heures. Le jour suivant, la fièvre avait cessé, la douleur du côté gauche était à peine sensible, la respiration facile et le râle crépitant presque disparu; j'ai su que dans la nuit le malade avait pu dormir, et qu'il avait sué beaucoup. Le lendemain, complète guérison.

Madame J. Santoro Galatti, âgée de soixante-quinze ans, d'une constitution grêle, et sujette depuis longtemps à de petites affections chroniques catarrhales, s'étant exposée à l'intempérie d'une journée pluvieuse et froide du mois de mars, fut saisie de frisson et d'un resserrement douloureux entre les épaules avec gêne de respiration et forte toux. Au bout de cinq jours, se voyant toujours malade et ressaisie par le frisson et la toux, elle me fit appeler. — *Phénomènes morbides.* Pression douloureuse par toute la poitrine, fort point de côté au sein droit qui arrêtait la toux et les inspirations, toux continuelle et coupée, percussion sourde au côté droit, sonore au gauche, râle crépitant à droite, mais qui, à la partie postéro-inférieure et droite, rendait insensible le murmure inspiratoire, léger râle crépitant à gauche, crachats visqueux et rouillés, alternatives de chaleur et de froid, visage livide, maux de tête pulsatifs aux tempes. J'ai déclaré à la malade que je la traiterais par l'homœopathie, à quoi elle s'est refusée, persuadée qu'une saignée la guérirait radicalement; la saignée eut lieu, le sang présenta une couenne lardacée; elle continua aussi à prendre des tisanes d'orge; avec tout cela, la nuit n'en fut pas moins pour elle agitée et

pénible. Quand je fus rappelé le lendemain matin, j'observai l'exaspération suivante. — Etourdissement de tête très-violent, visage enflammé, langue aride, parole entrecoupée, dyspnée, forte oppression, respiration haute, toux impossible mais fréquente, crachats glutineux jaunes, rouillés, se détachant difficilement; son mat en différentes parties de la cavité pulmonaire droite, et auscultation presque nulle; vers sa partie gauche inférieure et postérieure râle crépitant bien développé; décubitus sur le dos, abandon de forces; abdomen météorisé, et à l'épigastre douleur aiguë très-sensible au toucher; fièvre et chaleur brûlante de la peau, pouls très-fréquent et très-dur. Dans cet état alarmantj e n'ai point dissimulé aux parens de la malade que sa vie était en grand danger, et que l'emploi de l'ancienne méthode thérapeutique serait fatal., attendu la grande quantité de saignées et de sangsues qu'elle prescrivait pour apaiser l'inflammation intense des poumons, et d'ailleurs la vieillesse, la constitution grêle et faible de la malade ne pouvaient les faire tolérer. J'ajoutai que l'emploi de la méthode homœopathique m'avait parfaitement réussi, toutes les fois que je l'avais employée dans ce genre de maladie, mais que dans la circonstance présente, je n'oserais me promettre un semblable bonheur. Toutefois la famille de la malade, et la malade elle-même, s'en remirent entièrement à ma discrétion, et je prescrivis sur-le-champ *aconitum* 30°, dissous en huit onces d'eau distillée, pour en donner une cuillerée de deux heures en deux heures. Six heures plus tard la malade

me parut beaucoup mieux; la dyspnée était diminuée, l'état fébrile moins véhément, et la langue humide; je fis suspendre l'aconit. Six heures du soir. — Nouvelle exaspération, état soporeux, réponses évasives : *bryonia* 30e en une fois. Loquacité délirante dans la nuit, inquiétude générale : surlendemain matin, la maladie empirait encore; état comateux, la malade s'éveillait à peine lorsqu'on l'appelait, langue sèche, fuligineuse, tympanite, respiration haletante. Cependant la percussion sonore de la cavité gauche subsistait encore, et le murmure respiratoire du côté droit me semblait un tant soit peu sensible : du reste le déplorable état et le décubitus m'empêchèrent de me livrer à des explorations plus exactes. Vers une heure après midi, j'ai administré le même remède 30e, dans une cuillerée d'eau, et la malade est restée dans le même état jusqu'à dix heures du soir, moment où elle sortit de son assoupissement. Alors elle demanda de l'eau pour boire, et se plaignit d'une grande lassitude et d'une extrême faiblesse; elle voulut prendre un bouillon qu'on lui apporta aussitôt. Après cela, sommeil tranquille, sueur abondante, beaucoup de déjections alvines jaunes verdâtres et très-fétides; le lendemain j'observai une amélioration si rapide, que le jour suivant (quatrième du traitement), la fièvre était tout-à-fait cessée, ainsi que la toux et la difficulté de respirer; les crachats rares, faciles et d'une nature tout-à-fait catarrhale; la cavité thoracique sonore et les parenchymes des poumons bien perméables à l'air inspiré. La convalescence dura douze jours, après quoi la malade a joui d'une pleine santé.

Trois confrères et amis, messieurs les professeurs Cocco, Arrosto et Maisano (1), ont été témoins de cette importante guérison.

---

(1) J'avais invité les deux premiers parce qu'ils m'avaient manifesté le désir d'assister à quelque traitement homœopathique important. Pour le docteur Maisano il avait été appelé comme médecin auprès de la malade, mais, n'étant arrivé qu'après moi, et le traitement homœopathique étant déjà commencé, il s'abstint, sans doute par urbanité, de donner son avis sur la maladie, mais il demanda la permission de continuer ses visites pour observer comment les choses se passeraient. Ayant vu le lendemain l'exaspération du mal, il déclara franchement aux parens que la malade pouvait encore vivre un jour au plus. La guérison était complète, lorsque les parens lui demandèrent ce qu'il pensait de ce traitement heureux: « Je ne vois là qu'un pur hasard, répondit-il sèchement, le docteur Scudéry a voulu jouer à la loterie et il y a gagné. » Loterie soit, mais il faut convenir qu'il est fort sage de se hasarder là où se rencontrent des chances aussi peu trompeuses, et lorsque les allopathes sont forcés de désespérer de toutes leurs ressources. J'invite donc mon confrère, du reste médecin très-distingué et de grand mérite, à bien vouloir lire ces observations, à étudier les ouvrages du savant vieillard de Coethen, à expérimenter les remèdes homœopathiques, et à me dire alors s'il continue de regarder nos guérisons comme des effets du hasard. Au reste l'urbanité du docteur Maisano n'était qu'apparente; il pensait alors que je ne sauverais pas la malade, et il se repentit même d'en avoir montré; ce qui me fut prouvé dans un cas très-grave de tétanos avec trisme des mâchoires où je fus appelé, et dans lequel je déclarai que le malade ne passerait pas quelques heures, si l'on continuait à lui administrer les fortes doses de sulfate de quinine, cru le remède infaillible. Le docteur s'était obstiné et même

Enfantement.

Madame (1)...., âgée de trente ans environ, d'une constitution forte, enceinte pour la première fois et au terme de sa grossesse, fut surprise un matin par les douleurs de l'enfantement accompagnées de convulsions et de violens maux de tête. Un médecin appelé à son secours eut l'idée d'opérer une large saignée au pied, afin de déterminer au plus vite l'accouchement. A peine la saignée eut-elle eu lieu, que toute douleur cessa et la malade tomba dans un état comateux, avec ischurie spasmodique. En cet état, on mit en usage beaucoup de moyens thérapeutiques qui n'eurent aucun succès, et déjà le médecin, désespérant de la sauver, lui fit administrer les derniers sacremens, et fit demander un chirurgien pour pratiquer, immédiatement après la mort, l'opération césarienne. Quand vers le soir je fus appelé pour la visiter, j'observai les phénomènes suivans : *Coma somnolentum*; étant appelée plusieurs fois et excitée au réveil, elle s'éveilla un instant, et sans s'inquiéter de son état, répondit brièvement aux questions qui lui furent

---

avait refusé une conférence, et le malade mourut dans la même nuit.

(1) Dans mon journal je n'ai pas écrit le nom de la malade; mais à sa place il y a ce renseignement: femme de chambre de madame Picardi, au service de laquelle je l'avais connue avant son mariage. Ce fut sa maîtresse qui me fit appeler.

adressées et retomba de suite dans l'assoupissement. Sa figure était enflammée et gonflée, et sa bouche se refusait (par bonheur) à prendre aucun breuvage médicinal. Constipation toute la journée. Impossibilité d'uriner. Sa peau était humide et généralement enflammée. Ses cuisses et ses jambes œdémateuses et pleines de varices. Je réussis un instant à lui faire ouvrir la bouche et à y introduire trois petites sanspareilles d'opium douzième dilution. A peine deux heures s'étaient écoulées que la malade commença à se plaindre de son état, et appela du monde pour l'aider à se lever et à uriner, ce qu'elle fit avec beaucoup de facilité et en abondance. Peu de temps après, elle alla à la selle, et les douleurs de l'enfantement recommencèrent. Le travail dura toute la nuit, et le lendemain matin elle accoucha d'un enfant robuste et vivace. Son état puerpéral ne fut accompagné d'aucun accident, et la malade se rétablit bientôt.

Ophthalmies aiguës.

G. Conti, jeune homme de quatorze ans, élève du séminaire de la ville, d'un tempérament robuste, fut pris tout à coup d'une grave inflammation aux yeux, causée par des vicissitudes atmosphériques. Au bout de trois jours, ses parens le firent conduire chez eux. On appela le docteur Crisafulli, qui ordonna de suite une grande quantité de sangsues aux yeux, des épispastiques et des remèdes dans l'intérieur. Les parens, par suite de préjugés populaires, se refusèrent à ce traitement,

surtout à l'application des sangsues, et le docteur désespérant de pouvoir lui conserver la vue par un autre moyen, déclara le péril aux parens, et se retira. Je fus alors appelé, et j'ai observé : Céphalalgie grave, déchirante, pression douloureuse sur les orbites et pulsations comme des coups de marteaux aux tempes; les paupières si gonflées qu'elles tenaient les yeux entièrement fermés; dans l'intérieur, la sclérotique tout enflammée et rouge faisait une forte saillie autour de l'iris; la cornée même était un tant soit peu opaque (surtout à l'œil droit, où l'inflammation était plus vive). Les objets n'étaient pas bien distincts et paraissaient au malade comme couverts d'un nuage épais. La lumière du jour ou de la chandelle étaient intolérables, ce qui l'obligeait à rester dans l'obscurité complète. Le moindre changement d'air dans la chambre, la moindre exploration du médecin, ou l'approche de la nuit causaient de grandes souffrances. Insomnie ou agitation dans le sommeil. Etat fébrile qui augmentait le soir. Sensation dans l'intérieur de l'œil droit, comme s'il voulait éclater ou sortir de son orbite. Sensations dans les deux yeux, comme produites par la présence de grains de sable sous les paupières. Je lui donnai deux petits globules de camomille, sixième dilution, que je fis répéter après deux heures. Le lendemain, l'inflammation était beaucoup apaisée et la sclérotique déprimée; mais la douleur à la tête et aux yeux subsistait encore. Vers le soir, la maladie eut encore une légère augmentation. Je donnai de l'acide phosphorique, deux globules, trentième dilution.

La nuit fut tranquille et le sommeil paisible, et l'amélioration, dès ce moment, devint si rapide, qu'au quatrième jour du traitement, il se trouva tout-à-fait guéri.

Quelques mois après, son père, M. Giovanni, sans aucune cause apparente, fut également pris par une inflammation des yeux. Les symptômes étaient : Céphalalgie frontale avec étourdissement et pression aux tempes; inflammation intérieure des yeux avec douleurs insupportables, tension aux paupières, photophobie, écoulement abondant et irritant de mucosité par les paupières; larmoiement continuel, brûlure prurigineuse aux yeux, collement des paupières le matin, nuage noir devant les yeux, constipation habituelle, moral abattu et inquiet. L'aconit donné au commencement produisit un soulagement passager. La camomille donnée ensuite, suivie de la noix vomique, ne produisirent aucun effet. *Euphrasia*, et trois jours après *calcarea carbonica*, au contraire produisirent des effets salutaires, et au dixième jour de traitement, le malade fut guéri.

Disphagie nerveuse.

La veuve d'un de mes amis et confrères qui avait, avec beaucoup de réputation, exercé sa profession à la Forza, à 12 lieues de Messine, le docteur A...., fut si douloureusement accablée de la perte prématurée de son mari, qu'elle chercha le moyen d'attenter à ses jours, précieux pour une nombreuse et jeune famille. Au milieu de plusieurs tentatives rendues infructueuses

par la vigilance de ses parens, la dame A..... s'abstint totalement de toute nourriture; mais quand au second jour on lui fit comprendre, par de sages avis, le besoin de conserver sa vie pour ses enfans, elle se détermina, par raison seulement, à prendre quelque nourriture, quoiqu'elle n'en sentît pas le besoin et qu'elle n'en eût pas d'ailleurs la volonté. Tout était inutile alors. La moindre goutte de liquide introduite dans sa bouche décidait des quintes de toux convulsive très-violente, avec danger de suffoquer. Elle continua ainsi sans prendre de nourriture pendant 35 jours! Seulement, pour empêcher le total dépérissement, les médecins avaient ordonné de temps en temps des clystères nutritifs et excitans, qui n'avaient aucun résultat, puisque ou ils n'étaient pas reçus, ou ils étaient de suite rejetés. Cependant toujours en force, et contente de son état, madame A..... attendait la mort avec résignation; ses parens cherchaient au contraire tous les moyens de la sauver, et au trente-sixième jour, l'amenèrent à Messine, trajet que la malade voulut faire sur un âne, et qu'elle exécuta, contre toute probabilité, dans l'espace d'un jour. Le lendemain de son arrivée, en la visitant avec d'autres confrères, outre la disphagie, j'observai le pouls très-petit, rare, cependant assez de force musculaire pour agir encore et recevoir debout. Sa figure était amaigrie mais non abattue, sa langue un peu sèche et blanchâtre. Dans l'estomac une sensation de pesanteur et de chaleur. Aucune sensation de faim ou de soif. La région abdominale un peu météorisée, quelque pe-

tite évacuation, tous les deux ou trois jours, de matière noirâtre et sanguinolente avec ténesme et brûlure à l'anus. Je voulais l'assujettir de suite à l'homœopathie; mais les parens n'ayant aucune confiance dans ce procédé invitèrent beaucoup de médecins en consultation. Dans les différentes opinions émises, prévalut celle de la galvaniser et d'introduire une sonde dans l'ésophage par les narines, dans le but de la nourrir par ce moyen. A peine la sonde avait-elle franchi la cavité nasale et touché les parois œsophagiennes que la toux convulsive eut lieu avec une telle violence que l'on dut de suite ôter l'appareil. Il fallait une journée aussi pour la préparation de la pile galvanique. Dans cette période, il me fut permis de tenter un essai homœopathique. Je donnai donc (le trente-septième jour de la maladie) deux globules de belladonne trentième dilution dissoute dans une petite cuillerée d'eau. Mais comme le liquide était dans la bouche, la même toux convulsive eut lieu même avec beaucoup plus de véhémence, et la malade rejeta ce qu'elle avait pris. Après six minutes je fis le même essai prenant seulement 3 gouttes d'eau, mais avec aussi peu de succès. Quelque temps après je renouvelai mon expérience pour la troisième fois avec un seul globule sur la langue qui fut retenu pendant quelques minutes, mais à peine le globule fut-il dissous, que la toux se reproduisit. Cependant, après huit heures, la malade pouvait déjà tenir dans sa bouche à volonté des cuillerées d'eau et même des fruits confits sans tousser. Le jour suivant, la galvanisation commença par mon confrère et ami

M. F. Arrosto, et moi je m'abstins d'autre remède homœopathique. Il commença à la galvaniser avec quatre couples de plaques d'un pouce et demi de diamètre, pendant quelques minutes, galvanisation qui eut lieu tous les jours en augmentant progressivement le nombre des disques et le temps de l'expérience. Déjà l'amélioration (commencée par le remède homœopathique), augmentait de jour en jour tellement que, le huitième jour du traitement, elle put se dire guérie.

Il est cependant à remarquer que l'introduction du premier breuvage nutritif, formé par quelques onces de bouillon coupé, porta une vive chaleur à l'estomac, suivie de la diarrhée, accident qui disparut au douzième jour.

Je laisse à décider aux médecins, quels que soient leurs principes, si cette complète guérison a été due à l'action de la belladonne administrée auparavant ou à la pile voltaïque, qui lui succéda et termina le traitement, ou si toutes les deux y ont contribué. J'ai rapporté ce fait qui, je crois, n'a pas encore été décrit par mon confrère, qui en a le droit comme moi, parce que je l'ai cru très-important à la pratique médicale. Il pourra aussi être utile aux homœopathes, et les pousser à faire des recherches sur l'action pathogénétique du galvanisme.

Exanthème chronique.

Me trouvant pour affaires de ma profession à Scaletta, pays à 16 lieues de Messine, et étant prêt à retourner

chez moi, il se présenta pour me consulter la fille de A. Zagami, jeune enfant de douze ans, ayant la figure toute couverte d'une espèce de teigne, exanthème commencé depuis quarante jours environ, qui avait d'abord envahi le front et était descendu sur tout le masque. Voilà son portrait : La figure tout entière et les bords du cuir chevelu, excepté la portion occipitale, toute couverte par une épaisse croûte tuberculeuse et couleur de café. Elle était enflée surtout vers les paupières, les lèvres, les narines et les oreilles, ce qui donnait à la malade un aspect monstrueux semblable à l'*éléphantiasis* des grecs. En détachant un lambeau de la dartre, l'intérieur était rouge et rempli d'une sérosité diaphane qui s'épaississait en découlant. Les yeux étaient fermés par les paupières gonflées, un peu rouges à l'intérieur. Les narines gonflées aussi laissaient couler une mucosité fétide, la bouche produisait aussi une abondante salivation. Mal de tête, surtout la nuit; agitation et insomnie; douleur tensive et prurigineuse à la figure. En lui recommandant la diète homœopathique, je lui laissai deux doses de rhus toxicodendron 30e dilution, 3 globules chacune, pour les prendre de trois en trois jours. Je lui donnai aussi *arsenicum* une dose de 2 globules 30e dilution pour les prendre après huit jours en cas de non-guérison. Après dix jours, elle vint à Messine et se présenta à ma consultation. Je fus surpris de voir une belle figure, très-peu de jours avant cachée sous une maladie si hideuse. Je la reconnus seulement à de grandes taches rouges qui lui restaient encore sur la figure et qui ne disparurent qu'après un mois. Elle m'apprit que trois

jours après avoir pris la première dose de *rhus*, ces grandes croûtes avaient commencé à se dessécher, et peu de temps après à se détacher à grandes plaques.

Parvenu au terme de mes observations, que j'ai voulu consigner dans le but d'être utile à mes concitoyens, et d'appeler l'attention de mes confrères allopathes sur les ouvrages immortels d'Hahnemann, il est de mon devoir de déclarer à Votre Excellence qu'en cette exposition de faits médicaux, je n'ai présenté que ceux-là sur lesquels l'influence de la nouvelle méthode m'a paru devoir être manifestée aux yeux des autres médecins. La gravité des maladies n'a pu me servir de guide, car j'ai même omis de rapporter des cas très-graves, suivis de guérison, parce que l'action des remèdes homœopathiques m'avait été douteuse. Il est encore de mon devoir d'avouer, dans l'intérêt de la vérité, que quelquefois lors des impuissances des remèdes employés par moi, j'ai recouru à la médecine ordinaire : ce n'est point que la médecine homœopathique ne soit riche en remèdes pour une multitude de phénomènes pathogénétiques, mais bien parce que mon peu d'expérience, surtout au commencement, me rendait pénible la recherche des remèdes analogues à la maladie, surtout lorsque plus d'un remède présentait des vertus au premier abord identiques. La pénurie des ouvrages dont la traduction même manquait, et le défaut de coup d'œil dans la pratique homœopathique, coup d'œil qu'on ne peut acquérir qu'avec du temps, tout cela venait augmenter un embarras qui n'existe plus pour moi. Je dois beau-

coup aussi à l'amitié de mes confrères à Paris, et surtout aux précieuses relations que j'ai contractées avec le savant et célèbre maître Hahnemann, inventeur de l'homœopathie; qu'ils veuillent bien accepter ici toute ma reconnaissance.

Paris, ce 3 juillet 1836.

PRÉCEPTES

HYGIÉNIQUES ET RÉGIME

A SUIVRE PENDANT LE

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE

DES

Maladies aiguës et chroniques.



UTILITÉ DU RÉGIME.
PRINCIPES SUR LESQUELS IL EST FONDÉ.

En faisant observer exactement les lois de l'hygiène pendant le traitement des maladies, l'homœopathie évite une foule d'obstacles à la guérison, qu'elle rend plus facile, plus prompte et plus sûre. Bien que le régime seul ne puisse guérir, il est cependant indispensable pour parvenir à ce but : il éloigne les influences pernicieuses, ainsi que ce qui peut modifier, altérer ou annuler l'effet des remèdes.

L'organisme à l'état de santé peut résister à quelque écart de régime, ou réparer de légers dérangements ; mais les plus petites infractions aux règles de l'hygiène

peuvent nuire gravement au corps malade, qui est plus impressionné par les causes morbides, en même temps que moins capable de résister à leur action. Ainsi grand nombre de patients doivent la ténacité de leur mal à ce qu'ils n'observent pas toutes les précautions qu'exige le traitement. Les praticiens homœopathes mettent encore plus de soin à faire suivre les prescriptions diététiques que les médecins de l'ancienne école, à cause de l'extrême exiguité de la dose des remèdes qu'ils emploient, dont l'effet pourrait être troublé par la moindre influence contraire.

Eloignement de tout ce qui peut troubler ou affaiblir le jeu de l'organisme, comme aussi de ce qui peut déranger l'effet des remèdes, tel est le double objet du régime homœopathique. C'est sous ces deux points de vue que nous considérerons les agents qui influent le plus fortement ou le plus habituellement sur le corps. Nous nous occuperons d'une manière spéciale des substances alimentaires, en indiquant ceux des préceptes hygiéniques qui ont un rapport direct avec l'action des médicaments.

Il est, je crois, utile de fixer d'abord les idées sur ce que l'on doit entendre par *remède* et par *aliment*, avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

DES REMÈDES, DES ALIMENTS ET DES SUBSTANCES INTERMÉDIAIRES.

Les remèdes sont des substances douées de principes actifs, non digestibles, qui jouissent de la double propriété de modifier et de troubler à leur manière les fonctions du corps en santé, comme aussi de rappeler à la santé l'organisme malade.

Les aliments, au contraire, sont des substances propres à être digérées, changées en sang, assimilées à nos organes, incapables de troubler l'économie, et qui, par conséquent, ne peuvent ni rappeler la santé, ni produire la maladie.

Comme la nature ne passe que par des transitions graduées d'un produit à un autre, il y a une foule de substances entre les aliments et les remèdes qui ne sont précisément ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire, dans lesquelles l'aliment n'est point pur, mais uni à un principe actif, à un agent médicinal, et dont on doit rigoureusement s'abstenir pendant le traitement des maladies tant aiguës que chroniques; telles sont: le persil, le radis, le raifort, le poireau, l'oignon, l'ail, le cerfeuil, etc. Ces substances et autres semblables occasionnent le plus souvent, surtout si l'on en mange beaucoup, diverses incommodités, comme renvois, maux de cœur, maux d'estomac, gonflement du ventre, flatuosités, ardeur d'urine, ténesmes, hémorrhoïdes, irritations nerveuses, etc.

Ces espèces de comestibles, qui contiennent quelques principes médicamenteux dont on peut quelquefois profiter pour la guérison de certaines maladies, forment la transition entre les aliments proprement dits et ces substances nombreuses que fournissent les trois règnes de la nature, contenant peu ou point de sucs nourriciers, mais qui possèdent des vertus médicinales plus ou moins actives et qu'on appelle *remèdes*.

Parmi les remèdes homœopathiques, figurent, outre une partie des substances que l'ancienne médecine emploie dans le but de guérir, celles que le luxe a introduites pour irriter le palais et exciter l'appétit, comme la plupart des épices, le poivre, le gingembre, les clous de girofle, la

noix muscade, la cannelle, le café, le thé, etc. Dans l'usage abusif qu'on en fait maintenant, ce n'est que par une longue habitude que ces choses perdent, mais seulement en partie, leur influence sur l'organisme, qui, le plus souvent, en éprouve des dérangements plus ou moins sensibles.

RAISONS QUI JUSTIFIENT LA SÉVÉRITÉ DU RÉGIME.

Si les effets des remèdes employés, même à des doses élevées, comme on le fait par les procédés allopathiques, où une plus grande liberté dans le régime est permise, sont altérés, troublés, diminués ou tout-à-fait détruits, par l'usage toléré de ces substances actives, les remèdes spécifiques homœopathiques, à raison de l'extrême petitesse des doses auxquelles on les administre, exigent impérieusement l'éloignement de tout ce qui peut avoir la moindre action fâcheuse sur l'organisme et une plus stricte observance des règles de l'hygiène : ce n'est qu'en remplissant très exactement cette condition que le médecin peut compter sur le succès de ses traitements.

La détermination précise du régime dépend de l'espèce de maladie, quelquefois de sa cause, du tempérament, des habitudes du malade, et de l'action propre du remède à employer.

LE MALADE NE DOIT ABSOLUMENT RIEN FAIRE QUE CE QUE PRESCRIT LE MÉDECIN.

Souvent les malades prennent, suivant leur caprice, d'après le conseil des gardes ou de leur entourage, outre les remèdes ordonnés par le médecin, diverses boissons, ou emploient d'autres moyens qu'ils appellent simples, et

auxquels conséquemment ils n'attachent pas une bien grande importance. Ils en usent néanmoins dans l'intention de calmer quelques symptômes fatigants, d'obvier à quelques légères incommodités, ou pour un but qu'on suppose, avec plus ou moins de raison, ne pouvoir être atteint par les autres remèdes. Mais il n'en est point ainsi en homœopathie, où le remède, bien choisi, répond toujours, sinon à la totalité, du moins à la grande majorité des symptômes. Il est donc absolument nécessaire que le malade ne fasse littéralement que ce que le médecin prescrit ; aussi se gardera-t-on soigneusement de prendre sans son avis quelque infusion que ce puisse être, de sentir la moindre essence, de faire aucune lotion ou application extérieure quelconque, non-seulement parce que l'expérience prouve que ces moyens ne procurent presque jamais de soulagement durable, mais surtout parce qu'ils pourraient changer ou détruire l'effet du remède ; et le médecin et le malade seraient trompés dans leur attente.

Ces infractions au régime, même involontaires, sont plus fréquentes chez les personnes d'une certaine classe, par l'usage généralement répandu des cosmétiques, des eaux de senteur, des poudres dentifrices, des parfums de tout genre, des huiles éthérées essentielles, etc., contenant des principes médicamenteux très actifs dont l'odeur, quelquefois nuisible aux personnes en santé, ne peut manquer d'aggraver certaines maladies et de troubler l'action de tous les remèdes homœopathiques.

On se gardera également de prendre des bains de siége, bains de pieds, lavements ; de faire des frictions, des onctions ; d'employer un moyen extérieur, quel qu'il puisse être, sans l'avis du médecin.

ALIMENTS ET BOISSONS DÉFENDUS.

Il faut surtout faire un choix convenable des aliments, puisqu'il y en a beaucoup qui, contenant peu de sucs nourriciers ou possédant quelques vertus médicinales, ne peuvent convenir aux malades ; tels sont, parmi les viandes : la chair des animaux trop jeunes ou trop gras, le veau, l'agneau, le cochon, l'oie, le canard, la venaison trop faite, plusieurs espèces de poissons, les écrevisses, les huîtres, les anchois, le thon, le hareng, et en général toute espèce de poisson sec ou mariné et de viande rance ou salée ;

Parmi les légumes, ceux que j'ai désignés plus haut (page 3), ainsi que l'asperge, le céleri, les fèves et autres légumes secs ;

Toute herbe d'une odeur forte et aromatique ou d'un goût trop acide : le cresson, l'oseille, la chicorée amère, le pourpier, l'estragon, la pimprenelle, les feuilles de laurier, de laurelle, le thym, le serpolet, le romarin, etc;

Certaines semences et autres substances indigènes ou exotiques dont on se sert pour assaisonner les aliments, comme le cumin, le fenouil, l'anis, la moutarde, le piment, le poivre, le gingembre, le clou de girofle, la noix muscade, les feuilles et fleurs d'oranger, le safran, la vanille, l'angélique, etc.

On s'interdira également l'usage des truffes noires, des champignons, des olives, des câpres, des cornichons, de toute espèce de fromages vieux, de la conserve de genièvre, de la mélasse, du miel, des pâtisseries feuilletées, etc.

Tous les fruits acerbes, trop acides ou qui ne sont pas parvenus à une parfaite maturité, ne peuvent être que nui-

sibles; aussi s'abstiendra-t-on des oranges, des citrons, des griottes rouges, des merises, des coings, des groseilles, et généralement de tout fruit non greffé et de mauvaise qualité.

Il faut aussi soigneusement éviter l'usage de toutes les boissons échauffantes, qui ont nécessairement sur la santé et l'effet des remèdes une influence fâcheuse, telles que l'eau-de-vie, le bichof, le punch, les vins chauds et les liqueurs de toute espèce, le café, le thé de Chine et de Suisse, toute infusion de menthe, de sureau, de camomille, de mélisse, de valériane, de fleurs béchiques, pectorales, vulnéraires, toutes décoctions, tisanes, eaux minérales ou médicinales quelconques, et, dans la plupart des cas, s'abstenir du vinaigre et autres acides, tant minéraux que végétaux, non-seulement très nuisibles dans certaines maladies, mais qui sont encore les antidotes de beaucoup de remèdes.

ALIMENTS ET BOISSONS PERMIS.

Malgré toutes ces restrictions, il reste encore aux malades un grand nombre d'aliments et de boissons à choisir. Parmi les substances animales, on doit compter le bœuf, le mouton, le poulet, le coq-d'Inde, le pigeon, et autres volailles de basse-cour; les grenouilles, le gibier, tous les poissons d'eau douce, excepté l'anguille, et quelques poissons de mer, tels que la sole, le merlan, le saumon; les œufs à la coque, mais non durs, ni cuits sur le plat; le beurre, les fromages doux, et toute espèce de laitage.

Les aliments végétaux, bien plus nombreux, permettent aux malades un choix encore plus varié. Parmi les légumes, les plus convenables sont: l'épinard, les pois verts,

les haricots verts, les choux-fleurs, les choux frisés, les choux-raves, les raves, la poirée, la chicorée blanche, les carottes, les navets doux, la betterave, la pomme-de-terre, les légumes en gousse, surtout frais; les grains de toute espèce, tels que le riz, le millet, les gruaux d'orge, d'avoine, de godelle; les farines de maïs, de froment, de seigle; les pâtes de Gênes, la semoule, la panure, les diverses fécules, celle de pomme-de-terre, l'amidon, le sagou, le salep, le tapioca, etc.; les fruits, qui toujours doivent être bien mûrs et de bonne qualité; les prunes, cerises douces, pommes, poires fondantes, nèfles, raisins, framboises, fraises, melons, pastèques, pêches, brugnons, figues, amandes, noix et noisettes, surtout fraîches; tous ces fruits cuits ou confits, mais non préparés avec des aromates ni aucune épice. Les fruits crus ne se prendront jamais à jeun, ni dans l'intervalle des repas.

Les malades peuvent, à leur choix, manger du pain noir ou du blanc, pourvu qu'il soit pur, de bonne qualité, fait au moins de la veille, bien fermenté et bien cuit; pour beaucoup de personnes, le pain de seigle ou contenant du seigle est en général préférable au pain de froment, si toutefois elles le digèrent facilement, qu'elles ne soient point affectées de maladies aiguës, et qu'elles n'aient point de répugnance pour le pain bis, comme cela arrive quelquefois.

Les biscuits, les gâteaux peuvent être permis, ainsi que la pâtisserie, lorsqu'elle n'est point trop grasse, et qu'elle ne contient aucune substance de haut goût.

Le sucre n'a point d'effet désavantageux; le malade peut en prendre, mais en quantité modérée.

Parmi les boissons, la plus convenable, dans toute espèce de maladie, est l'eau de source courante, fraîche et lim-

pide ; après l'eau c'est le lait coupé qui offre le plus d'avantages.

Il y a une foule d'autres boissons préparées par l'art, dont le malade peut faire usage pour étancher sa soif, ou pour se nourrir en même temps, telles que : la bière blanche ou petite bière, les bouillons de viandes, les décoctions de gruaux d'avoine, d'orge, de riz ou de froment, de salep, d'amidon, de fruits secs, tels que pommes, poires, prunes, figues, raisins ; l'eau panée, le lait d'amande ou orgeat, en prenant bien garde qu'il n'y ait point d'amandes amères ; le cacao un peu grillé et moulu bien fin, cuit dans de l'eau ou du lait, etc.

Les personnes habituées au vin pourront continuer à en faire usage aux repas seulement, mais en moins grande quantité que de coutume et étendu de beaucoup d'eau. Les vins devront toujours être de bonne qualité et des moins capiteux.

PRÉPARATION DES ALIMENTS ET BOISSONS.

La préparation des aliments demande aussi un soin particulier. La viande ne doit être ni trop faite ni trop cuite, parce qu'alors, dans le premier cas elle devient nuisible, et qu'elle perd dans le second sa qualité nutritive et se digère moins bien. Mais les légumes secs surtout doivent être bien cuits, et préalablement lavés ou macérés dans l'eau fraîche de source ou de rivière. Les plantes crues, comme la laitue, la chicorée blanche, la mâche, et autres espèces de salades douces, ne peuvent être permises que lorsque la digestion en est facile ; encore doivent-elles être toujours assaisonnées avec très peu de vinaigre, sans poivre, ail ou herbes fortes. On évitera les fritures, surtout dans les irri-

tations de la gorge et de l'estomac. Il faut soigneusement recommander que les mets soient très peu apprêtés, qu'ils ne contiennent aucune substance de haut goût et qu'ils soient, autant que possible, préparés dans des vases de terre; car les métaux, tels que l'argent, le cuivre et le fer, peuvent donner aux aliments quelques principes nuisibles et souvent même dangereux, surtout s'ils y restent longtemps après leur préparation : aussi, dans le cas où il ne serait pas possible de se servir d'autres instruments, faut-il qu'on n'y laisse pas séjourner les mets et qu'on les entretienne dans la plus grande propreté possible. Les mêmes précautions doivent être observées pour les boissons, soit à l'égard des substances dont on les compose, qui doivent toujours être simples, sans aromates, sans acides ni aucune substance active quelconque, soit pour les vases dans lesquels on les prépare.

RÈGLES GÉNÉRALES RELATIVES A L'USAGE DES ALIMENTS, DES BOISSONS ET L'EMPLOI DES REMÈDES.

Il sera bon que les repas du malade soient, autant que possible, composés en même temps d'aliments animaux et végétaux, excepté dans les affections aiguës, où l'on doit s'en tenir aux fécules, ainsi que dans certains états de maladies caractérisées par une sorte de répugnance ou une aversion décidée pour la viande. Une sage modération est toujours nécessaire; car, si l'excès est nuisible dans l'état de santé, il l'est à plus forte raison dans l'état de maladie.

Les convalescents, surtout de maladies fébriles, feront bien, pour éviter les rechutes, de manger peu à la fois et plus souvent; du reste, les personnes raisonnables suivront en cela leur besoin. Il ne faut cependant pas

satisfaire ces appétits déréglés, dits faim canine, car il en résulterait certainement des accidents plus ou moins graves.

Quant à la consistance et au temps des repas, il est de règle que l'on fasse, de sept à neuf heures, un déjeûner modéré, et du dîner, d'une heure à trois, le repas principal. Le soir, il ne faut pas manger beaucoup, ni trop près du moment de se coucher ; mais, en général, une heure ou deux auparavant.

Dans les maladies aiguës où quelques aliments peuvent être permis, le malade boira, en mangeant, de l'eau panée ou sucrée, la décoction de quelques graminées, du bouillon pur ou coupé, du sirop de framboises sans aromates, ou, suivant les indications, quelque autre boisson que le médecin aura jugée convenable. Dans les affections chroniques, de la bière blanche, de la bière ordinaire de bonne qualité, coupée avec la moitié d'eau, et même du vin étendu au moins des quatre cinquièmes d'eau, excepté toutefois les deux ou trois premiers jours qui suivront l'administration de certains remèdes; mais dans celles de ces maladies où l'abstinence est rarement indispensable, les malades devront néanmoins observer strictement le régime et s'interdire l'usage de toute substance que le médecin aurait cru devoir tolérer, le jour où ils prendront le remède, dont la durée d'action est toujours longue.

La diète que l'homœopathie prescrit est fondée sur la connaissance des lois immuables de la constitution humaine et de leurs rapports avec les influences étrangères : elle a pour objet l'éloignement strict de tout ce qui peut nuire à son action normale. Elle exige donc la connaissance de tout ce qui peut avoir sur l'organisme quelque influence morale ou physique, et notamment des substances médicamenteuses et alimentaires.

On s'abstiendra de prendre le remède le jour où l'on se sera livré à des travaux manuels trop pénibles, ou à de trop fortes contentions d'esprit, et, en général, toutes les fois que le système nerveux aura été vivement affecté par des causes soit physiques, soit morales. Si l'on prévoit devoir se trouver dans de telles conditions, on fera très bien d'ajourner le remède.

Quelques remèdes se donnent le soir; alors, deux heures après, il est bon de donner aux malades un bouillon de viande bien dégraissé et cuit sans légume. Dans certaines maladies aiguës, on administre le remède, lorsque le besoin l'exige, à quelque époque de la journée que ce soit. Il faut, autant que possible, avoir l'estomac vide d'aliments et de boisson, et ne boire, au plus tôt, qu'une heure après avoir pris le remède. Ce n'est qu'au moins deux heures après qu'on pourra prendre quelque aliment.

TOLÉRANCE QUELQUEFOIS NÉCESSAIRE.

Il est des cas où le médecin homœopathe peut permettre au malade un régime moins sévère, comme celui dans lequel le long usage d'une substance en aurait fait un impérieux besoin. Alors on pourrait, toutefois avec quelque restriction, la tolérer; car l'organisme s'habitue insensiblement à l'action de certains aliments ou boissons, qui finissent par n'avoir plus sur lui la moindre influence fâcheuse, et dont la privation n'est pas toujours sans inconvénients, surtout chez les personnes âgées.

Dans les maladies chroniques, le régime peut être beaucoup moins exact que dans les maladies aiguës, qui, dans leur courte durée, exigent toujours une diète plus sévère et une plus grande abstinence; d'ailleurs, les remèdes

antipsoriques, que réclament les premières, sont bien moins aisément dérangés dans leur action que ceux qui conviennent aux secondes.

Ce que je dis ici relativement à une plus grande tolérance dans le régime pendant le traitement de certaines maladies, et chez certaines personnes, se rapporte surtout au café, au thé, au tabac, dont l'usage est devenu une habitude invétérée chez un grand nombre de personnes. Quant aux infusions, tisanes, potions, et autres choses de même nature, elles doivent toujours être sévèrement défendues pendant l'administration de nos médicaments.

DE L'USAGE DU TABAC.

L'usage du tabac à fumer et en poudre peut être toléré chez les personnes qui y sont habituées depuis longtemps, mais seulement dans le traitement des maladies chroniques, pourvu toutefois que l'on s'en abstienne pendant une heure ou davantage après avoir pris le remède, afin de lui donner le temps d'agir. Mais dans les affections aiguës, cette jouissance doit être absolument interdite, ce qui, dans ce cas, n'est le plus souvent pas pour le malade un grand sacrifice. L'abstinence absolue du tabac en poudre est nécessaire dans les maladies du nez et de l'arrière-gorge; car non-seulement cette substance, continuellement en contact avec ces parties, doit certainement entretenir ou augmenter la maladie dont elles sont le siége, mais encore parce qu'elle peut très aisément troubler l'effet des remèdes, dont l'action se dirige sur ce point. Il en est de même au sujet de la fumée du tabac, et notamment des cigares, surtout dans les affections des yeux et de la bouche.

DE L'AIR ET DES EAUX.

L'air atmosphérique est incontestablement pour l'homme le premier des besoins; aussi aura-t-on le soin de renouveler très souvent l'air de l'appartement où couche le malade, et de l'entretenir aussi pur que possible. Il est surtout nécessaire que les fenêtres de la chambre où il couche soient fréquemment ouvertes, en évitant avec soin les courants. Toutes les fois que cela sera possible, on fera promener ou asseoir le malade à l'air libre, sec et pur; cela est surtout nécessaire aux personnes affectées de maladies chroniques, et à celles d'un état sédentaire, parce que l'air de l'appartement, quelque soin qu'on y mette, n'est jamais exempt d'exhalaisons nuisibles, et que le séjour prolongé dans cette atmosphère non renouvelée occasionne souvent des maladies ou les entretient.

A l'égard de la température de l'air, le malade peut la régler d'après sa propre sensation, aussi longtemps que dure un véritable état de maladie. Certains maux exigent qu'on se tienne au frais; d'autres, plus chaudement. L'air frais est surtout utile chez les jeunes gens, dans les affections inflammatoires, les maladies aiguës, éruptives ou exanthématiques, en évitant toutefois que le malade se refroidisse; mais une température plus élevée convient aux personnes âgées, et dans les maladies avec diminution des forces, faiblesse plus ou moins grande.

Lorsqu'on se tient habituellement trop couvert ou trop chaud, on acquiert une sensibilité maladive de la peau, et les moindres impressions atmosphériques produisent de fréquentes incommodités et souvent de graves maladies. Aussi les personnes chez lesquelles cette disposition n'est

point le résultat ou l'effet d'une maladie actuelle, doivent-elles tâcher de perdre cette funeste habitude en s'exposant petit à petit et avec ménagement à l'action de l'air libre.

L'eau est la boisson la plus naturelle. Comme l'air et les aliments, elle exerce, par ses qualités bonnes ou mauvaises, une puissante influence sur la constitution et le tempérament de l'homme. L'état de santé, une longue habitude permettent souvent de supporter, sans de graves inconvénients, l'usage de certaines eaux insalubres; mais dans l'état de maladie, la moindre substance contenue en dissolution dans ce liquide peut non-seulement produire sur l'organisme, devenu plus impressionnable, de fâcheux effets, mais encore modifier, altérer ou annuler l'action des remèdes. Il est donc urgent de procurer au malade de l'eau qui réunisse, autant que possible, les caractères suivants :

1° D'être claire et limpide, de ne contenir aucun corps ni substance qui en trouble la transparence;

2° D'être légère, sans couleur ni odeur, d'une saveur vive et fraîche;

3° De bouillir aisément, sans se troubler ni déposer des corps étrangers;

4° De cuire rapidement les légumes, les herbages et la viande;

5° De s'échauffer, de se refroidir et de se geler aisément;

6° De bien dissoudre le savon et de blanchir le linge;

7° De ne point altérer les dents, de ne point fatiguer l'estomac, ni resserrer ou dévoier le ventre;

8° De dégager beaucoup de bulles d'air, étant vivement agitée dans une bouteille;

9° De se charger facilement de la saveur et de l'odeur des végétaux qu'on y fait infuser, etc., etc.

L'eau doit, en grande partie, ses qualités, dans l'usage diététique, au renouvellement d'une certaine quantité d'air atmosphérique qu'elle contient; aussi les eaux des grandes rivières et des sources courant sur un terrain pierreux et sablonneux, sont-elles celles qui réunissent en plus grand nombre les conditions indiquées. Après celles-ci viennent les eaux de pluie, de fonte de neige, de citerne, etc.

Lorsqu'on ne pourra se procurer que des eaux d'une qualité inférieure, il sera bon, pour les rendre potables, de les purifier, d'en extraire les substances étrangères, au moyen du filtre, et de les saturer d'air atmosphérique, en les agitant fortement dans un vase découvert ou dans une carafe à moitié pleine.

Il est des maladies nées sous l'influence de certains climats, de certaines dispositions géologiques ou atmosphériques, de la nature des eaux, etc., et que l'on ne peut guérir promptement et sûrement qu'en faisant changer de pays au malade. Dans les cas où cela serait absolument impossible, le médecin indiquerait, suivant les circonstances, les précautions à prendre, les moyens à employer pour annuler ou affaiblir, autant que possible, l'effet de ces causes morbides.

DE LA LUMIÈRE.

La lumière du soleil est, comme l'air, absolument nécessaire pour entretenir les forces, non-seulement de l'œil, mais encore de tout le corps, et il n'en faut jamais priver le malade que dans le cas où le cerveau souffre particulièrement et dans quelques maladies des yeux.

DE L'EXERCICE.

L'exercice est indispensable au maintien, au rétablissement de la santé, à l'entretien et à l'accroissement des forces musculaires; aussi ne doit-il point être négligé dans les cas où l'état du malade le permet, comme, à peu près, dans toutes les affections chroniques et les convalescences des maladies aiguës. On aura donc le soin de faire faire au malade, tous les jours, au moins une heure de promenade en plein air ou dans la chambre, si autrement cela n'est pas possible. L'exercice le plus avantageux pour le corps est la marche, et ce n'est que lorsque cette espèce de mouvement est rendue impossible par une trop grande faiblesse, des douleurs trop vives dans les membres, ou autres causes, qu'il faut, s'il n'y a pas d'empêchement, ou monter à cheval, ou aller en voiture. Dans tous les cas, on évitera les lieux bas et humides, ceux où règnent des odeurs pénétrantes, bonnes ou mauvaises, la rosée et le serein.

Un exercice bien avantageux encore est l'occupation mécanique modérée, à laquelle le malade peut se livrer, si ses forces et son état le lui permettent, surtout si sa profession l'oblige à des travaux intellectuels.

Les heures du jour les plus favorables pour faire de l'exercice sont, dans la matinée, depuis huit jusqu'à onze, et dans l'après-dînée, de trois à six; cela dépend toutefois des changements de la température, de la saison et de l'état de l'atmosphère. Il n'est pas convenable que les malades se livrent à des mouvements trop actifs, comme la course, ou tout exercice gymnastique, ou qu'ils se promènent immédiatement après le dîner; il vaut mieux qu'ils se reposent pendant une heure, ou qu'ils dorment pendant

cet espace de temps, surtout s'ils y étaient accoutumés lorsqu'ils se portaient bien.

DU SOMMEIL ET DE LA VEILLE.

Le sommeil est le moyen le plus propre à accroître les forces du corps et de l'esprit, diminuées ou perdues pendant la veille. Le malade doit, bien plus soigneusement encore que celui qui jouit d'une bonne santé, observer dans le sommeil et la veille la plus grande régularité. La nuit est destinée au repos, et le jour à l'action et au mouvement. Mais ce sont surtout les heures immédiatement avant et après minuit pendant lesquelles le sommeil est le plus réellement réparateur, et, par cette raison, le malade doit se coucher au plus tard à neuf ou dix heures du soir. Dans le milieu du jour, ou aussitôt après le repas, une heure de sommeil auquel le besoin invite, peut, comme je l'ai déjà dit, être très utile.

Mais quelque nécessaire que le sommeil puisse être pour réparer les forces, il ne faut cependant pas dormir trop longtemps; car le sommeil prolongé produit une sorte de relâchement et certains malaises qui, à la longue, peuvent avoir de fâcheuses suites. Un sommeil de sept à huit heures au plus est suffisant pour un adulte, qui doit, autant que possible, se lever, au plus tard, à six heures du matin. Les enfants seulement ont besoin d'un sommeil un peu plus prolongé, et d'autant plus qu'ils sont plus jeunes.

Certains cas de maladie font exception à ces règles générales. Par exemple, quand le malade éprouve de l'insomnie pendant la nuit, il faut bien qu'il dorme pendant le jour chaque fois qu'il en sent le besoin. De même, ceux qui ont éprouvé de grandes pertes de forces, doivent dor-

mir plus longtemps et plus souvent. Il arrive cependant quelquefois que cette faiblesse n'est qu'une sorte de mollesse physique, et ce désir de dormir, qu'un besoin factice qui est le résultat d'un défaut d'influence suffisante de l'esprit sur le corps. Dans de semblables cas, il est nécessaire de surmonter autant que possible ce besoin par des occupations mécaniques ou morales, par la société, les distractions de tout genre, et de ne point se livrer au sommeil plus longtemps que ne le prescrit la nature.

DES OCCUPATIONS INTELLECTUELLES.

Les travaux de l'esprit méritent aussi chez les malades des égards particuliers. Les personnes atteintes de maladies chroniques feront bien de se livrer pendant plusieurs heures par jour à quelques occupations intellectuelles, si toutefois leur profession ne les attache pas simplement à des travaux mécaniques. Ils doivent cependant éviter les contentions d'esprit trop prolongées, et tout ce qui pourrait exiger de la part des facultés de l'intelligence de trop grands efforts ou de trop profondes réflexions, à moins qu'ils n'en aient l'habitude. Le mieux sera de choisir le genre de travail pour lequel ils ont le plus d'inclination, de ne pas s'arrêter trop longtemps au même objet ou de passer alternativement à plusieurs. Dans les affections aiguës, les malades sont rarement portés aux occupations morales; si par hasard ils veulent s'y livrer, ils doivent choisir des sujets agréables et faciles.

Pour les malades, quels qu'ils soient, les heures du jour seulement peuvent être consacrées au travail ou à l'étude.

Dans les maladies chroniques, où un penchant à l'inac-

tion du corps et de l'esprit prédomine, si d'ailleurs les forces de l'intelligence ne sont point affaiblies, et que ce penchant soit plutôt le résultat d'une mauvaise habitude que d'une cause morbide, il faut, autant que possible, tâcher d'accoutumer peu à peu le malade aux occupations intellectuelles, surtout à celles qui réjouissent et distraient, ou à des travaux physiques amusants, parce qu'il supportera mieux le traitement et que la guérison sera plus sûre. Mais il faudra, toutefois, se garder de se livrer à toute occupation sérieuse ou fatigante, pendant une heure au moins après avoir pris le remède; autrement on s'exposerait à en troubler les effets. Il en est de même des passions violentes, comme la colère, le chagrin, etc., qui peuvent avoir les mêmes résultats.

DES AFFECTIONS MORALES.

Les passions de l'âme ont en tout temps, et surtout pendant l'état pathologique, une influence décidée, ou bienfaisante ou nuisible.

Les passions qui exaltent, ainsi que celles qui abattent l'esprit, comme la colère, le dépit, le chagrin, les peines morales, l'effroi, la peur, le souci, l'amour-propre mortifié, l'ambition non satisfaite, etc., agissent très préjudiciablement sur le corps et doivent être soigneusement évitées. Ainsi les malades qui, par tempérament ou par la nature de leur maladie, sont très irritables, ou disposés à l'emportement, à la colère ou au chagrin, etc., se garderont-ils, autant qu'il sera en eux, de s'y abandoner, et devront-ils éviter toutes les occasions qui pourraient les provoquer.

Les passions douces, les mouvements expansifs et ten-

dres, les affections de l'âme, les sensations de joie et de plaisir ont, au contraire, une influence favorable; mais encore faut-il qu'ils soient modérés, car ils peuvent être préjudiciables s'ils passent certaines bornes.

Il est des penchants auxquels ne doivent point se livrer les personnes affectées de maladies aiguës, celles dont le corps est très affaibli, ainsi que celles dont les souffrances consistent dans un état pathologique de certains organes, ou dont la maladie est occasionnée par quelque excès.

DE LA PROPRETÉ DU CORPS ET DES BAINS.

La propreté du corps nécessaire pour la conservation de la santé est d'une bien plus grande importance dans l'état maladif, où elle est souvent une des conditions indispensables de la guérison et de l'action des remèdes. Il faut fréquemment changer de linge et laver souvent dans l'eau, sans aucune addition, les parties exposées à l'air, comme le visage, le cou et les mains. Dans le cas de maladies aiguës, surtout éruptives, on doit quelquefois s'en abstenir. Toujours faut-il avoir la précaution de ne s'exposer à aucun refroidissement, ce que l'on évitera en se servant d'eau tiède pour se laver, et en essuyant de suite les parties mouillées avec du linge chaud. Les personnes affectées de maladies chroniques n'ont pas besoin d'aussi grandes précautions : elles peuvent se laver avec de l'eau tiède, et même froide, suivant la saison.

Dans le régime homœopathique, il n'y a que les BAINS d'eau de rivière (et dans lesquels il ne faut rien ajouter) que l'on puisse permettre, et leur nécessité ou leur inconvénient doivent toujours être jugés par le médecin.

DES COSMÉTIQUES ET DES ODEURS.

Pour tout cosmétique, on ne pourra se servir que d'eau pure ou de quelque décoction mucilagineuse, du beurre de cacao, de l'huile d'olive, de celle d'amandes douces ou du cérat, sans aucun parfum. L'usage des essences, du musc, de l'éther, du vinaigre, des sels volatils, des huiles, pommades ou savons parfumés, des eaux spiritueuses aromatiques, du succin, de l'encens, des vapeurs odoriférantes, de la plupart des fleurs et généralement de tout ce qui a une odeur forte et pénétrante, sera, dans tous les cas possibles, sévèrement interdit.

On se nettoiera les dents avec du pain brûlé réduit en poudre fine, et l'on ne se rincera la bouche qu'avec de l'eau pure.

DE L'HABITATION.

L'habitation du malade doit être située dans un lieu salubre et, s'il est possible, élevé; exposée à l'orient ou au midi, éloignée des usines, des égouts, de toute émanation nuisible; où l'air puisse fréquemment se renouveler, dans laquelle le soleil ait un accès facile, et où l'on puisse se garantir, suivant la saison, et d'un froid rigoureux et d'une trop forte chaleur.

Les habitations des campagnes, des quais et des rues spacieuses des villes offrent la plupart de ces avantages; mais les quartiers populeux, les rues étroites, les étages inférieurs, les logements bas sont loin d'avoir les conditions hygiéniques convenables. On y suppléera, autant que possible, par un redoublement d'attention et de soin, dans les cas très nombreux où le malade ne peut changer de demeure.

L'appartement du malade, quel qu'il soit, ou du moins la chambre qu'il habite, doit être entretenue dans la plus grande propreté et aérée souvent, même dans l'hiver, mais pendant le jour seulement. On en éloignera toute substance odorante, toute espèce de fleur ou parfum quelconque. Il faut, autant qu'on le pourra, ne pas renfermer les lits dans des alcôves étroites, et ne faire rester auprès du malade que le nombre de personnes strictement nécessaire à son service.

DÉPLACEMENTS ET VOYAGE.

Il est des maladies chroniques qui, par leur nature, s'opposent à tout déplacement; mais, dans le plus grand nombre, le malade peut changer de lieux, de pays même sans inconvénient, pourvu qu'il ne soit pas forcé d'enfreindre ou d'interrompre son régime, et que ces déplacements ne soient point trop souvent répétés.

Dans les circonstances exceptionnelles où un malade est forcé de faire un voyage de long cours, on doit continuer et même entreprendre le traitement d'une maladie qui permet d'ailleurs le déplacement, dût-on n'en obtenir d'autre résultat que d'en arrêter les progrès ou d'en ralentir la marche. Alors le malade s'astreindra, pour toute nourriture, à l'usage des viandes bouillies et rôties, des farineux, des grains, des œufs frais cuits à la coque, du laitage, et autres aliments sains et sans apprêts qu'il pourra se procurer partout.

Il suivra d'ailleurs, autant que sa position pourra le lui permettre, les conseils et les prescriptions de son médecin.

Mais, pour obtenir des moyens de l'art tous les avantages

qu'on peut en attendre, il faut, autant que possible, que le malade ait une habitation fixe, afin de mieux observer les précautions hygiéniques et diététiques indispensables pendant son traitement.

Je ne me suis attaché ici qu'à indiquer les règles générales de conduite à observer, dans le régime, pendant le traitement des maladies par la méthode homœopathique. Le médecin chargé du traitement peut seul déterminer ou préciser l'application de ces règles hygiéniques, susceptibles d'une foule de modifications suivant l'âge, le tempérament, les circonstances individuelles, le genre de vie du malade, et surtout suivant l'espèce de maladie dont il est atteint.

Les médicaments seront toujours pris aussi loin que possible des repas; en général, deux heures après un léger souper, ou le matin, à jeun, deux heures avant le déjeûner; et alors il est bon de prendre une tasse de bouillon dans l'intervalle. Ils seront pris en une ou plusieurs doses, secs ou dans l'eau; dans ce dernier cas, on rincera deux verres, on les essuiera exactement avec un linge très propre, de manière à ce qu'ils soient parfaitement secs, puis on mettra le remède dans l'un des verres, que l'on remplira à moitié d'eau fraîche. Dès que le remède sera dissous, on agitera vivement la dissolution en la transvasant d'un verre dans l'autre et on la prendra en autant de fois que l'indiquera le médecin, en l'agitant chaque fois. On couvrira les verres avec un papier blanc ou un linge propre, on les tiendra dans un endroit frais, à l'abri du soleil et de toute mauvaise odeur.

Les remèdes ayant une certaine durée d'action variable pour chacun d'eux, le malade ne reviendra consulter qu'à l'époque qui lui sera indiquée par le médecin.

INSTRUCTION

POUR LES MALADES

SUR LA MANIÈRE DE DONNER A LEUR MÉDECIN ÉLOIGNÉ UNE CONNAISSANCE EXACTE DE LEUR ÉTAT ET DE CORRESPONDRE AVEC LUI.



Le médecin ne peut traiter, avec quelque espoir de succès, un malade éloigné qu'autant qu'on lui aura transmis, sur le personnel du malade, sur ses maladies antérieures et sur l'affection dont il est actuellement atteint, ainsi que sur les causes qui l'ont produite, sur chacun des symptômes qu'elle présente et sur l'ensemble des phénomènes qui la constituent, les renseignements les plus exacts.

Le malade fera connaître son tempérament en indiquant ses caractères physiques extérieurs, sa constitution, son âge, sa profession, ses goûts, son genre de vie, ses habitudes, ses dispositions morales; il exposera ses infirmités naturelles ou acquises, les maladies les plus notables qu'il a éprouvées depuis sa naissance jusqu'au moment où il réclame les secours de l'art, et, si cela est possible, les principaux moyens qui leur ont été opposés. Il mentionnera notamment les affections de l'enfance, telles que : rache, teigne sèche ou humide, dartres, gale, croûtes

dans le nez, éruption quelconque, ophthalmie, flux d'oreille, engorgement glandulaire ou articulaire, carie, nécrose, rachitisme, déviation de l'épine, dépôts froids, carreau, obstruction des viscères du bas-ventre, ulcères, verrues, engelures, etc. Il est essentiel aussi de désigner les infirmités, les affections pathologiques et les prédispositions héréditaires dans la famille.

On indiquera si quelques troubles se sont manifestés à la puberté, quels ils ont été, et les changements qu'ils ont produits sur l'organisme, les maladies ou les indispositions notables qui ont eu lieu depuis.

Si c'est une femme, elle dira l'époque de son mariage, le nombre de ses couches, ce qu'elles ont, ainsi que les grossesses, présenté de plus remarquable; si elle a nourri, ou non, si la cessation des fonctions périodiques a eu lieu, et quels en ont été les résultats, etc.

Tout malade fera connaître les principales circonstances physiques ou morales qui auraient pu détériorer sa constitution; les causes présumées, prédisposantes ou occasionnelles de sa maladie actuelle, la marche qu'elle a suivie, le développement successif de ses phénomènes. Il tracera enfin le tableau le plus exact, le plus fidèle, le plus ressemblant que possible, de sa position présente, en rapportant, d'après l'ordre suivant, chacun des symptômes qu'il éprouve:

1° Symptômes du cerveau, du crâne ou de la tête proprement dite, tant au dedans qu'à l'extérieur;

2° — des yeux et de la vue, des oreilles et de l'ouïe, du nez et de l'odorat, des lèvres, des mâchoires et de la face en général;

3° — de l'intérieur de la bouche, des gencives, des dents, de la salive, de la langue et du goût, de la faim et de la soif, du gosier et du cou;

4° — de la région épigastrique, de l'estomac et de la digestion;

5° — du bas-ventre et des organes qu'il renferme, de la digestion intestinale, de l'anus et des selles;

6° — des urines et du système urinaire, des organes génitaux et de leurs fonctions, de la menstruation;

7° — de la poitrine, des poumons et de la respiration, du cœur et de la circulation;

8° — du tronc et des membres, des systèmes osseux, fibreux et musculaires;

9° — du système cutané et de la transpiration;

10° Symptômes généraux, ceux qui affectent à la fois ou successivement le corps, et les symptômes relatifs au sommeil;

11° Symptômes fébriles : frisson, chaleur, sueur, etc.;

12° Symptômes tirés de la lésion des facultés morales, intellectuelles, de l'humeur, des dispositions de l'esprit et de l'âme, des sympathies ou antipathies.

Il est rare qu'une affection chronique, même d'un organe isolé, ne provoque pas, au moins sympathiquement, des phénomènes morbides pouvant se rapporter à plusieurs séries de symptômes. Le malade les décrira donc avec toute l'exactitude possible, en les notant sous le chiffre des séries auxquelles ils appartiennent et sans mentionner les autres.

Il est néanmoins des maladies qui ne se manifestent que par un très petit nombre de symptômes, un seul quelquefois : ce sont celles dont le diagnostic est le plus difficile. Le malade doit alors insister sur toutes les circonstances commémoratives, sur les affections de l'enfance, les dispositions héréditaires, sur les principaux remèdes dont il aura fait usage, afin que le médecin puisse reconnaître si la maladie est locale, si elle est occasionnée ou entretenue

par une sorte d'infection générale, un miasme latent, ou si elle n'est que le produit de quelque traitement antérieur mal dirigé ou trop longtemps continué.

Mais la plupart des maladies chroniques anciennes, celles qui frappent à la fois plusieurs organes, celles qui naissent sous l'influence d'un principe morbide inné ou acquis, celles enfin qui sont le résultat de l'emploi inconsidéré et abusif des moyens de la médecine ancienne, et que l'on peut à bon droit nommer *produits allopathiques*, ou maladies médicinales, ne tardent point à troubler plus ou moins toutes les fonctions de la vie, et chaque région de l'économie est le siége de phénomènes plus ou moins nombreux, plus ou moins remarquables. Il sera nécessaire, dans ce cas, de noter ces divers groupes de symptômes par ordre de succession, pour que le médecin puisse plus facilement distinguer les symptômes essentiels des sympathiques, les primitifs des secondaires, et reconnaître les symptômes *générateurs*, c'est-à-dire ceux qui sont la manifestation directe, l'expression propre de la maladie, et contre lesquels on doit spécialement diriger les moyens de traitement.

Quel que soit le nombre des phénomènes dont l'ensemble constitue l'état morbide, qu'ils soient la conséquence immédiate de la maladie ou ses reflets plus ou moins éloignés, il est toujours très essentiel d'indiquer les caractères propres à chacun d'eux, leur physionomie particulière, les modifications qu'ils éprouvent des circonstances ordinaires de la vie, des époques de la journée, des variations atmosphériques, des saisons de l'année, etc.

Ainsi l'on dira si la douleur est sourde ou aiguë, lancinante, martelante, pongitive, térébrante ou semblable à l'effet que produirait une vrille enfoncée dans les chairs; si elle est modifiée par la pression ou le toucher de la

partie malade ; si un symptôme *mobile*, la douleur ou sensation nerveuse quelconque, l'ensemble des malaises, etc., sont provoqués, augmentés ou diminués par le mouvement ou le repos, par la position, couché, assis ou debout, la chaleur ou le froid, le matin ou le soir, le jour ou la nuit, le sommeil ou la veille, le silence ou le bruit, le boire ou le manger, dans l'appartement ou à l'air extérieur, par la promenade à pied ou en voiture, l'exercice de la parole, le chant, l'agitation, les travaux du corps ou de l'esprit ; les sensations morales vives, les temps humides ou secs, etc.

On indiquera également les modifications que pourront éprouver, par ces diverses causes, les fonctions organiques et les symptômes *matériels* qui en sont les résultats. Ainsi l'on mentionnera la couleur, l'odeur, la consistance, la durée, la quantité approximative d'un écoulement, d'une sécrétion quelconque, de la salive, de la transpiration, etc. A ces caractères, on ajoutera la fréquence ou la rareté pour les crachats, les vomissements, les selles et les urines, et si leur émission ou évacuation est plus ou moins difficile.

On notera exactement tout ce qui pourra éclairer le médecin sur la nature de certains symptômes *persistants*, tels que : toute espèce d'éruptions cutanées chroniques, fistules, ulcères, gerçures, excroissances quelconques, verrues, engorgements, tumeurs extérieures ou profondes, etc.

Les symptômes *moraux* et *intellectuels* doivent être rapportés avec beaucoup d'ordre et de soin. Il est rare, dans certains cas du moins, que le malade lui-même puisse fidèlement tracer cette partie du tableau. Dans les maladies mentales, cette tâche difficile doit être confiée à une personne intelligente, ou mieux encore à un homme de l'art.

Après que les renseignements commémoratifs et l'exposé de l'état actuel de la maladie seront terminés, le malade

rappellera brièvement les symptômes mentionnés qui le fatiguent le plus.

Il est utile aussi que le médecin sache si le malade est né dans le lieu qu'il habite, quelles sont les maladies qui y règnent le plus habituellement et s'il en est d'épidémiques. Dans certains cas, quelques renseignements sur la nature du climat, les principales dispositions géologiques du pays et les qualités des eaux, seraient indispensables.

Il èst, dans tous les cas, toujours plus avantageux que le médecin prenne lui-même les premiers renseignements dont il a besoin sur la maladie à traiter. Le simple aspect du malade, les traits de son visage, sa démarche, ses réponses aux questions qu'on lui fait, certaines dispositions physiques ou morales que l'on ne peut expliquer, en apprennent souvent bien plus au médecin expérimenté que tout ce qu'on pourrait lui dire. Il en est de même pour le toucher et l'auscultation, que ne peuvent pratiquer les personnes étrangères à l'art et qui, dans certaines affections organiques profondes, sont les principaux, quelquefois les seuls moyens d'investigation propres à donner une idée juste des caractères et de la nature de la maladie. Ainsi l'on ne s'en tiendra aux seuls renseignements par écrit, que lorsqu'il sera tout-à-fait impossible d'établir des rapports plus immédiats entre le médecin et le malade.

Pour la suite du traitement, le malade tiendra le médecin au courant de son état par des bulletins successifs qu'il lui adressera à de certaines époques déterminées par ce dernier, à moins que quelque accident, l'apparition fortuite d'un symptôme important, une circonstance grave quelconque, ne les nécessitent plus tôt. Le malade rendra succinctement compte de ce qu'il aura éprouvé de plus remarquable pendant la durée d'action du remède et tracera

à grands traits le tableau de son état présent, en suivant, dans l'exposé des symptômes, l'ordre indiqué plus haut; il mentionnera les changements qui se seront opérés dans sa situation, c'est-à-dire les symptômes qui auront cessé, les modifications que d'autres auront éprouvées et les nouveaux malaises qu'il pourrait ressentir. Il s'exprimera clairement, le plus courtement possible, sans entrer dans aucun détail superflu ou étranger à sa maladie, et sans rien omettre d'essentiel.

Mais l'on ne peut traiter ainsi par correspondance que les maladies chroniques, qui ne sont pas susceptibles de variations, de changements fréquents dans leurs manifestations extérieures, c'est-à-dire dans les symptômes qu'elles présentent. Quant aux maladies aiguës, à quelques exceptions près, cela est tout-à-fait impossible. Leur marche est trop rapide, et le temps qui s'écoulerait entre le départ du bulletin et la réception des remèdes changerait, le plus souvent, l'indication de ces derniers: il est donc absolument nécessaire, dans ces cas, que le médecin puisse voir et examiner lui-même le malade, afin de juger de l'opportunité actuelle des médicaments qu'il emploie, d'en éloigner, rapprocher ou alterner les doses et veiller à ce que les moyens hygiéniques soient conformes aux vrais principes de la doctrine homœopathique et en harmonie avec l'état du malade.

LYON. IMPRIMERIE DE C. REY JEUNE ET C., PLACE SAINT-JEAN, 6.

COURTE INSTRUCTION

SUR LE

TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU CHOLÉRA.

MODE D'ADMINISTRATION DES REMÈDES.

Les remèdes s'administrent en gouttes ou en globules, nous préférons en général les donner sous cette dernière forme. Dans l'un ou l'autre cas, on prend un verre bien rincé et exactement essuyé que l'on remplit à moitié d'eau fraîche, on ajoute la goutte du remède à la dilution indiquée, ou le nombre plus ou moins grand de globules, prescrit suivant leur grosseur. On laisse dissoudre, on agite ensuite vivement le mélange que l'on donne à la dose d'une cuillerée à café tous les quarts d'heure ou plus souvent.

Les remèdes auxquels nous aurons recours sont :

1°	Veratrum album,	3e et 6e	dilution.
2°	Cuprum aceticum,	6e et 12e	id.
3°	Ipecacuanha,	2e	id.
4°	Metallum album,	6e et 12e	id.
5°	Acidum phosphoricum,	2e	id.
6°	Carbo vegetabilis,	6e	id.
7°	Belladona,	6e et 12e	id.
8°	Camomilla,	3e et 6e	id.
9°	Nux vomica,	6e	id.
10°	Esprit de camphre.		
11°	Eau de laurier cerise.		

On trouvera ces remèdes ainsi que cette instruction chez :

MM. DAVALON, pharmacien, place Saint-Pierre ;
MAUGUIN, pharmacien, rue Bourbon, 10;
Et les SOEURS de Saint-Vincent-de-Paul, de la rue du Doyenné, quartier Saint-Jean.

Lyon. Imprimerie de F. DUMOULIN, rue Centrale, 20.

COURTE INSTRUCTION

SUR LE

TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU CHOLÉRA,

A la demande et pour la Société des Hospitaliers de Lyon,

PAR

Auguste

LE DOCTEUR RAPOU.

Se vent 50 cent.

Au profit de la Maison des Dames de l'Adoration perpétuelle.

LYON,

IMPRIMERIE DE F. DUMOULIN, LIBRAIRE,

Rue Centrale, 20.

1854.

INSTRUCTION POPULAIRE

SUR LE

TRAITEMENT PRÉSERVATIF ET CURATIF

DU CHOLÉRA.

Le traitement du Choléra, comme je l'ai dit ailleurs, ainsi que celui de toute affection épidémique aiguë et qui n'exige qu'un très-petit nombre de remèdes, doit être essentiellement un traitement d'entourage, de famille, de voisinage; aussi est-il bien certain que si dans chaque maison il y avait seulement une personne intelligente qui voulût diriger le traitement du Choléra comme il est tracé dans cette courte instruction extraite du mémoire que j'ai publié sur le Choléra en 1835, il est, dis-je, bien certain que cette maladie qui inspire tant de crainte et d'effroi, qui fait tant de ravages, serait une de celles qui offrent le moins de danger. Le docteur Chargé de Marseille affirme que les gens du monde ont guéri, sa brochure à la main, plus de cholériques que tous les médecins de l'ancienne école réunis.

Dès qu'il se sera manifesté un seul cas bien avéré de Choléra, tout individu de la localité fera bien de

se soumettre au traitement préservatif qui n'exige aucun sacrifice et que l'on peut suivre tout en se livrant à ses travaux, à ses occupations ordinaires.

Ce traitement consiste à faire alternativement usage du *veratrum album* et du *cuprum aceticum* à la dose de quatre globules, déposés secs sur la langue ou pris dans une cueillerée d'eau, en laissant entre chaque remède un jour ou deux d'intervalle. Pour certaines personnes, je préfèrerais employer ces deux remèdes liquides, le 1er, *veratrum* à la 3e dilution, et le *cuprum* à la 3e ; une goutte de chaque dans deux cueillerées d'eau prises en une dose, et alternés comme les globules.

Mais on ne pourra compter sur ces préservatifs, quelqu'efficaces qu'ils puissent être, qu'autant qu'on suivra exactement le régime, les préceptes hygiéniques reconnus indispensables et adoptés par la nouvelle école ; ces préceptes ont été tant de fois publiés, qu'ils se trouvent entre les mains de tout le monde, aussi me dispenserai-je de les répéter ici. Je dirai seulement que pendant toute la durée de l'épidémie, on fera bien de s'abstenir de fruit non mûr ou de mauvaise qualité, de laitage, de viande de porc, de tout aliment trop aqueux, indigeste ou de mauvaise qualité. On se nourrira surtout de viande de bœuf, de mouton, de volaille, de grains, de pâtes, de fécules de toute espèce. Excepté le vin de bonne qualité, pris en petite

quantité et étendu d'eau, on évitera toute liqueur spiritueuse ou fermentée. Les décoctions de gruau d'orge, d'avoine ; les infusions de réglisse, l'eau panée, l'eau sucrée suffisent pour boisson ordinaire.

Dans les lieux où règne le Choléra, toutes les indispositions même les plus légères, sont en quelque sorte sous l'influence du génie épidémique. Aussi beaucoup de malaises qui, dans les temps ordinaires, réclament certains remèdes, sont efficacement combattus par les spécifiques appropriés à la constitution régnante.

TABLEAU DU CHOLÉRA.

Tête lourde, entreprise, céphalalgie frontale; vertige comme d'ivresse, vertige à tomber.

Aspect maladif de la face ; couleur terne, variée ; affaissement, décomposition des traits; les yeux caves, cernés de noir, enfoncés, éteints, quelquefois vifs et brillants ; le nez s'allonge, s'effile ; toute la face est crispée, contractée.

Mucosités visqueuses dans la bouche et sur la langue, qui est recouverte d'un enduit jaunâtre, brun, noirâtre dans le fond ; quelquefois racornie, fendillée, le plus souvent humide ; naturelle et se refroidissant successivement jusqu'à devenir glacée.

Grande soif, surtout pour l'eau froide.

Inappétence, dégoût, anorexie, malaise , pression à l'estomac; nausées, éructations, vomissement, avec ou sans diarrhée, d'un liquide aqueux verdâtre , blanchâtre avec des grumeaux de même couleur.

Coliques, borborygmes, mouvements bruyants dans le ventre de chaque côté au dessous des côtes; déplacement des vents ordinairement suivis chaque fois d'une selle diarrhéïque, d'abord un peu solide, mais bientôt aqueuse et de même nature que le vomissement. Douleurs dans le bas-ventre, fortes tranchées, crampes dans quelques parties du ventre, quelquefois dans tout le tronc.

Suppression des urines.

Crampes dans les bras, les jambes, les mollets, les pieds et les mains. Rétraction des membres.

Affaissement général ; grande faiblesse ; vives angoisses; frissons fréquents du tronc et des membres; froid commençant, froid général; couleur terne, brune du corps; cyanose, c'est-à-dire bleuissement de la peau. Quand on pince cet organe, la *pinçure* ou le pli reste après que la pression des doigts a cessé.

Aggravation de tous les symptômes, froid de marbre, de mort; soif cruelle; vomissements plus fréquents ainsi que les déjections dissentériques.

Angoisses extrêmes; le malade s'agite, se roule

dans son lit ; la langue est rouge, picotée sur ses bords ; il délire. Cette forme est des plus rares.

Gisement calme. Respiration, pouls insensible; mort apparente ; bleuissement violacé augmenté, surtout du visage et des ongles. Altération telle des traits de la face, que le malade en est méconnaissable même à ses proches. Crampes très-fortes ; raideur, rétraction des membres. Voix angoissée, sourde, prête à s'éteindre ; mutisme.

Suppression complète des urines.

Le plus souvent le malade, même dans les cas les plus graves, conserve toute son intelligence. Il répond ou en paroles ou par signes aux questions qu'on lui fait, montre sa langue, présente son bras et prend part, sans qu'il y paraisse, à tout ce qui se fait autour de lui.

Toutes ces expressions maladives ne se rencontrent jamais à la fois, mais seulement en plus ou moins grand nombre chez le même individu, que l'on pourra affirmer être atteint du Choléra, s'il éprouve l'un ou plusieurs des symptômes suivants que l'on peut considérer comme caractéristiques de cette maladie, surtout en temps d'épidémie :

1° Grand abattement subit sans cause avec profonde altération des traits de la face. 2° Grande soif pour l'eau froide. 3° Vomissements et diarrhée dissentérique. 4° Tranchées. 5° Crampes plus ou moins

générales. 6° Cyanose ou bleuissement de tout ou partie du corps. 7° Froid de glace. 8° Suppression des urines. 9° Persistance de la pinçure ou du pli fait à la peau par la pression des doigts. Tels sont du moins les principaux caractères.

Traitement curatif du Choléra.

Le *veratrum album* est incontestablement le remède le plus efficace que l'on puisse opposer au Choléra, celui auquel la nouvelle doctrine médicale doit ses prodigieux succès dans le traitement de cette maladie ; c'est son véritable spécifique.

Dès que l'on est appelé à donner des soins à un cholérique, il faut le coucher, le couvrir modérément, faire dissoudre dans une demi verrée d'eau des globules imprégnés de la 5e dilution de *veratrum* ou même une goutte de cette dilution, bien agiter le mélange, en donner tous les quarts d'heure ou plus souvent, et faire prendre dans l'intervalle de l'eau très-froide, s'il est possible frappée de glace ; boisson que l'on continuera pendant tout le traitement.

Mais bien que le *veratrum* convienne dans presque toutes les phases, toutes les périodes de cette maladie, il est cependant certains groupes de symptômes qui réclament l'emploi d'autres remèdes.

1° Lorsque le malade éprouve des malaises gastriques : bouche mauvaise, langue chargée d'un enduit blanc jaunâtre, anorexie ; inappétence; envie de vomir; borborygmes, et même un peu de dévoiement; sorte de *cholérine* mais sans crampes ni vomissement, on peut employer avec succès la *camomille* 3ᵉdil., surtout si l'on présume que la maladie ait été occasionnée par le chagrin ou la peur. Le plus souvent alors on a recours à la *nux vomica* 6ᵉ ou à la *strichnine* 1000ᵉ, remèdes qui ne sont donc point, comme on le prétend, découverts et indiqués d'aujourd'hui pour ces cas, puisque les médecins de la nouvelle école les emploient depuis plus de 30 ans.

2° Quand il existe vomissement glaireux sans diarrhée ou diarrhée jaune, toujours avec certain nombre de symptômes caractéristiques, on donne avec un remarquable succès une goutte ou quelques globules imprégnés de la 2ᵉ dilution d'*ipecacuanha*. Ce remède est encore très-avantageusement employé comme préservatif, et c'est pour ne pas multiplier les moyens sans grande nécessité que je ne l'ai pas indiqué ici.

3° Dans le cas de diarrhée abondante avec borborygmes, mouvements bruyants dans le ventre, il faut recourir à *l'acid. phosphoricum* 2ᵉ dil.

4° Lorsque les crampes prédominent sans diarrhée ni vomissement, dans ces cas que l'on peut dési-

gner sous le nom de Choléra spasmodique, un remède assez préconisé est l'*esprit de vin camphré* que l'on donnera à la dose d'une ou deux gouttes sur un morceau de sucre et dans une cuillerée à café d'eau froide, ce que l'on répétera toutes les dix et même toutes les cinq minutes. Il sera bon alors d'employer le même remède en friction sur les membres, ce que l'on continuera soigneusement jusqu'à ce que le malade soit notablement soulagé. On peut encore dans ces mêmes cas recourir au *veratrum* 6e dont on a souvent vu une seule dose opérer la guérison. On donnera néanmoins la préférence au camphre toutes les fois que l'on ne pourra pas compter sur l'exactitude scrupuleuse de l'entourage du malade dans l'emploi des remèdes à petites doses dont l'action serait tout-à-fait annulée par le camphre.

5° Quand le malade éprouve de fortes coliques avec tranchées dans les flancs jusque sous les côtes; lorsqu'en buvant, le liquide fait entendre un bruit, une sorte de grouillement ; ainsi que dans les crampes des doigts et des orteils avec agitation, secousses, etc., il faut recourir au *cuprum aceticum* 6e dil. dont on donnera plusieurs doses et que l'on peut même alterner avec le *veratrum* 6e dil.

6° Dans ce dernier cas on a aussi avantageusement employé le *secale cornutum* 6e dil. Ce remède quelquefois fait cesser des crampes qui avaient ré-

sisté à l'*esprit de camphre*, au *veratrum* et au *cuprum*.

7° Lorsque le malade éprouve, à l'estomac jusqu'à l'ombilic, douleur brûlante, crampe très-vive sans agitation, prostration subite; langue sèche, noire, fendillée, inquiétude, crainte de la mort, il faut recourir au *metallum* 6e dil.

8° Angoisses extrêmes, agitation; le malade se roule dans son lit, il délire; la langue est rouge, picotée sur les bords; cet ensemble de symptômes réclame *belladona* 12e dil.

9° Le *carbo vegetabilis* 6e dil. est un véritable spécifique dans les cas de mort apparente, de presque anéantissement du principe vital; lorsque le pouls est imperceptible, la respiration suspendue, le corps froid et entièrement cyanosé, toute évacuation supprimée, etc.

10° Dans les situations les plus dangereuses il ne faut pas désespérer de rappeler le malade à la vie. Si après avoir employé le *veratrum*, le *cuprum*, le *metallum* (1), aucune amélioration ne se manifeste, on administrera souvent, avec beaucoup de succès, une goutte d'eau de laurier cerise *(prunus laurocerasus)* ou du moins on placera sur la langue quelques glo-

(1) Dans les cas où ces remèdes sont indiqués.

bules ou un morceau de sucre imprégné de cette substance. On a merveilleusement réussi dans ces cas avec le *carbo vegetabilis*. Après l'administration de ce remède la vie se ranime et le *veratrum* agit avec succès (1).

Si cette instruction était destinée aux médecins je décrirais avec soin les nombreuses formes sous lesquelles se présente souvent le Choléra, qui ne suit pas toujours à beaucoup près la marche régulière qu'on lui fait observer dans les histoires qu'on en a données. Mais écrivant cette notice pour des personnes étrangères à l'art j'ai cru devoir dessiner à grands traits le tableau de cette maladie pour mieux en faire saisir l'ensemble, la montrer seulement sous

---

(1) Depuis quelques semaines on observe en différentes localités des environs de Lyon une affection grave que l'on confond à tort avec le choléra. Cette maladie débute par des alternations de frissons et de brûlements, lassitude générale, mal de cœur, et tout-à-coup se manifestent des vomissements violents qui vont jusqu'au sang, constipation, crampes générales très-douloureuses, formant des bourrelets aux membres, resserrements crampoïdes de la poitrine avec angoisses, crainte de mort imminente; dépression extrême du pouls, suffocation, serrement spasmodique de la gorge, surdité ou cécité passagère, délire, brûlement interne, froid aux extrémités. Il paraît que cette maladie abandonnée à elle-même se termine par une mort prompte. Un de ces cas que nous avons eu à traiter résista à *veratrum* et à *cuprum* pour céder promptement et complètement à l'arsenic.

ses principaux aspects, afin d'en rendre le traitement plus facile. Car indépendamment de ce que toutes ces variétés se traduisent par des symptômes que le médecin seul peut apprécier, c'est encore le *veratrum* et les quelques médicaments indiqués dans cette instruction dont ces variétés réclament le plus souvent l'usage, et que l'on peut considérer comme les véritables spécifiques du Choléra.

J'ai numéroté ces divers groupes de symptômes ou diverses formes de la maladie qui réclament des remèdes spéciaux, pour que le médecin, auquel il est impossible d'aller partout, puisse s'entendre sur l'état du malade avec une personne intelligente qui viendra lui en rendre compte et dissiper ainsi les doutes que l'on pourrait avoir sur le choix de tel ou tel remède.

Le convalescent doit pendant une semaine ou davantage s'abstenir du fruit, de la salade, des épices; éviter le moindre refroidissement et tout écart de régime; car les rechutes sont souvent très-fâcheuses. Les malaises qui surviennent quelquefois et qui semblent causés par une sorte d'imprégnation épidémique cèdent plutôt au *veratrum* qu'à tout autre remède. Dans tous les cas il faut continuer l'usage de l'eau froide ou glacée comme on a dû le faire pendant toute la durée du traitement.

Le plus souvent la guérison ne se fait point attendre; elle est annoncée par le retour prompt et suc-

